

143.

Tę Xiąszkę darowałem Wmci Panu Kostrzewskiemu Kunegunda z Szaminskich Debolina mp.

A po śmierci ta Xiązka darowana została Pannie Hrabiance W. 2° Laprzuncowo, na Seminarowy Pietrusce przez Józefa Rodzkiego

FABLES

CHOISIES

Tirées

DE

M. de la Motte,

de l'Académie Françoise.

LES FABLES

POLITIQUES ET MORALES

DE PILPAI

PHILOSOPHE INDIEN.

LES DEVOIRS

DE

L'HONNETE HOMME.

POUR SERVIR DE SUITE

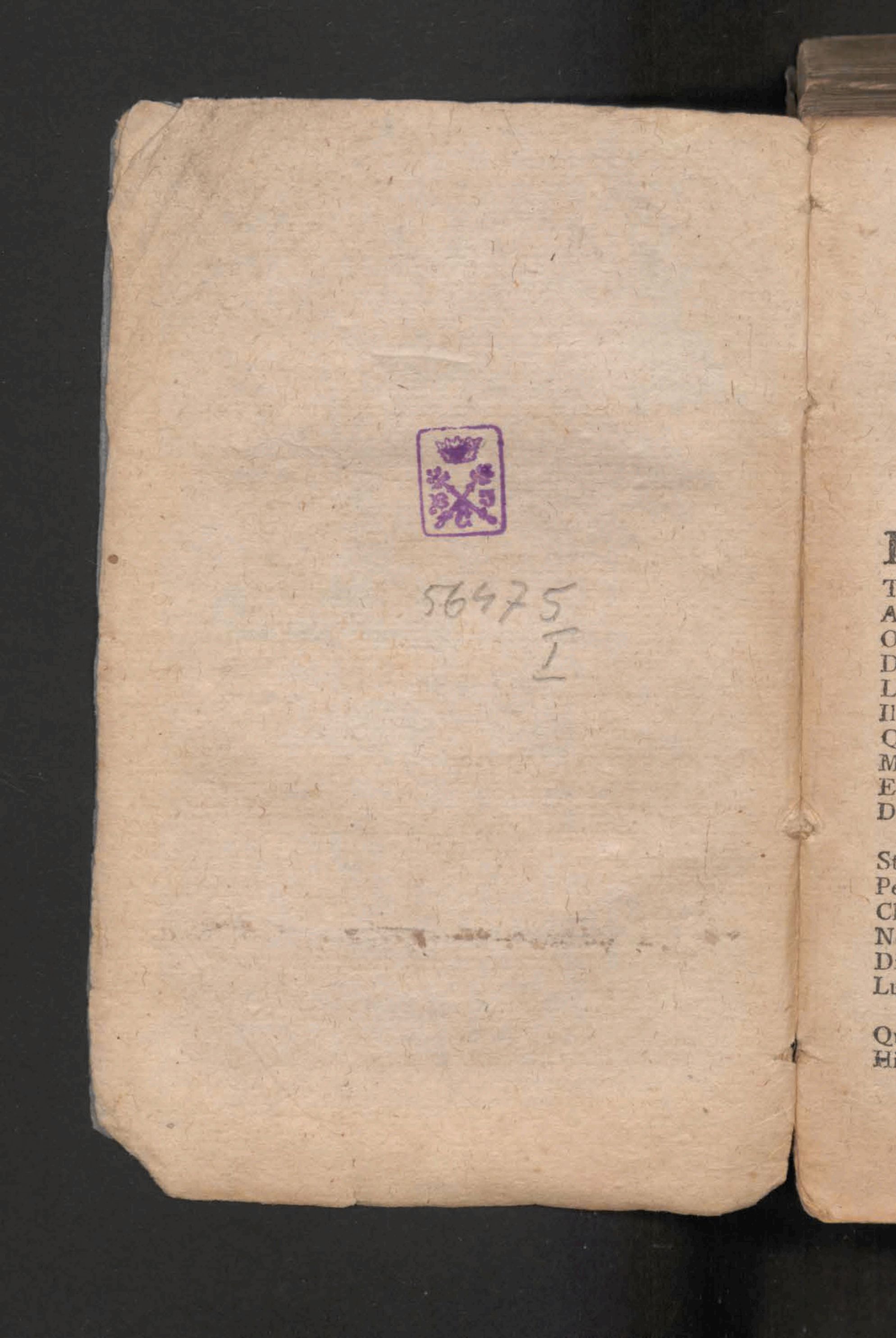
AUX

FABLES d'ESOPE.

à VARSOVIE 1769.

CHEZ

MICHEL GROELL LIBRAIRE de la COUR.





Les Dieux d'Egypte.

Fable XIX. Livre I.

DAns l'Egypte jadis toute bête étoit Dieu;
Tout homme au-contraire étoit bête:
Tel animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là ſon Temple & ſa Fête.
On avoit fait un jour, dans le Temple du Chat,
D'un Rat blanc & ſans tache un pompeux ſacrifice:
Le lendemain, c'eſt le tour du Dieu Rat;
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ſes Autels un Chat périſſe.
Maître Matou marchoit de feſtons couronné
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat jusqu'aux Cieux on portoit la louange:
Strophe, Antiſtrophe, Epode, harmonieux ramas,
Petits faits & grands mots, Pindarique mêlange:
Chacun prioit le Dieu de ménager ſa grange.
Ne nous puniſſez point des inſultes des Chats,
Diſoit-on: que le ſang de celui-ci vous vange.
Lui Dieu! diſoit le Chat. Eh! Vous n'y penſez pas:
Qui ſuis-je donc, moi qui le mange?
Hièr c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir;

Aujourd'hui mon trépas vous paroît légitime.
Pourquoi passer ainsi du blanc au noir?
J'étois Dieu; me-voilà victime.
Reproche embarassant qu'on ne résolut point.
D'un coup de hâche on abrégea ce point.

Nous sommes tous d'Egypte, & leur mode est la
nôtre.
Quels sont nos Dieux? Nos passions,
Que suivant les occasions,
Nous immolons tour-à-tour l'une à l'autre.



Le

Le Caméléon.

Fable IX. Livre II.

Deux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point affez d'yeux, & qui voudroient
tout voir;
Qui pour dire, j'ai vu, je le dois bien favoir,
Feroient vingt fois de la terre la ronde;
Deux voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin fefant dans les champs d'Arabie,
Raifonnoient du Caméléon.
L'animal fingulier! difoit l'un, de ma vie
Je n'ai vu fon pareil: fa tête de poiffon,
Son petit corps lézard, avec fa longue queue,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toife par mois,
Par deffus tout, fa couleur bleue...
Alte-là, dit l'autre; il eft verd;
De mes deux yeux je l'ai vu tout-à-l'aife;
Il étoit au Soleil, & le gofier ouvert,
Il prenoit fon repas d'air pur... Ne vous déplaife,
Reprit l'autre, il eft bleu; je l'ai vu mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre; il eft verd: bleu, vous
dis-je.
Démenti; puis injure; alloient venir les coups,
Lorfqu'il arrive un tiers. Eh! Meffieurs, quel
vertige!
Holà donc; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon; fa couleur, quelle eft-elle?
Monfieur veut qu'il foit verd; moi, je dis qu'il eft
bleu.

Soyez d'accord, il n'eft ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre; il eft noir.
A la chandelle, hièr au foir,
Je l'examinai bien; je l'ai pris, il eft nôtre;
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, difent nos mutins, non: je puis vous répondre
Qu'il eft verd; qu'il eft bleu, j'y donnerois mon fang.
Noir, infifte le Juge: alors, pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal fort blanc.
Voilà trois étonnés, les plaideurs & l'arbitre.
Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?
Allez, enfans, allez, dit le Caméléon;
Vous avez tous tort & raifon.
Croyez qu'il eft des yeux auffi bons que les vôtres;
Dites vos jugemens; mais ne foyez pas fous
Jusqu'à vouloir y foumettre les autres.
Tout eft Caméléon pour vous.



L'hom-

L'homme & la Sirêne.

Fable XVII. Livre II.

Quelle eſpéce eſt l'humaine engeance!
Pauvres mortels, où ſont donc vos beaux jours?
Gens de deſir & d'eſpérance,
Vous ſoupirez long-tems après la jouiſſance;
Jouiſſez-vous? vous vous plaignez toujours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ſerai-je ceci? quand aurai-je cela?
Jupitèr vous dit, le voilà!
Demain dites-m'en des nouvelles;
Jouiſſez; je vous attends-là.
Ne vous y trompez pas; toute choſe a deux faces,
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet eſt beau! Vous en étes tenté.
Qu'il ſera laid s'il devient vôtre!
Ce qu'on ſouhaite, eſt vu de bon côté;
Ce qu'on poſſéde, eſt vu de l'autre.
D'une Sirêne un homme étoit amoureux fou:
Il venoit ſans ceſſe au rivage,
Offrir à ſa Vénus le plus ardent homage;
Se tenoit-là, ſoupiroit tout ſon ſoul;
La nuit l'en arrachoit à peine.
Les ſoucis avoient pris la place du ſommeil;
Et la nuit ſe paſſoit à preſſer le Soleil
De revenir lui montrer ſa Sirêne.
Quels yeux! quels traits! & quel corps fait au tour!
S'écrioit-il: quelle voix raviſſante!
Le Ciel n'enferme pas de beauté ſi touchante.
Il languit, ſéche, meurt d'amour.
Neptune en eut pitié: çà, lui dit-il un jour,

La Sirêne eſt à toi; je l'acorde à ta flâme.
L'Hymen ſe fait: il eſt au comble de ſes vœux;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monſtre au-lieu d'une femme.
Pauvre homme! autant l'avoient travaillé ſes transports,
Autant le dégoût le travaille.
Le deſirant ne vit que la tête & le corps;
Le jouiſſant ne vit que la queue & l'écaille.



Les

Les Grenouilles & les Enfans.

Fable V. Livre II.

A vous le dé, Messieurs les Princes!
Vous vous piquez de nobles sentimens,
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces;
Ce sont-là vos amusemens.
Mais savez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux?
Bon, il n'en coute que des hommes,
Dites-vous. N'est-ce rien? Vous comptez bien les sommes;
Mais pour les jours des malheureux,
C'est zéro: Belle Arithmétique,
Qu'introduit votre Politique!

Des Grenouilles vivoient en paix,
Barbotant, coassant, au gré de leur envie.
Une troupe d'enfans sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Cà, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaisant, une innocente guerre:
Qui lancera plus loin sa pierre,
Sera notre Roi. Tope. Ils y consentent tous.
Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
L'enfant n'est-il pas homme? Il aime aussi la gloire.
Bientôt tout le marais est couvert de caillous;
Et Grenouilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracassée:
L'autre se plaint d'une côte enfoncée;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion,
Reçoit une contusion

Dans l'endroit où le cou fe joint à la poitrine;
Celle-là meurt d'un grand coup fur l'échine.
Enfin la plus brave de-là
Léve la tête, & dit: Meſſieurs, holà;
De grace allez plus loin contenter votre envie;
Choiſiſſez-vous un maître à quelque jeu plus doux:
Ceci n'eſt pas un jeu pour nous:
Vos plaiſirs nous coutent la vie.

* * *

Rois, ferons-nous toujours des Grenouilles pour Vous?



Le

Le Jugement, la Mémoire, & l'imagination.

Fable XIII. Livre III.

Dom Jugement, Dame Mémoire
Et Demoiſelle Imagination,
Quoique n'en diſe rien la Fable, ni l'Hiſtoire,
Avoient jadis même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de même pére;
Quelque temps de la paix on goûta les douceurs;
Mais l'union ne dura guére;
L'humeur brouilla bientôt le frére & les deux fœurs.
Imagination cédoit à ſes ſaillies;
Mémoire babilloit toujours;
Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit; ainſi paſſoient leurs jours.
C'étoit ſans ceſſe entre eux quelque parole:
Brouillerie au moindre incident:
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pédant.
Il faut nous ſéparer, mes ſœurs; que vous en ſemble,
Leur dit Jugement, leur aîné?
Nous ne ſaurions durer enſemble;
Pour vivre à part chacun de nous eſt né.
Imagination trouva le conſeil ſage;
Pour trois têtes, dit-elle, eſt-ce aſſez d'un bonnet?
Les trois fils de Saturne autoriſent le fait,
Reprend Mémoire en un long verbiage,
Dont le réſultat fut que, las de leur ménage,
Ils s'étoient ſéparés tout net.

L'exem-

L'exemple étoit augufte; on le met en ufage;
On fe quitte; adieu, bon voyage;
Chacun emporte fon paquet.
Les-voilà donc tous trois qui cherchent domicile.
Ils trouvent bientôt un azile
Chez trois voifins brouillés qui ne fe voyoient
point;
Circonftance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Mémoire,
Devint favant, Dieu fait; & du train qu'il alla,
Langues, opinions, ufages, Fable, Hiftoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bientôt de fon homme
Un Poéte hardi; mais des plus effrénés,
Extravagant, Enthoufiafte, en fomme,
Grand inventeur d'objets mal enchaînés,
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.
Il s'entendoit à faire une Ode
Pindarique & fans fuite; il favoit s'en garder,
Le Caprice étoit fa méthode,
Et fon art, de tout hafarder.
Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,
De fon hôte obligeant prit un foin empreffé:
En moins de rien il devint Philofophe;
Je difois mal; il fut homme fenfé:
Selon fon prix jugeant de chaque chofe;
Ami du vrai, du jufte; allant toujours au bien:
Ne décidant jamais de rien
Qu' avec connoiffance de caufe.
Nos voifins fentirent bientôt
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque
ufage.
Les faits chez le favant étoient tous en dépôt,

Et là, s'alloient fournir le Poéte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amusoit;
Le bon Sens veut qu'on se délasse.
Le Poéte aussi s'avisoit
De prendre ses conseils, dont parfois il usoit;
Tant mieux alors pour le Parnasse.
Pour l'Erudit, il méprisoit,
Qui? tout le monde; & ses voisins? Sans doute;
Mais il falloit jaser. Où chercher qui l'écoute?
Chez ses voisins. Il le fesoit.
C'est pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne sont pas d'un côté:
Aucun ne les a tous; mais ce même partage
Est le lien de la Société.



Le Portrait.

Fable V. Livre V.

Le monde eſt plein de faux cenſeurs.
Qu'on leur montre une bonne piéce ;
Leur ignorante hardieſſe
De ſon autorité la renvoie aux farceurs.
Ils n'y trouvent ni goût, ni force, ni juſteſſe;
C'eſt ceci, cela, qui les bleſſe;
Blâmant, proſcrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Meſſieurs, c'eſt orgueil & non délicateſſe:
Vous n'étes qu'ignorans, ſoi-diſant connoîſſeurs.

De ſe faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en ſa vie.
L'amour propre de ſon métier
Eſt ami des portraits: cet art, qui nous copie,
Semble auſſi nous multiplier.
Ce n'eſt pas-là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ſes amis, gens experts en peinture:
Regardez, il s'agit de voir
Si je ſuis atrapé. ſi c'eſt-là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous étes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'eſt pas bien à ſa place,
Reprend un tiers. Je voudrois bien ſavoir,

Si vous

Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres.
Et puis, en vérité, que ſervent-là ces ombres ?
Ce n'eſt point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain récrie ; il a beau ſe fâcher ;
Sur cet arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réuſſit à ſon choix,
Et gageroit tout ſon bien cette fois
Pour la parfaite reſſemblance.
Les Connoîſſeurs aſſemblés de nouveau,
Condamnent encore tout l'ouvrage.
On vous allonge le viſage ;
On vous creuſe la joue ; on vous ride la peau ;
Vous étes-là laid & ſexagénaire ;
Et flaterie à part, vous étes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encore refaire ;
Je m'engage à vous ſatisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les Connoîſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme ;
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne ſont que des francs ignorans ;
Et ſi vous le voulez, demain je les y prends.
D'un ſemblable tableau je laiſſerai la tête ;
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviénent demain ; l'affaire ſera prête.
J'y conſens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'aſſemble :
Le Peintre leur montrant le portait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en ſemble ?

Du moins j'ai retouché la tête avec grand ſoin.
Pourquoi nous apeler, dirent-ils? quel beſoin
De nous montrer encore cette ébauche?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'eſt point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
Vous vous trompez, Meſſieurs, dit la tête, c'eſt moi.



Les

Les amis trop d'accord.

Fable XV. Livre IV.

Il étoit quatre amis, qu'assortit la Fortune;
Gens de goût & d'esprit divers.
L'un étoit pour la blonde, & l'autre pour la brune;
Un autre aimoit la prose, & celui-là les vers.
L'un prenoit-il l'endroit? l'autre prenoit l'envers.
Comme toujours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien,
Un jour on s'échaufa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoient: raison n'y fesoit rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême;
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Présenter leur humble Requête;
Et le Dieu sur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête:
C'est-à-dire qu'il leur donna
Sentimens tout pareils & pareilles pensées;
L'un comme l'autre raisonna.
Bon, dirent-ils, voilà les disputes chassées:
Oui; mais aussi voilà tout charme évanoui;

Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous: Oui.
C'eſt déſormais entre eux le ſeul mot dont on uſe.
L'ennui vint: l'amitié s'en ſentit altérer.
Pour être trop d'accord, nos gens ſe déſuniſſent.
Ils cherchérent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contrediſſent.
C'eſt un grand agrément que la Diverſité.
Nous ſommes bien comme nous ſommes.
Donnez le même eſprit aux hommes,
Vous ôtez tout le ſel de la Société.
L'ennui naquit un jour de l'Uniformité.



Le Cheval & le Lion.

Fable XVII. Livre IV.

Doutez, Mortels, doutez; car vous ne ſavez rien.
Je ris quand je vous vois prendre l'affirmative:
Je ris quand je vous vois tenir la négative;
Doutez, vous dis-je encor; cela ſeul vous ſiéd bien.
Point de queſtions décidées;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées,
Qui ne ſont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il eſt ailleurs un Océan immenſe
De vérités qui ne nous luiſent point:
Et votre Etre-même eſt un point,
Que vous ſentez ſans connoîſſance.
Après cela pouriez-vous bien
En croire ſur le reſte un orgueil qui vous flate?
Aprenez ſeulement ce que ſavoit Socrate:
Sachez que vous ne ſavez rien.

Certain Cheval natif de la Norvége,
Voyageur d'inclination,
Etoit ſorti de ſon climat de neige
Pour voir le monde; il paſſe en Albion;
Puis en France, en Eſpagne, & pouſſant ſon voyage,
Aborde enfin à l'Africaine plage.
C'étoit-là que Sire Lion,
Prince abſolu du voiſinage,
Donnoit ſon ſens, ſon apétit pour loi.
L'Etranger ſavoit vivre, & pour lui rendre hommage,
Il ſe fait préſenter au Roi.

L'audience eſt des plus ſuperbes;
Le Lion eſt aſſis ſur un haut trône d'herbes;
Et ſous un riche dais de rameaux enlacés:
Ses courtiſans nombreux, autour de lui placés,
Sur l'air du Souverain compoſoient leurs viſages.
Soyez le bien venu, dit-il, & commencez
A me raconter vos voyages,
J'ai du loiſir; parlez & me réjouiſſez.
Sire, dit le Cheval, feſant la révérence,
Sachez d'abord la différence
De mon pays à celui-ci;
Les hommes y ſont blancs; je les vois noirs ici.
Là les campagnes & les abres
Brillent d'une blanche toiſon,
Que le ciel y verſe à foiſon.
Les fleuves, durs comme les marbres,
Se traverſent à pié, portent d'énormes poids...
O l'inſolent menteur! interrompt le Monarque!
Me croit-il une dupe? en ai-je quelque marque?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois?
Notre voyageur quadrupéde
Veut repartir; il n'eſt plus tems.
Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour: on vous le chaſſe; il céde
Aux coups de cornes & de dents.
Tel eſprit fort, ſe diſant infaillible,
Nie avec même orgueil, tout ce qui le ſurprend.
Je ne le conçois point: donc il eſt impoſſible.
Vrai ſillogiſme d'ignorant.

Le Phénix & le Hibou.

Fable I. Livre V.

Phénix, premier du nom, Roi des champs d'Arabie,
Grand Adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, passé sa longue vie.
Le peuple ailé n'eut jamais son pareil.
L'oiseau religieux, après plus de cent lustres,
A son terme étoit parvenu.
L'ordre enfin veut qu'il meure; à peine il l'a connu,
Que, sans regret à ses destins illustres,
Sans se plaindre, sans s'allarmer,
Il travaille au bûcher qui doit le consumer.
Un Hibou près de là, caché dans un tronc d'arbre,
Misérable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
Maudissoit le Soleil, qui ne l'échaufoit point.
Mon Frére, dit le Saint, à quoi bon ce blasphême?
Prends patience, & meurs mieux que tu n'as vécu;
La mort n'est point un mal; crois-le. Crois-le toi-même,
Dit le Hibou; moi je suis convaincu
Que c'en est un; je veux m'en plaindre.
Quand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a plu;
Je meurs encor sans me contraindre,
Et ton Sermon est superflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aise;
Toi qui seul de ton ordre, avec le monde ès né;
Ton Dieu, le Soleil même, à peine est ton aîné:
Est-il étonnant qu'il te plaise
De mourir? tu dois être fou!

Et du monde & de ſon allure.
Si j'avois eu des jours auſſi pleine meſure,
Je regréterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vu de plus? dit l'Arabique Apôtre;
C'eſt toujours même choſe; un jour reſſemble à
l'autre.
Mourant tous deux au même inſtant
Nous aurons vécu tout autant.
Adore le Soleil, de qui tu tiens la vie,
Et repens-toi de l'avoir fui.
Quel bien t'eſt revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui?
Mais je finis: le tems ſe paſſe,
Et je ſuis preſſé de mourir.
Serviteur, grand bien te faſſe,
Dit le Hibou; pour moi je veux guérir.
Le Phénix alors ſuit ſon zêle;
D'aromates, de bois achéve ſon bûcher;
Aux rayons du Soleil l'allume de ſon aîle,
Et ſoumis, il s'y va coucher.
Les feux, emportés par Zephire,
Prénent au logis du Hibou:
Sur ſon bûcher le Saint expire;
L'impie expire dans ſon trou.
Mais l'un meurt pour toujours, & l'autre de ſa
cendre
Renaît avec tout ſon éclat.
A l'immortalité le juſte doit s'attendre;
La mort, & pis, eſt pour le ſcélérat.
Mais c'eſt domage, ce me ſemble,
D'avoir encore à dire une autre vérité.
Le Phénix eſt unique; & pour la rareté,
Le juſte à peu près lui reſſemble,

Home-

Homére & le Sourd.

Fable V. Livre V.

Le Chantre d'Achile & des Rats,
Guindé ſur des tréteaux dans une grande place,
Récitoit à la populace
Les ſotiſes des Dieux & les ſanglants combats.
Il avoit là ſon tableau, ſa baguette:
Montroit tous ſes Héros, les nommoit par leur nom:
Celui-ci c'eſt Ajax; cet autre Agamemnon;
Puis il chantoit leurs faits; la Scêne étoit complére,
Tout en étoit jusqu' au violon.
Le peuple oiſif autour de lui s'empreſſe:
De ſes mots composés admire le beau ſon:
Chacun feſoit voler le mouchoir & la piéce,
Le Chantre renvoyoit & mouchoir & chanſon.
On ſonne là deſſus le marché du poiſſon.
Tout déſerte; il reſte un ſeul homme.
Homére court à lui, le nomme
Favori d'Apollon; l'embraſſe tendrement.
Au poiſſon, lui dit-il, tout court avidement;
L'heure du marché ſonne; au diable qui demeure!
L'auditeur étoit ſourd: que dites-vous de l'heure?
Le marché ſonne en vain, dit le Chantre en criant.
Il ſonne? Adieu, dit l'autre; en vous remerciant.

Du grand effet de nos ouvrages
Nous nous aplaudiſſons toujours.
De tels & tels nous vantons les ſuffrages;
Et ſouvent tels & tels ſont ſourds.

Le Pélican & l'Araignée.

Fable II.

Les Animaux tiénent école,
Docteurs régens, & Docteurs agrégés,
Ornés de leur fourure & par ordre rangés,
Tour-à-tour pour instruire y prénent la parole;
Chacun a son sistême à donner sur les mœurs.
De quelque point chaque Espéce est l'arbitre.
Tout y régente; & c'est-là qu'à bon titre,
Les Anes mêmes sont Docteurs.
Maint Philosophe en cette classe
Aprit autrefois son métier.
Socrate en fut disciple; il y tint bien sa place;
L'Esclave de Phrygie y fit un cours entier.
La Fontaine, digne héritier
Des cahiers de ce dernier Sage,
Y fit maint commentaire & décora l'ouvrage
D'un tour fin & naïf, sublime & familier;
Solide & riant badinage;
Oui, c'est être inventeur que si bien copier.
J'ai fait aussi mon cours, & j'ai pris mes licences
Dans la même Université.
Nouveau Docteur, & moins acrédité,
J'en raporte aux Humains de nouvelles sentences:
Oui, Messieurs, c'est pour vous que le tout est dicté.
Nous pouvons tous, tant que nous sommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts:
Et disciples des Animaux
En aprendre à devenir Hommes.

* * *

Pélican le solitaire,
Au pié d'un arbre sec avoit posé son nid.
Il avoit là maint petit,
Dont il fesoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'aportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le pére Oiseau? De son bec généreux
Lui même il s'ouvre la poitrine,
Et repaît de son sang le nid nécessiteux.
Que fais-tu là, lui dit Araignée sa voisine?
Je sauve mes enfans aux dépens de mes jours:
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh! pauvre fou, repliqua l'Araignée!
A ce prix là pourquoi les secourir?
Ne vaudroit il pas mieux vivre encor sans lignée,
Que de laisser des enfans & mourir?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans;
J'en ai fait au moins quatre cents,
Je les mangerai tous, si Dieu me prête vie.
Ma table sera bien servie,
Tant que la canaille vivra;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pélican frémit du discours effroyable;
Il croit presque voir le Soleil
Reculer, comme il fit, en un festin pareil.
Tais-toi, dit il, tais-toi, Marâtre détestable;
De tes monstrueux apétits
Etonne la nature, en dévorant ta race;
Je meurs plus satisfait, en sauvant mes petits,
Que je ne vivrois à ta place.

* * *

Rois, choififfez (nous fommes vos enfans)
D'être Araignées ou Pélicans.
Codrus fauva fon peuple aux dépens de fa vie;
Et Néron fit brûler Rome pour fon plaifir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie?
Héfiter, ce feroit choifir.



Le

Le Perroquet.

Fable III.

Un homme avoit perdu sa femme;
Il veut avoir un Perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'Oiselier. Le Marchant de ramages,
Bien assorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Rossignols, Serins & Sansonnets,
Sur-tout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entre eux est habile;
Crie, *à la cave*, & dit son mot;
L'un fait tous les cris de la Ville;
L'autre veut déjeûner, veut qu'on fouéte Margot.
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix, & tout bas se demande
Lequel vaudra le mieux, il en aperçoit un
Qui rêvoit seul, tapi sous une table:
Et toi, dit il, Monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot; crains-tu d'être importun?
Je n'en pense pas moins, répond, en sage bête,
Le Perroquet. Peste, la bonne tête,
Dit l'acheteur! çà! qu'en voulez-vous? Tant.
Le-voilà. Je suis trop content.
Il croit que son Oiseau va lui dire merveille;
Mais tout un mois, malgré ses leçons & ses soins,
L'Oiseau ne lui frape l'oreille,
Que de son ennuyeux, *Je n'en pense pas moins.*
Que maudite soit la pécore,
Dit le Maître; tu n'ès qu'un sot;
Et moi cent fois plus sot encore,
De t'avoir jugé sur un mot.

Le Renard & le Chat.

Fable IV.

Faire parler les Animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des menſonges d'Eſope:
Dans ſes Contes il dévelope
Leurs apétits divers, leurs inſtincts inégaux.
Il faut à la Nature être toujours fidéle:
Ne point faire du Loup l'allié des Brebis,
Ne point vanter le chant de Philoméle,
Après qu'elle a fait ſes petits.
Comme d'un homme peint, quand le portrait reſſemble,
On dit que c'eſt lui-même à la parole près;
Prenant de l'animal les véritables traits,
Faites dire au Lecteur: c'eſt bien lui, ce me ſemble;
Voilà mon drôle, le-voilà:
S'il ne parloit, je croirois le voir-là.
La Fable ne veut rien de forcé, de bizarre.
Par exemple, je me déclare
Pour le Renard Gaſcon qui renvoie aux goujats
Des raiſins mûrs qu'il n'ateint pas:
Mais, il n'a plus ſa grace naturelle
Avec la tête ſans cervelle.
Son mot eſt excellent. D'accord:
Mais un autre devoit le dire;
Là-deſſus, dira-t-on, n'aurez-vous jamais tort?
Sans doute, je l'aurai: mais alors ma ſatire
Tombera ſur moi; j'y ſouſcris,
Qu'on me l'aplique ſans ſcrupule,
Veux-je de toute faute exemter mes écrits?
Je ne ſuis pas ſi ridicule.
Qui voudroit écrire à ce prix?

* * *

Le Renard & le Chat fesant voyage ensemble,
Par maints discours moraux abrégeoient le chemin.
Qu'il est beau d'être juste! Ami, que vous ensemble?
Bien pensé, mon Compére; & puis discours sans fin.
Sur leur morale saine, éloge réciproque;
Quand à leurs yeux maître Loup sort d'un bois.
Il fond sur un troupeau, prend un Mouton, le croque,
Malgré les cris & les abois.
O! s'écria le Chat, ô l'action injuste!
Pourquoi dévore-t-il ce paisible Mouton?
Que ne broutoit-il quelque arbuste!
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton!
Le Renard renchérit contre la barbarie;
Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainsi la vie?
Et pourquoi le Loup ravissant
Ne vivoit-il pas d'industrie,
Sans verser le sang innocent?
Leur zêle s'échaufoit, quand près d'une chaumine
Arrivent nos scandalisés.
Une Poule de bonne mine
Du vieux docteur Renard frape les yeux rusés.
Plus de morale; il court; vous l'atrape & la mange?
Tandis qu'un Rat, qui sortoit d'une grange,
Assouvit aussi-tôt la faim
Du Chat, qui jusques-là s'étoit cru plus humain.
Non loin de là, Demoiselle Araignée,
Qui de sa toile vit le coup,
Raisonnoit d'eux comme ils fesoient du Loup.
Une Mouche à son tour n'en fut pas épargnée.

* * *

Nous-voilà bien. Souvent nous condamnons autrui;
Que l'accasion s'offre: en fait-on moins que lui?

Le

Le Médecin Aſtrologue.

Fable V.

Enfans de Galien, pardonnez l'Apologue.
Un Médecin, qui pis eſt, Aſtrologue,
De ſon valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoſcope; & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le valet & lui-même
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint livre;
Voit par-tout ſon Arrêt. A peine il doit ſurvivre
Colin d'une heure. Or jugez ſi Colin,
Du moins ſi ſa ſanté fut chére au Médecin.
Il s'atache à ſes pas; ne le perd plus de vue.
Que ſens-tu, mon Enfant? Comment va la vigueur?
Et Dieu t'aſſiſte, de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternue.
Il veut le voir manger; lui meſure ſon vin;
Le ſoir lui fait faire un potage.
Dort-il mal? Dès-le grand matin
Le petit cliſtére anodin.
Par ſon régime exact, le docte perſonage
Fait tant & tant, que de Colin,
Moitié diéte, moitié chagrin,
Fleur de jeuneſſe, embonpoint déménage.
Surcroit d'alarme; au maigre jouvenceau
Prend une légére colique.
On ſaigne, vient la fiévre; auſſi-tôt l'émétique;
Soudain redoublement; bon transport au cerveau.
Bientôt de ſoins en ſoins Colin eſt au tombeau.
Le ſang de l'Aſtrologue en ſes veines ſe glace:

Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son Testament; enfin l'heure se passe,
Puis le jour, puis la nuit: puis à se rassurer
Il coule la semaine entiére.
L'expérience enfin amena la lumiére.
De Cardan, d'Hipocrate, il abjure les Loix;
Voit que l'un & l'autre Art n'est qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Astrologie!



Le Moqueur.

Fable VI.

ALte-là, Lecteur, & qui vive ?
Es-tu le partisan ou l'envieux du beau ?
Et si par hasard il m'arrive
De t'offrir quelque trait sensé, vif & nouveau,
N'ès-tu point résolu d'avance
A le trouver mauvais, & sans autre pourquoi?
S'il est ainsi, je te dispense
D'aller plus loin. Je n'écris pas pour toi.
Va-t-en porter ta censure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou la Fontaine;
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moi, je n'en vaux pas la peine.
Ce seroit pauvre gain que de me rabaisser.
Je veux un Lecteur équitable,
Qui pour tout mépriser, n'aille pas se saisir
De quelque endroit en effet méprisable;
Qui me blâme à regret, lorsque je suis blâmable;
Et lorsque je suis bon, le sente avec plaisir.
Vive ce Lecteur sociable:
Mais quant à ces Lecteurs malins,
Qui des talens d'autrui font leur propre suplice;
Puissent naître pour eux des Ouvrages divins,
Dont le mérite les punisse!
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.

* * *

La Nature est par-tout variée & féconde.
Dans un pays du nouveau Monde *)

Qu'ha-

*) La Virginie.

Qu'habitent mille Oiseaux inconnus à nos Bois,
Il en eſt un de beau plumage;
Mais qui pour chant n'eut en partage,
Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Moqueur (c'eſt ainſi qu'on l'apéle,)
Entendit, au lever d'une aurore nouvelle,
Ses rivaux ſaluer le jour.
De brocards fredonnés le railleur les harcéle;
Rien n'échape; tout a ſon tour.
De l'un il traîne la cadence;
De l'autre il outre le fauſſet;
Change un amour plaintif en fade doléance,
Un ramage joyeux en importun ſifflet;
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de défaut & d'ignorance.
Tandis que mon Moqueur, par ſon critique écho,
Traitoit ainſi nos Chantres d'apoco;**)
Fort-bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres,
Nos chants ſont imparfaits; mais montrez-nous des votres!



**) Terme de mépris, emprunté de l'Italien.

L'Ane.

Fable VII.

Sous quelle étoile ſuis-je né!
 Diſoit certain Baudet couché dans une étable;
Que de bon cœur je donne au Diable
 Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné!
 Combien lui rends-je de ſervices!
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices!
 Debout long-tems avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, &puis à mon retour,
Raporter le fumier qui rend ſon champ fertile;
Aller chercher au Bois ma charge de fagot;
 Toujours ſur pié, toujours le trot.
 Vient-il un Dimanche, une Fête?
Je le porte à la foire, en croupe ſa Margot.
Et puis en deux paniers Jaqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor ſe campe ſur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
 Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de Singe,
 Franc fainéant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cu, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſur tout applaudi.
Peſte du mauvais Maître, & que Dieu le confonde!
Ami, lui dit un Bœuf de cervelle profonde,
Le Maître à qui le ſort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Aprends qu'en ce bas monde
 Il vaut mieux plaire que ſervir.

Le

Le Chat & la Chauve-Souris.

Fable VIII.

Gardons-nous de rien feindre en vain:
La Vérité doit naître de la Fable.
Qu'eſt-ce qu'un Conte ſans deſſein?
Parole oiſeuſe & puniſſable.
Mais tout Vrai ne plaît pas. Un Vrai fade & commun
Eſt choſe inutile à rebatre.
Que ſert, par un Conte importun,
De me prouver que deux & deux font quatre?
Nous devons tous mourir. Je le ſavois ſans vous;
Vous n'aprenez rien à perſonne.
Je veux un vrai plus fin, reconnoîſſable à tous,
Et qui cependant nous étonne:
De ce vrai, dont tous les Eſprits
Ont en eux-mêmes la ſemence;
Qu'on ne cultive point, & que l'on eſt ſurpris
De trouver vrai quand on y penſe.
Laiſſez donc là vos fictions,
Me va répondre un Cenſeur difficile:
Penſez-vous nous donner quelques inſtructions?
Non pas à vous; vous étes trop habile;
Mais il eſt des Lecteurs d'un étage plus bas;
Et telle fiction qui ne vous inſtruit pas,
A leur égard pouroit être inſtructive.
Il faut que tout le monde vive.

* * *

Un Chat, le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que ſon ventre,
Fondit ſur un Serin, & ſans reſpect du Chantre,
L'étrangla net & s'en reput.

Le Serin & le Chat vivoient ſous même Maître.
A peine aperçoit-on le meurtre de l'oiſeau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être ſon boureau.
L'aſſaſſin l'entendit, & trembla pour ſa peau.
Les vœux ſont enfans de la crainte :
Il en fit un. S'il ſort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouvât-il l'ateinte,
Il renonce aux Oiſeaux, n'en veut jamais manger;
En ateſte les Dieux en leur demandant grace;
Et comme ſi c'étoit l'effet de ſon ſerment,
Le Maître oublia ſa menace,
Et ſe calma dans le moment.
Le Rominagrobis, échapé de l'orage,
Trouva deux jours après une Chauve-ſouris.
Qu'en fera-t-il? Son vœu l'avertit d'être ſage;
Son apétit glouton n'eſt pas du même avis.
Grand combat! embarras étrange!
Le Chat décide enfin. Tu paſſeras, ma foi,
Dit-il; en tant qu'Oiſeau, je ne veux rien de toi;
Mais comme Souris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher? Non,
Se répondoit le bon Apôtre.
Son Caſuiſte, c'eſt le nôtre;
L'Intérêt, qui d'un mot ſe fait une raiſon.
Ce qu'on ſe défend ſous un nom,
On ſe le permet ſous un autre.

La Ronce & le Jardinier.

Fable IX.

La Ronce un jour aeroche un Jardinier:
Un mot, lui dit-elle, de grace;
Parlons de bonne foi, gros Jean, ſuis-je à ma place?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier?
Que fais-je ici plantée en haie,
Que ſervir de Suiſſe à ton clos?
Mets-moi dans ton Jardin, & par plaiſir eſſaie
Quel gain t'en reviendra; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroſer, me couvrir de la biſe;
Je m'engage à rendre à tes ſoins
Des fruits d'une ſaveur exquiſe,
Et des fleurs qui vaudront roſes & lis au moins.
J'en pourois dire davantage;
Mais j'ai honte de me louer.
Mets-moi ſeulement en uſage,
Et je veux que dans peu tu viénes m'avouer
Que je vaux moins encore au parler qu'à l'ouvrage
C'eſt en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgueil de la plante inutile.
Gros Jean la crut, en imbécile.
Du tems que les plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On transplante la Ronce; on la fait eſpalier.
Loin qu'on s'en fie à la roſée,
Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arroſée;
Pour elle ce n'eſt trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle ſe multiplie;
Elle étend ſa racine & ſes branches au loin.

Sous fes filets antés tout fe caffe, tout plie;
Fruits, potager, tout meurt; les fleurs deviénent foin.
Gros Jean reconnut fa folie,
Et n'en crut plus les plantes fans témoin.
Pour qui fe vante point d'oreilles.
Telles gens font bientôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles;
Laiffez-les faire, ils gâtent tout.

Les Singes.

Fable X.

Le Peuple Singe un jour vouloit élire un Roi.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite:
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'eftime pas ceux qui donnent la loi.
La Diéte eft dans la plaine; on caracole, on faute;
Chacun fur la puiffance effaie ainfi fon droit;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche affez haute;
Et l'agile fauteur qui fauroit l'enlever,
Etoit celui qu'au trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance;
Il ébranle le fruit; un autre en fait autant;
L'autre faute à côté; prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort-mécontent.
Après mainte & mainte fecouffe,
Prêt à choir où le vent le pouffe,
Le fruit menaçoit de quiter.
Deux prétendans ont encore à fauter,

Ils s'élancent tous deux ; l'un pesant, l'autre agile ;
Le fruit tombe, & vient se planter
Dans la bouche du mal habile ;
L'adroit n'eut que la queue, il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le Sénat imbécile ;
Celui qui tient le fruit doit seul nous régenter.
Un long vive le Roi fend soudain les nuées ;
L'adresse malheureuse atira les huées.
Oh, oh ! le plaisant jugement,
Dit un vieux Singe ! imprudens que nous sommes,
C'est par trop imiter les Hommes ;
Nous jugeons par l'événement.

* * *

L'histoire des Singes varie ;
Sur cet événement il est double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la Nation parie ;
Je doute aussi du vrai ; mais l'un & l'autre est bon.
On dit que le vieux Singe, affoîbli par son âge,
Au pié de l arbre se campa.
Il prévit, en animal sage,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage ;
Et dans sa chûte il l'atrapa.
Le peuple à son bon sens décerna la puissance.
On n'est Roi que par la prudence.



Les Sacs des Deſtinées.

Fable XI.

La Fable, à mon avis, eſt un morceau d'élite,
Quand, outre la moralité
Que d'obligation elle mène à ſa ſuite,
Elle renferme encor mainte autre vérité:
Le tout, bien entendu, ſans bleſſer l'unité.
Aller au but par un ſentier fertile,
Cueillir, chemin feſant, les fruits avec les fleurs,
C'eſt le fait d'une Muſe habile,
Et le chef-d'œuvre des Conteurs.
Donnez, en promettant, d'une plume élégante,
Moraliſez juſqu'au récit.
Heureuſe la Fable abondante
Qui me dit quelque choſe avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces Contes glacés, où le Rimeur n'étale
Qu'une aride fécondité;
L'ennui vient avant la morale.
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté,
Ce précepte eſt fort-bon; ſoit dit ſans vanité.
L'ai-je toujours ſuivi? Je ne m'en flate guére:
On dit mieux que l'on ne ſait faire.

* * *

On n'eſt pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un Homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux;
Et de cent plaintes importunes

Tous

Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupitèr le transporte
Dans les céleſtes magaſins,
Où, dans autant de ſacs ſcellés par les Deſtins,
Sont, par ordre rangés, tous les états que porte
La condition des Humains.
Tiens, lui dit Jupitèr, ton ſort eſt dans tes mains.
Contentons un Mortel une fois en la vie:
Tu n'en ès pas trop digne, & ton murmure impie
Méritoit mon couroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de ſi près.
Voilà toutes les Deſtinées;
Péſe & choiſis; mais, pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Péſent le moins: les maux ſeuls font le poids.
Grace au Seigneur Jupin, puiſque je ſuis à même,
Dit notre Homme, ſoyons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême,
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Qui peut porter ſi lourde maſſe!
Ce n'eſt mon fait. Il en péſe un ſecond,
Le Sac des Grands, des gens en place;
Là giſent le travail & le penſer profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conſeils que le haſard confond.
Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre Homme! Et que le Ciel m'en garde!
A d'autres. Il pourſuit; prend & péſe toujours,
Et mille & mille ſacs, trouvés toujours trop lourds:
Ceux-ci par les égards & la triſte contrainte:
Ceux-là par les vaſtes deſirs;
D'autres, par l'envie ou la crainte;
Quelques-uns ſeulement par l'ennui des plaiſirs.
O Ciel! n'eſt-il donc point de fortune légére!

Difoit déja le chercheur mécontent.
Mais quoi! me plains-je à tort; j'ai, je crois, mon affaire:
Celle-ci ne péfe pas tant.
Elle péferoit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix;
Mais tel en jouit qui l'ignore;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne fuis pas fi fot; fouffrez que je m'y tiéne,
Dit l'Homme. Soit; auffi-bien c'eft la tiéne,
Dit Jupitèr. Adieu: mais là-deffus
Aprends à ne te plaindre plus.

Les Maximes de l'honnête Homme.

Rendez au Créateur tout ce qu'on doit lui rendre:
Réfléchiffez avant que de rien entreprendre.
Point de focicté qu'avec d'honnêtes gens;
Et ne vous flatez point de vos heureux talens.
Conformez-vous toujours aux fentimens des autres;
Cedez honnêtement fi l'on combat les vôtres.
Donnez atention à tout ce qu'on vous dit;
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'efprit.
N'entretenez perfonne au-delà de fa fphére;
Et dans tous vos difcours tâchez d'être fincére.
Tenez votre parole inviolablement;
Et ne promettez rien inconfidérément.
Soyez officieux, complaifant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.

Sans

Sans être familier, ayez un air aiſé:
Ne décidez de rien qu'après l'avoir peſé.
Aimez ſans intérêt, pardonnez ſans foibleſſe.
Soyez ſoumis aux Grands, ſans aucune baiſſeſſe.
Cultivez avec ſoin l'amitié de chacun:
A l'égard des procès, n'en intentez aucun.
Ne vous informez point des affaires des autres;
Sans affectation diſſimulez les vôtres.
Prêtez de bonne grace avec diſcernement.
S'il faut récompenſer, faites-le largement;
Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
Que ce ſoit ſans excès, & ſans vous méconnoître.
Compatiſſez toujours aux disgraces d'autrui,
Suportez ſes défauts, ſoyez fidéle ami.
Surmontez les chagrins où l'eſprit s'abandonne,
Et ne les faites point rejaillir ſur perſonne.
Où la diſcorde régne, aportez-y la paix;
Et ne vous vangez point qu'à force de bienfaits.
Reprenez ſans aigreur; louez ſans flaterie.
Riez modérément, entendez raillerie.
Eſtimez un chacun dans ſa profeſſion,
Et ne critiquez pas par oſtentation.
Ne reprochez jamais les plaiſirs que vous faites,
Et mettez-les au rang des affaires ſecrétes.
Prévoyez les beſoins d'un ami malheureux:
Sans prodigalité rendez-vous généreux.
Modérez les transports d'une bile naiſſante,
Et ne parlez qu'en bien de la perſonne abſente.
Evitez d'être ingrat, ſoyez reconnoiſſant.
Jouez pour le plaiſir, & perdez noblement.
Parlez peu, penſez bien, & ne trompez perſonne.
Faites toujours du cas de ce que l'on vous donne.
Ne tiranniſez point les pauvres débiteurs:
Ne faites jamais rien contre les bonnes moeurs.

Au

Au bonheur du prochain ne portez point envie.
Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
  Ne vous vantez de rien; gardez votre fecret.
  Au furplus mettez-vous au deffus du caquet.

Le Contentement.

Qu'heureux eft le mortel qui du monde ignoré,
  Vit content de foi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce Rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de fa liberté forme tout fon plaifir,
Et ne rend qu'à lui feul compte de fon loifir!

Le Jeu.

Les plaifirs font amers d'abord qu'on en abufe:
  Il eft bon de jouer un peu;
Mais il faut feulement que le jeu nous amufe.
  Un Joueur, d'un commun aveu,
  N'a rien d'humain que l'aparence;
Et d'ailleurs il n'eft pas fi facile qu'on penfe,
D'être fort honnête homme, & de jouer gros jeu.
Le defir de gagner, qui nuit & jour l'occupe,
  Eft un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'efprit, quoique le coeur foit bon,
    On commence par être dupe,
    On finit par être fripon.

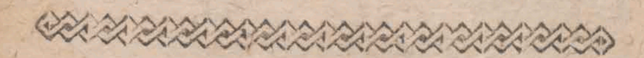
Le Tabac.

Doux charme de ma ſolitude,
Fumante pipe, ardent fourneau,
Qui banit mon inquiétude,
Et qui me purge le cerveau!
Tabac, dont mon ame eſt ravie,
Lorsqu'auſſi vîte qu'un éclair
Je te vois diſſiper en l'air,
Je vois l'image de ma vie!
Tu remets dans mon ſouvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre allumée;
Et viſiblement j'aperçois,
Quand des yeux je ſuis ta fumée,
Qu'il me faut finir comme toi.

Le Songe.

Je ſongeois cette nuit, que, de mal conſumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage.
Retire-toi, Coquin, va pourir loin dici;
Il ne t'apartient pas, de m'aprocher ainſi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes Coquins ailleurs, Coquin, toi-même:

Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien :
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.



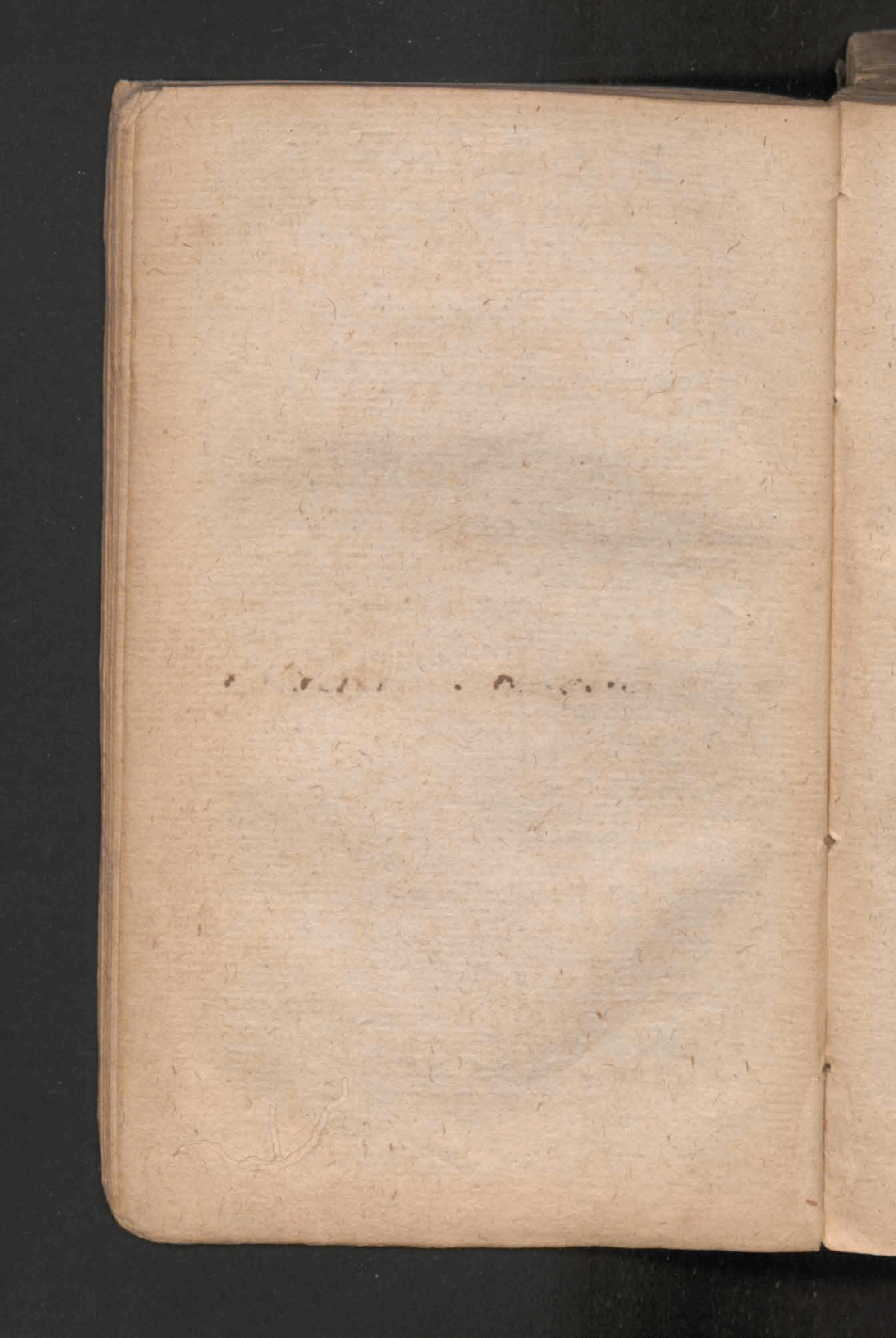
Le Doute.

Un Dieu, le ciel, l'enfèr ſont peut-être des fables:
Ce doute calme-t-il des eſprits raiſonnables?
Examine, ou trop tard diſſipant ton erreur,
L'affreuſe vérité te remplira d'horreur.



TABLE
des Fables
tirées
de
Mr. de la Motte.





LES

FABLES

POLITIQUES ET MORALES

DE PILPAI

PHILOSOPHE INDIEN,

OU

LA CONDUITE DES GRANDS

ET DES PETITS,

REVUES, CORRIGEES

ET AUGMENTEES

PAR

CHARLES MOUTON,

Sécrétaire & Maître de Langue de la Cour de S.A.S. & R. Mgr. l'Evêqu de Lub ec, Duc de Sleswick-Holstein, &c. &c.



à VARSOVIE 1769.

CHEZ MICHEL GROELL

LIBRAIRE de la COUR



LES FABLES DE PILPAI, OU LA CONDUITE DES GRANDS ET DES PETITS.

Ce qui a donné occasion à ce Livre, & par qui il a été composé.

Entre les avantures extraordinaires dont les Historiens des siécles passés font mention, rien ne me paroît plus digne de remarque que ce qu'on raconte d'un certain Empereur de la Chine. Sa puissance & sa grandeur étoient si extraordinaires, que l'Univers entier étoit rempli de son nom & de ses vertus. Il s'étoit même rendu si redoutable aux Sultans & aux Kans ses voisins, qu'ils tenoient

à honneur d'être ſes tributaires & de ſe dire ſes eſclaves. Il avoit la magnificence de Feridoun, * la majeſté de Gemſchid, les forces d'Alexandre le Grand, & la gravité de Darius. Son Conſeil étoit composé de perſonnes de probité & d'érudition. Ses richeſſes étoient immenſes, ſes troupes nombreuſes, & lui-même étoit vaillant, libéral & juſte. Les Rebelles éprouvoient ſa colére: les Soldats imitoient ſa vaillance: ſa juſtice aneantiſſoit les Tyrans; & ſa bonté ſecouroit les miſérables. Ce Prince s'apeloit Humaioun-fal, c'eſt-à-dire *Heureux augure*; & ce nom lui avoit été donné à l'occaſion de ce qu'au moment de ſa naiſſance on avoit conçu une haute idée de ce qu'il devoit être un jour.

Le Viſir qui avoit l'adminiſtration des affaires de l'Empire, avoit les inclinations de ſon Prince; & après lui il ſervoit de pére à ſes ſujets, par le ſoin qu'il prenoit de procurer leur bonheur. Il étoit naturellement touché de compaſſion envers tous les affligés qui avoient recours à lui, & il n'entendoit pas moins la guerre qu'il étoit prudent dans ſes conſeils. En effet il diſſipoit dès leur naiſſance tous les troubles capables d'interrompre le repos de l'Etat: en quelque fâcheux événement qu'il ſe trouvât, il étoit inébranlable & auſſi ferme qu'un navire à l'ancre dans un bon port pendant une violente tempête. Il ſapoit d'abord par le fondement toutes les entreprises qui avoient la moindre aparence de révolte & de ſédition. Auſſi le bonheur qui acompagnoit toujours ſes deſſeins, lui avoit fait donner le nom de Khogeſteh-raï, ou *Heureux conſeil*. Humaioun-fal, qui avoit une parfaite connoiſſance de ſa capacité, n'entreprenoit rien ſans le conſulter.

Un

* Anciens Rois de Perſe ſelon les Orientaux.

Un jour ce Monarque, acompagné de ce ſage Miniſtre & des principaux Seigneurs de ſa Cour, ſortit de ſa Capitale pour prendre le divertiſſement de la chaſſe & jouir de la beauté de la campagne. Après les plaiſirs de cet exercice, il donna la liberté à ceux de ſa ſuite de prendre les devants. Il reprit le chemin de ſon palais au petit pas avec ſon grand Viſir.

La chaleur étoit exceſſive ce jour-là, & le Soleil dans ſa plus grande ardeur. Humaioun-fal qui n'en pouvoit plus ſuporter l'incommodité, ſe tourna du côté de ſon Viſir: Arrêtons-nous, lui dit-il, il eſt contre le bon ſens non ſeulement de marcher, mais même de ſe mouvoir pendant que l'air eſt échaufé d'une ſi vive force. Je ſuis fâché de n'avoir pas fait aporter mon pavillon. Le Viſir répondit que s'il plaiſoit à Sa Majeſté, ils iroient au pié de la montagne, où il feſoit fort-beau, & que là, ils laiſſeroient paſſer la chaleur du jour. Le Roi ſuivit ce conſeil, & en peu de tems ils arrivérent au lieu propoſé. La fraîcheur de cet endroit, cauſée par l'ombrage de pluſieurs arbres que la nature ſembloit avoir pris plaiſir à planter au bord des fontaines & des ruiſſeaux d'eau vive dont il étoit arroſé, leur fit oublier la chaleur qu'ils avoient ſouferte en chemin. Le Roi trouvant ce lieu très-agréable, mit pié à terre, s'aſſit ſur la verdure, & s'occupant à contempler les ouvrages de Dieu, il admira dans tout ce qui s'offrit à ſa vue ce Peintre inimitable.

Comme il regardoit de tous côtés, il aperçut un tronc d'arbre, qui par ſa pouriture montroit ſon antiquité, & dans lequel il y avoit des eſſains d'abeilles qui feſoient du miel. Il demanda au Viſir

ce que c'étoit que ces petits animaux. O Monarque Souverain! répondit le Visir, ce sont de petits animaux de grand profit, & qui naturellement ne font de mal à personne. Ils ont un Roi parmi eux, qui se nomme Jasoub; il est plus gros que les autres, & ils lui obéissent tous. Il fait sa résidence sur un quarré de cire. Il a un Visir, des Portiers, des Sergens & des Gardes; & l'industrie de tous ses Officiers est telle, qu'ils se sont fait chacun une petite chambre de cire exagone; de sorte que les angles ne sont point différens les uns des autres, mais si justement faits que le Géométre le plus expert ne les pouroit mieux régler. Les petites chambres achevées, le Visir prend d'eux, en leur langage, le serment de fidélité, qui est de ne se souiller jamais. Selon cette promesse, ils ne se mettent que sur des feuilles de roses, d'hyacinthe, de basilic, & sur toutes sortes de fleurs odoriférantes; de sorte que ce qu'ils mangent est digéré en peu de tems, & se change en une matiére douce. Lorsqu'ils reviénent au logis, les portiers les sentent; s'ils n'ont point une mauvaise odeur, ils leur permettent l'entrée; & s'ils en ont, ils les tuent de leur aiguillon. Et si par mégarde ils en laissent entrer quelqu'un de mauvaise odeur, & que le Roi viéne à le sentir, il fait venir les Portiers, & les fait mourir avec lui. Que si quelque mouche étrangére veut entrer dans leur demeure, les Portiers s'y oposent; & si elle veut entrer par force, elle est mise à mort.

Les Historiens raportent que c'est à l'exemple de ces animaux que le fameux Empereur Gemschid établit le premier des Visirs, des Huissiers, des Portiers, des Gardes & d'autres Officiers, & se fit dresser un trône; & que depuis lui, les autres Rois mirent la derniére per-

fection

fection au bel ordre qu'on remarque préfentement dans leurs Cours & dans leurs Armées.

A ce difcours du Vifir, le Sultan curieux de voir ces merveilles par lui même, s'aprocha de l'arbre, s'arrêta à voir ces animaux s'aquiter de leurs devoirs; & aprés les avoir bien confidérés, il admira cette fociété fi bien réglée. Son Vifir le voyant ainfi ravi d'étonnement: Sire, lui dit-il, tout ce bel ordre ne dépend que du confeil & de la conduite des Miniftres fages, affectionnés à leurs Princes, & amateurs du repos public; c'eft le moyen de rendre un Empire toujours floriffant. En cela il faut fuivre l'exemple du grand Dabfchelim, ce puiffant Roi des Indes, qui fuivoit en tout les confeils du fage Pilpai; de forte que par la fupériorité du génie de ce Miniftre, il jouit d'un régne paifible & de longue durée; & qu'à fa mort, il laiffa cette grande réputation qui le rend fi recommandable à la poftérité. Cette réputation, Sire, doit être l'objet & le but d'un grand Monarque qui afpire à la vraie gloire; parceque de toute la grandeur & de tout l éclat dont il jouit en ce monde, c'eft la feule chofe qui refte aprés lui.

Aux noms de Dabfchelim & de Pilpai, le Sultan fe fentit épanouir le cœur, de la même maniére qu'un bouton de rofe s'ouvre le matin au foufle d'un doux zéphire. Il fentit en lui-même des mouvemens d'une joie extraordinaire. Il y a long tems, dit-il au Vifir, que je fouhaite avec paffion d'entendre l'Hiftoire de ce Prince & de fon Bramine, fans avoir pu me fatisfaire; maintenant je rends gra-

ces à Dieu de ce que mon desir peut être accompli. Racontez-là-moi donc, afin que ses conseils soient utiles au public & au particulier. Le Visir obéit & commença de cette sorte.

HISTOIRE

DE

DABSCHELIM ET DE PILPAI.

Sire, j'ai lu que dans une des villes des Indes, qui en étoit la Métropolitaine, il y avoit un Prince dont les Ministres éclairés rendoient par leurs conseils les Sujets heureux, & fesoient réussir les justes desseins de leur Maître. Il étoit énemi juré des opressions, & les méchans ne fesoient pas leurs affaires dans ses Etats parce qu'ils étoient rigoureusement châtiés. Ce Roi se nommoit *Dabschelim*, (nom très-convenable à un tel Prince, puisqu'en leur langue il signifie *Grand Roi.*) Il étoit si puissant, qu'il n'entreprenoit que des choses extraordinaires. Son armée étoit composée de mille Eléphans: à l'égard des hommes vaillans & expérimentés, ils étoient en grand nombre, aussi-bien que ses trésors. Tout cela le rendoit redoutable à ses énemis, & procuroit le repos à ses peuples, dont il prenoit lui-même un soin particulier, écoutant leurs différends avec plaisir, vuidant leurs querelles, & se fesant l'arbitre de leurs disputes, sans avoir égard à sa grandeur ni à sa magnificence, parce qu'il savoit que la nécessité de son devoir étoit indispensable sur ce point.

Après

Après que le bel ordre eut été établi dans ses Etats, & qu'il eut éloigné les énemis de ses frontiéres, il donnoit des fêtes & des festins à sa Cour, où il invitoit tous les savans de distinction, & là il donnoit lieu à des entretiens très-agréables. Un jour après s'être entretenu de diverses sciences, il se mit sur un lit de repos pour donner quelque relâche à son esprit: ce qu'il n'eut pas plutôt fait, qu'il vit en songe une figure pleine de lumiére & de Majesté, qui lui dit: Vous avez fait aujourd'hui une bonne action pour l'amour de Dieu, vous en serez récompensé. Demain à la pointe du jour montez à cheval, & allez du côté du Levant; un trésor inestimable vous y atend, par le moyen duquel vous excellerez en tout sur le reste des hommes. Dabschelim s'éveilla aussi-tôt, & se mit à faire des réflexions sur ce trésor.

A la pointe du jour ayant fait sa priére, on lui amena un cheval richement enharnaché, selon l'ordre qu'il en avoit donné en se levant; en même tems il mit le pié à l'étrier & prit le chemin qui lui avoit été marqué. Il passa par divers lieux habités, & arriva enfin dans les déserts, où considérant la campagne, & jetant les yeux de tous côtés pour découvrir ce bonheur atendu, il aperçut une montagne fort-haute, dont le sommet passoit les nues, & au pié de laquelle il y avoit une grotte peu éloignée du grand chemin, où un bon vieillard qui y vivoit retiré du monde, étoit assis. Le Roi eut grande envie de l'aborder: le vieillard reconnoissant son intention, se leva & alla au devant de lui. Sire, lui dit-il, quoique la chétive retraite d'un misérable acoutumé à soufrir, soit fort-méprisable en com-

paraiſon d'un palais éclatant d'or & d'azur ; quelquefois néanmoins les anciens Monarques ont honoré les Solitaires de leur préſence, & leur ont donné des temoignages de leur conſidération. Ce n'eſt pas une choſe indigne des Grands de viſiter les pauvres, puisque Salomon, ce Roi ſi puiſſant, daigna jeter les yeux ſur la Fourmi au milieu de ſa grandeur.

Dabſchelim agréa l'honnêteté du vieillard, & deſcendit de cheval pour s'entretenir avec lui. Après avoir parlé de diverſes choſes, comme le viellard vit qu'il ſe diſpoſoit à remonter à cheval pour paſſer plus outre, il lui fit ce compliment : Sire, il n'apartient pas à un pauvre homme comme moi de préſenter quelque rafraîchiſſement a un puiſſant Roi comme vous ; j'oſe cependant mettre à ſes piés ce qui ſe trouve en cette grotte. C'eſt, Sire, un tréſor très-conſidérable qui m'eſt reſté de la ſucceſſion de mon pére, & qui vous eſt deſtiné. Si votre Majeſté l'agrée, qu'elle commande à ſes Officiers de le chercher. Dabſchelim entendant cela, raconta ſon ſonge au bon homme, qui ſe réjouit fort de ce que ſa volonté ſe trouvoit conforme à celle de Dieu.

Le Roi donc commanda qu'on mît la main à l'œuvre & qu'on cherchât ce tréſor autour de la caverne. En peu de tems ceux qui s'y employérent découvrirent ce qu'ils cherchoient, & montrérent au Roi pluſieurs caiſſes & pluſieurs coffres remplis d'or, d'argent & de pierreries. Parmi tous ces coffres, il ſe trouva une caſſette d'or émaillée, garnie de barres de fer & environnée de pluſieurs cadenas, dont les cléfs ne ſe trouvoient point, quelque recherche qu'on en pût faire, & quelque ſoin que l'on y pût apor-

aporter. Cela augmenta la curiofité du Roi: Il faut, dit-il, qu'il y ait là-dedans quelque chofe de plus excellent que des pierreries, puisqu'on l'a fi fortement & fi curieufement fermé.

Il commanda de faire venir un Serrurier, & fit rompre les cadenas de cette caffette, dans laquelle il s'en trouva une autre d'or enrichie de pierreries, & dans celle-là une petite boête d'agathe d'un travail admirable, que le Roi fe fit donner, & l'ayant ouverte lui-même, il y trouva une piéce de fatin blanc fur lequel étoient écrites des lignes en langue Syriaque. Dabfchelim en fut étonné, & dit: Qu'eft-ce que cela peut fignifier? Les uns difoient que c'étoit le nom du Maître de ce tréfor, les autres que c'étoit un Talisman pour la confervation du trefor. Après que chacun eut dit fon opinion, celle du Roi fut de faire venir quelqu'un qui donnât l'interprétation de cet écrit. Après avoir bien cherché, on trouva un homme favant dans les langues étrangéres: on le préfenta au Roi, qui lui dit en le careffant: Je de fire que vous m'expliquiez en termes intelligibles, ce qui eft contenu dans ce fatin. Cet homme après avoir lu l'écrit, répondit au Roi: Sire, ce font des exhortations, & voici ce qu'elles contiénent.

Teftament du Roi Houfchenck

Moi Houfchenck qui fuis Maître du monde, j'ai mis ici ce tréfor en dépôt pour le grand Roi Dabfchelim, ayant apris par révélation divine qu'il lui étoit deftiné. Mais parmi ces pierreries & ces immenfes richeffes, j'ai caché un Teftament en forme d'inftruction, afin qu'il apréne que les gens d'efprit

ne

ne doivent pas fe laiffer éblouir par l'éclat des tréfors. Les richeffes ne font que comme des chofes empruntées, qu'il faut rendre à nos fucceffeurs tôt ou tard. Les plaifirs de ce monde, qui font fi charmans, font-ils éternels? Ce Teftament eft un abrégé, pour régler la conduite des Rois, & il faut qu'un Monarque fage fuive les inftructions qu'il renferme. Quiconque les méprifera & fe gouvernera autrement que felon ce qu'elles prefcrivent, doit s'atendre que fon empire s'ébranlera infailliblement & tombera en ruine fans reffource. Ces inftructions font comprifes en quatorze articles que voici.

1. Le Monarque n'écoutera pas les raports qu'on lui fera contre ceux qu'il aura une fois admis & élevés au nombre de fes Confeillers, parce que celui qui eft entré dans la faveur d'un Sultan, eft auffitôt en bute aux traits des envieux & des jaloux de fon bonheur, qui ne ceffent de le rendre odieux en inventant mille calomnies.

2. Il ne foufrira jamais les flateurs ni les médifans auprès de fa perfonne, parce qu'ils ne font propres qu'à caufer le trouble & la fédition. Il vaut beaucoup mieux exterminer de telles gens, que la fociété humaine en foit troublée.

3. Il entretiendra toujours la bonne intelligence entre les Grands & les Miniftres de fes Etats, afin que d'un commun confentement ils travaillent à la confervation de l'Etat.

4. Il ne fe laiffera pas tromper par les beaux femblans, ni par les flateries intéreffées & diffimu-

lées

lées de ſes énemis. Plus ils témoignent d'affection, & font de protestations de ſervice, plus il faut ſe défier de leurs artifices. On ne peut faire aucun fond ſur l'amitié d'un énemi, il faut s'éloigner de lui, lorsqu'il vient avec un viſage d'ami, comme on éloigne le bois ſec d'un feu bien allumé.

5. Après mille peines & mille travaux, lorsqu'il ſera venu à bout de ſes deſſeins par de grandes conquêtes, qu'il ne néglige rien pour les conſerver ſoigneuſement, puisqu'on n'a pas tous les jours les mêmes moyens d'aquérir ; & quand nous n'avons pas conſervé ce que nous avions aquis, il ne nous reſte que le déplaiſir de l'avoir perdu. On ne peut faire revenir la fléche qui eſt une fois décochée, quand même de dépit on ſe mangeroit à belles dents les doigts de regret.

6. Il n'agira pas avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra : avant d'exécuter une entrepriſe, il la faut peſer & examiner. Les choſes précipitées ſont toujours nuiſibles. On peut faire ce qui n'a pas encore été fait ; mais on ſe repent inutilement d'avoir mal fait.

7. Jamais il ne lâchera les rênes de la prudence. S'il eſt beſoin de faire amitié avec quelques énemis pour ſe délivrer de leurs mains, qu'il n'héſite pas à embraſſer ce parti.

8. Qu'il tiéne pour maxime, de ne ſe croire jamais en ſureté de la part des envieux, & de n'ajouter foi ni à leurs complimens ni à leurs flateries. Le rejeton de l'envie, une fois enraciné dans le ſein des hommes, ne produit que malheur pour tout fruit.

9. Il

9. Il ſera toujours promt à pardonner, & ne mortifiera pas même ſes Courtiſans pour des fautes légéres. Car un Roi miſéricordieux en terre eſt comme un Ange dans le Ciel. Il faut conſidérer la foibleſſe des hommes, & par bonté & charité cacher leurs défauts. Les Sujets ont toujours fait des fautes, & les Rois ont toujours pardonné.

10. Qu'il ne faſſe mal ni tort à perſonne, afin qu'on en uſe de même envers lui. Qu'il répande plutôt ſes bienfaits & ſes largeſſes, afin qu'on lui rende le bien pour le bien. Si vous faites du bien, on vous en fera, & ſi vous faites du mal, tout de même.

11. Qu'il n'entre pas dans les affaires qui ne regardent ni ſa perſonne, ni ſon caractére, ni ſes Etats. Mille gens pour avoir entrepris de ſe mêler des affaires qui ne les touchoient pas, ont ruiné les leurs. Le Corbeau vouloit aprendre la démarche de la Perdrix, il ne put en venir à bout, & oublia même la maniére de marcher qui lui étoit naturelle.

12. Qu'il joigne un cœur doux à ſes autres perfections. Un cœur doux & affable eſt capable de gâgner tout le monde. La douceur dans la ſociété eſt comme le ſel en matiére de viande; l'un aſſaiſonne les vivres, & l'autre contente chacun. L'épée de fer eſt moins tranchante que celle de la douceur, elle ſurmonte des armées invincibles.

13. Lorsqu'il aura à ſa Cour des Miniſtres ſurs & fidéles, il ſe gardera d'y admettre des fourbes & des ſéditieux. Par ce moyen le Royaume ſera en ſureté, & les ſécrets du Roi ne ſeront point révélés.

14.

14. Les afflictions & les revers de fortune ne doivent causer aucun changement, ni dans sa conduite, ni dans la grandeur de son courage. Le sage soufre patiâment toutes les adversités, & n'est pas ébranlé de voir l'insensé dans les plaisirs & les délices; bien persuadé qu'on n'arrive à la parfaite félicité, que par une grace particuliére d'en-haut, & qu'on ne tire aucun avantage de toutes les grandeurs du monde, sans le secours du Ciel.

Il y a plusieurs Histoires sur chacun de ces préceptes. Si le Roi les veut entendre, il faut qu'il s'en aille du côté de la montagne de Serandib, qui étoit le lieu du séjour de notre Pére Adam. Il y trouvera la solution de toutes ses difficultés, & toutes les questions qu'il poura faire lui seront expliquées.

Après que ce savant homme eut fait cette lecture, Dabschelim l'embrassa, & ayant repris cette piéce de satin avec respect, il l'atacha à son bras, en disant: On m'avoit promis un trésor mondain, & j'ai trouvé un trésor de secrets; Dieu m'a fait la grace d'avoir assez de biens. Et aussi-tôt il fit distribuer l'or & l'argent aux pauvres; après cela il retourna à sa Capitale, & rentra dans son Palais. Toute la nuit il ne fit que songer au voyage qu'il devoit faire à la montagne de Serandib.

Le lendemain, après le Soleil levé, Dabschelim commanda qu'on fît venir deux de ses principaux Ministres, en qui il avoit une grande confiance; il leur découvrit son songe, & ce qui lui étoit arrivé ensuite, & leur déclara qu'il avoit envie de faire le

voya-

voyage de Serandib. Il y a long tems, leur dit-il, que je me fers avantageufement de vos confeils pour réfoudre mes difficultés, & que je me repofe fur votre capacité; j'efpére qu'aujourd'hui vous me ferez encore part de vos lumiéres fur ce voyage pour fortifier les miénes, afin que le tout bien examiné, je puiffe prendre une réfolution conforme à vos avis. Les Vifirs demandérent au Roi le refte du jour & la nuit fuivante, pour examiner l'affaire & lui rendre réponfe. Dabfchelim leur accorda cette demande, & le lendemain ils vinrent trouver le Roi: chacun ayant pris fa place, ils atendirent qu'il leur fît figne de parler. Dès qu'ils eurent reçu cette permiffion, le grand Vifir mit le genou en terre, & après avoir donné à Sa Majefté les louanges ordinaires, il commença ainfi fon difcours.

Puiffant & jufte Monarque, il me femble que ce voyage fera plus pénible que profitable; parce que qui entreprend des voyages, renonce en même tems à toute forte de repos. Votre Majefté n'ignore pas les dangers & les hafards qui fe rencontrent par les chemins. Il eft de la fageffe de ne pas fe priver d'un bien préfent dont on jouit, pour fatisfaire une paffion qui peut-être n'eft pas bien fondée; car en la fuivant aveuglément, on pouroit tomber dans le malheur qui arriva à un certain Pigeon. Dabfchelim interrompit le Vifir en cet endroit & le chargea de lui faire le récit de l'avanture qui étoit arrivé à ce Pigeon; ce qu'il fit en ces termes.

CHA-

CHAPITRE I.

FABLE I.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons, Sire, dit le Visir, vivoient heureux dans leurs nids, à couvert de toutes les injures du tems, & contens de la seule provision de grain & d'eau qu'ils avoient en abondance. C'est un trésor d'être dans la solitude, lorsqu'on y est avec son ami, & l'on ne perd point à quiter pour lui toutes les autres compagnies du monde : mais il semble que le destin n'ait autre chose à faire dans ce monde, que de séparer les amis. L'un de ces Pigeons se nommoit Bazendeh & l'autre Nevazendeh. Ils étoient fort-unis & fesoient ensemble soir & matin un concert de leur ramage.

Mais quoique l'amitié qu'il se portoient fût très-vive, le tems trompeur & inconstant, par une envie du bonheur dont jouissoient ces deux amis par leur union, fit naître néanmoins la passion de voyager dans le cœur de Bazendeh, il communiqua son dessein à son Compagnon : Mon cher, lui dit-il, serons-nous toujours enfermés dans un trou? Pour moi j'ai résolu d'aller quelque jour par le monde. Dans les voyages on voit tous les jours des choses nouvelles, on aquiert de l'expérience; & les Grands on dit que les voyages étoient des moyens pour aquérir les connoîssances que nous n'avons pas.

Si l'épée ne sort de son fourreau, elle ne peut montrer sa valeur; & si la plume ne fait sa course

fur l'étendue d'une page, elle ne montre point fon éloquence. Le Ciel, à caufe de fon perpétuel mouvement, eft au deffus de tout; & la terre fert de marchepié à toutes les créatures, parce qu'elle eft immobile. Si un arbre pouvoit fe transporter d'un lieu en un autre, il ne craindroit ni la fcie ni la coign e, & ne feroit pas expofée aux mauvais traitemens des Bucherons. Cela eft vrai, lui dit Névazendeh. Mais, mon cher Compagnon, vous n'avez jamais effuyé les fatigues des voyages, & vous ne favez pas ce qu'on foufre dans les pays étrangers.

Le voyage eft un arbre qui ne donne pour tout fruit que des inquiétudes. Si les fatigues des voyageurs font grandes, répondit Bazendeh, elles font bien récompenfées par le plaifir qu'on a de voir mille chofes rares; & quand on s'eft acoutumé à la peine, on ne la trouve plus étrange. Les voyages, reprit Nevazendeh, ne font agréables que lorsqu'on les fait avec fes amis; car quand on eft éloigné d'eux, outre qu'on eft expofé aux injures du tems, on a encore la douleur de fe voir féparé de ce qu'on aime. Ne quittez donc point un lieu où vous étes en repos avec l'objet que vous aimez. Si ces peines me paroîffent infuportables, repartit Bazendeh, en peu de tems je ferai de retour.

Après cette converfation, ils s'embrafférent, fe dirent adieu & fe féparérent. Bazendeh fortit de fon trou comme un oifeau qui s'échape de la cage; il prit plaifir à regarder les montagnes & les jardins; & quand il fut arrivé au pié d'une colline, où plufieurs fontaines bordés de beaux arbres arrofoient de charmantes prairies, il réfolut de paffer

la nuit dans un lieu qui reſſembloit effectivement au Paradis terreſtre: mais à peine étoit-il poſé ſur un arbre pour ſe remettre de la fatigue du chemin, que l'air s'obſcurcit; bientôt les éclairs commencérent à fraper ſa vue, & le tonnerre ſit retentir toute la campagne.

La pluie & la grêle feſoient voltiger de branche en branche ce pauvre Pigeon, qui ne ſavoit où ſe mettre pour éviter les coups qu'il craignoit. Enfin il paſſa ſi mal la nuit, qu'il rapela ſon nid en ſa mémoire & regretta la compagnie de ſon ami. Le lendemain matin, le Soleil ayant diſſipé les nuages, Bazendeh partit pour retourner chez lui; mais un Epervier qui avoit bon apétit, aperçut notre voyageur, & vola vers lui à tire-d'aile. A cette vue le Pigeon tremblant, deſeſpéra de revoir jamais ſon ami, & regrettant de n'avoir pas ſuivi ſes conſeils, proteſta que s'il pouvoit échaper de ce péril, il ne ſongeroit jamais à voyager.

Cependant l'Epervier le joignit, & il étoit ſur le point de le mettre en piéces, lorſqu'un Aigle affamé vint fondre ſur l'Epervier, en lui diſant: Laiſſe-moi manger ce Pigeon, en atendant que je trouve quelque choſe de plus ſolide. L' Epervier, qui avoit autant de cœur que de faim, ne voulut pas céder à l'Aigle; & ces deux Oiſeaux volérent l'un contre l'autre. Le Pigeon cependant s'échapa de leurs griffes, & remarquant un trou qui étoit ſi petit qu'à peine un Moineau y auroit pu faire ſon nid, il ſe gliſſa dedans, & y paſſa la nuit avec une extrême nquiétude. Il en ſortit à la pointe du jour; mais la aim l'avoit rendu ſi foible qu'il avoit de la peine à voler.

Il n'étoit pas encore bien revenu de la frayeur qu'il avoit eue le jour précédent, & il regardoit de de tous côtés si l'Epervier ou l'Aigle ne paroîssoient point; lorsqu'il vit dans un champ un Pigeon auprès duquel il y avoit beaucoup de grain: il s'en aprocha avec confiance; mais il n'eut pas plutôt bequeté quelques grains, qu'il se sentit arrêté par les piés. Il se lamenta; & en se plaignant au Pigeon de sa mauvaise foi, il lui dit: Mon Frére, nous sommes d'une même espéce, pourquoi ne m'avez-vous pas averti de cette perfidie, j'aurois pris garde à moi, & ne serois pas tombé dans ces filets? L'autre lui répondit: Cessez de me tenir ce langage, personne ne peut prévenir son destin, & toute la prudence humaine ne peut garantir d'un accident inévitable.

Bazendeh le pria de lui enseigner quelque expédient pour sortir de cet embaras, disant qu'il lui en auroit une obligation éternelle. Bon Pigeon que vous étes, lui répondit l'autre, si je savois quelque moyen, je m'en servirois pour me délivrer moi-même, & ne serois pas cause de la prise de mes semblables.

Un petit Chameau las de marcher, disoit à sa Mére en pleurant: O Mére sans affection! au-moins arrêtez un peu, que je préne haleine pour me délasser. Fils étourdi & dépourvu de bon sens, repliqua la Mére, ne vois-tu pas que ma bride est entre les mains d'un autre? Si j'étois libre, je jéterois le fardeau que je porte, & te soulagerois.

Enfin le désespoir prêta des forces à notre voyageur, qui se tourmenta de telle sorte, qu'il rompit le filet

filet qui tenoit ſon pié; & profitant de ce bonheur inespéré, il s'envola du côté de ſa patrie. La joie qu'il eut d'être échapé d'un ſi grand péril, lui fit oublier la faim. En volant, il paſſa par un village, & ſe mit ſur une muraille qui étoit vis-à-vis d'un champ qu'on avoit nouvellement ſemé: un Payſan qui gardoit ſes grains de peur que les oiſeaux ne les vinſſent manger, apercevant le Pigeon, mit auſſitôt une pierre dans ſa fronde, & la lui jeta; mais il ne le frapa que dans l'aile.

Bazendeh qui ne s'atendoit à rien moins qu'à cet accident, fut ſi étourdi du coup, qu'il tomba du mur la tête en bas dans un puits, qui étoit extrêmement obſcur & profond. Par bonheur il n'y avoit point d'eau: le Payſan ne pouvant en retirer ſa proie, la laiſſa dedans, & n'y penſa plus. Le Pigeon y reſta pendant une nuit, le cœur triſte, & l'aile à demi rompue. Il regretta un million de fois l'heureux ſéjour de ſon ami. Cher ſéjour, diſoit-il, où je voyois un objet que je ne devois jamais quitter, que puis-je faire pour te revoir? Le lendemain, comme il ſe ſentoit aſſez bien remis de ſa douleur & de ſon étourdiſſement, il fit de ſi grands efforts, qu'il gâgna le haut du puits avec aſſez de peine, & de là, nonobſtant ſa foîbleſſe, il prit ſon vol & arriva à ſon nid vers le midi.

Nevazendeh connut au batement des ailes, que c'étoit ſon ami qui arrivoit, il vola avec une extrême joie au devant de lui, & en l'abordant: Je ne puis, dit-il, vous exprimer le plaiſir que j'ai de vous revoir. Ils ſe firent pluſieurs complimens de part & d'autre: mais quand Nevazendeh eut vu le triſte

état où ſe trouvoit ſon Compagnon, il lui en demanda le ſujet. Cher Ami, lui répondit Bezendeh, ne me preſſez pas ſur un article ſi douloureux, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que jamais l'envie de voyager ne me tentera. Je ſais trop bien préſentement ce qu'on ſoufre éloigné de ce qu'on aime.

J'ai raporté cet exemple à V.M. ajouta le Viſir, afin qu'elle ne préfére pas les incommodités des voyages au repos dont elle jouit. Sage Viſir, dit le Roi, il eſt vrai que les voyages ne ſe font pas ſans peine; mais il eſt vrai auſſi qu'on en tire de grands profits & d'utiles connoiſſances. Si un homme ne ſortoit jamais de chez lui, il ſeroit privé de la vue & de la jouiſſance d'une infinité de belles choſes.

Les Faucons ſont honorés parce qu'ils ſont ſouvent ſur la main des Rois, & qu'ils quitent la vie oiſive qu'ils menoient dans leurs nids; & au-contraire les Hibous ſont mépriſés parce qu'ils ſont toujours dans des ruines & dans les ténébres, & qu'ils ſe plaiſent à mener une vie retirée. Il faut s'élever comme le Faucon, & ſe promener, & non pas être caché comme le Hibou.

Quiconque voyage, ſe rend agréable à tout le monde, & les gens d'eſprit ſe plaiſent à l'entretenir. Il n'y a rien de plus net que l'eau qui coule, mais lorsqu'elle eſt arrêtée & croupie, elle ſe trouble. Si le Faucon qui étoit nouri dans le nid d'un Corbeau, ne fût pas ſorti pour voyager, il ne ſeroit pas parvenu à l'honneur de baiſer la main d'un Sultan.

En cet endroit le Visir prit la liberté d'interrompre le Roi son Maître : il le pria de vouloir bien les honorer son Collégue & lui du récit de cette fable : ce qu'il leur acorda, en reprenant la parole en ces termes.

FABLE II.

DU FAUCON ET DU CORBEAU.

Deux Faucons mâle & femélle avoient leurs nids dans une montagne fort-haute, d'où ils alloient chercher de tous côtés de quoi nourir leurs petits. Un jour qu'ils étoient sortis pour cela, ils demeurérent dehors un peu trop long tems. Un des petits ayant faim, mit la tête hors du nid & tomba du haut de la montagne en bas. Un Corbeau qui étoit en cet endroit le rencontra, & crut d'abord que c'étoit un Rat que quelqu' autre Corbeau avoit laissé tomber ; mais quand il eut reconnu à son bec & à ses serres que c'étoit un Oiseau de chasse, il conçut de l'amitié pour lui, & se représentant que Dieu s'étoit servi de lui pour le sauver, il le porta dans son nid, où il l'éleva avec ses petits.

Néanmoins le Faucon croîssoit de jour en jour, & dès qu'il fut en âge de faire des réflexions, il dit en lui-même : Si je suis frére de ces Corbeaux, pourquoi suis-je fait autrement qu'eux ; & si je ne suis pas de leur race, pourquoi demeuré-je ici ? Un jour qu'il songeoit à cela, le Corbeau lui dit : Mon Fils, depuis quelque tems je te trouve triste & rêveur, j'en voudrois bien savoir la cause : si tu as du chagrin, ne me le cache pas, je tâcherai de te

consoler. J'en ignore moi-même le sujet, repliqua le Faucon; mais j'ai resolu de vous demander permission de voyager; je crois que cela dissipera ma mélancolie.

Mon Fils, s'écria le Corbeau, tu as formé une entreprise qui te causera bien des peines! Le voyage est une mèr qui engloutit tout: on ne voyage que pour aquérir du bien, ou parce qu'on ne se trouve pas à son aise chez soi: & nulle de ces deux raisons ne pouvant t'avoir inspiré ce dessein, rends graces à Dieu de ce que rien ne te manque. Tu as un empire absolu sur tes autres fréres; tu fais une folie de quiter un repos assuré chez toi, pour aller chercher des peines & des inquiétudes ailleurs.

Le Faucon répondit: Tout ce que vous me dites est vrai, & je le prends pour un témoignage de votre affection paternelle; mais pour vous dire la vérité, je sens en moi-même quelque chose qui me persuade que la vie que je méne ici n'est pas digne de moi.

A ce langage & à cette sincérité du Faucon, le Corbeau reconnut que malgré une éducation négligée les gens nobles conservent toujours des sentimens dignes de leur naissance. Il voulut changer de discours, en lui disant: Ce que je te dis tend à te contenir dans les bornes de la sobriété dans laquelle je t'ai élevé jusqu'ici; mais ce que tu viens de me dire, fait connoître que c'est l'intempérance qui te gouverne. Sache donc, mon Fils, que quiconque ne se contente pas de ce qu'il a, ne sauroit jamais être tranquile; & comme je vois que tu n'ès pas satisfait de ta condition, & que tu veux t'abandon-

ner

ner à ton ambition, je crains qu'il ne t'arrive ce qui arriva au Chat gourmand & ambitieux, dont je te vais conter l'histoire.

FABLE III.

DU CHAT GOURMAND ET AMBITIEUX.

Une vieille plus maigre & plus desséchée qu'une épine séche, demeuroit dans une cahute aussi peu solide qu'une toile d'araignée, plus étroite que la main d'un avare, & plus obscure que l'esprit d'un ignorant. Elle avoit un Chat qui n'avoit jamais vu seulement l'image du pain, ni le visage d'aucun étranger; parce qu'il ne sortoit point, & se contentoit de sentir quelquefois les Souris dans leurs trous, ou de contempler les traces de leurs piés sur la poussiére; & si par un bonheur extraordinaire il en atrapoit quelqu'une, il étoit comme un gueux qui découvre un trésor; son visage s'enflamoit de joie, & avec cette proie il passoit une semaine toute entiére, & par un excès d'admiration il disoit en lui-même: Ciel! est-ce un songe ou une vérité!

Néanmoins comme cette maison étoit un lieu de famine pour les Chats, à la fin il se trouva si atténué qu'il pouvoit à peine se soutenir. Un jour mourant de faim, il grimpa sur le toit de la maison, d'où il aperçut un Chat qui se quarroit sur la muraille d'un voisin, comme un Lion, & se premenoit à pas comptés. Il étoit si gras qu'il avoit de la peine à marcher. Le Chat de la vieille, étonné de voir un animal de son espéce si gros & si gras, fit un cri, &

lui dit: Il me ſemble que tu viens du feſtin du Kan de la Chine, je te conjure de m'aprendre où tu as pris cet embonpoint! A la table du Roi, répondit le Chat gras; je me préſente tous les jours à ſa porte à l'heure du dîner, & j'atrape toujours quelque morceau de viande bien-graſſe qui me ſert de nourriture jusqu'au lendemain. Voilà de quelle maniére je paſſe la vie.

Dites-moi, je vous prie, repliqua le Chat de la vieille, ce que c'eſt que de la viande graſſe, dont vous venez de parler? Jamais je n'en ai mangé. Le Chat voiſin ſurpris de cette ſimplicité, le regarda avec étonnement & lui dit: C'eſt de-là que tu ès ſi léger & que tu as la taille ſi racourcie. Miſérable que tu ès, comme te-voilà fait! Tu couvres de confuſion & d'une infamie éternelle tout ce que nous ſommes de Chats, par le bel état où te-voilà. Tu n'as que les oreilles & la reſpiration de Chat: dans tout le reſte tu n'ès proprement qu'une toile d'Araignée.

A cette reprimande outrageante, l'avidité & la gourmandiſe firent un étrange ravage & un terrible remuement dans les entrailles du Chat de la vieille: Mon Frère, dit-il au Chat gras, d'une maniére ſuppliante, vous ſavez qu'entre les animaux, les Chats obſervent religieuſement les loix de l'amitié entre eux. La premiére fois que vous irez au palais du Sultan, ayez la bonté de me mener avec vous. Je le veux bien, dit le Chat gras, car tu ès ſi décharné que tu me fais pitié. Après cette promeſſe ils ſe ſéparérent.

Le

Le Chat maigre retourna dans la chambre de la bonne vieille, à qui il conta toute l'affaire. La vieille essaya de le detourner de son dessein, l'avertissant de prendre garde d'être trompé: Les souhaits des ambitieux, lui dit-elle, ne peuvent être comblés que par la terre de leur tombeau. La sobriété seule enrichit un homme. Il faut aprendre à tous ceux qui voyagent pour assouvir leur ambition, que celui-là ne connoît pas Dieu, & ne lui rend pas les graces qu'il lui doit, qui ne se contente pas de sa fortune.

Le Chat maigre s'étoit formé une si belle idée de la table du Roi, que ces remontrances judicieuses entroient par une oreille & sortoient par l'autre. Enfin le jour suivant il partit avec le Chat gras pour aller à la porte du Roi; mais avant qu'il y arrivât, le destin lui avoit dressé un piége. Des hommes adroits étoieint en embuscade pour tuer une troupe de Chats, qui le jour précédent avoient causé quelque désordre au dîner du Roi. Le Chat de la vieille croyant n'avoir rien à craindre, ne vit pas plutôt un plat de viande, qu'il se jeta dessus comme un Epervier sur sa proie; mais en mangeant le premier morceau, une fléche qu'on lui décocha lui fit lâcher prise. La blessure qu'il reçut ne l'empêcha pourtant pas de s'enfuir à toutes jambes. Ah! s'écria-t-il, voyant qu'il perdoit tout son sang, si je ne meure point de ce coup fatal, je ne quiterai jamais mon petit coin ni mes Souris.

J'ai cité cette Histoire remarquable, ajouta le Corbeau, pour vous montrer qu'il vaut mieux se contenter de ce qu'on a, que d'aller chercher ce que nous

nous conſeille notre ambition. Ce que vous dites eſt bon, répondit le Faucon; mais c'eſt à faire aux eſprits foibles à ſe tenir toujours dans un petit lieu. Qui deſire d'être Roi, doit faire la conquête d'un Royaume; & qui veut trouver une Couronne doit la chercher: une vie molle, efféminée, & oiſive ne convient pas à un grand cœur. Ton entrepriſe, reprit le Corbeau, ne peut être exécutée facilement: avant de conquérir un Royaume, il faut en avoir fait les préparatifs. Mes griffes, repliqua le Faucon, ſont des inſtrumens aſſez capables de faire réuſſir mon deſſein. N'avez vous jamais entendu l'hiſtoire de ce Guerrier qui par ſa ſeule valeur devint Roi? des Oiſeaux la racontoient l'autre jour près de ce nid, & je l'écoutai avec plaiſir. Le Corbeau ayant témoigné qu'il ſeroit bien-aiſe de l'aprendre, le Faucon parla ainſi.

FABLE IV.

D'UN PAUVRE HOMME DONT LE FILS DEVINT ROI.

Dieu voulant tirer de la miſére un homme qui vivoit dans une extrême pauvreté, lui donna un Fils, qui dès ſa naiſſance feſoit voir qu'il ſeroit quelque jour un grand homme. Cet enfant fut une benédiction dans le logis de ce pauvre vieillard, dont le bien augmentoit de jour en jour. Ce petit garçon ſe porta d'abord aux armes, & ne parloit que d'épées, d'arcs & de fléches. Cette paſſion augmenta ſi fort avec l'âge, que quand ſon Pére l'envoyoit à l'école pour le mettre dans le goût des Lettres, il s'échapoit toujours, & s'amuſoit à courir la lance avec les petits enfans.

Enfin

Enfin lorsqu'il fut devenu raiſonnable, ſon Pére le prit en particulier & lui dit: Mon Fils, tu ès préſentement hors de l'innocence, & en danger de tomber dans le déſordre, ſi tu te livres à tes paſſions. Je veux prévenir cet accident par un mariage. Au nom de Dieu, mon Pére, répondit le garçon, ne me refuſez pas la Maîtreſſe dont j'ai fai choix. Où eſt-elle cette Maîtreſſe, demanda le vieillard, & de quelle condition eſt-elle? La-voici, repliqua le jeune homme, en montrant à ſon Pére une fort-belle épée: c'eſt par ſon moyen que je veux monter ſur le trône. Auſſi-tôt il prit congé de ſon Pére, alla chercher des occaſions de ſignaler ſon courage, & fit enfin tant d'actions glorieuſes, qu'il devint un puiſſant Roi.

Cela nous aprend, continua le Faucon, qu'un ſabre pour tout bien, ſuffit à un grand courage. Le cœur me dit que je réuſſirai dans mon projet. Quoi que vous puiſſiez me dire, j'exécuterai ce que j'ai réſolu, & toutes vos raiſons ne m'en empêcheront pas. Le Corbeau vit bien que le Faucon étoit né pour de grandes choſes, qu'il avoit pris ſon parti & qu'il étoit inutile qu'il s'efforçât davantage de le diſſuader. C'eſt pourquoi il conſentit à ſon départ, bien perſuadé qu'un cœur ſi noble ne feroit point de lâches actions.

Le Faucon ayant pris congé de ſon Nouriſſier & de ſes prétendus Fréres, s'éloigna d'un nid où ſa fortune ne devoit pas ſe borner, & alla en chercher une qui lui fût plus convenable. Il vola long tems par la vaſte étendue de l'air, & enfin ſe poſa ſur le ſommet d'une montagne pour prendre un peu de repos.

repos. Là, jetant les yeux de tous les côtés, il aperçut une Perdrix dans les guérets, qui fesoit retentir de son chant toutes les collines des environs: poussé par son naturel, il s'élança dessus sans hésiter & s'en saisit du premier vol. D'abord il la mit en piéces.

Cela ne commence pas mal, dit-il en lui-même; & quand ce ne seroit que pour manger d'une viande si délicate, il vaut mieux voyager que de demeurer enfermé dans un nid, & se repaître de charognes, comme font mes Fréres. Il passa ainsi trois jours à manger de bons morceaux; mais dès le quatriéme étant encore sur le sommet d'une autre montagne, il vit de loin une troupe de gens qui chassoient; c'étoit le Roi du pays, avec toute sa Cour, qui prenoit le divertissement de la chasse.

Pendant qu'il les considéroit tous, il vit un Faucon qui poursuivoit un Héron. A cette vue, animé d'une noble émulation, il part comme un éclair, dévance le Faucon des Chasseurs, & joint le Héron. Le Roi admirant cette agilité, commanda à ses Fauconniers d'employer toute leur adresse pour prendre ce Faucon; ce qu'ils firent heureusement pour lui. En peu de tems il gâgna si bien l'amitié du Roi, que ce Prince lui fesoit l'honneur de le porter ordinairement sur le poing.

Si ce brave Faucon se fût borné à demeurer dans le nid des Corbeaux, jamais il ne fût arrivé à ce bonheur. Vous voyez par cette Fable que les voyages ne sont pas infructueux; ils réveillent les gens

stupi-

ſtupides & les rendent capables de quelque choſe de bon.

Dabſchelim ayant achevé de parler, l'autre Viſir lui fit une inclination très-reſpectueuſe & lui parla en ces termes: Sire, on ne peut avoir aucun doute ſur toutes les maximes que votre Majeſté vient d'avancer avec tant d'éloquence & de netteté. Ce qui fait de la peine à vos ſerviteurs, c'eſt que la conſervation de Etat & le repos de ſes Sujets ſont atachés à ſa ſanté, & qu'il ne convient pas à ſa ſageſſe d'entreprendre un voyage ſi pénible. Les hommes qui ont du courage, interrompit le Roi, ſe plaiſent à ſoufrir les fatigues & les peines.

Un Monarque doit être dans ſon royaume, comme la roſe au milieu d'un jardin, où elle couche ſur les épines. Qui donne dans la moleſſe ne doit pas ſe charger du fardeau d'un Empire. C'eſt par les fatigues & les travaux, & en fuyant la débauche & l'oiſiveté, qu'il aquiert une gloire ſolide, & réuſſit dans tous ſes deſirs. Par ces voies un jeune Léopard parvint en peu de tems au comble de ſes vœux, & rentra dans la poſſeſſion de la forêt de Ferach-Eſſa qui lui apartenoit de droit & par héritage. Comme Dabſchelim eut remarqué ſur le viſage des deux Viſirs, la curioſité qu'ils avoient d'entendre le récit de la conduite du Léopard, il leur en donna la ſatisfaction, & dit en continuant ſon diſours.

FABLE

FABLE V.

DU LEOPARD ET DU LION.

Aux environs de Baffera il y avoit une île fort-belle, dont l'air étoit extrêmement tempéré, couverte d'un bois très-agréable: on y respiroit un air doux, & elle étoit arrosée par plusieurs fontaines, dont les eaux serpentoient de tous côtés. Il y demeuroit un Léopard si furieux, que les Lions les plus hardis n'osoient en aprocher seulement d'une lieue. Il vécut durant plusieurs années en repos dans son île avec un petit Léopard, qui fesoit ses délices. Mon Fils, lui disoit-il, aussi-tôt que tu feras assez fort pour t'oposer à mes énemis, je te laisserai le soin de gouverner l'île, & je me retirerai dans une solitude, pour y passer le reste de mes jours sans peine & sans inquiétude.

La mort traversa le dessein du vieux Léopard; il mourut lorsqu'il y pensoit le moins, & le jeune lui succéda. Mais les anciens énemis du vieux Léopard n'eurent pas plutôt apris sa mort, & la foîblesse de son successeur, qu'ils se liguérent & entrérent tous ensemble dans l'île. Le jeune Léopard se sentant trop foîble pour résister à tant d'énemis, se sauva dans les déserts, & trouva son salut dans la fuite. Cependant les énemis s'étant rendus maîtres de l'île, chacun voulut commander. La division se mit entre eux, & ils en vinrent à un combat qui fut sanglant: à la fin un Lion plein de courage les mit tous à la raison & demeura seul possesseur de l'île.

Quel-

Quelques années après, le jeune Léopard qui avoit été obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite, rencontrant pluſieurs animaux dans une forêt, leur raconta ſes malheurs, & les pria de l'aider à reprendre ſon île. Mais comme ils connoîſſoient la force de l'Uſurpateur, ils refuſérent leur ſecours au Léopard, & lui dirent: Nous compatiſſons avec bien de la douleur à la diſgrace dont vous nous parlez, mais votre île eſt ſous la puiſſance d'un Lion ſi terrible, que les oiſeaux mêmes n'oſeroient voler au-deſſus de ſa tête. Nous vous conſeillons plutôt, ajoutérent-ils, de l'aller trouver & de lui offrir vos ſervices.

Le Léopard goûta ce conſeil, marcha vers l'île réſolu de ſe ſoumettre à tout. Il aborda un des Officiers du Lion, & l'engagea par mille careſſes à lui procurer le moyen de voir & d'entretenir ſon Maître. Le Lion lui trouva tant de mérite, qu'il lui donna une belle Charge dans ſa Maiſon; & le Léopard en peu de tems, s'inſinua tellement dans ſon eſprit, que les Grands de la Cour en furent bientôt jaloux.

Un jour que le beſoin de l'Etat apeloit le Lion dans un lieu aſſez éloigné de l'île, & qu'il paroîſſoit avoir de la peine à ſe réſoudre de ſortir du Bois, à cauſe de la chaleur qui étoit exceſſive, le Léopard s'offrit à faire ce voyage. Après en avoir obtenu la permiſſion, il ſe mit à la tête d'un nombre d'animaux dont il avoit beſoin pour l'exécution, arriva ſur les lieux, donna les ordres néceſſaires, & revint ſi promtement à la Cour rendre compte de ſon voyage, que le Roi admirant cette diligence, dit

en branlant la tête: Je ne puis mieux faire que de donner le commandement de mon armée au Léopard, puiſqu'il mépriſe les travaux & les peines, pour procurer à l'Etat un repos ſolide. En même tems il fit apeler le jeune Léopard, loua hautement ſon zêle, le déclara ſon Lieutenant Général dans tout ce qui étoit du reſſort de ſes Etats; & non content de cette grace, il l'inſtitua ſon héritier. Si le Léopard n'eût point entrepris ce voyage, il n'auroit point regâgné ſon île.

Les Viſirs jugeant par ce diſcours, qu'il leur feroit impoſſible de détourner le Roi de la réſolution qu'il avoit priſe de faire ſon voyage, ſe rendirent à tout ce qu'il voulut. Il confia la conduite de ſon Etat durant ſon abſence à celui de ſes Viſirs qu'il aimoit le plus, & lui recommanda ſur-tout de bien traiter le peuple. Dabſchelim ayant l'eſprit en repos là-deſſus, partit avec un nombre choiſi de ſes Courtiſans & d'Officiers les plus néceſſaires, pour aller à Serandib, où il arriva après une longue & pénible traite.

Il paſſa trois jours à ſe promener dans cette ville; & y laiſſant enſuite ſon bagage le plus embaraſſant, & même une partie de ſon monde; il marcha vers la montagne, qu'il trouva très-haute, & environnée de pluſieurs belles prairies & de jardins enchantés. Et regardant de tous côtés, il aperçut une caverne fort-obſcure. Les habitans de cette montagne lui dirent que c'étoit-là la demeure d'un homme nommé *Bidpai*, c'eſt-à-dire, *Philoſophe charitable*, que quelques Grands des Indes apeloient *Pilpai*; que c'étoit un homme extrême-

mement éclairé, qui s'étoit retiré du monde par dégoût, & qui se plaisoit enfin à mener une vie solitaire. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité de Dabschelim, qui se présenta à l'entrée de la caverne.

Le vénérable vieillard qui savoit par révélation le sujet du voyage du Roi des Indes, l'apela. Le Roi étant entré, le vieux Bramine le reçut avec respect, le pria de se reposer, & lui demanda le sujet d'un si long voyage.

Le Roi, qui avoit un pressentiment que ce vieillard lui feroit trouver ce qu'il cherchoit, lui raconta son songe, la découverte du trésor, & ce qui étoit contenu dans la piéce de satin. Le Bramine sourit, & dit au Roi, qu'il estimoit bienheureux ceux qui vivoient sous son régne, & qu'il ne pouvoir assez le louer d'avoir méprisé les fatigues dans l'intention d'aquérir de la vertu, des connoîssances & des instructions pour la félicité de ses Sujets. Ensuite ayant ouvert sa bouche, comme une boête de sciences précieuses, il ravit Dabschelim par ses admirables discours. Le Roi demeura quelques jours avec ce Sage; l'écoutant avec atention, & l'interrogeant sur une infinité de choses. Ils parlérent enfin de la Lettre du Roi Houschenk. Dabschelim lisoit les exhortations qu'elle contenoit, les unes après les autres; Pilpai les lui expliquoit, & le Roi les gravoit dans sa mémoire.

CHAPITRE II.

Qu'il ne faut pas prêter l'oreille aux discours des flateurs & des médisans.

LE premier précepte du testament, dit Dabschelim à Pilpai, en entrant en matiére, porte que les Rois ne doivent pas écouter les faux raports ni les flateries, la fin en étant toujours mauvaise pour ceux qui les goûtent. Celui, s'écria le Bramine, qui n'observe pas ce commandement, ignore l'Apologue du Lion & du Bœuf. Le Roi témoignant avoir envie de l'aprendre, Pilpai continua de cette maniére.

FABLE I.

D'UN MARCHAND ET DE SES ENFANS DEBAUCHES.

UN Marchand consommé dans les affaires du monde, étant tombé malade, & voyant que sa derniére heure aprochoit, apela deux Fils qu'il avoit, qui se fiant aux grands biens qui ne pouvoient leur échaper, passoient leurs plus belles années dans la débauche & dans l'oisiveté. Le Pére pour les mettre dans le bon chemin par ses conseils, leur dit: Mes enfans, je sais bien que vous étes excusables de prodiguer ainsi le bien, ne sachant pas ce qu'il coute à amasser; mais aprenez que les richesses sont des instrumens propres pour aquérir les biens du Ciel & de la Terre.

Tous

Tous les hommes ne cherchent que trois chofes: La premiére, d'avoir toutes les commodités de la vie; & ceux-là n'aiment que l'intempérance, & s'abandonnent aux plaifirs des fens. La feconde eft d'avoir des Charges & des Dignités; ceux-là font des ambitieux qui n'aiment qu'à commander & à être confidérés. La troifiéme enfin eft d'aquérir les biens céleftes, & de prendre plaifir à obliger tout le monde. Ceux-là méritent de grandes louanges: mais on ne parvient à la fin de cette derniére chofe que par les richeffes bien aquifes.

Tout ce qu'on recherche dans ce monde s'obtenant donc par l'argent, on ne peut rien avoir fi on ne l'aquiert; & ceux qui trouvent du bien tout aquis, ne favent pas la peine qu'on a à l'amaffer; auffi le dépenfent-ils en peu de tems. Quittez, mes enfans, cette vie déréglée: prenez garde à vous, fongez aux moyens d'augmenter vos revenus, au lieu de les diminuer.

Le Fils aîné prenant la parole, dit: Mon Pére, vous nous commandez d'aquérir, mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous repréfenter que l'aquifition ne dépend que de la fortune. Je fais bien que nous ne pouvons manquer d'avoir ce qui nous eft deftiné, quand même nous ne ferions pour l'obtenir aucune démarche; & qu'au-contraire nous n'aurons jamais ce qui n'eft pas pour nous, quand nous nous tourmenterions étrangement. Je me fouviens de ce vieux Proverbe: Tant que j'ai fui ce qui m'étoit deftiné, je l'ai toujours rencontré; & tant que j'ai cherché ce qui n'étoit pas pour moi, je ne l'ai pu trouver.

On voit cela clairement dans la Fable de ces deux Fils de Roi, dont l'un découvrit le trésor de son Pére, & gâgna le Royaume sans peine; & l'autre le perdit, quoi qu'il pût faire pour le conserver. Le Pére demanda comment cela étoit arrivé, & le Fils continuant de parler, dit.

FABLE II.

D'UN ROI ET DE SES DEUX FILS.

DAns le pays d'Halep aux confins de l'Arabie régnoit un Roi qui avoit deux Fils avares & adonnés au vin. Ce Prince se voyant dans une extrême vieillesse, & se représentant le caractére de ses enfans, qui enflés de la grandeur de leur naissance & des richesses qu'ils atendoient, passoient les jours & les nuits dans la débauche, craignit qu'après sa mort, ils ne dissipassent follement un beau trésor qu'il avoit. Il résolut de le cacher, & dans ce dessein, il alla trouver un bon Hermite qui vivoit loin du monde, & en qui il avoit beaucoup de confiance.

Par le conseil du Derviche le trésor fut enterré dans l'Hermitage si secrétement, que personne n'en eut connoîssance. Après cela le Roi le chargea de sa derniére volonté. Si après ma mort, lui dit-il, la Fortune venoit à tourner le dos aux Princes mes Fils, & qu'ils tombassent dans la misére & la pauvreté, je vous recommande de leur montrer ce trésor. Peut-être qu'après avoir bien soufert, ils sortiront de leur assoupissement, songeront à leurs affaires & s'abstiendront des dépenses frivoles, qui les auront jetés dans ce triste état.

Le

Le Derviche ayant promis de s'aquiter fidélement de sa derniére volonté sur cet article, le Roi retourna à son Palais, où il mourut peu après. L'Hermite ne tarda guére à le suivre; de sorte que le trésor demeura caché dans l'Hermitage. Les Fils du Roi ne s'accordérent pas après la mort de leur Pére, dont la succession causa une sanglante guerre entre eux. L'ainé, qui étoit le plus fort, dépouilla entiérement le cadet de tout ce qu'il pouvoit prétendre.

Ce Prince se voyant privé de ce qui lui apartenoit par droit d'héritage, en eut tant de chagrin, qu'il résolut de quiter le monde. Cette résolution prise, il sortit de la ville, & se représentant que l'Hermite dont j'ai parlé avoit été fort-estimé du Roi son Pére: Il faut, dit-il en lui-même, que j'aille trouver ce saint homme, que je tâche de vivre comme lui, & que je finisse mes jours en sa compagnie.

En arrivant à l'Hermitage, il aprit que le bon Hermite étoit mort: il le regretta, & choisit ce lieu pour sa retraite. Il y avoit dans cette Hermitage un puits, dans lequel ne trouvant point d'eau, il descendit au fond pour voir ce qui en bouchoit la source; il y trouva le trésor du Roi son Pére; il en rendit graces à Dieu, & dit: Quoiqu'il y ait dans ce trésor d'immenses richesses, je serois indigne de ma bonne fortune, si je les prodiguois; il faut que je m'en serve avec modération.

D'un autre côté son Frére occupoit le trône, sans se soucier ni du peuple ni de l'Armée, s'imagi-

nant que le trésor de son Pére étoit enterré dans le Palais, comme il le lui avoit dit en mourant. Un jour un Roi de ses voisins lui ayant déclaré la guerre, il fut obligé d'avoir recours au prétendu trésor: le besoin de s'en servir étoit pressant; les finances qu'il avoit trouvées à son avénement à la coûronne étoient épuisées. Il le chercha avec de grands empressemens; mais il ne trouva rien & tous ses soins furent inutiles: ce qui le mettant hors d'état de lever une grosse armée, le chagrinoit beaucoup. Fesant toutefois de nécessité vertu, il ramassa le plus de troupes qu'il pût, avec lesquelles il sortit de la ville pour repousser l'énemi.

Il y eut un combat opiniâtre, où il fit des prodiges de valeur; mais au fort de la mêlée il fut tué d'un coup de fléche, & son énemi aussi: de sorte que les deux armées se voyant sans Roi & sans Chef, alloient s'entretailler en piéces, lorsqu'à la fin les Généraux étant convenus ensemble qu'il faloit un Prince doux & affable pour gouverner les deux Nations, allérent chercher celui qui s'étoit retiré dans l'Hermitage, le conduisirent avec pompe au Palais Royal, & le mirent sur le trône, prévenus qu'après avoir pris la résolution d'abandonner le monde, il les gouverneroit avec toute la justice & l'équité possible.

Cet exemple, ajouta le Fils du Marchand, fait voir qu'il vaut mieux se reposer sur la providence, que de se tourmenter pour l'aquisition d'une chose qui ne nous est pas destinée. Cela est vrai, interrompit le Pére, mais tous les accidens ont des causes; & celui qui sans les considerer, se fie à la Providence, a besoin d'aprendre la Fable qui suit.

FA-

FABLE III.

D'UN DERVICHE, D'UN FAUCON ET D'UN CORBEAU.

Un Derviche paſſant par un bois, & conſidérant les merveilles de Dieu & de la Nature, vit un Faucon qui voltigeant autour d'un nid, mettoit en piéces un morceau de viande & la donnoit à un Corbeau tout pelé, qui étoit abandonné de Pére & de Mére. Le Derviche admira la Providence Divine: Choſe admirable, dit-il! celui-même qui ne peut chercher de quoi ſubſiſter, n'eſt pas délaiſſé de Dieu, qu'on peut apeler la Table du monde, à laquelle mangent toutes les créatures amies & énemies. Il étend ſi loin ſes libéralités, que le Griffon même trouve de quoi vivre ſur le Caucaſe.

Abſorbé dans une profonde avarice, je cours au boût de la terre, & traverſe les mers pour avoir du pain. Ne vaut-il pas mieux que je me tiéne déſormais en repos dans un petit coin, & que je m'abandonne au deſtin. Il ſe retira donc dans un lieu à l'écart, où ſans ſe mettre en peine de rien, il demeura trois jours & trois nuits ſans manger. A la fin Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit: O mon Serviteur! ſache que toutes les choſes de ce monde ont des cauſes; & quoique ma Providence ne puiſſe être limitée, ma Sageſſe pourtant veut qu'on ſuive les moyens que je leur ai ordonnés. Si tu veux imiter quelqu'un des Oiſeaux, imite le Faucon qui nourit le Corbeau, & non pas le Corbeau qui demeure dans ſon nid, & attend ſa nouriture d'un autre.

Mon Fils, poursuivit le Pére, aprenez de cet exemple que les causes secondes doivent avoir leur cours, & qu'il ne faut pas mener une vie fainéante, sous prétexte de la Providence. Le second Fils ayant pris la parole, dit: Mon pére, vous nous conseillez de travailler à aquérir du bien; mais quand nous l'aurons amassé, comment nous y prendrons-nous pour le conserver. Nous atendons vos sages conseils là-dessus. Il est facile de l'aquérir, dit le Pére, mais difficile de le bien dépenser. Les richesses sont quelque-fois très-funestes, comme on le peut voir par cette Fable.

FABLE IV.

LE RAT PRODIGUE.

Un jour après une moisson abondante, un Laboureur qui songeoit à l'avenir enferma une grande quantité de blé dans un grenier. Le hasard voulut qu'un Rat affamé qui demeuroit auprès de ce magasin, se mît à faire des trous de tous côtés, pour trouver de quoi vivre: il en fit tant, qu'il perça jusqu'au grenier. Quand il vit ce trésor, il se réjouit de son bonheur & courut plein de joie en donner avis à plusieurs autres Rats. Ils lui firent tous des offres de services, ne lui parlant que de choses agréables & conformes à son humeur, dans l'espérance de profiter de sa bonne fortune: semblables aux mouches qui s'assemblent autour du miel.

Le sot enivré de sa félicité, donna dans le panneau qu'on lui tendoit, & sans songer que ce blé ne dureroit pas toujours, il commença à faire le libéral

aux

aux dépens du Laboureur, traitant chaque jour ſomptueuſement ſes Courtiſans. Mais il arriva dans ce tems-là une ſi grande famine, que les pauvres crioient au pain, pendant que le Rat & ſes amis feſoient bonne-chére.

Le Villageois voyant cette diſette, ouvrit la porte de ſon grenier; & trouvant ſon blé fort diminué, ſe mit en colére, & transporta ailleurs le peu qui reſtoit. Le Rat qui ſe tenoit pour maître de ce grenier, étoit alors enſeveli dans un profond ſommeil; mais ſes Camarades étoient éveillés, & voyant le villageois aller & venir, ſe doutérent de l'affaire. Auſſi-tôt chacun s'enfuit, laiſſant-là leur bienfaiteur tout ſeul.

Les amis de table en uſent ainſi: pendant que vous étes à votre aiſe, ils ſont des vôtres; ſi vous ceſſez d'y être, tous vous abandonnent. Souvent dans le tems même que vous les comblez de bienfaits, de vous ſouhaitent du mal dans la vue de leurs interéts. Le lendemain le Rat s'éveillant, fut étonné de ne voir aucun de ſes flateurs autour de lui; épouvanté ils cette ſolitude, il ſortit de ſon trou pour en ſavoir la cauſe; il alla dans le grenier, où ne trouvant pas ſeulement de quoi paſſer cette journée, il entra dans un vif déſeſpoir, & donna tant de fois de la tête contre une pierre, qu'il ſe tua, & finit ainſi ſes jours. Mes enfans, ajouta le Pére, le fruit que vous devez tirer de cette fable, c'eſt d'aprendre qu'il faut meſurer ſa dépenſe à ſes facultés.

Les plus jeune des trois Fréres dit à ſon tour: Je ſupoſe, dit-il, qu'un homme ait fait un fond raiſon-

nable

nable & qu'il ait pourvu ſuffiſâment à ſa ſureté; je vous ſupplie de me dire de quels moyens convenables il doit ſe ſervir pour dépenſer le revenu à propos. Mon Fils, répondit le Pére, la médiocrité eſt louable en toutes choſes, & particuliérement dans ce qui regarde l'économie.

Un Pére de famille doit obſerver principalement deux choſes: La premiére, de ne faire aucune dépenſe inutile; parce qu'à la fin elle ne cauſe que du repentir & du chagrin. La ſeconde, de fuir l'avarice. L'avare eſt un objet de malédiction, également par raport au monde & par raport à la religion, & l'énemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compaſſion à tous ceux qui ſont en état de leur faire du bien.

Ce bon Pére ayant ainſi exhorté ſes enfans à ſuivre ſes conſeils, ils ſongérent à s'établir. Sans parler du Cadet qui embraſſa un genre de vie paiſible, l'Ainé ſe jeta dans le négoce, & alla dans les pays étrangers. Il avoit, entre autres marchandiſes, deux Bœufs nés d'une même Vache, qui étoient forts & beaux; l'un s'apeloit Chotorbé, & l'autre Mandebé. Il avoit grand ſoin de les bien nourir; mais comme le voyage étoit long, ils devinrent foibles & maigres.

Ils rencontrérent par malheur en chemin un bourbier, dans lequel Chotorbé demeura engagé. Le Marchand néanmoins fit ſi bien qu'il l'en tira; mais Chotorbé ſe trouva ſi foible, que ne pouvant ſe ſoutenir, on fut obligé de le laiſſer ſous la garde d'un valet, jusqu'à ce qu'il eût repris aſſez de force,

pour

pour continuer la caravane. Mais cet homme, après avoir paſſé trois jours tout ſeul dans les déſerts, s'ennuya, & laiſſant Chotorbé en cet endroit porta la nouvelle de ſa mort au Marchand.

Peu de tems après, Mandebé mourut de fatigue; & Chotorbé au-contraire ayant repris ſon embonpoint, commença à ſe promener de tous côtés. Il entra dans un pré qui lui parut ſi agréable, qu'il y demeura quelque tems, paiſſant à ſon aiſe; ce qui le rendit plus beau & plus gras qu'il n'avoit jamais été. Il y avoit aux environs de l'endroit un Lion, qui feſoit trembler tous les habitans des Bois d'alentour: il commandoit à pluſieurs autres Lions, qui le croyoient le plus puiſſant Souverain du monde. Véritablement il étoit redoutable; mais d'abord qu'il entendit le mugiſſement du Bœuf qu'il n'avoit jamais oui, il ſe ſentit ſaiſi d'une frayeur mortelle: néanmoins, afin que ſes Courtiſans ne s'en aperçuſſent pas, il affecta de ne plus ſortir de ſon Palais.

Il avoit parmi les Officiers de ſa maiſon deux Renards extrêmement ruſés, dont l'un ſe nommoit Kalile & l'autre Demneh: ce dernier qui étoit le mâle, avoit plus de fierté & d'ambition que l'autre. Un jour il dit à ſa Femme: Que dites-vous de notre Roi, qui n'oſe plus ſe promener, comme il ſoit? Il ne ſort plus. Pourquoi me demandez-vous cela? lui répondit Kalile? Contentez-vous de mener une vie tranquile ſous ſa protection ſans examiner ce qu'il fait. Il ne nous apartient pas de parler des affaires d'Etat, ni d'aprofondir les ſecrets des

So-

Souverains: ce feroit une entreprife qui pouroit conduire à la fin tragique du Singe dont je veux vous conter la fable.

FABLE V.

LE SINGE ET LE MENUISIER.

Un Singe vit un Ménuifier monté fur une poutre, qui fendoit un ais avec deux coins qu'il mettoit alternativement dans la fente, à mefure qu'il avançoit fon ouvrage. Le Ménuifier ayant quité fon travail, le Singe ne voyant perfonne fur la poutre, y monta, tira un des coins, fans y mettre l'autre: en même tems les deux ais fe refferrerent & atraperent les deux piés du pauvre Singe, qui fe trouva pris, & que le Ménuifier affomma à fon retour.

Je vous aporte cette fable pour exemple, ajouta Kalile, afin de vous faire mieux connoître que chacun doit fe mêler de ce qui le regarde, & que l'on ne doit pas fortir de la circonférence du cercle où l'on fe trouve enfermé. Demneh prit la parole, & dit qu'il ne faloit pas être défœuvré auprès des Rois. On doit, pourfuivit il, tâcher de s'élever. Ne favez-vous pas l'hiftoire de ces deux amis compagnons de voyage, dont l'un parvint à être Roi, parce qu'il eut le courage d'effuyer des dangers, pendant que l'autre demeura dans l'obfcurité, parce qu'il n'avoit pas voulu s'y expofer comme lui? Kalil ayant témoigné qu'elle l'aprendroit avec plaifir, Demneh continua de cette maniere.

FABLE

FABLE VI.

DE DEUX VOYAGEURS.

Il y eut autrefois deux amis qui résolurent de ne se point quiter: ils voyageoient ensemble, lorsqu'ils rencontrérent une fort-belle fontaine au pié d'une haute montagne: le lieu leur parut trop agréable pour ne s'y reposer pas. Après s'être délassés, ils se mirent à considérer tout ce qu'il y avoit de plus beau aux environs. Ils jetérent par hasard la vue sur un marbre blanc, orné de caractéres d'azur admirablement bien formés; cette inscription étoit conçue en ces termes.

Voyageurs! nous avons préparé un excellent festin pour votre bienvenue; mais il faut vous jeter hardiment dans cette fontaine & passer à la nage de l'autre côté, où vous rencontrerez un Lion de pierre blanche, que vous chargerez sur vos épaules, & porterez tout d'une course au haut de cette montagne, sans craindre les bêtes féroces qui vous pouront aborder, ni les épines dont le chemin est jonché; parce qu'aussi-tôt que vous serez sur la cime, vous serez heureux pour jamais. Si l'on ne marche, on n'arrive point au gîte; & qui ne travaille pas ne parvient jamais à ses fins.

Ganem c'étoit le nom de l'un des deux, dit à son Compagnon qui s'apeloit Salem: Frére, voici un moyen de terminer nos courses & nos peines; tentons cette avanture, & voyons si ce que contient ce Talisman est faux ou véritable. Cher ami, répondit Salem, il n'est pas d'un homme d'esprit d'ajouter

jouter

jouter foi à une fimple écriture qui promet un bonheur fort-incertain, & fous prétexte d'un bien auffi imaginaire que celui-là, de s'aller jeter dans un péril évident. Ami, dit Ganem, ceux qui ont tant foit peu de courage méprifent le danger pour fe rendre heureux : on ne fauroit cueillir la rofe fans être piqué des épines. Mais, repliqua Salem, il faut entreprendre les chofes de maniére que comme on en fait le commencement, on en fache auffi la fin, & non pas fe précipiter dans cette fontaine qui paroît être un abîme, & d'où il me femble qu'il ne fera pas aifé de fortir.

Un homme raifonnable ne remue jamais un de fes piés, que l'autre ne foit affuré. Peu-être que cette écriture eft faite à plaifir, & qu'on l'a mife-là fimplement pour abufer de la fimplicité des Sots ; & quand elle ne le feroit pas, peut-être que lorsque vous aurez paffé ce petit lac, ce Lion de pierre fe trouvera fi pefant, que vous ne le pourez porter d'une courfe jusqu'au haut de la montagne. Mais fupofons que tout cela vous foit aifé ; quand vous aurez tout fait de votre côté, vous ne favez pas à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi, je ne veux pas partager avec vous un péril de cette nature, & je tâcherai même de vous en détourner.

Cette inftance de Salem étoit forte : mais Ganem y réfifta : Je ne puis ; lui dit-il, goûter vos raifons, & rien n'eft capable de m'empêcher d'exécuter la réfolution que j'ai prife : fi vous ne voulez pas me fuivre, du moins prenez plaifir à me regarder. Salem le voyant dans ce deffein, s'écria : Cher ami, vous ne voulez pas me croire ; je n'ai pas la force

d'être

d'être témoin de votre perte; & auſſi-tôt il ſe mit à continuer ſon chemin.

Lorsque Ganem fut ſeul, il ſe remit à tout événement, & s'étant aproché du canal, il s'y plongea réſolu de périr, ou de raporter quelque belle perle. Il trouva que c'étoit un abîme; mais ne perdant pas courage, à force de nager il arriva à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le Lion de pierre ſur ſes épaules, & d'une courſe le porta ſur le ſommet de la montagne. De-là il aperçut une fort-belle ville, bien ſituée & environnée de grands jardins; mais pendant qu'il la conſidéroit, il ſortit du Lion de pierre un bruit ſi effroyable, que la montagne & les lieux d'alentour en tremblérent.

Ce cri n'eut pas plutôt frapé l'oreille des Citoyens de cette ville, qu'ils vinrent tous où étoit Ganem, qui ne fut pas peu étonné de les voir. Ils s'aprochérent de lui, & quelques-uns des plus diſtingués l'abordérent avec beaucoup de reſpect; & après lui avoir ſouhaité toute ſorte de proſpérité, ils le mirent ſur un beau cheval richement enharnaché; le menérent enſuite à la ville, où ils le lavérent avec de l'eau de roſe, le revêtirent d'un manteau royal, le proclamérent Roi & lui prêtérent ſerment de fidélité.

Il demanda le ſujet de ſon élection: on lui dit que les Philoſophes du pays avoient fait un Taliſman à la Fontaine qu'il avoit paſſée, de ſorte que quand leur Roi étoit mort, & que quelque brave oſoit s'expoſer au haſard qu'il avoit couru, auſſi-tôt le Lion feſoit un cri, au bruit duquel les habitans

l'alloient chercher pour l'élever ſur le trône. Il y a long-tems, pourſuivirent-ils, que cette coutume eſt en uſage parmi nous; & puiſque le ſort eſt tombé ſur Votre Majeſté, régnez abſolument. Ganem alors fut bien-aiſe de voir ſes peines ſi bien récompenſées.

De cette avanture, continua Demneh, vous pouvez aiſément conclure qu'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes; c'eſt une maxime auſſi anciéne que le monde. C'eſt pourquoi je ne ſerai jamais en repos que je ne ſois devenu un des plus grands Seigneurs de la Cour. Kalile lui demanda par quel moyen il prétendoit ſe pouſſer. Le Lion, lui répondit Demneh, paroît ſaiſi d'étonnement; je veux le tirer d'inquiétude & par mes avis diſſiper les nuages de l'humeur ſombre où nous le voyons. Comment, reprit Kalile, pouras-tu donner des conſeils au Roi, toi qui n'as jamais été parmi les Princes? Les perſonnes d'eſprit, repliqua Demneh, ne manquent jamais d'induſtrie pour parvenir à leurs deſſeins.

Un jour un Artiſan qui avoit élevé ſa fortune juſqu'à devenir Roi, reçut une Lettre d'un Roi de ſes voiſins, qui lui mandoit: *Toi qui n'as jamais manié qu'un rabot ou une hache, peux-tu te mêler de conduire un Etat?* Le Charpentier lui répondit: Celui qui m'a donné l'eſprit de conduire une ſcie, me donne auſſi le jugement de conduire une armée. Les Rois, dit Kalile, ne prénent pas toujours pour leurs Miniſtres & pour leurs Favoris ceux qui ont le plus de mérite & de capacité, mais ſeulement leurs plus vieux domeſtiques, & ceux qui ont ren-

du

du ou rendent quelque ſervice important à l'Etat; & puiſque vous étes dans la Maiſon du Roi un Serviteur nouveau & aſſez inutile, que prétendez-vous faire? Je ſuis réſolu, répondit Demneh, de m'atacher tout de bon à faire ma cour, & de travailler uniquement dans la vue de me faire conſidérer du Prince. Les douceurs que je prévois m'engagent à eſſuyer les peines & les rebuts qui y conduiſent. Pour y réuſſir je ſais que les Courtiſans doivent indiſpenſablement obſerver cinq choſes.

La premiére, de réprimer par la douceur & par la complaiſance, le penchant qu'ils pouroient avoir aux emportemens. La ſeconde, de ne ſe pas laiſſer ſéduire par le Démon de l'orgueil. La troiſiéme, de n'être pas ataché à leur intérét. La quatriéme d'être ſincéres dans l'adminiſtration des affaires. Et la cinquiéme de ne pas s'ébranler pour tous les contretems qui peuvent leur arriver.

Hé-bien, reprit Kalile, ſupoſons que vous ſoyez favori du Roi, quelles vertus voulez-vous pratiquer pour gâgner ſon eſtime? Je me ferai une loi, repartit Demneh, de pratiquer cinq autres préceptes.

En premier lieu je le ſervirai avec la fidélité la plus exacte. Je ſerai uniquement ataché à ſa Perſonne. J'aplaudirai à toutes ſes volontés, & quelques actions que le Roi faſſe, je croirai toujours ſes intentions bonnes. Je le porterai à faire le bien qu'il aura commencé, lui montrant le profit qu'il en peut tirer. Et je le détournerai de faire ce qui lui ſeroit préjudiciable ou à ſon Etat.

Je vois bien, dit Kalile, que c'eſt une affaire réſolue & que vous allez vous engager dans ce grand ouvrage; mais prenez garde à ce que vous ferez, car le ſervice des Rois eſt plein de périls. Les Sages diſent que trois ſortes de gens ſont privés de jugement: ceux qui aſpirent aux Charges dans la Maiſon des Rois; ceux qui prénent du poiſon pour faire voir l'excellence d'un remède; & ceux qui confient leurs ſecrets aux femmes. Ils comparent les Rois à une haute montagne ſur laquelle il y a des mines de pierreries, & des bêtes féroces; il eſt difficile de l'aborder, & encore plus de l'habiter: où à une vaſte mèr, ſur laquelle quelques voyageurs ſont fortune, & d'autres périſſent.

Je ſais bien, dit à ſon tour Demneh, que l'aproche des Grands eſt périlleuſe; c'eſt un feu, auprès duquel on court risque de ſe brûler: mais qui craint le haſard n'eſt capable de rien.

Après cette converſation, Demneh ſe rendit auprès du Roi, & lui fit une profonde révérence. Le Lion lui demanda qui il étoit? Sire, répondit-il, je remplis dans votre Maiſon la place de feu mon Pére, & jusqu'ici je n'ai oſé prendre la liberté de me préſenter devant Votre Majeſté, pour lui offrir mes ſervices: j'eſpére qu'elle ne les dédaignera pas, quoique je ſois une créature fort-abjecte. Pendant que les Miniſtres de Votre Majeſté ſont ocupés aux affaires les plus importantes, d'autres propres à être exécutées par des Officiers ſubalternes, peuvent ſe préſenter & me fournir les moyens de lui témoigner mon zêle. Le bois ſec en ce monde eſt autant eſtimé que les roſiers & les arbres fruitiers, & une

une épine foulée aux piés dans un chemin, peut un jour être employée utilement, quand ce ne feroit qu'à en faire un cure-dent.

Le Lion fut charmé de l'éloquence de Demneh, & regardant tous fes Courtifans, il leur dit : L'efprit eft comme le feu, qui ne laiffe pas de paroître, quoiqu'il foit caché fous la cendre.

Demneh eut tant de joie d'avoir fait un compliment qui avoit plu au Roi, qu'il prit fon tems & lui demanda un jour une audience fecréte : il la lui acorda ; & quand ils furent tous deux feuls : Sire, lui dit Demneh, je fuplie très-humblement Votre Majefté de m'aprendre la caufe de fa folitude : depuis quelque tems elle n'eft pas fi gaie qu'à l'ordinaire. Le Lion voulut d'abord lui cacher fa crainte : mais il entendit mugir Chotorbé ; ce qui le troubla fi fort, qu'il fe vit obligé de dire à Demneh que ce cri étoit la caufe de fes inquiétudes. Je m'imagine, dit le Roi, que la force de l'animal que j'entends crier de la forte doit être proportionnée à fa voix ; & cela étant, c'eft une folie à nous de vouloir demeurer dans ces lieux. N'y a-t-il que cela qui vous faffe de la peine, dit Demneh ? Non, répondit le Lion. Il ne faut pas, Sire, reprit Demneh, que Votre Majefté abandonne pour fi peu de chofe un Etat qui lui apartient par fucceffion, & où elle a pris naiffance.

Ceux qui font dans les hautes dignités, & fur-tout les Rois, doivent être auffi fermes & auffi inébranlables que les montagnes. Un Roi ne doit pas craindre une fimple voix. Ceux qui ont les plus groffes voix, & qui font les plus gros, ne font pas

toujours les plus forts. Une Grue, malgré sa grosseur, est plus foible que le moindre Faucon: & qui s'arrête à la grosseur peut tomber dans la disgrace où tomba un certain Renard qui fut pris pour dupe. Quel Renard, interrompit le Lion? Demneh voyant que le Roi desiroit d'ententre cette fable, la lui raconta.

FABLE VII.

LE RENARD ET LE TAMBOUR.

Sire, continua-t-il, il y avoit dans un bois un Renard qui cherchoit de tous côtés de quoi manger: il aperçut dans un pré une Poule fort-grasse qui gratoit la terre. Il alloit se jeter sur elle, lorsqu'il entendit le bruit d'un tambour qui étoit pendu à un arbre, & sur lequel une branche agite par le vent frapoit de tems en tems. Ho, ho! dit-il en le regardant, ce corps doit avoir de la chair à proportion de sa grandeur, & vaut mieux que la Poule. En disant cela il monta sur l'arbre. La Poule le voyant monter, s'enfuit. Il fit tous ses efforts pour déchirer le tambour; l'ayant crevé, il fut fort-surpris de n'y trouver que du vent & une simple peau qui étoit incapable de le rassasier. Alors poussant des soupirs, il s'écria: Malheureux que je suis! j'ai perdu un morceau délicat pour l'aparence d'un morceau plus gros.

Sire, ajouta Demneh, j'ai raporté cet exemple à Votre Majesté, afin qu'elle ne soit plus épouvantée de la voix extraordinaire que nous entendons; & si elle veut, j'irai reconnoître ce que c'est. Le Lion y

con

consentit; mais quand Demneh fut parti, il se repentit de l'avoir envoyé. Je viens de commettre une grande faute, dit-il en lui-même, & je m'expose à un inconvénient terrible. Les Politiques recommandent sur toute chose aux Souverains de ne pas découvrir les secrets qui regardent leurs personnes à dix sortes de gens.

1. A ceux qui ont reçu quelque mauvais traitement à leur Cour, sans avoir rien fait qui le méritât.

2. A ceux qui ont perdu leurs biens ou leur honneur à leur service.

3. A ceux à qui on a ôté leurs Charges, & qui sont sans espérance de les ravoir.

4. A ceux qui n'aiment que le trouble & la sédition.

5. A ceux qui voient leurs parens ou leurs alliés dans des dignités dont ils son exclus.

6. A ceux qui ayant commis un crime en ont été punis plus rigoureusement que d'autres qui sont tombés dans la même faute.

7. A ceux qui ont bien servi & qui ont été mal récompensés.

7. Aux énemis réconciliés par force.

9. A ceux qui après avoir méprisé l'honneur de servir leur Prince, se sont jetés dans le parti des énemis, & ont eu de l'emploi parmi eux.

10. A ceux enfin dont ils n'ont pas éprouvé la religion, la droiture & la sincérité.

Je ne suis donc pas excusable d'avoir été si promt à m'ouvrir à Demneh avant de l'avoir bien examiné. J'aurois dû me ressouvenir de la maxime qui enseigne, que c'est procurer sa sureté que de se méfier.

Pendant que le Roi fesoit ces réflexions, il vit arriver Demneh, qui lui aprit que l'animal, dont la voix terrible avoit troublé son repos, n'étoit rien autre chose qu'un Bœuf, qui paissoit dans un pré, sans autre dessein que de manger & de dormir. Toute son ambition, ajouta-t-il, est de mener une vie tranquile; & si Votre Majesté le trouve bon, je me fais fort de l'amener au pié de son trône. Le Lion joyeux de cette assurance, lui donna ordre de le faire venir.

Demneh alla trouver Chotorbé & lui demanda civilement d'où il venoit, & par quel hasard il s'étoit arrêté en ces quartiers. Chotorbé contenta la curiosité de Demneh, qui lui dit: Le Roi de ce pays est un Lion si vaillant, que l'Eléphant le plus redoutable tremble à le voir: il m'a chargé de vous conduire à son Palais, & de vous déclarer, que la diligence que vous aporterez à venir vous présenter devant lui, l'obligera de vous pardonner la négligence que vous avez eue de ne vous pas aquiter plutôt de ce devoir; sur votre refus, j'ai ordre de retourner incessament pour lui en donner avis.

Au nom d'un Lion tel que Demneh venoit de le dépeindre: Je suis prêt, répondit Chotorbé, d'obéir

au

au commandement que vous m'aportez: je n'eusse pas tardé si long tems à lui aller rendre mes respêts si j'eusse pu deviner que j'étois sur les terres d'un Monarque si puissant. Je vous prie de me le rendre favorable, & d'employer votre crédit pour me procurer l'honneur d'être de sa Cour. Demneh le lui promit; & Chotorbé, sur la foi de ses sermens, consentit d'aller trouver le Lion.

Demneh prit les devans pour avertir son Maître du succés de sa commission & de la venue du Bœuf, qui arriva bientôt. Il fit une grande révérence au Lion & l'assura d'une parfaite soumission à ses volontés. Le Roi lui fit un acueil obligeant & lui demanda comment il étoit entré dans ses Etats. Le Bœuf lui raconta ses avantures avec beaucoup de sincérité. Vous étes le bien-venu, lui dit le Lion, j'aurai soin qu'on vous rende tous les honneurs dus à un hôte de votre considération. Vous pouvez demeurer avec nous: vous y trouverez toute sorte de faveur & bienveillance de notre part.

Le Bœuf l'ayant remercié de ces assurances gracieuses, promit de le servir avec fidélité: ce qu'il fesoit si bien, que de jour en jour il étoit plus aimé du Roi. Enfin Chotorbé s'insinua tellement dans son esprit, qu'il gâgna la confiance de Sa Majesté, dont il devint le plus cher favori.

Lorsque Demneh vit que Chotorbé étoit mieux en Cour que lui, & qu'il étoit même l'unique dépositaire des secrets du Roi, il en conçut une si grande jalousie, qu'il en perdit le repos. Pour se soulager, il alla se plaindre à Kalile: O ma chére compagne!

pagne! lui dit-il, j'ai pris des peines inutiles à me mettre bien dans l'esprit du Roi; je lui ai livré par mon adresse l'objet qui lui causoit tant d'inquiétudes & c'est présentement ce Bœuf qui cause les miénes.

A qui vous plaignez-vous, répondit Kalile? Ne vous étes-vous pas atiré cette disgrace? Pourquoi vous étes-vous mis cette épine au pié. Il vous est arrivé ce qui arriva autrefois à un Derviche dont je veux vous aprendre l'histoire.

FABLE VIII.

LE DERVICHE ET LE VOLEUR.

Un Roi fit un jour présent à un Derviche d'une Robe fort-riche. Un vôleur qui en fut averti, se servit d'un plaisant artifice pour l'atraper. Il l'alla trouver à son hermitage, sous prétexte de vouloir passer le reste de ses jours à le servir. Le Derviche ravi d'avoir un Novice qui paroîssoit de si bonne volonté, le reçut avec beaucoup d'humanité; mais le Vôleur à la premiére occasion déroba l'habit, & disparut. Le Derviche ne voyant plus ni son habit ni son Novice, se douta de l'affaire, sortit de l'hermitage, & courut chercher dans la ville l'auteur du larcin.

En chemin fesant il rencontra deux Beliers qui se batoient l'un contre l'autre, & s'entredonnoient de si furieux coups de corne, que le sang ruisseloit de tous côtés. Un Renard, qui étoit témoin du combat, léchoit le sang; mais en le léchant il reçut

un

un ſi terrible coup de corne, qu'il demeura mort ſur la place. Le Derviche s'arrêta trop long tems à conſidérer cette action; lorsqu'il arriva à la ville, il en trouva les portes fermées.

La femme d'un Chirurgien du Fauxbourg regardant par la fenêtre l'aperçut; & jugeant qu'il cherchoit un gîte, l'apela & lui offrit ſa maiſon. Le Derviche accepta l'offre de bon cœur, entra dans le logis, & ſe mit dans un coin à dire ſes oraiſons ordinaires. Cette femme étoit de mauvaiſe vie, & avoit réſolu de ſe défaire de ſon Mari, qu'elle n'aimoit pas. Dans cette vue elle l'enivra, & pendant qu'il dormoit, lui ſouffla du poiſon dans le nez. Cet homme ſe ſentant chatouiller, éternua, mais de maniére que tout le poiſon qui étoit fort-ſubtil, entra dans la bouche de ſa femme, qui l'avala, & en mourut à l'heure même. Le pauvre Derviche étoit fort-étonné de voir tout cela, & cette nuit lui parut extrêmement longue.

Enfin le jour étant venu, il ſe ſauva d'un lieu ſi pernicieux; & ſur ces entrefaites on ſe ſaiſit du Chirurgien qu'on acuſa d'avoir empoiſoné ſa femme; & quoi qu'il pût dire pour ſa juſtification, on le mena devant le Cadis. Le Derviche dont nous avons parlé, ayant affaire en ce lieu, s'y trouva auſſi, & entendit plaider cette cauſe. Après l'acuſation, & les témoins ouis, le Juge demanda au Chirurgien: Pourquoi avez-vous empoiſonné votre Femme? Le Chirurgien ſaiſi d'étonnement, ne ſavoit que répondre, ni quelle contenance tenir: le Cadis ſans l'interroger davantage, alloit le condamner à la mort, ſi le Derviche, qui ſavoit ſon innocence, n'eût pris

la parole: Seigneur, dit-il, cette affaire mérite plus d'atention que vous n'en donnez. Ce n'eſt pas le Vôleur qui a emporté ma robe, ni les Beliers qui ont tué le Renard, ni cet homme qui a empoiſonné la méchante Femme: mais c'eſt nous-mêmes qui nous ſommes attirés ces malheurs. A ces mots le Cadis ſe tourna de ſon côté.

Ce que vous venez de dire, lui dit-il, eſt une énigme qu'on ne peut entendre, ſi vous ne l'expliquez. Pour déveloper toute l'affaire, le Derviche raconta toutes les choſes dont il avoit été témoin, & en finiſſant, il ajouta: ſi je n'euſſe pas pris cette robe par ambition, le Vôleur ne me l'eût pas dérobée: ſi le Renard ne ſe fût pas jeté parmi les Beliers par gourmandiſe, il n'eût pas été tué: la femme du Chirurgien ne ſe ſeroit pas donné la mort à elle-même, ſi elle n'eût pas entrepris de faire mourir ſon Mari. Pour concluſion rien n'eſt plus vrai que ce que nous ſavons tous: Ne faites point de mal, on ne vous en fera pas.

Par le récit de cette hiſtoire, ajouta Kalile, en achevant, vous pouvez comprendre que vous vous étes atiré le mal dont vous vous plaignez. Il eſt vrai, dit Demneh, que j'en ſuis la cauſe: mais je vous en demande le reméde. Je vous ai averti dès le commencement, repliqua Kalile, que je ne voulois pas me mêler de vos entrepriſes, & préſentement je vous répéte la même choſe. Songez tout ſeul à vos affaires, & au parti que vous avez à prendre. Je veux donc, reprit Demneh, faire tous mes efforts pour perdre le Bœuf, & certes je ne vaux

pas moins que ce Paſſereau qui ſe vangea d'un Epervier, dont je vous raconterai la fable, ſi vous le ſouhaitez. Voyons, dit Kalile, je vous écoute.

FABLE IX.

LES DEUX MOINEAUX ET L'EPERVIER.

Deux Moineaux, pourſuivit Demneh, avoient fait leur nid ſur un arbre, où ils avoient auſſi fait une petite proviſion pour leurs Petits. Mais un Epervier qui s'étoit niché au haut d'une montagne, au pi: de laquelle étoit cet arbre, venoit manger les petits Moineaux, dès qu'ils avoient des plumes, ce qui fâchoit fort le Pére & la Mére. Néanmoins ils élevérent un jour ſi bien leurs Petits, qu'ils eurent la ſatisfaction de les voir voltiger: le Pére & la Mére les regardoient avec un plaiſir extrême faire leur premier eſſai. Mais tout-à-coup la penſée de l'Epervier qui leur vint à l'eſprit en ce moment, la changea en triſteſſe & en lamentations.

Un de ces Petits qui avoit plus de vivacité que les autres, s'aperçut de ce changement & leur en demanda le ſujet. Le Mâle prit la parole & lui conta la cruauté de l'Epervier. Mon Pére, répondit le petit Moineau, qui étoit fort-aviſé pour ſon âge, Dieu qui a donné l'être à toutes choſes, a auſſi aſſigné un remede à chaque mal, & à chaque plaie une maniére de la guérir. Il faut tâcher de détourner le malheur qui nous menace, & d'éloigner un ſi dangereux voiſin. Tous les Moineaux aprouvérent ce ſentiment, la Mére alla querir de la nourri-

ture pour ſes Petits, & le Pére ſortit pour trouver quelque reméde à leurs maux.

Après avoir long tems volé, il dit en lui-même: Où irai-je? à qui conterai-je ma peine? A la fin il réſolut de s'adreſſer au premier animal qu'il rencontreroit, & de le conſulter ſur cette affaire. Il aperçut une Salamandre qui ſe promenoit; il fut d'abord effrayé d'une forme ſi extraordinaire; il ne changea pas toutefois de réſolution; il s'aprocha d'elle & la ſalua avec reſpect. La Salamandre de ſon côté lui fit un acueil obligeant: A vous voir, lui dit-elle, il paroît que vous étes triſte, & que vous avez quelque choſe dans l'eſprit qui vous chagrine. Ouvrez-moi votre cœur, peut-être, pourai-je vous ſoulager.

Le Moineau raconta ſon malheur d'une maniére qui excita la compaſſion de la Salamandre: Ne vous affligez pas davantage, lui dit-elle, je vous délivrerai de cette tyrannie dès cette nuit. Dites-moi ſeulement où je vous trouverai, afin que vous me ſerviez de guide, & ſans vous arrêter ici plus long tems, retournez chez vous. Le Moineau lui donna ſon adreſſe, & après l'avoir remercié de la part qu'elle prenoit à ſes malheurs, prit congé d'elle.

Dès qu'il fut nuit, la Salamandre à la tête de pluſieurs autres de ſon eſpéce armées de bitume enflamé, de ſoufre & d'autres matiéres combuſtibles, ſe mit en chemin, & prit en paſſant le Pére & la Mére des petits moineaux, qui la conduiſirent au nid de l'Epervier, plongé alors dans un profond ſommeil lui & ſes Petits. Les Salamandres y mirent le feu, de ſorte qu'en peu de tems il fut réduit en cendre avec l'Epervier & ſa famille.

Cet

Cet exemple fait voir, ajouta Demneh, que quelque foîble qu'on puiſſe être, il y a des moyens de ſe vanger, même des énemis les plus puiſſans. Mais Chotorbé eſt le premier favori du Roi, dit Kalile, & il ſera difficile de le perdre: car quand les Rois ſages ont donné leur confiance, ils ne la retirent pas ſur un ſimple raport. On repréſentera au Lion, reprît Demneh, que la ruine d'un royaume & du Monarque qui le gouverne, peut être cauſée en ſix maniéres.

1. Par le déſeſpoir des Courtiſans privés de charges, ou négligés; & par le mépris des perſonnes ſages & expérimentées, lorsqu'on les éloigne des conſeils.

2. Par une guerre déclarée ſans ſujet, & par un gouvernement inégal & purement de caprice.

3. Par le déréglement des paſſions, c'eſt-à-dire, en s'adonnant aux plaiſirs & à la débauche.

4. Par les diſgraces du tems, comme par la peſte, par la famine & par d'autres accidens ſemblables.

5. Par une trop grande ſévérité, en feſant tout par colére, & en châtiant trop rigoureuſement.

6. Enfin en prenant le contrepié de toutes choſes, c'eſt-à-dire, en uſant de clémence, lorsqu'il faut être ſévére, & en donnant des récompenſes à ceux qui mériteroient d'être punis.

C'en eſt aſſez, interrompit Kalile, je vois bien que vous avez réſolu la perte de Chotorbé; mais ne

vous

vous y trompez pas, la fin de ceux qui font mal n'eſt pas heureuſe. Le bien eſt ſuivi de la recompenſe, & le châtiment fuit les méchantes actions. Profitez de cette maxime, comme en profita le Tyran dont je vais vous conter l'hiſtoire.

FABLE X.

D'UN ROI QUI DE TYRAN QU'IL ETOIT DEVINT DOUX ET JUSTE.

Il y avoit un Roi qui ne feſoit que tyranniſer le peuple. Il ruinoit les riches, maltraitoit les pauvres; de maniére que jour & nuit tous ſes Sujets prioient le Ciel de les en délivrer. Un jour qu'il revenoit de la chaſſe, il aſſembla ſon peuple, & lui dit: O mon peuple! jusqu'à préſent la cauſe de mes tyrannies vous a été inconnue; mais je vous aſſure que déſormais vous vivrez en repos, & que perſonne n'oſera vous maltraiter. Le pauvre peuple fut extrêmement réjoui de cette bonne nouvelle & ceſſa de faire des vœux contre ſon Roi.

En effet, ce Prince changea tellement de conduite, qu'il s'aquit le titre de juſte, & chacun commença à bénir le bonheur de ſon Régne. Un jour un de ſes favoris le ſuplia d'agréer la liberté qu'il prenoit de lui demander le motif d'un ſi promt & ſi grand changement? En voici la raiſon, répondit le Monarque.

Derniérement étant à la chaſſe, je vis qu'un Chien avoit pris le change & pourſuivoit un Renard: il l'atrapa par une jambe & la lui caſſa. Le Renard tout

tout boitant se sauva dans un trou: le Chien ne pouvant l'en arracher, l'y laissa; mais à peine avoit-il fait cent pas, qu'il rencontra un homme qui lui jeta une pierre avec tant d'adresse, qu'il lui rompit une jambe. Cet homme presque dans le moment fit rencontre d'un cheval qui lui marcha sur le pié, & vengea le chien: mais le cheval avoit à peine fait quelques pas, qu'il s'engagea le pié dans un trou, & se blessa si dangereusement qu'il en fut boiteux.

Alors, poursuivit le Roi, je dis en moi-même: On est traité comme on traite les autres. La perdrix mange la fourmi; le faucon punit la perdrix; & l'aigle traite le faucon de la maniére qu'il a traité la perdrix. Enfin rien ne demeure impuni; & quiconque fait ce qu'il ne devroit pas faire, reçoit ce qu'il ne voudroit pas recevoir.

Un exemple comme celui-ci, continua Kalile, vous montre que ceux qui ont intention de nuire, en sont punis. Si vous entreprenez de perdre Chotorbé, vous vous en repentirez: il est plus fort que vous, & a aussi plus d'amis. L'esprit vient à bout de la force, repartit Demneh, & cette Fable va vous en convaincre.

FABLE XI.

LE CORBEAU, LE RENARD ET LE SERPENT.

Un Corbeau avoit fait son nid dans la fente d'une montagne: mais toutes les fois qu'il avoit des Petits, un Serpent les venoit manger. Le Corbeau affligé de la perte qu'il fesoit, s'en plaignit à un Re-

nard de ſes anciens amis. Que me conſeillez-vous de faire, lui dit-il, pour me délivrer du Serpent? Dans quelle réſolution êtes-vous, lui demanda le Renard? Ma penſée eſt, répondit le Corbeau, de lui aller arracher les yeux lorsqu'il ſera bien endormi, afin qu'il ne trouve plus le chemin de mon nid. Le Renard blâme ce deſſein: Quand on a de l'eſprit, dit-il, & qu'on veut détruire un énemi, on s'y prend d'une maniére à ne pas expoſer ſa vie, comme vous expoſeriez infailliblement la vôtre, en exécutant votre projet. Ne vous mettez pas au haſard d'éprouver le malheur qui arriva à une Grue dont je vais vous conter la Fable.

FABLE XII.

LA GRUE ET L'ECREVISSE.

Une Grue demeuroit au bord d'un étang, & vivoit des poiſſons qu'elle pouvoit atraper. Mais enfin parvenue à une grande vieilleſſe, ſes forces diminuérent conſidérablement, & elle n'avoit plus la même agilité pour pêcher. Effrayée de cette diſgrace: Infortunée que je ſuis, dit-elle! mes ans ſont écoulés & ne retourneront plus! ne devois-je pas dans la force de mon âge amaſſer de quoi paſſer doucement ma vieilleſſe? Préſentement il faut mourir de faim, ou avoir recours à l'artifice pour ſubſiſter.

Elle feſoit ce raiſonnement ſur le bord de l'eau, acablée de triſteſſe & de mélancolie, lorsqu'une Ecreviſſe qui l'avoit aperçue de loin, s'aprocha d'elle, & lui demanda le ſujet de ſes pleurs. Comment ne ſerois-je pas affligée, répondit la Grue, je ſuis

ſur

ſur le point de me voir enlever ma nouriture ordinaire. Deux Pêcheurs viénent de paſſer par-ici; l'un a dit à l'autre: Il y a ici beaucoup de poiſſons, il les faut prendre. Son compagnon à répondu: Il y en a davantage en un tel lieu, allons-y premiérement, & puis nous viendrons ici. Si cela arrive, ajouta la Grue, il faut que je me diſpoſe à mourir.

L'Ecreviſſe épouvantée de cette nouvelle, alla ſur-le-champ l'annoncer aux poiſſons, qui en prirent l'allarme. Dans leur conſternation, ils nagérent promtement vers la Grue: Vous nous voyez, lui dirent-ils, dans une ſi grande affliction, que nous venons vous prier de nous mettre en ſureté. Quoique vous ſoyez notre énemie, néanmoins les Sages diſent que celui qui ſe refugie chez ſon énemi, doit être aſſuré qu'il n'en ſera pas mal reçu. Vous avouez que nous vous ſervons de nouriture, voyez donc ce que voûs jugez à propos que nous faſſions.

Le raport qu'on vous a fait, répondit la Grue diſſimulée, eſt très-véritable, j'ai ouï ce que vous ſavez de la bouche des Pêcheurs; nous n'avons pas le pouvoir de nous y opoſer, & je ne ſais pas d'autre moyen de vous en garantir, qu'en vous transportant tous, l'un aprés l'autre, dans un petit étang qui eſt ici près, où il y a de fort-belle eau, & où les Pêcheurs ne peuvent vous prendre à cauſe de la profondeur. Les poiſſons trouvérent ce conſeil admirable, & priérent la Grue de les porter l'un après l'autre dans cet étang. Tous les matins elle ne manquoit pas d'en prendre trois ou quatre; mais elle les portoit ſur une petite coline, où elle les mangeoit. Ainſi elle paſſa quelque tems à faire bonne-chére.

Un jour l'Ecreviſſe eut envie d'aller voir ce bel étang; elle fit part de ſa curioſité à la Grue, qui ſe repréſentant que l'Ecreviſſe étoit ſa plus grande énemie, réſolut de la tuer comme les autres. Dans ce deſſein, ella la prit ſur ſon cou, & la porta non pas à l'étang, mais au cimetiére des poiſſons. L'Ecreviſſe voyant de loin les arêtes de ſes camarades, ſe douta de l'affaire, & profitant de l'ocaſion, engagea le goſier de la Grue entre ſes ſerres, & le ſerra ſi fort qu'elle l'étrangla.

Cette fable, ajouta le Renard, en adreſſant toujours la parole au Corbeau, fait voir qu'une perſonne artificieuſe eſt ſouvent la victime de ſes artifices. Mais je veux vous mettre en un chemin par où vous viendrez à bout de ce que vous ſouhaitez, ſans courir aucun riſque. Le Corbeau remercia le Renard: Je ne veux pas, lui dit-il, négliger vos inſtructions: mais que ferai-je? Il faut, répondit le Renard, que vous atrapiez quelque choſe qui apartiéne à un homme & qu'il le voie, afin qu'il vous puiſſe ſuivre; ce qu'il ſera, ſi vous volez lentement; & lorsque vous ſerez au-deſſus du trou du Serpent, laiſſez tomber ce que vous tiendrez. Alors l'homme qui vous ſuivra, voyant le Serpent, l'aſſommera. Le Corbeau fit ce que lui conſeilloit le Renard, & par ce moyen ſe délivra de ſon énemi.

Ce qu'on ne peut faire par force, ajouta Demneh, on le fait par artifice. Cela eſt vrai, repartit Kalile; mais le Bœuf a plus d'eſprit que vous: il dé ruira par ſa prudence tous les projets que votre malice formera contre lui; & avant que vous lui puiſſiez arracher un poil, il vous ôtera la peau. Je vois bien,

bien, mon Cher, que vous ignorez la funeste avanture du Liévre qui tomba dans le piége qu'il avoit tendu: je vais vous la raconter; j'espére que vous en profiterez.

FABLE XIII

LE LOUP, LE LIEVRE ET LE RENARD.

Un Loup que la faim pressoit, vit un Liévre couché au pié d'un arbre: ravi de son bonheur il court à lui pour le prendre. Le Liévre l'ayant aperçu voulut s'enfuir; mais le Loup lui coupa chemin & l'arrêta. Le Liévre se voyant au pouvoir du Loup, se mit à lui faire des soumissions. Seigneur, lui dit-il, je sais que vous avez une faim des plus ardentes; qu'elle vous prend souvent, & que Votre Seigneurie n'est en campagne que pour trouver de quoi manger: mais je ne suis qu'un petit morceau peu capable de vous rassasier. Il demeure à deux pas d'ici un Renard gros & gras, & dont la chair est fort-blanche, c'est votre fait. Je vais, si vous voulez, le visiter, & l'engager adroitement à sortir de chez lui: si vous le trouvez bon, vous le mangerez; & en tout cas j'aurai l'honneur de servir de nouriture à Votre Majesté.

Le Loup permit au Liévre d'aller chercher le Renard, & le suivit. Le Liévre laisse le Loup à l'entrée de la taniére, entre dedans, charmé d'avoir une si belle ocasion de se vanger du Renard, dont il avoit reçu un affront qu'il dissimuloit depuis long tems; lui fait un profonde révérence, & lui té-

moigne beaucoup d'amitié. Le Renard de ſon côté répond fort-bien à toutes les honnêtetés du Liévre, & lui demande quel bon vent l'améne chez lui. C'eſt, repartit le Liévre, la grande paſſion que j'avois de vous voir; & il y a un de mes camarades à la porte, qui meurt d'envie de vous faire la revérence, mais il n'oſe entrer ſans votre permiſſion.

Le Renard qui étoit le plus ruſé des animaux du voiſinage, & qui eût pu faire des leçons de fourberies à ceux qui ſe piquoient d'y exceller, ſe doutant alors de quelque tromperie, dit en lui-même: Il faut que je rende à ce compagnon ce qu'il me veut prêter; & ſans faire ſemblant de rien: Il ſera le bien-venu, répondit-il; il me fait trop d'honneur: je vous prie ſeulement de me permettre, ajouta t-il, de rendre ma chambre un peu plus propre à le recevoir.

Le Liévre trop perſuadé du ſuccès de ſon entrepriſe, repliqua que ſon camarade n'étoit pas de grande cérémonie, & ſortit auſſi-tôt pour avertir le Loup, que le Renard avoit donné dans le piége. Le Loup penſoit déja tenir le Renard, & le Liévre ſe croyoit ſauvé, ayant rendu un ſi bon office au Loup. Mais le Renard avoit à l'entrée de ſa taniére une foſſe profonde, qu'il avoit faite exprès pour une pareille ocaſion; il la couvre d'un peu de terre & de paille, & ouvre une porte de derriére pour ſe ſauver en cas de néceſſité. Ayant ainſi préparé toutes choſes, il apele ſes hôtes; ils entrent avec précipitation & tombent tous deux dans la foſſe. Le Loup s'imagina que le Liévre l'avoit joué, & dans ſa colére le mit en piéces.

Selon

Selon cette histoire, continua Kalile, le Sage ne néglige rien pour détourner les tromperies, & sa vigilance empêche qu'on ne le surpréne. Je ne doute pas, reprit Demneh, que ce que vous venez de dire, ne puisse arriver quelquefois; mais le Bœuf est présentement fièr de son élévation, & n'a nul soupçon de ma haîne contre lui. Jugez s'il me sera difficile de le surprendre, & de le précipiter du haut de sa gloire: moins un énemi craint d'être découvert, & mieux il porte son coup. Un Liévre plus sage que celui dont vous venez de parler, entreprit la perte d'un Lion, & voici de quelle maniére il vint à bout de son entreprise.

FABLE XIV.

LE LION ET LIEVRE.

Aux environs de Bagdad il y avoit une fort-agréable prairie, que plusieurs bêtes sauvages avoient choisie pour demeure, à cause de la beauté du lieu. Parmi tous ces animaux il y avoit un Lion sanguinaire, qui troubloit leur repos par des meurtres continuels. Un jour ils s'assemblérent tous, allérent en corps trouver le Lion, & lui représentérent qu'ils étoient ses Sujéts, & que par conséquent il ne devoit pas en faire un si horrible carnage. Vous nous cherchez, ajoutérent-ils, & nous vous évitons: si vous vouliez vous mettre en repos, en nous y laissant, nous vous aporterions tous les jours un gibier, & vous ne prendriez pas la peine de chasser. Le Lion accepta cette proposition: les animaux pour s'aquiter de leur promesse tiroient tous les jours au sort, & lui envoyoient réguliérement celui sur qui il étoit tombé.

Un jour le ſort tomba ſur un Liévre, qui ſe voyant pris dit à tous les animaux: Si vous me voulez ſeconder, je vous déferai du cruel Tyran qui regne dans ces lieux: ils répondirent tous qu'ils feroient leur poſſible pour cela. Le Liévre atendit que l'heure du dîner fut paſſée. L'apetit du Lion augmentoit auſſi bien que ſa colere; il frapoit de la queue contre terre, & apercevant le Liévre: D'où viens-tu, lui dit-il, & que font mes Sujets? Ils m'ont envoyé ici, répondit le Lievre, en le ſaluant avec un profond reſpect, pour amener à Votre cuiſine un de mes camarades, que le ſort avoit deſtiné à Votre Majeſté. Mais j'ai rencontré en chemin un Lion qui m'a ôté ce que je conduiſois: je lui ai dit que c'étoit pour le Roi: il m'a répondu qu'il n'y avoit point d'autre Souverain que lui dans ce pays: je ſuis venu, Sire, vous donner avis de cette inſolence.

Le Lion ouvrant ſes yeux ardens, s'écria: Qui eſt cet audacieux, qui oſe mettre ſa patte ſur mon dîner? Peux tu m'enſeigner où eſt ce téméraire? Oui, Sire, repartit le Lievre, vous n'avez qu'à me ſuivre. Le Lion le ſuivit, & quand ils furent auprès d'un puits dont l'eau étoit fort-claire, le Liévre dit au Lion: Sire, votre énemi eſt dans ce puits; mais je n'oſe vous le montrer, à moins que vous ne me teniez entre vos bras. Le Lion prend le Lievre & s'aproche du puits, dans lequel voyant ſon image & celle du Liévre qu'il tenoit, il crut que c'étoit en effet ſon énemi qui mangeoit ſon dîner: en même tems il s'y jeta tout enflamé de colére, & s'y noya.

Cette

Cette Fable vous fait voir, ajouta Demneh, qu'un homme fort peut être surpris par un foible, lorsqu'il ne s'en défie pas. Hé-bien, dit Kalile, si vous pouvez perdre le Bœuf, sans exposer le Lion, passe; mais si vous ne le pouvez faire sans cela, je vous conseille d'abandonner votre entreprise, parce qu'un Sujet ne doit pas, pour son repos ni pour son intérêt particulier, souffrir qu'il arrive du mal à son Prince.

Le conversation de Demneh & de Kalile finit en cet endroit. Demneh ayant pris congé de sa Femme, s'éloigna de la Cour du Lion. Quelque tems après il y revint, & se mêla parmi la foule des Courtisans, affectant un air triste. Le Lion, qui l'aperçut, le fit aprocher; & après s'être plaint de sa négligence, lui demanda la cause de son affliction. Sire, répondit l'artificieux Demneh, on n'est pas maître d'empêcher que les chagrins qu'on a ne paroîssent à l'extérieur; mais il y en a dont les causes ne doivent pas être exposées publiquement.

Le Lion connut à ces paroles que Demneh vouloit lui parler en particulier, il fit retirer les animaux qui étoient présens, & le retint seul auprès de lui. Je vois, lui dit-il, que tu as quelqu'avis de conséquence à me communiquer. La remise d'un seul jour en quelqu'affaire que ce soit peut causer de grands malheurs. Parle & ne differe pas davantage à me découvrir ce que je souhaite d'aprendre. Sire, repliqua Demneh, lorsqu'on a une méchante nouvelle à annoncer à celui qui a interêt de l'apreudre, on ne sauroit se munir de trop de précautions, parce qu'il n'est pas à propos de révéler in-

confidérément ce qui ne peut pas être écouté avec plaifir. L'intéreffé doit auffi connoître parfaitement celui qui a un femblable raport à lui faire, & difcerner s'il le fait dans une bonne intention, & fi ce n'eft pas un perturbateur ou un calomniateur: s'il eft digne de foi, il mérite qu'on ait une parfaite confiance en lui, fur-tout lorsqu'on peut tirer quelque profit de fon difcours.

Le Lion l'interrompit, en lui difant: Tu fais bien que j'ai éprouvé ta fidélité, ainfi dis hardiment tout ce que tu voudras. La pureté de mon intention, continua Demneh, m'a fait prendre cette hardieffe, & je fuis trop heureux d'être connu de Votre Majefté. Je ne doute pas de ton zêle, dit le Lion; mais enfin dis-moi cette nouvelle qu'il m'importe de favoir.

Lorsque Demneh vit que fes artifices réuffiffoient, & que le Roi avoit de la confiance en lui, il commença ainfi fon difcours: Sire, Chotorbé a des conférences avec vos Miniftres & avec les Chefs de vos Armées; & je fais de bonne part qu'il leur a parlé de votre foîbleffe: ce qui me fait croire qu'il a quelque deffein fur votre perfonne. Il eft étonnant que cet ingrat abufe des bontés que vous avez pour lui, & de l'amitié particuliére dont vous l'honorez.

Demneh! s'écria le Lion tout ému, ce que tu viens de me déclarer me furprend: fi la chofe eft comme tu la racontes, quel reméde pouroit-on y aporter? Sire, repartit Demneh, il y a de deux fortes de gens; les uns fages & prudens, les autres promts & étour-

étourdis; ceux-ci ſont toujours embaraſſés quand il leur ſurvient quelque accident; mais ceux-là prévoient les choſes, & n'en ſont pas émus lorsqu'elles arrivent. Il faut donc imiter leur prudence, & ſe mettre à couvert du danger, dès qu'on peut le preſſentir. Il y a encore une autre ſorte de gens qui à la vérité ne prévoient pas le péril, mais ſavent y donner ordre quand il eſt préſent; & ces trois caractéres de perſonnes me font ſouvenir de la Fable de trois poiſſons, que je raconterois à Votre Majeſté, ſi je ne craignois de l'ennuyer. Le Lion lui ordonna d'en faire le récit, & Demneh parla en ces termes.

FABLE XV.

LES DEUX PECHEURS ET LES TROIS POISSONS.

Trois poiſſons ſe trouvoient dans un étang de fort-belle eau, éloigné des grands chemins, près d'une riviére. L'un étoit prudent, le ſecond avoit peu d'eſprit, & le troiſiéme étoit tout-à-fait fou. Un jour deux Pêcheurs aperçurent par haſard cet étang; ils s'en aprochérent, & n'eurent pas plutôt remarqué ces trois poiſſons qui étoient d'une groſſeur extraordinaire, qu'ils s'en allérent querir leurs filets. Les poiſſons ſoupçonnant le deſſein des Pêcheurs, ſe trouvérent fort-embaraſſés. Celui qui étoit prudent prit d'abord ſon parti: il s'évada par la communication de l'étang avec la riviére, ſans conſulter ſes compagnons ſur ce qu'il avoit à faire.

Le

Le lendemain les Pêcheurs revinrent avec leurs filets & bouchérent tous les passages pour empêcher la sortie des poissons. Le poisson qui avoit de l'esprit, mais qui manquoit d'expérience nécessaire pour s'en servir, se repentit de sa négligence, lorsqu'il vit que le danger étoit inévitable. Cependant ne perdant pas courage, il eut recours à la ruse, & s'élevant tout à-coup sur la surface de l'eau il fit le mort. Les Pêcheurs l'ayant pris, crurent effectivement qu'il n'étoit plus en vie & le jetérent au bord de la riviére: le poisson aussi-tôt sauta dedans & échapa. Le dernier qui étoit insensé se voyant pressé des Pêcheurs, ne savoit comment faire: tantôt dans la frayeur où il étoit, il se plongeoit jusqu'au fond de l'eau, tantôt il revenoit au dessus. Après avoir fait long tems ce manége en étourdi, il s'embarassa enfin dans leurs filets & fut pris.

Sire, ajouta Demneh, cet exemple fait voir à Votre Majesté qu'il faut prévenir Chotorbé, & vous défaire au plutôt de ce perfide. Tout ce que vous dites est plausible, dit le Lion: mais je ne puis penser que Chotorbé que j'ai comblé de bienfaits, soit aussi perfide que vous me le representez. Il est vrai, reprit Demneh, qu'il n'a jamais reçu que du bien de Votre Majesté; mais les méchans ne changent jamais de naturel, & il ne peut sortir d'un vase que ce qu'il y a dedans. La Fable suivante en est une bonne preuve. Votre Majesté me permettra, s'il lui plaît, de la lui raconter. Le Lion lui dit qu'il l'écouteroit avec plaisir.

FABLE

FABLE XVI.

LE SCORPION ET LA TORTUE.

Une Tortue & un Scorpion, continua Demneh, liérent ensemble une si étroite amitié, que l'un ne pouvoit vivre sans l'autre. Un jour qu'ils se virent obligés par une nécessité pressante de changer de demeure, ils partirent de compagnie: mais ayant rencontré en chemin un fleuve, le Scorpion demeura tout court, & dit à la Tortue: Comment passerai-je l'eau? Ne vous mettez pas en peine, mon ami, répondit la Tortue, je vous porterai sur mon dos sans danger. En effet, le Scorpion monta sur le dos de la Tortue, qui se mit à nager: mais à peine étoit-elle au milieu du fleuve, qu'elle entendit du bruit sur son dos: elle demanda au Scorpion ce qu'il fesoit: J'aiguise mon aiguillon, repliqua-t-il, pour essayer si je pourai percer la cuirasse que vous portez sur de dos. La Tortue s'écria: Ingrat! dans le tems que je vous donne une marque d'amitié, vous voulez me piquer de votre aiguillon vénimeux, & m'ôter la vie. En même tems elle se plongea dans l'eau, & le Scorpion s'y noya.

Sire, poursuivit Demneh, il ne faut jamais chérir les méchans. Vous me pressez trop sur ce sujet, dit le Lion; si Chotorbé étoit capable de cette perfidie, il m'auroit deja témoigné sa mauvaise volonté. Ne vous y fiez pas, repartit Demneh, il conduit son dessein avec plus de prudence: il n'ataquera pas Votre Majesté en particulier, il veut auparavant séduire toute votre Cour, & la mettre dans

ses

ses intérêts. Tu as raison, interrompit le Lion; mais comment le pourai-je chasser? Laissez-moi faire, continua le vindicatif Demneh, il faut punir un Sujet infidéle.

Les discours de ce fin Renard firent une si forte impression sur l'esprit du Roi, qu'il résolut de ne plus voir Chotorbé, & de le bannir de la Cour, après lui avoir fait savoir la cause de sa disgrace. Mais Demneh craignant que Chotorbé ne pénétrât ses fourberies, dit: Sire, j'ai oui dire à des personnes d'esprit, qu'un Roi ne doit pas punir publiquement des fautes secrétes, ni châtier secrétement des crimes publics: ainsi puisque celui de Chotorbé est secret, il faut le punir secrétement. C'est une injustice, s'écria le Lion, de punir quelqu'un sans lui aprendre la cause de son châtiment. Il suffira, répondit Demneh, que vous lui marquiez une fois de la colére, & que vous lui fassiez un froid acueil; sa conscience lui reprochera dans ce moment sa perfidie, il ne doutera pas de la punition que vous lui préparez. Vous le verez même agité & troublé regarder de toutes parts: ce qui sera une marque évidente de la vérité de mes soupçons. Si cela est, reprit le Lion, je serai convaincu de sa trahison.

Demneh voyant le Roi dans la disposition qu'il desiroit, pour mieux jouer son personnage, alla trouver Chotorbé, & lui fit une grande révérence. Le Bœuf qui le croyoit toujours de ses amis, le reçut à bras ouverts, le caressa fort, & lui dit: Pourquoi ne me venez-vous plus voir, est-ce que je ne suis plus de vos amis? Quoique j'aie été éloigné de vous, répondit Demneh, je ne vous ai point ou-

oublié. Mais pourquoi, repliqua le Bœuf, vous étes-vous retiré de la Cour? C'eſt que j'aime la liberté, repartit Demneh, en affectant un air triſte & abatu; & quand on eſt en préſence du Roi, on tremble de peur, & l'on n'oſe branler. Il me ſemble, s'écria le Bœuf, que vous n'étes pas content du Roi, & que vous apréhendez quelque malheur. Cela eſt vrai, répondit Demneh, mais c'eſt pour vous que je crains, & non pas pour moi. Le pauvre Chotorbé fut effrayé de cette réponſe: Cher ami, dit-il à Demneh, qui prenez tant de part à mes intérêts, aprenez-moi, je vous en conjure, le péril qui me menace.

Un de mes amis, continua Demneh, m'a fait confidence d'une converſation que le Roi eut ces jours paſſés avec un Grand qui ne vous aime guére. Le Roi lui dit: *Chotorbé eſt préſentement bien-gras, & il nous eſt fort-inutile; il faut que je donne un feſtin à tous les Seigneurs de ma Cour, & que je leur faſſe manger de la chair de ce Bœuf.* Je viens vous aprendre cette triſte nouvelle, pour vous faire connoître que je ſais obſerver les loix de la fraternité que nous avons contractée enſemble, & vous aider, ſi je puis, à éviter ce péril.

Chotorbé fut étonné de cet avis; mais par quel artifice, dit-il, pourai-je me dérober à la barbarie du Roi? Hélas! je ne lui ai donné aucun ſujet de me traiter de la ſorte. J'ai ſans doute un énemi ſecret qui lui aura fait quelque faux raport, & l'aura mis en colére contre moi. Il reſſemble à ce Canard, qui voyant dans l'eau l'image de la Lune, crut que c'étoit un beau poiſſon; dans cet erreur il ſe plon-

plongea pour en faire sa proie; mais de dépit d'avoir fait des efforts inutiles, il sortit de l'eau, jurant de n'y retourner jamais. Quelque faim qu'il eût dans la suite, il ne voulut plus atraper aucun poisson, s'imaginant toujours que c'étoit la clarté de la Lune, & mourut séduit par son illusion.

Si les médisans & les flateurs ont prévenu le Lion contre moi, quoi que je fasse, il croira que je dissimule: il en sera comme du Canard, il aura toujours cette pensée & rien ne sera capable de la lui faire abandonner. Peut être, lui dit Demneh, que le Roi changera de sentiment; mais comme il est absolu, il peut, sans être obligé de dire pourquoi, vous condamner à perdre la vie. Il est vrai, reprit Chotorbé, que le Rois paient souvent d'ingratitude les services de leurs plus fidéles Sujets, comme vous le connoîtrez par cette Fable.

FABLE XVII.

LE FAUCON ET LA POULE.

Un Faucon étoit un jour en contestation avec une Poule. Vous étes une ingrate, lui disoit-il. Quelle ingratitude avez-vous remarquée en moi, répondit la Poule? En est-il une plus grande, reprit le Faucon, que celle que vous faites voir à l'égard des hommes? Ils ont un extrême soin de vous; le jour ils cherchent de tous côtés de quoi vous nourir & vous engraisser, & la nuit ils vous préparent un lieu pour dormir. Ils ont le soin de tout fermer, de peur que votre repos ne soit interrompu par quelque autre animal, & cependant

vos

vos maniéres font toujours farouches; lorsqu'ils veulent vous prendre vous fuyez: ce que je ne fais pas moi qui fuis un oiseau fauvage; à la moindre careffe qu'ils me font je m'aprivoife, je me laiffe prendre, & ne mange que dans leurs mains. Cela eft vrai, repliqua la Poule; mais vous ne favez pas la caufe de ma fuite, c'eft que vous n'avez jamais vu de Faucon à la broche, & j'ai vu des Poules à toutes fortes de fauces.

J'ai raporté cette Fable, ajouta Chotorbé, pour montrer que ceux qui veulent s'atacher à la Cour, n'en connoîffent pas les défagrémens. Je crois, dit Demneh, que le Lion n'en veut à votre vie, que parce qu'il eft jaloux de vos vertus. Il eft vrai, repartit Chotorbé, qu'il n'y a que les arbres fruitiers qui foient fujets à avoir les branches rompues. Les Roffignols ne font en cage, qu'à caufe qu'ils chantent plus agréablement que les autres oifeaux: & l'on arrache les plumes des Pans, parce qu'elles font belles: de maniére que mon zêle & ma fidélité feront caufe de ma perte.

Je vois bien qu'aujourdui les méchans qui font revêtus des aparences de la vertu, font plus honorés que les perfonnes vraiment vertueufes. Je ne crains pas toutefois les entreprifes qu'on peut former contre moi; perfuadé que foit qu'on agiffe par une véritable ou par une fauffe prudence, il n'arrive que ce qu'il plaît au Souverain Créateur de toutes chofes: c'eft auffi ce qui fait que je me foumets entiérement à fa volonté, en ce qui regarde ma deftinée. A ce fujet je vous ferai le recit de ce qui arriva entre un Payfan & un Roffignol, dont peut-être vous n'avez pas connoîffance.

FABLE XVIII.

LE PAYSAN ET LE ROSSIGNOL.

Un Payſan, continua Chotorbé, avoit dans ſon jardin un Roſier qui feſoit toutes ſes délices. Il l'aimoit tant, qu'il prenoit plaiſir à voir tous les matins ſes roſes épanouies. Un jour qu'il admiroit, ſelon ſa coutume, la beauté de ſes fleurs, il vit un Roſſignol indiſcret qui étoit ſur une de ſes roſes, & qui en arrachoit les feuilles l'une après l'autre. Cela le mit dans une ſi grande colére, qu'il tendit le lendemain un piége à ce Roſſignol, pour ſe venger du tort qu'il prétendoit en avoir reçu. Il ne manqua pas de le prendre, & auſſi-tôt il le mit en cage. Le pauvre Roſſignol fort-chagrin de ſa captivité, demanda triſtement au Payſan la cauſe de ſon eſclavage; le Payſan répondit: Aprends que tu m'as déchiré le cœur, en déchirant les belles feuilles de mes roſes. Hélas! reprit le Roſſignol, pour avoir rompu quelques feuilles d'une roſe, vous me traitez bien-rigoureuſement: comment ſerez-vous donc traité pour m'avoir affligé de la ſorte? Dieu n'eſt pas moins juſte à punir les méchans, qu'à récompenſer les bons. Qui fait bien trouve bien, & qui fait mal ſe creuſe un précipice.

Le Payſan touché de ces paroles, rendit la liberté au Roſſignol, qui ſe mit à le remercier: puiſque vous m'avez fait du bien, lui dit-il, je veux vous rendre la pareille: ſachez qu'au pié de cet arbre, il y a un vaſe plein d'or & d'argent. Le Payſan creuſa la terre, & trouvant le vaſe: je m'étonne, dit-il au Roſſignol, qu'ayant pu voir ce vaſe qui étoit ſi avant dans la ter-

terre, vous n'ayiez pas remarqué le filet qui vous a atrapé. Ne ſavez-vous pas, repartit le Roſſignol, qu'on ne peut ſe ſouſtraire à ſon deſtin.

Vous voyez par cet exemple qu'il faut s'y laiſſer entraîner. Ce que vous dites eſt véritable, répondit Demneh; mais puiſque le Lion ſonge à vous faire du mal, il en ſera puni; & voulant augmenter ſa grandeur en vous acablant, il lui arrivera ce qui arriva à un Chaſſeur, dont l'avanture mérite bien votre atention.

FABLE XIX.

LE CHASSEUR, LE RENARD ET LE LEOPARD.

Un Chaſſeur, pourſuivit Demneh, aperçut un jour au milieu d'un champ un Renard qui couroit avec beaucoup de légéreté. L'envie d'avoir ſa peau qui lui paroîſſoit parfaitement belle, fit qu'il ne le perdit point de vue. Il obſerva & reconnut la taniére où il ſe retiroit. Il creuſa une foſſe près de l'entrée, & après l'avoir couverte de branchages & de broſſailles, il y poſa une charogne & ſe mit en embuſcade, en atendant que le Renard vînt ſe prendre.

Quelque tems après, le Renard ſortant de ſon gîte ſentit l'odeur de la viande que le Chaſſeur venoit de cacher, & courut auſſi-tôt voir ce que c'étoit. Quand il fut ſur le bord de la foſſe, il fut tenté de goûter d'un ſi bon mêts; mais la crainte de quelque ſupercherie l'empêcha de ſe jeter deſſus: ainſi il ne s'ar-

rêta pas plus long tems en cet endroit. Un moment après, un Léopard affamé arriva: à peine eut-il senti l'odeur d'un si friand morceau, qu'il s'avança pour le manger, de maniére qu'il tomba dans la fosse. Le Chasseur ayant entendu le bruit que le Léopard avoit fait en tombant, s'y jeta sans regarder, ne doutant pas que ce ne fût le Renard, mais il y trouva le Léopard qui le dévora.

Cette Fable aprend que la prudence & la sagesse doivent régler nos desirs. Chotorbé prit la parole, & dit: J'ai mal fait d'avoir accepté les offres du Lion. Ce n'est pas assez, interrompit Demneh, d'avoir des regrets, il faut songer aux moyens d'adoucir le Lion. Je suis sûr de sa bonne volonté, repartit Chotorbé, mais les traîtres & les flateurs feront jouer tous leurs ressorts pour changer son amour en haîne; & je crains qu'ils n'en viénent à bout, de la même façon que le Loup, le Renard & le Corbeau perdirent le Chameau. En voici l'Histoire; écoutez-la, je vous prie.

FABLE XX.

LE LOUP, LE RENARD, LE CORBEAU, ET LE CHAMEAU.

Il y avoit autrefois un Corbeau rusé, un Renard malin, & un Loup sanguinaire, qui se mirent tous trois au service d'un Lion, qui tenoit sa Cour dans un bois peu éloigné d'un grand chemin, par où des caravanes passoient de tems en tems. Le Chameau d'un Marchand resta de lassitude près de ce lieu. Quelques jours après, ayant repris ses forces, il en-

tra dans le bois du Lion dans le deſſein de paître; mais il fut fort-étonné d'y voir ce Lion; il lui offrit ſes ſervices. Le Lion les accepta; & après avoir ſu par quel accident le Chameau étoit en ce lieu, il lui demanda ce qu'il vouloit faire: tout ce qu'il plaira à Votre Majeſté, répondit le Chameau. Si tu veux demeurer avec moi, reprit le Lion, tu ſeras en ſureté. Le Chameau fut bien-aiſe de cela, & demeura près du Lion, ne feſant rien que paître ſans inquiétude, de ſorte qu'il devint gros & gras.

Un jour le Lion étant à la chaſſe, rencontra un Eléphant, contre lequel il ſe batit: il revint au bois bleſſé & mourant de faim. Le Corbeau, le Loup & le Renard qui ne vivoient que des reſtes de ſa chaſſe, voyant qu'il n'avoit rien à manger, tombérent dans une grande triſteſſe; le Lion s'en apercevant: Pauvres infortunés, leur dit-il, je ſuis plus fâché de votre chagrin, que de mes bleſſures: allez voir ſi vous rencontrerez quelque gibier aux environs de ce bois, venez m'en avertir, & j'irai le prendre pour vous. Ils s'éloignérent ainſi du Lion, & s'en allérent tous trois tenir conſeil. Le Loup dit: De quelle utilité nous eſt ici le Chameau? Nous avons peu de liaiſon avec lui, le Lion notre Maître n'en tire aucun profit, il faut le tuer, il nous ſervira de nouriture durant deux ou trois jours, après ce tems le Roi ſera guéri.

Ce conſeil étoit bien du goût du Renard, mais il ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'avoir été de ce ſentiment; c'eſt pourquoi il ſoutint qu'on ne pouvoit juſtement ôter la vie au Chameau, après la parole qu'on lui avoit donnée de le laiſſer vivre en

repos dans ce bois; que cette action rendroit le Roi odieux à toute la terre, qui le regarderoit comme un perfide qui n'auroit donné une retraite à cet étranger dans ses Etats, que pour le faire mourir sans raison, & pour profiter de sa mort.

Le Corbeau qui avoit beaucoup d'esprit & de malice, concilia ces deux opinions, disant qu'on pouvoit colorer la mort du Chameau de quelque beau prétexte : & je sais un moyen par où le Lion peut manquer à sa parole sans aparence d'injustice : atendez-moi ici, ajouta-t-il, jusqu'à ce que je sois de retour. Il alla d'abord trouver le Lion, & lui dit: Sire, nous avons une si grande faim, que nous n'avons pas la force de marcher: mais nous avons trouvé un bon remède à cela; & si Votre Majesté veut nous le permettre, nous allons faire bonne chère.

Le Lion ayant demandé quel étoit ce remède, le Corbeau répondit: Sire, le Chameau vit comme un Hermite dans votre Royaume, il est séparé de nous, il n'est bon à rien qu'à contenter notre faim; & comme Votre Majesté ne doit pas manquer d'apétit, le Chameau sera bien votre affaire.

Ce discours mit le Lion dans une grande colére: Siécle malheureux, dit-il, en rejetant bien-loin la proposition! Siécle corrompu! A qui se fier présentement? Les amis n'ont plus de fidélité, ce sont des perfides qui renoncent aux loix les plus sacrées de l'humanité. Dis-moi, malheureux! en quel Etat a-t-il jamais été permis de manquer à sa parole? En quelle religion a-t-on tenu pour maxime de massacrer

ſacrer un étranger qu'on a reçu à bonne compoſition? Je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir détruit ce que j'ai moi-même élevé. Rien, repliqua le Corbeau, n'eſt plus conforme à l'équité & à la droite raiſon, que ce que dit Votre Majeſté. Mais je ne crois pas qu'elle ignore, que les bons Politiques tiénent qu'il faut ſacrifier un particulier au ſalut de tout un peuple, ou à la conſervation de la perſonne d'un Monarque qui ſe trouve en danger, parce que la vie d'un Roi eſt néceſſaire à tout un Etat. Il faut tenir parole, il eſt vrai; mais il ne faut pas que cela porte préjudice à celui qui l'a donnée: d'ailleurs on peut ſe ſervir d'artifice pour dégager votre promeſſe.

A ces raiſons le Lion baiſſa la tête & ne dit mot. Le Corbeau prit cela pour un conſentement & retourna vers ſes Compagnons, à qui il dit la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Lion. Il faut préſentement, ajouta-t-il, que nous nous abouchions avec le Chameau, que nous l'informions de l'accident & de la faim extrême du Roi, & que nous lui repréſentions, qu'ayant paſſé une grande partie de notre vie en repos & avec douceur auprès de ſa Majeſté, il eſt bien-juſte que nous donnions nos jours pour prolonger les ſiens. Après ce diſcours, qui engagera le Chameau à nous acompagner, nous irons trouver le Roi, & nous nous offrirons tous trois, à l'envi l'un de l'autre, de lui ſervir de nouriture pour aujourd'hui; peut-être qu'à notre exemple le Chameau voudra ſe ſacrifier, alors nous le prendrons au mot, & ainſi notre deſſein réuſſira.

Ce complot arrêté, ils allérent trouver le Chameau qui ne se doutoit point de leur supercherie, & firent si bien qu'ils le menérent au Roi. Le Corbeau prenant la parole: Sire, dit-il, comme votre santé nous est plus précieuse que nos vies, souffrez que je donne la miéne pour apaiser votre faim. Le beau repas que vous offrez à sa Majesté, s'écria le Renard! Vous n'avez que le peau & les os, & le Roi a trop bon apétit pour se contenter de si peu de chose; ma chair est bien meilleure. Il faut, interrompit le Loup, un mêts plus solide qu'un Renard pour régaler sa Majesté, & il me semble que je suis mieux son fait.

Le Chameau ne voulant pas demeurer de reste, ni paroître moins affectionné que les autres, dit à son tour: Vous n'êtes pas capables tous trois de satisfaire la faim du Roi; mais quand il n'auroit mangé de huit jours, je puis suffire moi seul à le rassasier. Les autres dirent alors: Il a raison, sa chair est excellente & digne de sa Majesté. Ah! qu'il est heureux de laisser à la Postérité un si bel exemple de zêle & de générosité. Et disant cela, ils se jéterent sur lui, & le mirent en piéces, sans qu'il fit la moindre résistance.

Vous voyez par-là, ajouta Chotorbé, que lorsque plusieurs méchans forment ensemble une entreprise, ils en viénent à bout. Pour moi, dit Demneh, je serois d'avis que vous défendissiez votre vie, car quiconque meurt les armes à la main, se rend recommandable: il ne faut pas commencer la guerre, mais il ne faut pas non plus, lorsqu'on est ataqué, céder lâchement à son énemi. On doit connoître

ses

ſes forces avant de s'engager au combat, car quiconque ataque ſon énemi imprudâment, reſſemble à l'Ange Dominateur de la Mèr, dont je vais vous aprendre la Fable.

FABLE XXI.

DE L'ANGE DOMINATEUR DE LA MER ET DE DEUX OISEAUX APELES TITAVIS.

Deux Oiſeaux appelés Titavis, continua Demneh, feſoient leur ſéjour ſur le bord de la Mèr des Indes. Lorſqu'il fut tems de pondre, la Femelle dit au Mâle: Il faut choiſir un lieu propre à faire nos Petits. Le lieu où nous ſommes, répondit le Mâle, eſt ſi commode & ſi agréable que nous ne pouvons être mieux ailleurs. Vous n'y penſez pas, repliqua la Femelle: ſi une fois la Mèr éléve ſes flots & emporte nos Petits, ne ſera-ce pas un ſujet de mortification & de douleur pour le reſte de notre vie? Quel remède aporterions-nous à ce malheur? Cela n'arrivera pas, reprit le Mâle, & l'Ange Dominateur de la Mèr n'oſeroit me faire cet outrage: s'il le feſoit, j'en aurois raiſon. Il ne faut pas, repartit la Femelle, ſe vanter d'une choſe qu'on ne peut faire. Quelle comparaiſon y a-t-il entre vous & le Prince de la Mèr? Croyez-moi, ne feſons pas ici notre nid: ſouvenez-vous du malheur qui arriva à une Tortue, dont je vous prie de vouloir bien écouter la pitoyable avanture.

FABLE XXII.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Deux Canards & une Tortue couloient des jours heureux & tranquiles dans un étang dont l'eau étoit délicieuse. Ils avoient contracté ensemble une amitié fort-étroite. Un contretems cruel & fâcheux survint, qui les mit dans la nécessité de se quiter, ou de périr. Une sécheresse extraordinaire mit bientôt l'étang à sec. Les Canards se voyant contraints de déloger, allérent prendre congé de la Tortue leur bonne amie; elle leur reprocha qu'ils la quitoient dans le tems de sa misére, & les conjura de la mener avec eux. Chére & anciéne amie, répondirent les Canards, ce n'est pas sans peine, que nous nous éloignons de vous, mais nous y sommes obligés; & quant à ce que vous nous proposez de vous enmener, nous avons une trop longue traite à faire, & vous ne pouvez pas nous suivre, parce que vous ne sauriez voler. Neanmoins si vous nous promettez de ne dire mot en chemin, nous vous porterons: mais nous rencontrerons des gens qui ne manqueront pas de criailler & de faire mille choses pour traverser notre dessein: vous voudrez leur répondre, & cela sera cause de votre perte. Non, répondit la Tortue, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Alors les Canards lui firent prendre un petit bâton par le milieu, qu'elle serra bien-fort entre ses dents, & lui recommandant ensuite de tenir ferme, ils le prirent chacun par un bout, & enlevérent la Tor-

Tortue de cette façon. Quand ils furent au-dessus d'un village, les habitans qui les aperçurent, étonnés de la nouveauté de ce spectacle, se mirent à crier tous à la fois: ce qui fesoit un étrange charivari. La Tortue garda le silence quelque tems: mais enfin la patience lui échapa, elle voulut ouvrir la bouche pour s'écrier contre ces gens qu'elle croyoit porter envie à l'élévation où elle se trouvoit: mais elle n'eut pas le tems de leur en faire des reproches, elle tomba si rudement qu'elle en fut étoufée & écrasée.

Vous pouvez aprendre de-là, ajouta la Femelle, que ceux qui ne suivent pas les conseils de leurs amis, travaillent eux-mêmes à leur propre perte. Cela est fort-bon, repartit le Mâle, je comprends toute la conséquence qu'on en peut tirer; mais sachez que tous ceux qui n'ont point de courage, ne sont capables de rien. Fesons ici nos Petits, & soyons persuadés que l'Ange Dominateur de la Mèr ne nous fera point de mal. La Femelle obéït & fit son nid au bord de l'eau: mais un jour ou deux après, la Mèr s'enfla, les vagues renversérent le nid de ces oiseaux, & le Prince de la Mèr prit les œufs. Alors la Femelle s'adressant au Mâle: Je vous avois bien averti, lui dit-elle, qu'il ne faloit pas braver un pouvoir que vous devez respecter: voyons à cette heure comment vous vous vangerez de cet affront. Je vous assure, repliqua le Mâle, que je lui ferai rendre les œufs.

Sans perdre de tems, il vola vers tous les oiseaux l'un après l'autre, leur conta l'accident, & les pria de l'aider à tirer vengeance du Prince de la Mèr.

Tous les Oiſeaux promirent leurs ſecours à Titavi, & allérent en corps à la cour du Griffon & lui déclarérent nettement qu'ils le dépouilleroient de ſa ſouveraine puiſſance, s'il refuſoit de ſe mettre à leur tête, pour les aider à tirer raiſon de cet outrage. Le Griffon partit avec eux: ils environnérent la maiſon du Prince de la Mèr, qui voyant cette multitude infinie d'Oiſeaux, eut peur & rendit les œufs.

Si foible que ſoit un énemi, ajouta Demneh, vous voyez par-là que jamais il ne le faut mépriſer. L'aiguille, toute petite & déliée qu'elle eſt, perfectionne des ouvrages, dont les piques avec leur grandeur & leur groſſeur ne peuvent venir à bout. Les Philoſophes moraux aſſûrent auſſi, que mille amis ne ſufiſent pas pour s'opoſer à un ſeul énemi.

Afin de ne pas paſſer pour un ingrat, interrompit Chotorbé, je ne commencerai pas les actes d'hoſtilité le premier. Mais ſi le Lion m'ataque, je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour défendre ma vie, afin qu'on connoiſſe que je ne ſuis pas un lâche, & que je ne manque ni de cœur ni de courage. Demneh ravi de voir Chotorbé dans cette réſolution, dit pour l'y fortifier: Quand vous le verrez grater la terre de ſes ongles, la fraper de ſa queue, & remuer les yeux, il ne tardera guére à ſauter ſur vous.

Je vous remercie de cet avis, repartit Chotorbé; ſi je remarque ces ſignes dont vous me parlez, je me préparerai à le recevoir. Demneh laiſſa Chotorbé dans ce ſentiment où il avoit deſiré de le voir-

&

& après avoir pris congé de lui, il alla trouver Kalile, qui lui demanda en quel état étoient ses affaires. Je rends graces à mon destin, répondit Demneh, il va me faire triompher de mon énemi. Ces deux Renards après cette conversation, allérent à la Cour, où ils virent bientôt arriver Chotorbé. Le Lion ne l'eut pas plutôt regardé, qu'il le crut coupable; & Chotorbé en jetant les yeux sur le Lion, ne douta point que sa Majesté n'eût résolu sa perte. C'est pourquoi l'un & l'autre fesant paroître les signes dont Demneh les avoit avertis, ils commencérent un furieux combat. A la fin le Lion tua le Bœuf, mais ce ne fut pas sans peine. Pendant que tous les animaux étoient atentifs à ce spectacle, Kalile avoit tiré Demneh à part, & lui fesoit de sanglans reproches sur ce qui se passoit. Malheureux, lui dit-elle, tu ès cause de cette funeste catastrophe, ta fin sera malheureuse, puisque tu formes des projets si coupables, il t'arrivera quelque jour ce qui arriva à un fourbe, qui fut la dupe de ses fourberies. Ecoute cette Fable.

FABLE XXIII.

DE DEUX GARCONS MARCHANDS, DONT L'UN ETOIT RUSE, ET L'AUTRE SANS MALICE.

Deux Garçons marchands sortirent de leur pays pour voyager & trafiquer: l'un se nommoit Subtile, l'autre Simplissime. Dans leur route, après avoir marché quelques journées, ils trouvérent un sac plein de piéces d'or, dont la somme étoit si considérable, qu'il n'en faloit pas davantage pour faire

la

la fortune de deux Marchands auſſi médiocres qu'ils l'étoient l'un & l'autre. A la vue de ce tréſor: Cher Ami, s'écria Subtile, les voyages ſont profitables à la vérité, mais ils ſont pénibles. C'eſt pourquoi, contentons-nous de cet argent, ſans nous fatiguer à aquérir d'autres richeſſes. Il nous arrive le contraire de ceux qui ſe tuent le corps & l'ame pour devenir riches. Les biens ne leur viénent qu'après avoir beaucoup ſoufert, & nous-voilà riches dès le commencement de notre travail. Croyez moi, ne paſſons pas outre; nous ferons beaucoup plus ſagement de rebrouſſer chemin. Simpliſſime y ayant conſenti, ils s'en retournérent chez eux.

Néanmoins avant de ſe ſeparer, Simpliſſime fut d'avis de partager ce qu'ils avoient trouvé, afin que chacun le dépenſât à ſa fantaiſie. Mais Subtile qui ſongeoit à tromper ſon Compagnon, lui dit: Cette propoſition de partage ne convient pas à la durée de notre ſocieté dont je m'étois flaté: Sans en venir ſi-tôt à cette extrémité, il me ſemble, mon Cher, que nous ferions mieux de prendre chacun ce qui peut nous être néceſſaire pour le préſent; & de cacher le reſte en quelque lieu de ſureté, pour le conſerver & en prendre de même ſucceſſivement de tems en tems, ſelon nos beſoins. Simpliſſime qui trouvoit bon tout ce qu'on vouloit, ſe laiſſa tromper par ce diſcours. Ils tirérent du ſac chacun une portion égale, aſſez médiocre, & enterrérent le reſte au pié d'un arbre à une portée de fuſil de la ville.

Quelques jours après, Subtile, ſans en donner avis à ſon Ami, part de grand matin, va déterrer le tréſor & l'emporte. Simpliſſime n'eut pas

le

le moindre ſoupçon de cette fraude, & lorsqu'il eut dépenſé la ſomme qu'il avoit eue en partage, il courut chez Subtile: Cher Ami, lui dit-il, allons encore prendre chacun une ſomme pareille à celle que nous prîmes derniérement, je n'ai plus rien de la premiére & j'ai grand beſoin d'argent. Je le veux bien, répondit Subtile, & en même tems ils partirent enſemble & ſe rendirent au pié de l'arbre: ils fouillérent, ils cherchérent, mais ils ne trouvérent rien. Le Ruſé auſſi-tôt ſe jeta par terre, déchira ſes habits, & dit en pleurant à ſon Compagnon: C'eſt toi qui as enlevé cet argent, perſonne que toi ne ſavoit qu'il fût en cet endroit.

En vain Simpliſſime jura qu'il ne l'avoit pas pris: l'autre feignoit toujours de croire le contraire. Enfin ils allérent devant le Cadis. Subtile après avoir raconté de quelle façon ils avoient trouvé l'argent, & comme ils étoient convenus de le cacher, acuſa Simpliſſime de l'avoir dérobé. Le Cadis demanda quelques témoins pour preuve du vol; Subtile répondit: Je n'ai pas d'autre témoin, que l'arbre qui eſt auprès de ce lieu, & j'eſpére que Dieu qui eſt juſte, permettra qu'il rende témoignage à la vérité. Le Juge fort ſurpris d'entendre parler cet homme de la ſorte, réſolut de voir la fin de cette affaire; il accepta le témoin, & dit que le lendemain matin il ne manqueroit pas de ſe transporter au pié de cet arbre pour l'interroger.

Ainſi chacun ſe retira chez ſoi jusqu'au jour ſuivant. Subtile conta toute l'affaire à ſon Pére, & lui dit qu'il n'avoit eu eſpérance qu'en lui, quand il avoit pris l'arbre à témoin. Si vous vou-

voulez, ajouta-t-il, nous aurons la somme que j'ai prise, & encore autant de celui que j'ai acusé: ce qui nous servira à passer le reste de nos jours agréablement. Le Pére au-lieu de reprendre son Fils d'une action si noire, demanda ce qu'il faloit faire: Il faut, repliqua le Fils, que vous entriez dans l'arbre qui est creux; mais il faut que vous vous y mettiez dès ce soir, & que vous y passiez la nuit, afin que si le Cadis va de grand matin interroger l'arbre & le sommer de rendre le témoignagne dont il s'agit, vous le rendiez dans les termes convenables, qui marquent que ce n'est pas moi mais Simplissime qui a enlevé ce trésor.

Quoique le Pére n'eût pas la conscience fort délicate, il eut néanmoins beaucoup de répugnance à condescendre à ce que son Fils exigeoit de lui. Mon Fils, lui repliqua-t-il, abandonne ce dessein de fraude & de tromperie: quand tu tromperois les hommes, tu ne tromperas pas Dieu; & je crains que ta fortune n'ait le même succès qu'eut celle de la Grenouille, qui périt par les mêmes armes dont elle s'étoit servie pour se défaire d'un Serpent son énemi. Je veux te conter cette Fable, qui peut te servir d'exemple, & te faire revenir, si tu la goûtes bien, de l'étrange aveuglement où te jéte une passion inconsidérée.

FABLE XXIV.

D'UNE GRENOUILLE, D'UNE ECREVISSE ET D'UN SERPENT.

Une Grenouille, continua le Pére, demeuroit proche d'un Serpent, qui toutes les fois qu'elle

fesoit

fefoit des petits, les mangeoit: ce qui la mettoit au défefpoir. Un jour qu'elle alla rendre vifite à une Ecreviffe de fes amies, elle lui fit confidence de fes ennuis. L'Ecreviffe la confola, lui repréfentant qu'on pouvoit par quelque artifice la délivrer d'un fi fâcheux voifin. Vous m'obligerez fenfiblement, dit la Grenouille, fi vous voulez m'enfeigner un moyen pour cela. Hé-bien, repartit l'Ecreviffe, il y a dans notre voifinage un Crocodile terreftre; prenez plufieurs poiffons, mettez-les depuis fon trou jusqu'à celui du Serpent: le Crocodile dont je vous parle ne manquera pas de les croquer l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il arrive au trou du Serpent, qui fortira d'abord, & qu'il mangera auffi-bien que les poiffons. La Grenouille fuivit ce confeil, & goûta le plaifir de la vangeance: mais deux ou trois jours après, le Crocodile qui avoit mangé le Serpent, croyant en trouver encore, alla jufqu'au gîte de la Grenouille, qu'il mangea avec tous fes petits.

Mon Fils, ajouta le Pére, tu comprends bien par là que la fin des fourbes eft toujours malheureufe, que leur fort eft de périr, & que tu t'expofes toi-même à une perte infaillible. Mon Pére, repliqua le Fils, laiffons ces vains difcours, le danger n'eft pas fi grand que vous le faites. Il y va de mon honneur de ne pas reculer; nous n'avons prefque rien à rifquer, & nous avons un grand profit à faire. Le Vieillard qui étoit avare, fortit du logis & s'alla cacher dans l'arbre.

Le lendemain au lever du foleil, le Cadis fe transporta fur les lieux, acompagné de plufieurs perfonnes d'efprit, & d'un grand nombre de gens

qui vouloient être témoins de ce miracle. Après quelques cérémonies le Cadis demanda à l'arbre, s'il étoit vrai que Simpliſſime eût pris l'argent en queſtion. Auſſi-tôt il entendit une voix qui répondit: Oui, il eſt coupable de ce dont on l'acuſe.

Le Cadis fut d'abord fort-étonné; mais ſe doutant qu'il y avoit quelqu'un dans l'arbre, il commanda d'amaſſer du bois autour, & d'y mettre le feu. Le pauvre Vieillard, après avoir un peu ſoufert la chaleur, cria, miſéricorde. A la fin on le fit ſortir, & il confeſſa la vérité. Ainſi le Cadis fit voir l'inocence de Simpliſſime & la malice du ruſé qui fut puni, & tout l'argent fut donné à l'acuſé, après qu'on l'eut ôté à l'acuſateur.

J'ai raporté cet exemple pour perſuader qu'il faut avoir le cœur pur, & agir toujours de bonne foi. Vous avez tort, dit Demneh, de nommer l'eſprit, tromperie, & le ſoin de ſes propres affaires, artifices. Pour moi, je crois n'avoir fait voir en ma conduite que de l'eſprit & du jugement. O méchant! s'écria Kalile, je ne veux plus vous écouter ni demeurer avec vous, puiſque vous avez de ſi mauvaiſes maximes. Qui fréquente les méchans, éprouve le ſort de ce Jardinier, dont je vous raconterai l'hiſtoire, ſi vous voulez l'entendre.

FABLE XXV.

LE JARDINIER ET L'OURS.

Un certain Jardinier aimoit tant les jardinages, qu'il s'éloigna de la compagnie des hommes pour ſe donner tout entier au ſoin de cultiver des plan-

plantes. Il n'avoit ni femme ni enfans, & depuis le matin jusqu'au soir il ne fesoit que travailler dans son jardin, qu'il rendit, pour ainsi dire, aussi beau que le Paradis Terrestre. A la fin le bon homme s'ennuya d'être seul dans la solitude: il prit résolution de sortir de son jardin pour chercher compagnie.

En se promenant au pié d'une montagne, il aperçut un Ours, dont les regards causoient de l'effroi. Cet animal s'étoit aussi ennuyé d'être seul, & n'étoit descendu de la montagne, que pour voir s'il ne rencontreroit point quelqu'un, avec qui il pût faire société. Aussi-tôt qu'ils se virent, ils sentirent de l'amitié l'un pour l'autre. Le Jardinier aborda l'Ours, qui lui fit une profonde révérence. Après quelques civilités réciproques, le Jardinier fit signe à l'Ours de le suivre, & l'ayant mené dans son jardin, lui donna de fort-beaux fruits qu'il avoit conservés soigneusement; & enfin il se lia insensiblement entre eux une étroite amitié.

Quand le Jardinier étoit las de travailler, & qu'il vouloit se reposer, l'Ours par affection demeuroit auprès de lui & chassoit les mouches, de peur qu'elle ne l'eveillassent. Un jour que le Jardinier dormoit au pié d'un arbre, & que l'Ours, selon sa coutume, écartoit les mouches, il en vint une se poser sur la bouche du Jardinier; & quand l'Ours la chassoit d'un côté, elle se remettoit de l'autre, ce qui le mit dans une si grande colére, qu'il prit une grosse pierre pour la tuer: il la tua à la vérité; mais en même tems il écrasa la tête du Jardinier.

Tout ceci veut dire, ajouta Kalile, que ta compagnie eſt auſſi dangereuſe que celle de l'Ours, & que ce ſeroit m'expoſer à périr miſérablement que de demeurer plus long tems avec toi. Votre diſcours eſt trop outré, repliqua Demneh, & je ne ſuis pas ſi ignorant, que je ne ſache diſtinguer ce qui eſt nuiſible de ce qui eſt profitable à mon ami. Je ſais bien, repartit Kalile, que tu ne péches pas par ignorance; & quand tu trahis tes amis, ce n'eſt pas ſans y penſer, témoin l'artifice dont tu t'ès ſervi pour brouiller le Lion & le Bœuf; mais je ne puis ſoufrir que tu prétendes que je te croie inocent. Tu reſſembles à ce Marchand, qui vouloit faire acroire à ſon ami, que les Rats mangeoit du fèr. Ecoutes-en la Fable.

FABLE XXVI.

LE MARCHAND ET SON AMI.

Un Marchand, pourſuivit Kalile, eut un jour envie de faire un long voyage. Comme il n'étoit pas fort-riche: il faut, dit-il en lui-même, que je laiſſe avant de partir, une partie de mon bien dans cette ville, afin que ſi je fais mal mes affaires dans mon voyage, je trouve au moins à mon retour de quoi me tirer de la néceſſité. Il mit donc une grande quantité de fèr en dépôt chez un de ſes amis, le priant de garder cela pendant ſon abſence; enſuite, lui ayant dit adieu, il partit.

Quelque tems après il revint au logis, & la premiére choſe qu'il fit, fut d'aller chez ſon ami, auquel il redemanda ſon fer; mais cet ami qui avoit

des

des dettes, l'ayant vendu pour les payer, lui répondit: J'avois mis votre fèr dans une chambre bien fermée, m'imaginant qu'il feroit-là fort en fureté: mais il y avoit dans cette chambre un Rat qui l'a mangé. Le Marchand fit l'ignorant, & dit: Il eft vrai que les Rats aiment extrêmement le fèr.

Cette réponfe plut à l'ami, qui fut bien-aife de voir le Marchand perfuadé que le Rat avoit mangé le fèr: & pour lui ôter tout foupçon, il le pria de venir le lendemain dîner chez lui. Le Marchand accepta l'offre & prit congé de fon Ami. En fe retirant il rencontra au milieu de la rue un enfant de fon ami, il le mena chez lui, & l'enferma. Le jour fuivant il ne manqua pas d'aller trouver fon ami, qui lui parut fort-affligé; le Marchand lui en demanda la caufe, qu'il n'ignoroit pas. Ah! mon Chèr, répondit l'ami, je vous conjure de m'excufer, fi je ne vous fais pas un meilleur vifage: je fuis en peine d'un de mes enfans que j'ai perdu, je l'ai fait chercher à fon de trompe, & je ne fais ce qu'il eft devenu.

Hièr au foir, dit le Marchand, je vis en fortant d'ici un Hibou en l'air, qui portoit un enfant, je ne fais fi c'eft le vôtre. Cruel que vous étes, s'écria le Pére affligé, pourquoi me tenez-vous un difcours fi défagréable & fi éloigné du bon fens? Un Hibou qui ne péfe tout-au-plus que deux ou trois livres, peut il porter un enfant qui en péfe près de cinquante? Cela ne vous doit pas étonner, repartit le Marchand, car dans un pays où un Rat a mangé des quintaux de fèr, un Hibou peut enlever un enfant de cinquante livres. L'ami connut alors que

le Marchand n'étoit pas si fot qu'il l'avoit cru: il lui demanda pardon de l'avoir voulu tromper, lui rendit la valeur de son fèr & reprit son fils.

Cette Fable prouve que si vous trompez le Lion, à qui vous avez tant d'obligation, à plus forte raison tromperez vous ceux avec qui vous n'avez que peu de liaison. Voilà pourquoi votre compagnie est dangereuse.

Pendant que Kalile & Demneh s'entretenoient de la sorte, le Lion, dont la colere étoit passée, se mit à regretter Chotorbé: c'est domage, disoit-il, de l'avoir fait mourir: il avoit de si bonnes qualités; je ne sais si j'ai bien ou mal fait, & si ce qu'on m'a raporté étoit faux ou véritable. Le Lion rêvoit ainsi, & se repentoit d'avoir puni avec trop de précipitation un Sujet qui pouvoit être inocent.

Demneh remarquant que le Lion avoit des remords, quita Kalile, & s'aprochant de lui très-respectueusement: Sire, dit-il, pourquoi Votre Majesté est elle si rêveuse? Songez que voilà votre énemi à vos piés: arrêtez vos yeux avec plaisir sur cet objet. Quand je pense aux vertus de Chotorbé, dit le Lion, je regrette sa perte: il étoit mon apui & ma consolation, & c'étoit par ses sages conseils que mon peuple vivoit en repos. Un Monarque comme Votre Majesté, reprit Demneh, ne doit pas pleurer la mort d'un Sujet infidèle: véritablement il étoit utile au public: mais comme il en vouloit à votre personne, vous n'avez fait que ce que les Sages conseillent, qui est de couper un membre, qui seroit la cause de la destruction de tout le Corps.

Ce

Ce discours consola un peu le Lion; mais l'innocence de Chotorbé criant inceſſâment vangeance, fut cauſe qu'on découvrit les fourberies de Demneh, & qu'il en reçut le châtiment qu'il méritoit. Comme toutes ſes entrepriſes étoient criminelles; auſſi ſa fin fut-elle miſérable. Si quelqu'un veut cueillir du froment, qu'il ne ſéme pas de l'orge. Celui qui ne fait que de bonnes actions, & qui n'a que des penſées juſtes, eſt heureux dans ce monde, & ne peut manquer de l'être dans l'autre.



CHAPITRE III.

COMME UN MECHANT FINIT MAL.

J'ai bien entendu, dit Dabſchelim, l'Hiſtoire d'un flateur qui par ſes flateries trompa ſon Prince, & fut cauſe qu'il maltraita ſes Miniſtres: mais contez moi de quelle maniére le Lion découvrit les fourberies de Demneh, & qu'elle fut la fin de ce Renard.

Il ne faut pas, répondit le vieux Bramine, que les Rois ajoutent foi aux divers raports qu'on leur fait, jusqu'à ce qu'ils aient connu ſi les diſcours qu'ils entendent partent d'amis ou d'énemis, autrement il leur arrivera ce qui arriva à la Cour du Lion; & voici comment ſe paſſérent les choſes que vous voulez ſavoir.

Peu de tems aprés que le Lion eut tué le Bœuf, il en fut fâché, comme j'ai deja dit; les reflexions qu'il fit ſur les bons ſervices qu'il en avoit reçus, le plongérent dans un ſi noir chagrin, qu'il abandonna le ſoin de ſon Etat, & ſa Cour devint un lieu de déſolation. Il parloit ſans ceſſe des bonnes qualités de Chotorbé, & le bien qu'on lui en diſoit étoit le ſeul ſoulagement que ſa douleur vouloit recevoir.

Une nuit qu'il s'entretenoit avec un Léopard des vertus de ce Bœuf: Sire, lui dit le Léopard, Votre Majeſté s'afflige trop d'une choſe à laquelle il eſt

eſt impoſſible de remédier; & qui s'atache à chercher ce qu'il ne peut trouver, non ſeulement ne le trouve pas, mais encore il perd ce qu'il a, comme un Renard perdit une peau, pour avoir une Poule dont il avoit envie. Voyant le Lion diſpoſé à l'écouter, il lui raconta cette Fable.

FABLE I.

LE RENARD, LE LOUP ET LA POULE.

Un Renard qui cherchoit de tous côtés de quoi manger, trouva un morceau de peau fraîche, qu'une bête ſauvage avoit laiſſé tomber; il en mangea une partie, & prit le reſte dans le deſſein de le porter dans ſa taniére. En paſſant auprès d'un village, il aperçut des Poules qui étoient groſſes & graſſes, qu'un garçon adroit gardoit à vue. Le Renard eut tant d'envie de manger de ces Poules, qu'il laiſſa la peau qu'il tenoit pour en atraper quelqu'une.

Dans ce moment il vint un Loup, qui lui demanda ce qu'il regardoit avec tant d'atention. Ce ſont ces Poules que vous voyez, répondit le Renard, j'en voudrois bien prendre une. Vous perdez votre tems à les épier, lui dit le Loup, elles ſont gardées par un ſerviteur ſi vigilant, qu'il eſt impoſſible de les pouvoir aborder ſans danger. Contentez-vous de votre morceau, de peur d'avoir le même ſort que cet Ane qui voulant chercher ſa queue, perdit ſes oreilles.

FABLE II.

L'ANE ET LE JARDINIER.

Un Ane, continua le Loup, avoit perdu ſa queue, ce qui l'affligeoit fort; en la cherchant de toutes parts, il paſſa au travers d'un pre & d'un jardin: mais le Jardinier l'ayant aperçu, & s'imaginant qu'il vouloit ravager ſon jardin, entra dans une furieuſe colére, courut à l'Ane, & lui coupa les oreilles. Ainſi l'Ane qui ſe plaignoit de n'avoir point de queue, fut bien étonné lorsqu'il ſe vit ſans oreilles. Quiconque ne prend pas la raiſon pour guide, s'égare & tombe dans des précipices.

Le Renard preſſé d'un extrême deſir de manger de ces Poules, dit au Loup: De quoi vous aviſez-vous de me venir conter des Fables? Je veux vous montrer que qui a du courage eſt capable de tout. En diſant cela, il s'avança vers les Poules, laiſſant ſon morceau de peau; & le Loup voyant que ſa remontrance ne ſervoit de rien, s'en alla d'un autre côté.

Le Renard cependant s'aprochoit tout doucement des Poules; mais le garçon qui les gardoit, l'ayant vu, lui jeta un bâton ſi adroitement, qu'il lui atrapa le pié. Le pauvre Renard craignant qu'il ne lui en jetât un ſecond, retourna ſur ſes pas au plus vîte, réſolu de ſe contenter de la peau qu'il avoit mépriſée; mais il ne la retrouva plus, parce qu'un Corbeau l'avoit emportée; ce qui mit le Renard au déſeſpoir.

Vous voyez, Sire, pourſuivit le Léopard, qu'il ne faut pas que Votre Majeſté ſe déſeſpére, & abandonne la conduite de ſon Royaume pour la perte d'un Sujet. Le Lion demeura quelque tems ſans parler, après cela il répondit: Vous dites vrai, mais je voudrois vanger la mort de Chotorbé, s'il a été injuſtement acuſé. Ce n'eſt pas le moyen d'y parvenir que de ſe déſeſpérer, repliqua le Léopard. Il faut examiner avec ſoin; ſi les raports qu'on vous a faits de lui ſont véritables ou non; s'il étoit coupable, il a été juſtement puni; & s'il ne l'étoit pas, on doit punir l'acuſateur. Alors le Lion dit au Léopard: Je veux que tu ſois mon Connétable en ſa place: fais tout ce que tu pouras pour découvrir la vérité.

Comme il étoit tard, le Léopard prit congé du Lion. En s'en retournant au logis, il paſſa par devant la demeure de Kalile & de Demneh, & crut entendre qu'ils avoient quelques paroles enſemble. Comme il ſoupçonnoit que Demneh étoit méchant, il eut la curioſité de s'aprocher pour les écouter. Kalile reprochoit à ſon Mari ſes perfidies & tous les artifices dont il s'étoit ſervi pour perdre Chotorbé. Le Léopard inſtruit par ces diſcours des trahiſons de Demneh, alla trouver la Mére du Lion, à laquelle il conta tout ce qu'il venoit d'ouir. Auſſitôt elle courut chez ſon Fils, à qui elle dit: Vous avez raiſon d'être affligé de la perte de Chotorbé; car il eſt mort inocent. Quelle preuve avez-vous de ſon inocence, demanda le Lion? Je ne veux pas, lui répondit ſa Mére, révéler un ſecret qui pouroit vous mettre en colére, & nuire à celui qui me l'a confié. Mais je vous prie, ajouta-t-elle, d'écouter cette Fable.

FABLE

FABLE III.

LE PRINCE ET SON ECUYER.

Un Prince puiſſant, riche & juſte, étant un jour à la chaſſe, dit à ſon Ecuyer: Je veux faire courir mon cheval contre le tien, pour voir lequel des deux eſt le meilleur: il y a long tems que j'ai cette envie. L'Ecuyer, pour obéir à ſon Maître, pouſſa ſon cheval à toute bride, & le Roi le ſuivit. Quand ils furent éloignés de tous les Grands qui les avoient acompagnés, le Roi arrêta ſon cheval, & dit à ſon Ecuyer: Je n'avois pas d'autre deſſein en t'amenant ici, que de te confier un ſecret, t'ayant reconnu le plus fidéle de ma Cour. Il m'a paru que le Prince mon Frére forme quelque atentat contre ma perſonne, c'eſt pourquoi je t'ai choiſi pour le prévenir: mais ſois diſcret. L'Ecuyer jura qu'il garderoit le ſecret; & après cela ils rejoignirent la troupe qui étoit en peine de Sa Majeſté.

L'Ecuyer à la premiére ocaſion qu'il eut de parler au Frére du Roi, lui aprit le deſſein qu'on avoit de lui ôter la vie: ce qui obligea le jeune Prince à le remercier de lui avoir donné cet avis, & à lui promettre de grandes récompenſes. Mais peu de jours après le Roi mourut, ſon Frére lui ſuccéda; & la premiére choſe qu'il fit lorsqu'il fut ſur le trône, fut de faire mourir l'Ecuyer.

Ce miſérable lui reprocha le ſervice qu'il lui avoit rendu. Eſt-ce-là, diſoit il, la récompenſe que vous me promettiez? Oui, lui répondit le nouveau Roi: Quiconque révéle les ſecrets de ſon Prin-

Prince, eſt digne de mort; & puisque tu as commis ce grand crime, tu dois mourir. Si tu as trahi un Roi, qui t'avoit donné ſa confiance, & qui te chériſſoit plus que toute ſa Cour enſemble, puis-je me ſervir de toi? L'Ecuyer eut beau alléguer des raiſons pour ſe juſtifier, il ne fut point écouté, & ne put éviter la mort, parce qu'il n'avoit pas ſu garder un ſecret.

Vous voyez par cette Fable, qu'il ne faut pas divulguer un ſecret. Ma Mére, lui dit le Lion, ſachez que celui qui vous a confié ſon ſecret, veut bien qu'il ſoit divulgué, puisqu'il eſt le premier à le decouvrir; car ſi lui-même ne l'a pu garder, comment veut-il qu'un autre le garde? Si ce que vous voulez dire eſt vrai, & que vous ne vouliez pas que j'en aie une entiére connoîſſance, du moins ôtez-moi de peine.

La Mére ſe voyant preſſée, lui dit: Je veux vous préſenter un criminel indigne de pardon; & quoique les Sages diſent, qu'un Roi doit avoir la miſéricorde en recommandation, néanmoins il y a de certains crimes qui ne doivent pas atendre de pardon. C'eſt de Demneh, pourſuivit-elle, que je parle, qui par ſes faux raports a cauſé la mort de Chotorbé. Ayant dit cela, elle ſe retira, laiſſant le Lion dans une profonde rêverie.

A la fin il commanda à toute ſa Cour de s'aſſembler: Demneh en conçut un mauvais préſage, & abordant un des Favoris, il lui demanda s'il ne ſavoit pas le ſujet de cette aſſemblée. Le Mére du Lion qui entendit cette demande, lui dit brusquement;

ment: C'eſt pour réſoudre ta mort, car tes tromperies ſont découvertes. Madame, lui répondit Demneh, ſans s'émouvoir, ceux qui ſe rendent à la Cour recommandables par leurs vertus, ne manquent jamais d'énemis. Ah! que les hommes, ajouta-t-il, agiſſent autrement que Dieu! Il ne donne à chacun que ce qu'il mérite; & les hommes au contraire puniſſent ſouvent ceux qui ſont dignes de récompenſe, & chériſſent ceux qu'ils devroient haïr. Que j'ai mal fait de quiter ma ſolitude pour conſacrer ma vie au Roi! Quiconque ne ſe contente pas de ce qu'il a, & préfére le ſervice des hommes à celui de Dieu, s'en repent tôt ou tard, comme on le peut voir par cette Fable.

FABLE IV.

L'HERMITE QUI QUITTA LES DESERTS POUR ALLER VIVRE A LA COUR.

Un Hermite qui avoit renoncé aux plaiſirs du monde, menoit dans une ſolitude une vie fort-auſtére. Sa vertu fit en peu de tems tant de bruit dans le monde, qu'un nombre infini de perſonnes l'alloient voir tous les jours, les uns par curioſité, & les autres pour le conſulter ſur diverſes choſes. Le Roi du pays qui étoit très-dévot, & qui aimoit les gens de bien, n'eut pas plutôt apris qu'il y avoit dans ſon Royaume un perſonnage ſi vertueux, qu'il monta à cheval pour l'aller viſiter. Il lui fit un beau préſent, & le pria de lui faire quelque exhortation dont il pût profiter.

L'Her-

L'Hermite, pour contenter le Roi, lui dit: Sire, Dieu à deux habitations, l'une périſſable qui eſt le monde, & l'autre éternelle qui eſt le Paradis. Votre Majeſté, qui eſt généreuſe, ne doit pas s'atacher aux biens de la terre, mais il faut qu'elle aſpire aux tréſors éternels, dont la moindre partie vaut mieux que toutes les Principautés de l'Univers. Eſſayez donc, Sire, de vous rendre poſſeſſeur de ces biens éternels. Par quel moyen les peut-on aquérir, demanda le Roi? En aſſiſtant les pauvres, répondit l'Hermite, & en ſecourant les miſérables. Tous les Rois qui veulent jouir de ce repos éternel, doivent travailler à donner le repos temporel à leurs Sujets.

Le Roi fut ſi touché de ce diſcours, qu'il réſolut de s'entretenir tous les jours avec ce bon Hermite. Un jour qu'ils étoient enſemble dans l'Hermitage, ils virent venir une foule de gens qui demandoient juſtice avec des cris effroyables. L'Hermite les fit aprocher, les interrogea, & ayant apris leurs différens, les mit tous d'acord ſans peine. Le Roi admirant la conduite de cet Hermite, le pria de ſe trouver quelquefois dans ſes Conſeils, ce que l'Hermite lui promit, croyant pouvoir être utile aux pauvres. Il ſe trouvoit donc ſouvent dans les Aſſemblées, & le Roi s'arrêtoit toujours à ſon opinion. Enfin il ſe rendit ſi néceſſaire, que rien ne ſe feſoit dans le Royaume que par ſon avis.

Ainſi l'Hermite voyant que tout le monde lui feſoit la cour, commença à avoir bonne opinion de ſoi, & voulut tenir le rang de premier Miniſtre. Pour cet effet il eut un bel équipage & une groſſe

ſui-

fuite. Il oublia fes auftérités & fes oraifons, & fe regardant comme un homme néceffaire à l'Etat, il avoit grand foin de fa perfonne. Il étoit mollement couché, & ne mangeoit que des mêts exquis & délicats. Le Roi, qui étoit d'ailleurs affez content de l'Hermite, le laiffoit vivre à fa fantaifie & fe repofoit fur lui du foin des affaires de fon Royaume.

Un jour un Hermite ami de celui qui étoit à la Cour, étant venu voir fon Confrere, avec qui fouvent il avoit paffé la nuit en oraifon, fut fort-étonné de le voir environné d'un grand nombre de domeftiques. Néanmoins prenant patience, il atendit que la nuit eût obligé tout le monde à fe retirer: alors abordant l'Hermite Courtifan, il lui dit: O mon cher ami! en quel état eft-ce que je vous vois? quel changement! L'Hermite Courtifan voulut s'excufer, en difant qu'il étoit obligé d'avoir un fi gros train; mais fon Confrére, qui étoit homme d'efprit & de jugement, s'écria: Ces excufes font dictées par les fens. Je vois bien que les biens & les honneurs vous enchantent. Quel Démon vous a détourné de nos priéres, & pourquoi, oubliant les devoirs d'une vie retirée, préférez-vous le bruit au filence, & le tumulte au repos?

Ne croyez pas, répondit l'Hermite Courtifan, que les affaires de la Cour m'empêchent de continuer mes exercices de piété. Vous vous trompez, repartit l'Hermite, de croire que vos priéres puiffent être exaucées en fervant le monde, comme elles l'étoient dans le tems que le Service Divin fefoit toute votre ocupation. Vous le connoîtrez quel-

que

que jour, & vous vous en repentirez. Croyez-moi, brisez ces chaînes d'or qui vous atachent à la Cour, & retournez dans votre solitude: de crainte que vous n'éprouviez la funeste destinée de ce Solitaire, dont je vais vous conter la fin tragique.

FABLE V.

LE SOLITAIRE.

Un homme dégoûté du monde s'étoit retiré dans une solitude où il couloit des jours heureux & tranquiles, éloigné des embarras du siécle. Il y avoit déja quelques années qu'il y étoit, lorsque tout-à-coup il la quita pour se rendre à la Cour. Là s'étant présenté au Sultan, ce Prince charmé de sa conversation & de ses maniéres, le prit d'abord en amitié & lui donna une belle charge, pour le retenir auprès de sa Personne. Comme ce Solitaire avoit de l'esprit infiniment, il s'insinua si bien dans les bonnes graces de son Maître, qu'il devint bientôt le dépositaire de tous ses secrets. Il ne se passoit guére de jours que ce Prince ne lui donnât quelque nouvelle marque de son affection.

Or ce Roi avoit un Grand Visir qui étoit avare, envieux & naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avoit pu voir sans envie une fortune si rapide & si brillante, ni la confiance que le Sultan avoit en ce Solitaire, dont le mérite commençoit à lui faire ombrage; il résolut de le perdre dans l'esprit du Roi. Pour y réussir, il alla trouver ce Prince & lui dit en particulier, qu'il avoit un avis de la derniére importance à lui donner.

Le Roi ayant demandé ce que c'étoit: Sire, dit-il, il eſt bien dangereux à un Monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a pas éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le Solitaire qui s'eſt introduit depuis quelque tems dans cette Cour, & lui feſant toutes les careſſes que Votre Majeſté lui fait, vous ne ſavez pas que c'eſt un traître qui a formé le deſſein de vous aſſaſſiner.

De qui tenez-vous ce que vous m'oſez dire, répondit le Roi? Songez-vous que c'eſt à moi que vous parlez? & que vous avancez une choſe que je ne croirai pas légérement? Sire, repliqua le Viſir, je ſuis parfaitement inſtruit de ce que j'ai l'honneur de vous repréſenter. Ne vous repoſez donc plus ſur une confiance dangereuſe, car enfin, je le répéte encore, ce Solitaire, ſéduit par les promeſſes de vos énemis, n'a quité ſa retraite & ne s'eſt venu établir à Votre Cour, que pour exécuter l'horrible deſſein dont j'ai parlé.

Le Roi, qui avoit naturellement fort peu d'eſprit, n'eut pas aſſez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de ſon Viſir. Ce diſcours l'ébranla, & ſe perſuadant enfin que ce qu'on lui avoit raporté de ſon Eavori n'étoit pas ſans fondement, il le fit étrangler, après lui avoir fait confeſſer à força de tourmens un crime dont il n'étoit pas coupable.

Craignez, mon cher Ami, continua l'Hermite, que vous n'ayiez un pareil ſort; rentrez en vous-même & conſidérez que la Cour eſt une Mèr orageuſe ſur laquelle on court riſque de faire naufrage.

Ce

Ce discours sensé réveilla l'Hermite Courtisan du profond sommeil où il étoit : il ouvrit les yeux sur les dangers qu'il couroit à la Cour ; & regrettant le tems qu'il avoit employé au service du monde, il passa la nuit à soupirer & à pleurer. Mais le jour étant venu, les nouveaux honneurs qu'on lui fit, détruisirent ses remords. Il commença à se mêler de toute sorte d'affaires, & devint injuste comme les gens du siécle.

Un jour il condamna à la mort une personne, qui selon les Loix & les Coutumes du pays, ne devoit pas mourir. Après l'exécution de l'Arrêt, sa conscience lui en fit des reproches qui troublérent son repos durant quelque tems ; & enfin les héritiers de la personne qu'il avoit injustement condamnée, obtinrent du Roi la permission d'informer contre l'Hermite qu'ils acusoient d'injustice. Le Conseil, sur les informations, ordonna que l'Hermite soufriroit le même suplice qu'il avoit fait soufrir au défunt. L'Hermite employa son crédit & ses richesses inutilement pour sauver sa vie ; l'Arrêt du Conseil fut exécuté.

J'avoue, dit Demneh, que suivant cet exemple je devrois être puni, d'avoir quité ma solitude pour venir servir le Roi.

En cet endroit ayant cessé de parler, son éloquence fut admirée de toute la Cour. Pour le Lion, il avoit la tête baissée, & étoit agité de tant de pensées, qu'il ne savoit à quoi se résoudre, ni que répondre à Demneh. Pendant que le Lion étoit dans la situation que je viens de dire, & que tous les

Courtiſans gardoient le ſilence, un animal nommé Siahgousch, qui étoit un des plus fideles Serviteurs du Lion, s'avança & parla dans ces termes.

Tous ces reproches que tu fais à ceux qui ſervent les Rois, ne tournent qu'à ta honte. Outre que ce n'eſt pas à toi à propoſer cette queſtion, aprends qu'une heure de ſervice rendu à un Roi juſte, vaut mieux que ſoixante ans d'oraiſon. Combien a-t-on vu de gens de mérite quiter leurs cellules pour aller à la Cour, où en ſervant les Rois, ils ſoulageoient les peuples, & les garantiſſoient des opreſſions tiranniques? L'exemple que vous allez entendre peut ſervir de preuve de ce que je dis.

FABLE VI.

LE BON RELIGIEUX ET LE DERVICHE.

Il demeuroit dans une ville de Perſe un vieux Religieux qui avoit la réputation dans tout le Royaume d'être un homme très-docte & très-vertueux. Il ſe nommoit *Rouchan-Tamir*, c'eſt-à-dire *Conſcience claire.* Un jour un Derviche, pouſſé par les mouvemens d'une dévotion extraordinaire, partit de Mauralnachos, qui eſt le nom d'une Province de Tartarie, pour aller voir ce Religieux dont j'ai parlé, & pour le conſulter ſur quelque affaire. Après bien des peines & du tems, il arriva au Monaſtére: mais le Religieux ne s'y trouva pas, il n'y avoit que ſon Compagnon, qui remarquant que le Derviche étoit fatigué, le pria de ſe repoſer, lui diſant: Voici l'heure que mon Compagnon revient ordinairement de la Cour où il va tous les jours.

Quand

Quand le Derviche entendit qu'un Religieux se mêloit des affaires de l'Etat: Ah! que je suis fâché, s'écria-t-il, d'être venu de si loin pour perdre mon tems, car il n'y a rien à gagner avec un homme qui fréquente la Cour. Ensuite il sortit du Couvent, concevant une mauvaise opinion du Religieux. Justement ce jour-là le Chevalier du Guet cherchoit par-tout un fameux Vôleur, qui lui étoit échapé la nuit passée; & le Roi l'avoit menacé de le faire mourir, s'il ne le retrouvoit.

Le Chevalier du Guet rencontrant le Derviche, le prit pour le scélérat qu'il cherchoit, & sans l'interroger, le mena d'abord au suplice. Le Derviche avoit beau jurer qu'il étoit homme de bien, on ne l'écoutoit pas: & déja le Bourreau tenoit la hache pour lui couper la main, (ce qui étoit le suplice auquel le Vôleur avoit été condamné) lorsque le Religieux revenant de la Cour, vit le Derviche entre les mains du Bourreau; il le fit détacher, disant que c'étoit un de ses Confréres, & qu'il ne pouvoit avoir commis le crime dont on l'acusoit.

Aussi-tôt le Bourreau vint baiser l'étrier du Religieux, & alla détacher le Derviche, qui acompagna le Religieux jusqu'au Couvent. Chemin fesant, le Religieux disoit: Ne soyez pas surpris que je passe la plus grande partie de mon tems à la Cour. Je ne vis de cette maniére que pour délivrer de la mort des innocens comme vous. Alors le Derviche reconnoîssant qu'il avoit fait un jugement téméraire, dit qu'il ne faloit jamais blâmer ceux qui étoient à la Cour pour la gloire de Dieu.

On voit par cet exemple, ajouta Siahgoufch, que les plus grands obfervateurs de la Loi ne fe font pas tous éloignés de la Cour. Et toi, dit-il à Demneh, tu viens faire ici de ridicules comparaifons. Il eft vrai, repartit ce fin Renard, que quelquefois les plus vertueux demeurent à la Cour; mais c'eft après avoir imploré le fecours de Dieu, fachant bien que s'il ne les protége particuliérement, ils ne peuvent manquer de fe perdre.

D'ailleurs, ils n'entrent à la Cour qu'après s'être entiérement détachés de l'intérêt particulier, qui eft le plus redoutable écueil qu'ils aient à craindre. J'avoue qu'avec un efprit fi défintéreffé, on peut hardiment embraffer toute forte de condition. Mais nous, qui n'avons pas cette vertu fublime, comment pourons nous exercer un emploi fi dangereux, fans périr, fi ce n'eft en fervant des Rois équitables & éclairés, qui fachant diftinguer les bons ferviteurs des méchans, récompenfent & puniffent avec juftice?

La Mére du Lion prit la parole, & dit à Demneh: Tu parles contre toi-même, puifque cette Affemblée n'eft ici que pour te reprocher tes perfidies, & la perte d'un des plus fidéles Sujets du Roi. Madame, repliqua Demneh, Sa Majefté n'ignore pas, non plus que cette Affemblée, qu'il n'y avoit nul différent entre le Bœuf & moi. Au-contraire, tout le monde fait qu'il ne devoit qu'à moi le rang où la faveur du Roi l'avoit élevé.

Il eft vrai que j'ai averti Sa Majefté d'un atentat contre fa perfonne: mais je n'ai rien dit que je n'aie

qui

ouï de mes oreilles, ou vu de mes propres yeux. J'ai agi ſans paſſion & ſans intérêt: car quel avantage puis-je tirer de la mort de Chotorbé? Les bienfaits que j'ai reçus du Roi mon Maître, & mon devoir, pouvoient-ils me permettre de ne l'avertir pas de tout ce qui ſe paſſoit contre lui: & tous ceux qui m'acuſent préſentement, ne le font que parce qu'ils me craignent; & ils ſouhaitent qu'on m'ôte la vie, afin que je ne découvre pas leurs entrepriſes.

Demneh prononça ces paroles avec tant de fermeté, que le Lion ne ſachant à quoi ſe réſoudre, dit: Il faut le mettre entre les mains de la Juſtice, car je veux que cette affaire ſoit bien examinée. C'eſt bien fait, s'écria Demneh: Votre Majeſté agit en Prince juſte & équitable. Il ne faut rien faire ſans connoîſſance de cauſe, de peur de ſe repentir, comme ce Mari dont vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous conter l'Hiſtoire.

FABLE VII.

LE MARI ET LE PERROQUET.

Un Seigneur de diſtinction avoit une femme d'une beauté achevée: il l'aimoit ſi paſſionnément qu'il ne la perdoit de vue que le moins qu'il pouvoit. Un jour que des affaires preſſantes l'obligeoient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendoit toute ſorte d'oiſeaux, il y acheta un Perroquet, qui non ſeulement parloit fort-bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui: il le fit porter

chez lui dans une cage, pria sa Femme de le mettre dans sa chambre & d'en prendre soin pendant le voyage qu'il alloit faire: après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger son Perroquet sur ce qui s'étoit passé pendant son absence, & là-dessus l'oiseau lui aprit des choses qui lui donnérent lieu de faire de grands reproches à sa Femme. Elle crut que quelqu'une de ses Esclaves l'avoit trahie; mais elles lui jurérent toutes qu'elles lui avoient été fidéles, & elles convinrent qu'il faloit que ce fût le Perroquet qui eût fait ces mauvais raports.

Prévenue de cette opinion, la Femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son Mari, & de se vanger en même tems du Perroquet. Elle le trouva. Son Mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une Esclave de tourner pendant la nuit sous la cage de l'oiseau un moulin à bras; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage; & à une troisiéme, de prendre un miroir & de le tourner devant les yeux du Perroquet, à droite & à gauche à la clarté d'une chandéle. Les Esclaves employérent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur Maîtresse, & elles s'en aquitérent fort-adroitement.

Le lendemain, le Mari étant de retour, fit encore des questions au Perroquet sur ce qui s'étoit passé chez lui. Mon bon Maître, lui répondit l'oiseau, la pluie, les éclairs & le tonnerre m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis dire ce

que

que j'en ai soufert. Le Mari qui savoit bien qu'il n'avoit ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le Perroquet ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avoit pas dite non plus au sujet de sa Femme. C'est pourquoi de dépit l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre qu'il le tua. Néanmoins dans la suite il aprit de ses voisins, que le pauvre Perroquet ne lui avoit pas menti, en lui parlant de la conduite de sa Femme. Ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué.

La Mére du Lion remarquant que son Fils écoutoit avec plaisir Demneh, eut peur que ce fin Renard n'arrêtât par son éloquence le cours de la Justice. Il semble, dit-elle au Lion, que Demneh vous paroisse inocent, & que vous regardiez comme des calomniateurs ceux qui ont déposé contre lui; je n'aurois jamais cru, continua-t-elle, qu'un Roi qui passe pour le plus juste des Rois, pût se laisser séduire par les belles paroles d'un criminel, qui tâche d'éviter les rigueurs de la Loi. En disant cela, elle se leva de colére, & se retira dans son apartement.

Le Lion, pour plaire à sa Mére, ou plutôt commençant à croire Demneh coupable, le fit mettre en prison. Quand tout le monde fut sorti de la chambre du Roi, sa Mére y rentra: Je ne sais, dit-elle en l'abordant, comment ce bel esprit s'est laissé emporter à un semblable crime. C'est l'envie, répondit le Roi, qui lui a fait commettre cette lâcheté. L'envie, poursuivit-il, est un vice qui tient l'esprit dans une inquiétude actuelle; & il y a même

des envieux qui ſavent mauvais gré à ceux qui leur font du bien, comme vous le verrez par cet exemple.

FABLE VIII.

DE TROIS ENVIEUX QUI TROUVERENT DE L'ARGENT.

Trois hommes voyageoient enſemble; le plus vieux dit aux autres: Aprenez-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous étes ſortis de vos maiſons pour voyager? J'ai quité mon pays, répondit l'un, parce que je ne pouvois ſoutenir la vue de quelques perſonnes que je haïſſois plus que la mort; & cela ne procéde que d'une humeur jalouſe qui ne ſauroit ſoufrir le bonheur d'autrui. La même maladie, dit l'autre, me fait courir le monde. Nous ſommes donc tous trois, reprit le plus vieux, poſſédés de la même paſſion. Or ces hommes étant de la même humeur, s'acordérent d'abord aſſez bien enſemble.

Un jour en paſſant par une vallée, ils aperçurent une groſſe ſomme d'argent, que quelque voyageur avoit laiſſé tomber en cet endroit. D'abord ils deſcendirent tous trois de cheval & ſe dirent l'un à l'autre: Partageons cet argent, & retournons chez nous où nous nous divertirons. Mais ils ne diſoient cela que de bouche, car chacun d'eux ne pouvant ſe réſoudre à laiſſer à ſon Compagnon le moindre profit, ne ſavoit s'il devoit paſſer outre ſans toucher à cet argent, afin que les autres en fiſſent de même. Ils demeurérent en ce lieu à rêver la-deſſus durant un jour & une nuit ſans boire ni manger, dans une extrême inquiétude.

Deux

Deux jours après, le Roi du pays qui chaſſoit avec toute ſa Cour, arriva dans la vallée. Il s'aprocha de ces trois hommes, & leur demanda ce qu'ils feſoient-là avec l'argent qui etoit par terre. Se voyant ſurpris, ils ne purent s'empêcher de dire la verité. Sire répondirent-ils, nous ſommes tous trois agités de la même paſſion, qui eſt l'envie; elle nous a fait quiter notre patrie, & elle nous accompagne par-tout. Vous feriez, ajouterent-ils, une action bien-charitable, ſi vous pouviez nous guérir de cette paſſion.

Que chacun de vous, dit le Roi, m'apréne juſqu'a quel point il eſt envieux, afin que j'y remédie, ſi je puis. Mon envie, dit l'un, va juſques-là que je ne puis faire du bien à qui que ce ſoit. Vous etes un fort-honnête homme en comparaiſon de moi, s'écria le ſecond, car je ne ſaurois ſoufrir qu'une perſonne faſſe du bien à une autre, loin d'en faire moi-même. Le troiſiéme prenant parole, dit: Vous ne poſſédez pas tous deux l'envie dans un ſi éminent degré que moi, puiſque non ſeulement je ne puis obliger, ni voir obliger perſonne; mais je ne puis même ſoufrir qu'on m'oblige.

Le Roi fut ſi étonné d'entendre ces diſcours, qu'il ne ſavoit que répondre. A la fin, après avoir long tems rêvé il leur dit: Vous ne méritez pas que je vous laiſſe cet argent; en même tems il le leur fit ôter, & les condamna à des ſupplices qu'ils méritoient. Celui qui ne pouvoit faire du bien, fut envoyé dans les deſerts, nus piés & ſans vivres. On coupa la tête à celui qui ne pouvoit voir faire du bien, parce qu'il étoit indigne de vivre, puiſqu'il

n'aimoit que le mal. Et quant à celui qui ne pouvoit soufrir qu'on lui fît du bien, on le laissa vivre, sa passion étant son supplice, & on le mit dans l'endroit du Royaume, où il se fesoit le plus d'actions charitables & de bienfaits; ce qui lui causa tant de dépit, qu'il en mourut.

Voilà, continua le Lion, ce que c'est que l'envie. Il faudroit donc, dit sa Mére, faire mourir Demneh au plutôt, puisqu'il est ateint d'un vice si dangereux. Je n'en suis pas bien assuré, repartit le Lion, & je le veux être, avant de le condamner.

Après qu'on eut conduit en prison Demneh, Kalile sa Femme, touchée de compassion, l'alla voir, & lui tint ce discours: Je vous l'avois bien dit, qu'il ne faloit pas exécuter votre entreprise, car ceux qui ont de l'esprit ne commencent jamais une affaire, sans avoir mûrement considéré quelle en sera la fin. On ne doit pas planter un arbre, sans savoir quel fruit il doit produire. Pendant que Kalile & Demneh s'entretenoient, il y avoit dans la prison un Ours qu'ils ne voyoient pas, & qui les écoutoit, pour s'en servir en tems & lieu.

Le lendemain de grand matin la même Compagnie du jour précédent se rassembla; & aprés que chacun eut pris sa place, la Mére du Lion parla en ces termes: On n'est pas moins coupable de différer le châtiment d'un criminel, qu'en précipitant la condamnation d'un inoçent; & lorsqu'un Roi ne punit pas un méchant, il ne péche pas moins que s'il en étoit complice. Le Lion trouvant ce raisonnement judicieux, commanda de travailler au procès de Demneh.

Alors

Alors le Lieutenant du Juge ſe levant de ſa place, pria les aſſiſtans de dire leur opinion ſur cette affaire, diſant que cela produiroit trois choſes avantageuſes. La premiére, que la vérité ſeroit connue, & la juſtice exercée: la ſeconde, que les méchans & les traîtres ſeroient punis ſelon la volonté de Dieu; & la troiſiéme enfin, que la ſociété ſeroit purgée des fourbres, qui par leurs artifices en troubloient le repos.

Perſonne ne ſachant la vérité de cette affaire, toute l'Aſſemblée n'oſa rien dire, ce qui donna lieu à Demneh de parler plus hardiment: ſans faire toutefois paroître ſa joie, il dit: Sire, ſi j'avois commis le crime dont on m'acuſe, je tirerois quelque avantage de ce ſilence général; mais je me ſens ſi inocent, que j'atens avec indifférence la fin de cette Aſſemblée. Je dirai néanmoins en paſſant, que perſonne ne voulant dire ſon ſentiment ſur cette affaire, c'eſt une marque certaine qu'on me croit inocent. Qu'on ne me blâme point de prendre la parole pour me juſtifier, je ſuis excuſable en cela, puiſqu'il eſt permis à chacun de ſe défendre. Je conjure, pourſuivi-il, toute cette illuſtre Compagnie, de dire en préſence du Roi tout ce qu'elle ſait de moi; mais qu'elle préne garde d'avancer une choſe qui ne ſoit pas vraie: autrement il lui arrivera ce qui arriva au Médecin ignorant, dont voici l'avanture.

FABLE IX.

LE MEDECIN IGNORANT.

Il y avoit un homme ſans ſcience & ſans expérience qui ſe diſoit Médecin. Il étoit cependant ſi igno-

ignorant, qu'il confondoit la Colique avec l'Hidropiſie, & ne ſavoit pas ſeulement diſtinguer la Rhubarbe, du Bézoart. Il ne viſitoit jamais deux fois un malade, car dès la premiére il le feſoit mourir. Il y avoit au-contraire dans la même Province un autre Médecin qui étoit ſi habile, qu'il guériſſoit les maladies deſeſpérées par la vertu des ſimples, dont il avoit une parfaite connoîſſance, & dont il ſe ſervoit dans toutes ſes ordonnances. Or ce ſavant homme devint aveugle, & ne pouvant plus aller voir ſes malades, il ſe retira dans une ſolitude, pour y vivre en repos. Le Médecin ignorant n'eut pas plutôt apris la retraite d'un homme qu'il ne voyoit pas ſans envie, qu'il commença à faire éclater ſon ignorance, en voulant montrer ſon ſavoir.

Un jour la Fille du Roi du pays tomba malade: on eut recours au bon Médecin, parce qu'outre qu'il avoit déja ſervi à la Cour, on étoit perſuadé qu'il étoit plus habile, que celui qui tâchoit de ſe mettre en vogue. Le ſavant Médecin étant dans la chambre de la Princeſſe, & ayant apris la qualité de ſa maladie, ordonna une pilule compoſée de certaines drogues qu'il nomma. On lui demanda où ces drogues ſe pouroient trouver. Autrefois, répondit-il, j'en ai vu dans le Tréſor; mais à préſent que je ſuis aveugle, & qu'il y a quantité d'autres boêtes confondues avec celles-là, je ne les ſaurois diſtinguer.

Le Médecin ignorant, qui étoit préſent, dit qu'il connoîſſoit bien ces drogues, & qu'il ſavoit même de quelle maniere on s'en devoit ſervir. Allez donc dans mon Tréſor, lui dit le Roi, & prenez ce qu'il

faut

faut pour compofer cette pilule. L'ignorant entra dans le Trefor, & fe mit à chercher la boëte dans laquelle devoient être ces drogues: mais comme il y avoit plufieurs boëtes femblables, il ne put diftinguer les drogues qu'il faloit, ne les connoîffant pas. Dans cet embarras, ne fachant que faire, il aima mieux prendre une boëte à tout hafard, que d'aller avouer fon ignorance: mais il ne favoit pas que ceux qui fe mêlent de ce qu'ils n'entendent pas s'en repentent tôt ou tard. Il y avoit dans la boëte qu'il choifit un poifon très-fubtil dont il compofa des pilules, qu'il fit prendre à la Princeffe, qui mourut à l'heure-même. Auffi-tôt le Roi fit arrêter cet ignorant, & le condamna à la mort.

Cet exemple, pourfuivit Demneh, vous montre qu'il ne faut jamais dire, ni faire une chofe qu'on ne fait pas. On voit à votre Phifionomie, interrompit un des Affiftans, que vous ne valez rien, & que vous étes un Maître fourbe. Alors le Juge demanda à celui qui venoit de parler, quelle certitude il avoit de ce qu'il avançoit. Les Phifionomiftes remarquent, répondit-il, que ceux qui ont les fourcils féparés, l'œil gauche chaffieux & plus grand que le droit, le nez tourné du côté gauche, & qui, fefant les hipocrites, ont toujours les yeux baiffés en terre, font ordinairement traîtres & flateurs. C'eft pourquoi, Demneh ayant tous ces fignes, j'ai cru dire la vérité, en difant qu'il ne valoit rien.

Votre fcience n'eft pas fure, s'écria Demneh, c'eft Dieu qui nous forme comme il lui femble. Si ce que vous dites étoit vrai, & que chacun portât écrit fur fon vifage tout ce qu'il a dans l'ame, & que par-

là

là on pût sans se tromper, distinguer les bons des méchans, il ne seroit pas besoin d'avoir des Juges & des Témoins pour terminer les différens qui naissent dans la vie civile. Il seroit même injuste de faire jurer les uns, & de donner la question aux autres, pour tirer la vérité, puisqu'on la verroit si clairement. D'ailleurs, si les signes dont vous venez de parler, imposoient une nécessité aux personnes qui les ont, ne seroit-ce pas encore une injustice de châtier les méchans, puisqu'ils ne seroient pas libres dans leurs actions?

Il faudroit donc conclure, suivant cette maxime, que si je suis cause de la mort de Chotorbé, (ce qui n'est pas) je ne mérite point de châtiment, puisque je ne suis pas maître de mes actions, & que j'ai été forcé par les marques que je porte. Vous voyez donc par ce raisonnement que le vôtre n'est pas bon. Demneh ayant fermé la bouche à celui des Assistans qui venoit de parler, personne n'osa plus rien dire: ce qui obligea le Juge de renvoyer Demneh encore une fois en prison; & cependant on raporta au Roi tout ce qui s'étoit passé.

Demneh étant en prison, voulut envoyer quelqu'un à Kalile, pour lui dire qu'il la prioit de le venir voir. Mais un Renard, qui se trouva là par hasard, lui épargna cette peine, en lui aprenant la mort de Kalile, à qui la douleur de voir son Mari dans une si méchante affaire, avoit ôté la vie. Cette nouvelle toucha si vivement Demneh, que ne se souciant plus de vivre, il parut inconsolable. Le Renard essayoit de soulager sa douleur en lui disant, que s'il avoit perdu une Femme si chére, il avoit en récompense trouvé en lui un ami fidéle.

Dem-

Demneh voyant qu'il n'avoit plus perſonne en qui il pût avoir de la confiance, & que ce Renard lui offroit ſes ſervices de bonne grace, les reçut. Je vous prie, lui dit-il, d'aller à la Cour, & de me raporter fidélement ce qu'on y dit de moi; c'eſt la premiere preuve d'amitié que je vous demande. Trés-volontiers, répondit le Renard. Adieu, je vous laiſſe, je vais obſerver ce qui s'y paſſe. En même tems il partit.

Le lendemain à la pointe du jour la Mére du Lion ſe rendit chez ſon Fils, à qui elle demanda ce qu'on avoit fait de Demneh. Il eſt encore en priſon, repliqua le Roi. Vous avez bien de la peine à le condamner, reprit la Mére: craignez qu'il ne vous échape à la fin par ſon adreſſe. Si vous voulez être préſente, dit le Roi, vous verrez ce qui ſe réſoudra. Après avoir dit cela, il ordonna qu'on fît venir Demneh, afin qu'on terminât ſon affaire.

Cet ordre fut exécuté promtement, & le priſonnier étant en préſence des Juges qui s'étoient aſſemblés, le Lieutenant Criminel ſe leva, & fit la même demande que le jour précédent; c'eſt-à-dire, qu'il pria encore les Aſſiſtans de parler, s'ils avoient quelque choſe à dépoſer contre Demneh; mais perſonne ne dit rien. Ce que remarquant ce ruſé Renard: Je vois bien, s'écria-t-il, que perſonne ne veut porter aucun faux témoignage, de peur de s'expoſer au châtiment qu'éprouva le Fauconnier, pour avoir ſoutenu une fauſſeté. J'eſpére que ſa Majeſté voudra bien en écouter l'avanture.

FABLE X.

D'UNE FEMME VERTUEUSE ET D'UN VALET IMPUDENT.

Un Bourgeois fort-honnête homme avoit pour valet un garçon très-vicieux & plongé dans toutes fortes de débauches; mais il ne pouvoit fe réfoudre à le mettre dehors, quelques inftances que lui en fît fa Femme, parce qu'il étoit bon Fauconnier. Cependant preffé par fes vives remontrances, il lui fit un jour des reproches amers & de vertes reprimandes fur fa conduite, le menaçant même du dernier châtiment, s'il ne changeoit de vie.

Ce fcélérat ayant découvert d'où partoit ce coup, médita une fanglante vangeance. Pour cet effet il alla au marché, & acheta deux perroquets, à l'un defquels il aprit à prononcer ces mots: *Notre Maitreffe déshonore notre bon Maître;* & à l'autre: *Je fuis fouvent témoin de l'outrage qu'on lui fait.* Peu de tems après le Bourgeois ayant convié quelques uns de fes amis à un feftin, & tout le monde étant à table, ces Perroquets commencérent à répeter leur leçon.

Il faut favoir que le Valet leur avoit apris cela dans le langage de fon pays; ce que le Maître, la Maîtreffe & les autres domeftiques n'entendant pas, perfonne n'y prenoit garde; mais les Conviés, qui par hafard étoient du pays du Valet, n'eurent pas plutôt oui les perroquets, qu'ils cefférent de manger. Le Bourgeois étonné, leur en demanda le fujet: N'entendez-vous pas, répondit un des Conviés,

viés, ce que diſent ces oiſeaux? Non, repartit le Bourgeois. Ils diſent, reprit le même Convié qui venoit de parler, que votre Femme vous eſt infidéle.

Le Bourgeois fut tellement ſurpris d'entendre ces paroles, qu'il ne ſavoit que penſer. Le Valet ſe ſervant de cette ocaſion pour aigrir davantage ſon Maître contre ſa Femme, dit que cela étoit vrai: ce qui mit le Bourgeois dans une ſi grande fureur, qu'il commanda qu'on la fît mourir ſur-le-champ. Elle dit à ceux qui venoient pour exécuter ce cruel ordre, qu'elle étoit prête à ſoufrir le ſuplice que ſon Mari lui deſtinoit, mais qu'elle auroit ſouhaité qu'il l'eût écoutée auparavant, parce que ſi ſon inocence étoit reconnue, il ſe repentiroit inutilement de l'avoir fait mourir.

Cela ayant été raporté au Mari, il la fit venir dans un petit cabinet, où, lui ordonnant de ſe tenir derriére un voile, il lui dit de ſe juſtifier, ſi elle le pouvoit: car ces oiſeaux, diſoit-il, ne ſont pas raiſonnables, & par conſéquent on ne peut les acuſer de ſuppoſition ni de corruption. Comment vous juſtifiez-vous donc? Vous étes obligé, répondit la Femme, de bien connoître la vérité, avant de me condamner. Sachez, ajouta-t-elle, de ces Meſſieurs, ſi ces oiſeaux ont une ſuite de diſcours, ou s'ils répétent toujours la même choſe. S'ils ne diſent que la même choſe, ſoyez perſuadé que c'eſt un artifice dont s'eſt ſervi votre Valet, pour me mettre mal dans votre eſprit.

Le Bourgeois jugeant par ce diſcours que ſa Femme pouvoit n'être pas coupable, alla trouver ſes

Conviés, leur porta les oiseaux, & les suplia de voir durant deux ou trois jours s'ils diroient quelqu'autre chose que ce qu'ils avoient entendu: ce que les Conviés firent. Ils trouvérent en effet, que les Perroquets ne savoient que la même leçon. Ils en avertirent le Bourgeois, qui reconnut l'inocence de sa Femme, & la malice de son Valet, qu'il envoya querir.

Le Valet parut aussi-tôt, avec un Faucon sur le poing. O! méchant, lui dit la Femme, pourquoi m'avez-vous acusée d'un si lâche crime? Parce que vous l'avez commis, répond ce scélerat. Il n'eut pas plutôt répondu cela, que le Faucon qui étoit sur son poing lui sauta au visage, & lui creva les yeux. Voilà quel fut le fruit de son insolence & de sa colomnie.

Cet exemple, poursuivit Demneh, nous fait voir de quelle importance il est de ne porter jamais un faux témoignage: car cela tourne toujours à notre confusion. Après qu'il eut cessé de parler, le Lion regardant sa Mere, lui demanda son avis. Je vois bien, répondit-elle, que vous aimez ce méchant, qui ne causera que du désordre en votre Cour, si vous n'y prenez garde. Je vous suplie, reprit le Lion, de me dire qui vous a si fort prévenue contre Demneh? Il n'est que trop vrai, repliqua la Mére du Roi, qu'il a commis le crime qu'on lui impute; mais je ne découvrirai pas la personne qui m'a confié ce secret. Cependant je vais savoir de lui, s'il veut que je l'apéle à témoin: ce qu'elle fit à l'heure-même: elle se retira chez elle, & envoya querir le Leopard.

Lors-

Lorſqu'il fut arrivé, elle lui dit: Viens, je te prie, déclarer hardiment ce que tu ſais de Demneh. Madame, repliqua le Léopard, vous ſavez que je ſuis prêt à me ſacrifier pour Votre Majeſté, diſpoſez de moi comme il vous plaira. La Mere du Lion mena auſſi-tôt le Léopard au Roi, à qui elle dit: Voici le témoin irréprochable que j'ai à produire contre Demneh. Alors le Lion s'adreſſant au Léopard, lui demanda, quelles preuves il avoit de la perfidie de l'acuſé. Sire, répondit-il, j'ai voulu exprès cacher cette vérite pendant quelque tems, pour voir quelles raiſons il aporteroit pour ſe juſtifier.

Alors le Léopard fit un long récit de ce qui s'étoit paſſé entre Kalile & ſon Mari. Cette depoſition ayant été faite en préſence de pluſieurs Animaux, elle ne tarda guére à être divulguée par-tout, & confirmée par un ſecond témoin, qui fut l'Ours dont j'ai ci-devant parlé. On confronta les témoins, & l'on interrogea le criminel, qui ne ſut alors que répondre. Ce qui détermina enfin le Lion à prononcer ſon Arrêt. Il le condamna à être enfermé entre quatre murailles, où on le laiſſa mourir de faim.

Ces deux chapitres doivent aprendre aux trompeurs & aux flateurs qu'ils doivent ſe corriger, & je penſe avoir aſſez fait voir qu'un médiſant a preſque toujours une fin malheureuſe, outre qu'il ſe rend odieux dans la ſociété. Celui qui plante des épines, ne doit pas eſpérer de cultiver des roſes.

CHAPITRE IV.

Comme il faut ſe faire des amis, & quels avantages on peut tirer de leur commerce.

VOus venez, dit le Roi, de me raconter l'Hiſtoire d'un fourbe, qui ſous de fauſſes aparences d'amitié, à cauſé la mort d'un inocent : je vous prie de me dire de quelle utilité ſont les amis dans la vie civile. Il faut, répondit le Bramine, que Votre Majeſté ſache, que les honnêtes gens n'eſtiment rien tant au monde qu'un véritable ami; parce que c'eſt un autre nous-mêmes à qui nous communiquons nos plus ſecrétes penſées; qui partage notre joie, & qui nous conſole quand nous ſommes affligés. Ajoutez à cela que ſa compagnie nous fait beaucoup de plaiſir. La Fable que je vais vous conter, vous fera mieux comprendre quelles ſont les douceurs d'une amitié réciproque.

FABLE I.

D'UN CORBEAU, D'UN RAT, D'UN PIGEON, D'UNE TORTUE ET D'UNE GAZELLE.

IL y avoit aux environs de Cachmir un lieu très-agréables; & comme il étoit rempli de gibier, on y voyoit tous les jours des Chaſſeurs. Un Corbeau aperçut au pié d'un arbre, au haut duquel il avoit ſon nid, un homme qui tenoit un filet en ſa main.

main. Le Corbeau eut peur, s'imaginant que c'étoit à lui que le Chaſſeur en vouloit: néanmoins il ceſſa de craindre, lorſqu'il eut obſervé les mouvemens du perſonnage, qui après avoir tendu ſon filet à terre, & répandu quelques grains pour atirer les oiſeaux, alla ſe cacher derriére une haie.

Il n'y fut pas plutôt, qu'une troupe de Pigeons affamés vint fondre ſur les grains, ſans écouter leur Chef qui voulut les en empêcher, en leur diſant qu'il ne faloit pas ſi brutalement s'abandonner à ſes paſſions. Ce ſage Chef, qui étoit un vieux Pigeon nommé Montavaca, les voyant ſi indociles, eut envie de s'éloigner d'eux, mais le deſtin qui nous entraîne impérieuſement, le contraignant de ſuivre la fortune des autres, il deſcendit à terre avec eux.

Lorsqu'ils ſe virent tous ſous le filet, & ſur le point de tomber entre les mains du Chaſſeur qui s'avançoit pour les prendre: Hé-bien, leur dit Montavaca, me croirez-vous une autre fois? Je vois bien, continua-t-il, s'apercevant qu'il ſe débatoient, que chacun de vous ne ſonge qu'à ſe ſauver, ſans ſe ſoucier de ce que deviendra ſon Compagnon. Ce n'eſt pas là le procédé des vrais amis. Il faut ſonger à ſe ſoulager les uns les autres; & peut-être qu'une action ſi charitable nous ſauvera tous. Efforçons-nous donc tous enſemble de rompre le filet.

Ils obéirent tous à Montavaca, & firent en même tems un ſi grand effort qu'ils arrachérent le filet, & l'enlevérent en l'air. Le Chaſſeur fâché de per-

dre une ſi belle proie, ſuivit les Pigeons, dans l'eſpérance que la peſanteur du filet les laſſeroit.

Cependant le Corbeau voyant tout cela, dit en lui-même : Voilà une avanture bien-ſinguliére, j'en veux voir la fin ; pour cet effet il ſuivit de loin les Pigeons. Montavaca remarquant que le Chaſſeur paroîſſoit réſolu de ne les point abandonner : Ce méchant homme, dit-il à ſes Compagnons, ne ceſſera point de nous ſuivre, qu'il ne nous ait perdu de vue : allons du côté des bois & des vieux châteaux, afin que quelque muraille, ou quelque forêt bien épaiſſe, en nous dérobant à ſes yeux, l'oblige de ſe retirer. Effectivement cet expédient réuſſit : une forêt empêchant bien-tôt le Chaſſeur de les voir, il retourna ſur ſes pas fort-affligé.

Pour le Corbeau, il les ſuivoit toujours, & n'avoit pas peu de curioſité de ſavoir comment ils ſe dégageroient du filet qui les tenoit liés, afin de ſe ſervir de ce ſecret en pareil cas. Les Pigeons ne voyant plus le Chaſſeur à leurs trouſſes, ſentirent beaucoup de joie ; mais ils ne ſavoient que faire pour briſer leurs liens. Montavaca qui étoit fertile en inventions, en trouva une pour cela. Je connoîs, leur dit-il, un Rat qui ne demeure pas loin d'ici : c'eſt un de mes intimes amis, il ſe nomme Zirac ; il poura ronger le filet, & nous donner la liberté.

Les Pigeons qui ne demandoient pas mieux, y conſentirent. Ils arrivérent bientôt auprès du trou où étoit le Rat, qui ſortit au bruit des ailes. Il fut fort-ſurpris de voir Montavaca ainſi envelopé dans un filet. O mon cher ami ! lui dit-il, qui vous a

mis

mis en cet état? Montavaca lui ayant conté toute l'avanture, Zirac commença d'abord à ronger le fil qui tenoit Montavaca; mais le Pigeon lui dit: Je te prie de dégager premiérement mes Compagnons. Zirac qui fouffroit à le voir ainfi lié, continuoit fa befogne. Je te conjure encore une fois, s'écria Montavaca, de mettre mes Compagnons en liberté avant moi. Car outre qu'étant leur Chef, je fuis obligé d'en avoir foin, je crains que la peine que tu prendras à me détacher, ne t'empêche de continuer à rendre ce bon office aux autres; au lieu que l'amitié que tu as pour moi, t'excitera à les délivrer promtement pour venir rompre mes chaînes.

Le Rat admirant ce raifonnement, loua la vertu de Montavaca, & fe mit à brifer les liens des Pigeons: ce qui fut bientôt fait. Montavaca fe voyant en liberté avec fes Compagnons, prit congé de Zirac, en lui fefant mille remercimens. Dès qu'ils furent partis, le Rat rentra dans fon trou.

Le Corbeau qui confidéroit tout cela, eut une extrême envie de faire connoîffance avec Zirac. Pour cet effet il s'aprocha du trou, & apela le Rat par fon nom. Zirac effrayé de cette voix inconnue, demanda qui étoit-là. Le Corbeau répondit: C'eft un Corbeau qui a quelque chofe d'important à vous communiquer. Quelle affaire, reprit le Rat, pouvons-nous avoir enfemble, nous qui fommes énemis? Alors le Corbeau lui dit, qu'il fouhaitoit d'être des amis d'un Rat qu'il favoit être un ami fincére. Je vous prie, repartit Zirac, de chercher un animal dont l'amitié conviéne mieux à la vôtre; vous perdez

le tems à me vouloir perſuader une amitié incompatible. Ne vous arrêtez point à ces incompatibilités, dit le Corbeau, & faites une action généreuſe, en ne refuſant à perſonne le ſecours qu'il deſire de vous. Vous avez beau, repliqua Zirac, me parler de générofité, je connoîs trop vos fineſſes; en un mot, nous ſommes d'une eſpéce ſi différente que nous ne pouvons avoir de communication enſemble. L'exemple de la perdrix qui acorda trop légérement ſon amitié à un Faucon qui la demandoit, me rendra ſage.

FABLE II.

D'UNE PERDRIX ET D'UN FAUCON.

Une Perdrix, pourſuivit Zirac, ſe promenoit au pié d'une colline, & chantoit ſi agréablement, qu'un Faucon qui paſſoit par là & qui l'entendit, ſouhaita d'avoir ſon amitié. Perſonne ne peut vivre ſans un ami, diſoit il en lui-même, puiſque les Sages diſent que ceux qui n'ont point d'amis ſont dans une maladie continuelle. Il voulut donc s'aprocher de la Perdrix; mais elle ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle ſe ſauva dans un trou, agitée d'une frayeur mortelle. Le Faucon ne laiſſa pas de la ſuivre, & ſe préſentant à l'entrée du trou: O ma chére Perdrix! lui dit il, j'ai eu juſqu'ici de l'indifférence pour vous, parce que je ne connoîſſois pas votre mérite, mais puiſque mon bonheur me le fait connoître aujourd'hui, trouvez bon que je vous offre mon amitié, & que je vous prie de m'accorder la vôtre.

Tiran,

Tyran, répondit la Perdrix, laiſſez-moi vivre, & ne vous efforcez pas inutilement d'acorder l'eau & le feu. Aimable Perdrix, repliqua le Faucon, banniſſez ces vaines craintes, ſoyez perſuadée que je vous aime, & que je veux avoir commerce avec vous. Si j'avois un autre deſſein, je ne m'amuſerois pas à vous parler avec tant de douceur pour vous faire ſortir de ce trou; j'ai de ſi bonnes ſerres, que j'aurois déja atrapé plus d'une douzaine de Perdrix, depuis le tems qu'il y a que je m'entretiens avec vous. Je ſuis ſûr que vous ſerez bien-aiſe d'être mon amie.

Premiérement, aucun Faucon ne vous fera du mal dès que vous ſerez ſous ma protection. Secondement, étant dans mon nid, vous ſerez honorée de tout le monde: & enfin je vous donnerai une femelle qui vous tiendra compagnie. Quand tout cela ſeroit vrai, repartit la Perdrix, je ne dois pas accepter la propoſition que vous me faites: car étant le Prince des Oiſeaux, & moi un foîble animal, ſi-tôt que je ferai quelque choſe qui vous ſera déſagréable, vous ne manquerez pas de me tuer. Non, non, dit le Faucon, ayez l'eſprit en repos là-deſſus. On pardonne aiſément une faute à un ami.

Enfin le Faucon témoigna tant d'amitié à la Perdrix, qu'elle ne put ſe défendre de ſortir de ſon trou. Elle n'en fut pas plutôt dehors, que le Faucon ſe mit à l'embraſſer tendrement. Il la porta dans ſon nid, où pendant deux ou trois jours il ne ſongea qu'à la divertir. La Perdrix ravie de ſe voir tant careſſée, voulut parler plus librement

qu'el-

qu'elle n'avoit fait encore: ce qui commença à déplaire au Faucon, mais il diſſimula.

Un jour il tomba malade, ce qui l'empêcha d'aller à la chaſſe: la faim vint; & comme il n'avoit pas de quoi la ſatisfaire, il devint chagrin. Sa mauvaiſe humeur allarma la Perdrix, qui ſe tenoit en un coin dans une contenance fort-modeſte: mais le Faucon ne pouvant plus ſoufrir la faim qui le preſſoit, réſolut de chercher querelle à la Perdrix. Il n'eſt pas raiſonnable, lui dit-il bruſquement, que vous ſoyez à l'ombre, pendant que tout le monde eſt expoſé à l'ardeur du Soleil. La Perdrix répondit en tremblant: Roi des Oiſeaux, il eſt déja nuit, tout le monde eſt à l'ombre auſſi-bien que moi, & je ne ſais de quel Soleil vous voulez parler. Inſolente, repliqua le Faucon, eſt-ce que je ſuis un menteur, ou un inſenſé? En diſant cela, il ſe jeta ſur elle, & la mangea.

N'eſpérez donc plus, pourſuivit le Rat, que ſur la foi de vos promeſſes je me mette au haſard d'éprouver avec vous le même ſort. Entrez en vous-même, répondit le Corbeau, & ſongez que je ne puis faire un grand régal d'un petit corps comme le vôtre: mais je ſais que votre amitié me peut être fort-utile. Ne me refuſez donc pas cette grace. Les Sages, reprit le Rat, nous avertiſſent de prendre garde de nous laiſſer aller aux belles paroles de nos énemis, comme ce Cavalier, dont voici l'Hiſtoire.

FABLE III.

D'UN HOMME ET D'UNE COULEUVRE.

Un homme monté ſur un Chameau paſſoit par un bocage. Il alla ſe repoſer dans un endroit d'où une caravane venoit de partir, & où elle avoit laiſſé du feu, dont quelques étincelles pouſſées par le vent, enflamoient un buiſſon, dans lequel il y avoit une Couleuvre. Elle ſe trouva ſi promtement environnée des flâmes, qu'elle ne ſavoit par où ſortir. Elle aperçut en ce moment cet homme dont je viens de parler, & le pria de lui ſauver la vie. Comme il étoit naturellement pitoyable, il dit en lui-même: Il eſt vrai que ces animaux ſont énemis des hommes, mais auſſi les bonnes actions ſont très-eſtimables; & quiconque ſéme la graine des bonnes œuvres, ne peut manquer de cueillir des fruits de bénédictions.

Après avoir fait cette réflexion, il prit un ſac qu'il avoit, & l'ayant ataché au bout de ſa lance, il le tendit à la Couleuvre, qui ſe jeta auſſi-tôt dedans. L'homme le retira, & en fit ſortir la Couleuvre, lui diſant qu'elle pouvoit aller où bon lui ſembleroit, pourvu qu'elle ne nuiſît plus aux hommes, après en avoir reçu un ſi grand ſervice. Mais la Couleuvre repondit: Ne penſez pas que je veuille m'en aller de la ſorte; je veux auparavant jeter ma rage ſur vous & ſur votre Chameau. Soyez juſte, repliqua l'Homme, & dites-moi s'il eſt permis de récompenſer le bien par le mal. Je ne ferai

en cela, repartit la Couleuvre, que ce que vous faites vous-mêmes tous les jours, c'est-à dire, reconnoître une bonne action par une mauvaise, & payer d'ingratitude un bienfait reçu.

Vous ne sauriez, reprit l'Homme, prouver cette proposition; & si vous me montrez quelqu'un qui soit de votre opinion, je consentirai à tout ce que vous voudrez. La Couleuvre, voyant une Vache, dit: Hé-bien, proposons à cette Vache notre question, & nous verrons ce qu'elle répondra. L'Homme y ayant consenti, ils s'aprocherent de la Vache, à qui la Couleuvre demanda comment il faloit reconnoître un bienfait? Par son contraire, répondit-elle, selon la loi des hommes; & je sais cela par expérience.

J'apartiens, ajouta-t-elle, à un homme qui tire de moi mille profits; je lui donne tous les ans un Veau, je fournis la maison de lait, de beurre & de fromage; & à présent que je suis vieille, & que je ne suis plus en etat de lui faire du bien, il m'a mise dans ce pré pour m'engraisser, dans le dessein de me faire couper la gorge un de ces jours par un Boucher, à qui il m'a déja vendue. N'est-ce pas là récompenser le bien par le mal? La Couleuvre prit la parole, & dit à l'Homme: Hé-bien, ne vous ai-je pas voulu traiter selon vos coutumes? L'Homme fut fort étonné, & répondit: Ce n'est pas assez d'un témoin pour me convaincre, il en faut deux. Je le veux, repliqua la Couleuvre; adressons-nous à cet Arbre qui est devant nous.

L'Ar-

L'Arbre ayant apris le ſujet de leur diſpute, leur dit: Parmi les hommes les bienfaits ne ſont récompenſés que par des maux, & je ſuis un triſte exemple de leur ingratitude. Je garantis les paſſans de l'ardeur du Soleil: oubliant toutefois bien-tôt le plaiſir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons & des manches de coignée; & par une horrible barbarie ils ſcient mon tronc pour en faire des aix. N'eſt-ce pas là mal reconnoître un bienfait reçu? La Couleuvre alors regardant l'Homme, lui demanda s'il étoit ſatisfait. Il ne ſavoit que répondre, tant il étoit confus: néanmoins cherchant à ſe tirer d'affaire: Prenons encore pour juge, dit-il, le premier animal que nous rencontrerons; donnez-moi cette ſatisfaction, je vous en prie, car vous ſavez que la vie eſt fort-chére.

Pendant qu'il parloit ainſi, il paſſa par-là un Renard que la Couleuvre arrêta, le conjurant de mettre fin à leur différent. Le Renard voulut ſavoir de quoi il s'agiſſoit. J'ai rendu un grand ſervice à la Couleuvre, dit l'Homme, & elle me veut perſuader que pour récompenſe il me faut faire du mal. Elle a raiſon, s'écria le Renard; mais aprenez-moi quel bien elle a reçu de vous. L'Homme lui raconta de quelle maniére il l'avoit retirée des flâmes avec le petit ſac qu'il lui montra. Quoi! reprit le Renard en riant, vous prétendez me faire acroire qu'une ſi groſſe Couleuvre eſt entrée dans un ſi petit ſac? cela me paroît impoſſible; & ſi la Couleuvre veut y rentrer pour m'en convaincre, j'aurai bientôt jugé votre affaire. Très-volontiers, répondit la Couleuvre: en même tems elle entre dans le ſac. Alors

le

le Renard dit à l'Homme: Tu ès maître de la vie de ton énemi, sers-toi de cette ocasion. L'Homme aussi-tôt lia le sac, & le frapa tant de fois contre une pierre, qu'il assomma la Couleuvre, & finit par ce moyen la crainte de l'un & les disputes de l'autre.

Cette Fable, poursuivit le Rat, vous aprend qu'il ne faut point se fier aux belles paroles de ses enemis, de peur de tomber dans de pareils accidens. Vous avez raison, dit le Corbeau, mais il faut aussi savoir bien distinguer les amis des énemis: & je vous jure que je ne me retirerai point que vous ne m'ayiez acordé votre amitié. Zirac voyant que le Corbeau agissoit franchement, lui dit: C'est un honneur pour moi de porter le titre de votre ami; & si j'ai si long tems résisté à vos sollicitations, ce n'a ete que pour vous éprouver, & pour vous faire voir que je ne manque pas d'esprit, ni d'adresse.

En disant cela, il sortit; mais il demeura à l'entrée du trou. Pourquoi ne sortez-vous pas hardiment, demanda le Corbeau? Est-ce que vous n'étes pas encore assuré de mon affection? Ce n'est point cela, répondit le Rat, mais je crains vos Compagnons qui sont sur ces arbres. Soyez sans inquiétude là-dessus, repliqua le Corbeau; ils vous regarderont comme leur ami: car c'est une de nos coutumes, que quand un d'entre nous lie une étroite amitié avec un animal d'une autre espéce, nous aimons tous cet animal.

Le Rat, sur la foi de ces paroles, s'aprocha du Corbeau, qui lui fit beaucoup de caresses, lui jurant une amitié inviolable, & le priant de venir demeu-

rer

rer avec lui chez une Tortue de ses amies, dont il lui vanta le bon caractére. J'ai conçu tant d'inclination pour vous, dit le Rat, que je vous suivrai par-tout désormais, comme votre ombre. Aussi-bien ce lieu n'est pas ma propre demeure: je ne me suis refugié ici que par un accident, que je vous raconterois, si je ne craignois de vous ennuyer. Le Corbeau lui répondit: Mon cher ami, pouvez-vous avoir cette crainte, & ne devez-vous pas être persuadé que je prends part à tout ce qui vous regarde? Mais la Tortue, ajouta-t-il, dont l'amitié est une bonne aquisition que vous ne pouvez manquer de faire, sera bien-aise d'entendre le récit de vos avantures.

En même tems il prit le Rat dans son bec, & le porta chez la Tortue, à laquelle il aprit ce qu'il avoit vu faire à Zirac. Elle felicita le Corbeau de s'être aquis un ami si parfait, & caressa beaucoup le Rat, qui de son côté savoit trop bien vivre pour ne lui pas témoigner qu'il étoit extrêmement sensible à toutes les honnêtetés qu'elle lui fesoit. Après beaucoup de complimens de part & d'autre, ils alérent tous trois se promener au bord d'une fontaine. Ensuite ayant choisi un endroit fort-écarté du grand chemin, le Corbeau pressa Zirac de raconter ses avantures; ce qu'il fit de cette sorte.

FABLE IV.

DES AVANTURES DE ZIRAC.

JE suis né, & je demeurois dans une ville des Indes nommée Marout; j'avois choisi un lieu où

régnoit le ſilence, pour vivre ſans inquiétude: je goûtois les douceurs d'une vie tranquile avec quelques Rats de mon humeur. Il y avoit en notre voiſinage un Moine qui ſe tenoit dans ſon Monaſtére, pendant que ſon Compagnon alloit à la quête. Il mangeoit une partie de ce qu'il lui aportoit, & gardoit l'autre pour ſon ſouper. Mais il ne trouvoit jamais ſon plat dans le même état qu'il l'avoit laiſſé: car pendant qu'il étoit dans ſon jardin, je me rempliſſois la panſe, & j'apelois mes Compagnons, qui s'aquitoient auſſi-bien que moi de leur devoir. Le Moine voyant ſa pitance diminuée, peſtoit contre nous, & cherchoit dans ſes livres quelque recette, ou quelque machine pour nous prendre: mais tout cela ne lui ſervoit de rien, parce que j'étois toujours plus fin que lui.

Un jour un de ſes amis qui venoit de faire un long voyage, entra dans ſa cellule pour le voir: après qu'ils eurent dîné, ils ſe mirent à s'entretenir de voyages. Le Moine demanda à ſon ami ce qu'il avoit vu de plus rare & de plus curieux dans les pays étrangers. Le Voyageur commença à lui raconter tout ce qu'il avoit remarqué de plus beau; mais pendant qu'il s'amuſoit à lui faire la deſcription des endroits agréables par où il avoit paſſé, le Moine l'interrompit de tems en tems par le bruit qu'il feſoit en frapant des mains, & batant du pié contre terre pour nous chaſſer, parce qu'effectivement nous feſions ſouvent des ſorties ſur ſes proviſions, & ſans nous foucier de l'incivilité qu'il commettoit.

Le Voyageur à la fin trouvant mauvais que le Moine ne l'écoutât pas, lui dit bruſquement: Vous ne

ne deviez pas me retenir ici pour vous moquer de moi. Dieu me garde, répondit le Moine tout ſurpris, de me moquer d'une perſonne de votre mérite. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu: mais il y a dans ce Monaſtére une troupe de Rats qui me mangeront juſqu'aux oreilles; & il y en a un ſur-tout qui eſt ſi hardi, qu'il me vient mordre le nez quand je ſuis au lit, & je ne ſais que faire pour l'atraper. Le Voyageur parut ſatisfait des excuſes du Moine, & lui dit: Il y a quelque miſtére en ceci; & cette avanture me fait ſouvenir d'une Hiſtoire que je vous raconterai, pourvu que vous m'écoutiez avec atention.

FABLE V.

D'UN MARI ET DE SA FEMME.

Un jour le mauvais tems, continua-t-il, m'obligea de m'arrêter dans un Bourg, où j'allai loger chez un de mes amis qui me reçut fort-honnêtement. Après le ſouper, il me fit monter, pour me repoſer, dans une chambre qui n'étoit ſéparée de la ſiéne que par une cloiſon de bois, d'où j'entendis malgré moi la converſation qu'il eut avec ſa Femme. Je veux, lui dit-il, convier demain matin les principaux de ce Bourg, pour donner quelque divertiſſement à mon ami, qui m'a fait l'honneur de me venir voir. Vous n'avez pas de quoi entretenir votre famille, lui répondit ſa Femme, & toutefois vous parlez de faire beaucoup de dépenſe: penſez plutôt à ménager un peu de bien à vos enfans, & non pas à faire des feſtins. La Providence de Dieu eſt grande, repliqua le Mari; & il ne faut pas ſon-

ger au lendemain, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva au Loup. Je vais, ajouta-t-il, vous faire le récit de cette avanture.

FABLE VI.

D'UN CHASSEUR ET D'UN LOUP.

Un grand Chaſſeur, revenant un jour de la Chaſſe avec un Daim qu'il avoit pris, aperçut un Sanglier qui ſortoit d'un bois & qui venoit à lui. Bon, dit le Chaſſeur, cette bête augmentera ma proviſion. Il banda ſon arc auſſi-tôt, & décocha ſa fléche ſi adroitement, qu'il bleſſa le Sanglier à mort. Cet animal ſe ſentant bleſſé, vint avec tant de furie contre le Chaſſeur, qu'il lui fendit le ventre avec ſes défenſes, de maniére qu'ils tombérent tous deux morts ſur la place.

Dans ce tems-là il paſſa par cet endroit un Loup affamé, qui voyant tant de viandes par terre, en eut une grande joie. Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens; mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conſerver toutes ces proviſions: néanmoins comme il avoit faim, il en voulut manger quelque choſe. Il commença par la corde de l'arc, qui étoit de boyau: mais il n'eut pas plutôt coupé de la corde, que l'arc, qui étoit bien-bandé, lui donna un ſi grand coup contre l'eſtomac, qu'il le jeta tout roîde mort ſur les autres corps.

Cette Fable, pourſuivit le Mari, fait voir qu'il ne faut point être avare. Puiſque cela eſt ainſi lui dit ſa Femme, invitez à dîner demain qui bon vous ſemblera.

Le

Le lendemain, comme elle aprêtoit à dîner, & qu'elle fesoit une sauſſe avec du miel qu'elle avoit acheté, elle vit tomber dans le pot au miel un Rat qui lui fit mal au cœur. Ne voulant plus se servir de ce miel, elle le porta au marché, & prit des pois en échange. Je me trouvai par hasard près d'elle alors, & je lui demandai pourquoi elle fesoit un marché si désavantageux, & donnoit le miel au prix des pois. C'est qu'il vaut moins que les pois, me répondit-elle tout bas. Je ne doutai plus après cela qu'il n'y eût quelque mistére là-dessous.

Il en est de même de ce Rat: il ne feroit pas si hardi, s'il n'avoit une raison de l'être que nous ne savons pas. Pour moi, je crois qu'il y a quelque argent caché dans son trou. Le Moine n'eut pas plutôt entendu parler d'argent, qu'il prit une coignée, & fit si bien, qu'en perçant la muraille, il découvrit mon trésor, qui étoit une somme de mille deniers d'or que j'avois amassée avec peine. Je les comptois tous les jours, je prenois plaisir à les manier & à me rouler dessus, fesant en cela consister tout mon bonheur. Hé-bien, dit le Voyageur au Moine, n'avois-je pas raison d'atribuer l'insolence de ces Rats à une cause que nous ignorions?

Je vous laisse à penser du désespoir dont je fus saisi, quand je vis ma demeure ravagée de la sorte. Je résolus de changer de logis; mais tous mes Compagnons me quitérent, & me firent bien éprouver la vérité de ce Proverbe: *Quiconque n'a point d'argent, n'a point d'ami:* d'ailleurs, les amis d'aujourd'hui ne nous aiment, qu'autant que notre amitié leur est avantageuse. Un jour on demandoit à un homme

me qui étoit riche, & qui avoit de l'esprit, combien il avoit d'amis? Pour des amis du siécle, répondit-il, j'en ai autant que d'écus; mais pour des amis véritables, il faut atendre que je sois dans la misere, car c'est alors qu'on les connoît.

Pendant que je fesois des réflexions sur l'accident qui m'étoit arrivé, je vis passer un Rat qui avoit été tellement ataché à moi, qu'il sembloit ne pouvoir vivre un moment sans me voir. Je l'apelai, & lui demandai pourquoi il me fuyoit comme les autres? Penses-tu, me répondit-il, que nous soyons si fous que de t'aller servir pour rien? Lorsque tu étois riche, nous étions tes serviteurs: mais à présent que tu ès pauvre, nous ne voulons point nous associer à ta pauvreté, parce que les plus misérables de ce monde sont ceux qui n'ont rien.

Tu ne dois pas tant mépriser les pauvres, lui dis-je, puisqu'ils sont chéris de Dieu. Il est vrai, repartit-il; mais ce ne sont pas les pauvres qui sont faits comme toi. Dieu aime ceux qui ont quité le monde, & non pas ceux que le monde a quités. Je ne sus que répondre à ces paroles. Je demeurai pourtant encore chez le Moine, pour voir ce qu'il feroit de l'argent qu'il m'avoit ôté. Je remarquai qu'il en donna la moitié à son ami, & que chacun mettoit sa part sous son chevet.

J'eus envie de leur aller enlever cet argent: pour cet effet, je m'aprochai doucement du lit du moine; mais son ami qui observoit toutes mes actions, sans que je m'en aperçusse, me jeta un bâton si rudement, qu'il pensa me rompre le pié, ce qui m'obligea de

gagner

gagner promtement mon trou, ce ne fut pourtant pas ſans peine. Une heure après j'en ſortis pour la ſeconde fois, croyant le Voyageur endormi: mais il feſoit trop bien la guerre à l'œil, parce qu'il craignoit de perdre ſa bonne fortune.

De mon côté je ne perdis point courage, j'avançai, & j'étois déja près du chevet du Moine, lorſque ma témérité me penſa couter la vie. Le Voyageur me donna ſi adroitement un ſecond coup ſur la tête, que me ſentant tout étourdi, je ne pouvois preſque retrouver l'entrée de mon trou. Cependant le Voyageur me jeta pour la troiſiéme fois un bâton; mais comme il ne m'atrapa point, j'eus le loiſir de gagner mon aſile, où je ne fus pas plutôt, que je proteſtai de ne pourſuivre plus une choſe, qui m'avoit tant couté de peines & d'inquiétudes. En ſuite de cette réſolution je ſortis du Monaſtére, & me retirai dans l'endroit où vous m'avez vu avec le Pigeon.

La Tortue fut bien-aiſe d'avoir apris les avantures du Rat, qui lui dit en la careſſant: Vous avez bien fait d'abandonner le monde & ſes intrigues, puiſqu'on n'y ſauroit trouver une parfaite ſatisfaction. Tous ceux que l'avarice & l'ambition agitent, ſe procurent la mort, comme le Chat, dont vous ne ſerez pas fâché d'entendre l'Hiſtoire.

FABLE VII.

D'UN CHAT GOURMAND.

Un homme nouriſſoit chez lui un Chat fort-frugalement; mais le Chat, qui étoit gourmand, ne

ſe contentant pas de ſon ordinaire, furetoit de tous côtés pour atraper quelque bon morceau. Paſſant un jour au pié d'un colombier, il y vit des Pigeoneaux qui n'avoient preſque point de plume. L'extrême deſir qu'il avoit de tâter d'une viande ſi délicate, lui feſoit venir l'eau à la bouche. Il monta au colombier, ſans regarder ſi le Maître y étoit, & ſe préparoit à ſatisfaire ſes deſirs: mais le Maître ne vit pas plutôt mon drôle de Chat entrer, qu'il ferma la porte & les endroits par où il pouvoit ſortir; il fit ſi bien qu'il l'atrapa, & le pendit dans un coin du colombier. Le Maitre du Chat paſſa par hazard par-là; & quand il vit ſon Chat pendu: Ah malheureux gourmand, lui dit-il, ſi tu t'étois contenté de ton petit ordinaire, tu ne ſerois pas maintenant en cet état.

Voilà comment les gens inſatiables cauſent leur propre mort. Outre cela, les biens de ce monde n'ont point de conſtance. Les Sages diſent qu'il y a ſix choſes dont il ne faut point eſpérer de fidélité.

1. D'une Nuée, car elle ſe diſſipe en un inſtant.

2. D'une feinte amitié, parce qu'elle paſſe comme un éclair.

3. De l'amour d'une Femme, parce que ſouvent elle change pour une bagatelle.

4. De la beauté, car la moindre injure du tems, une diſgrace, ou une maladie la détruit.

5. Des fauſſes louanges, car ce n'eſt que de la fumée.

6.

6. Des biens de ce monde, puiſque tout finit tôt ou tard.

Les gens d'eſprit, continua le Rat, ne s'atachent jamais à la recherche de toutes ces choſes vaines : il n'y a que l'aquiſition d'un véritable ami qui les puiſſe tenter. Le Corbeau prenant la parole, dit : Il eſt vrai qu'il n'eſt rien de comparable à une amitié parfaite & réciproque : je prétends vous le prouver par le récit de cette Hiſtoire.

FABLE VIII.

DE DEUX AMIS.

Un homme entendit fraper à ſa porte à une heure indue : il demanda qui c'étoit : & quand il ſut que c'étoit un de ſes intimes amis, il ſe leva & s'habilla ; enſuite commandant à ſa ſervante d'allumer de la chandelle, & de le ſuivre, il l'alla trouver. Cher ami, lui dit-il en l'abordant, je ne puis vous voir ici ſi tard, ſans m'imaginer que vous venez pour m'emprunter de l'argent, ou pour me prier de vous ſervir de ſecond : j'ai pourvu à ces deux choſes, pourſuivit-il : Si vous avez beſoin d'argent, voilà ma bourſe : ſi vous avez des ennemis, je vous offre mon bras & mon épée. En un mot, tout ce qui dépend de moi eſt à votre ſervice, vous n'avez qu'à parler. Je ne ſouhaite rien moins que tout cela, répondit ſon ami ; je venois ſeulement m'informer de l'état de votre ſanté, parce que je craignois que le mauvais ſonge que je viens de faire, ne fût véritable.

Pendant que le Corbeau racontoit cette Fable, ils virent de loin une Gazelle, ou Chevreuil de montagne, qui venoit à eux avec une vîteſſe incroyable. Ils crurent qu'elle étoit pourſuivie par quelque Chaſſeur, c'eſt pourquoi ils ſe ſéparérent. La Tortue ſe gliſſa dans l'eau: le Rat ſe fourra dans un trou; & le Corbeau ſe cacha parmi les branches d'un arbre fort-touffu. La Gazelle s'arrêta tout court au bord de la fontaine; & le Corbeau, qui regardoit de tous côtés, n'apercevant perſonne, apela la Tortue qui parut d'abord ſur l'eau.

Comme la Gazelle ſembloit n'oſer boire: Buvez hardiment, lui dit la Tortue, car l'eau eſt fort-nette. Aprenez-moi, je vous prie, pourquoi vous étes ſi échaufée? C'eſt, répondit la Gazelle, que je viens de me ſauver des mains d'un Chaſſeur qui m'a bien perſécutée. Ne vous éloignez pas d'ici, reprit la Tortue, & ſoyez de nos amies, notre commerce vous ſera de quelque utilité. Les Sages diſent que le nombre des amis diminue les peines; & quand on a mille amis, il ne les faut compter que pour un: & au contraire, lorſqu'on a un énemi, il faut le compter pour mille, tant il eſt dangereux d'en avoir un. Enſuite de ce diſcours, le Corbeau & le Rat s'aprochérent de la Gazelle, & lui firent mille honnêtetés. Elle en fut ſi pénétrée, qu'elle promit de demeurer avec eux toute ſa vie.

Ainſi ces quatre amis paſſoient le tems fort-agréablement enſemble. Mais un jour que le Corbeau, le Rat & la Tortue s'étoient aſſemblés à leur ordinaire au bord de la fontaine pour s'entretenir, la Gazelle ne s'y trouva pas: ce qui les mit fort e

peine,

peine, ne ſachant quel accident lui pouvoit être arrivé. Le Corbeau s'éleva en l'air, pour voir s'il ne la découvriroit point; & comme il regardoit de toutes parts, il l'aperçut de loin engagée dans un filet qu'un Chaſſeur lui avoit tendu.

Cette nouvelle les affligea extrêmement tous trois. Il faut ſonger, dit la Tortue, à tirer la Gazelle du péril où elle eſt. Le Corbeau prit la parole, & dit au Rat: Il n'y a que vous qui puiſſiez délivrer notre bonne amie; il faut promtement l'aller dégager, de peur que le Chaſſeur ne mette la main deſſus. Je ferai mes efforts pour la délivrer, répondit le Rat. Allons, allons, ne perdons point de tems. Auſſi-tôt le Corbeau prit Zirac, & vola vers la Gazelle.

Etant arrivés ſur les lieux, le Rat commença à ronger les liens qui tenoient les piés de la Gazelle, & cependant la Tortue arriva. Dès que la Gazelle l'aperçut, elle fit un grand cri. Pourquoi, lui dit-elle, vous-êtes vous haſardée à venir ici? Comment, repliqua la Tortue, vouliez-vous que je ſoutinſſe davantage une abſence qui m'étoit inſuportable? O ma chére amie! reprit la Gazelle, votre arrivée en ce lieu me met plus en peine, que je ne l'étois de ma liberté: car ſi le Chaſſeur arrivoit maintenant comment feriez-vous pour vous ſauver? Pour moi, je ſuis déja preſque délivrée, & mon agilité me délivreroit du danger de tomber entre ſes mains. Le Corbeau trouveroit ſon ſalut dans ſes ailes; & le Rat n'auroit qu'à ſe fourrer dans un trou. Vous ſeule ne pouvant courir, vous deviendriez la proie du Chaſſeur.

A pei-

A peine la Gazelle avoit elle prononcé ces paroles, qu'on vit paroître le Chasseur. La Gazelle, qui étoit détachée, gagna pays; le Corbeau s'envola; le Rat se retira dans un trou, & la pauvre Tortue demeura-là. Quand le Chasseur arriva, il ne fut pas peu surpris de voir son filet rompu: cela le fâcha fort. Il se mit à regarder de tous côtés, pour voir s'il ne verroit rien: il aperçut la Tortue: Bon, dit-il, je ne retournerai pas au logis les mains vuides, il faut que j'emporte cette Tortue; c'est toujours quelque chose. Il la prit donc, la mit dans son sac, puis la jetant sur son épaule, il s'en alla.

Quand il fut parti, les trois amis se rassemblérent, & ne voyant plus la Tortue, ils jugérent de sa disgrace. Alors ils poussérent mille soupirs, formérent les plaintes du monde les plus touchantes, & versérent un torrent de larmes. A la fin le Corbeau interrompit cette triste harmonie: Mes amis, s'écria-t-il, nos regrets ne soulagent point la Tortue, il faut songer à lui sauver la vie. Les Grands disent que quatre sortes de personnes ne sont connues que dans quatre sortes d'ocasions. Les hommes courageux dans les combats: Les gens de probité, lorsqu'on traite de quelque affaire où il s'agit de donner parole: L'amitié d'une Femme, quand il arrive quelque malheur à son Mari: & enfin un véritable Ami dans l'extrême nécessité.

Nous voyons notre chére amie la Tortue en un triste état, il la faut secourir. Il me vient dans l'esprit un bon expédient, dit le Rat; il faut que la Gazelle aille se présenter devant le Chasseur, qui, dès qu'il la verra, ne manquera pas de mettre son sac à

ter-

terre, dans le dessein de la prendre. C'est bien avisé, dit la Gazelle, je ferai la boiteuse, & m'éloignerai de lui peu-à peu: en me suivant, il s'éloignera de son sac, ce qui donnera le tems au Rat de mettre en liberté notre bonne amie. Ce Stratagême fut aprouvé; la Gazelle passa par devant le Chasseur, foîble & boiteuse: mon galand crut la tenir; & mettant aussi-tôt son sac à terre, courut de toute sa force après la Gazelle, qui s'éloignoit à mesure qu'il la poursuivoit.

Cependant le Rat voyant le Chasseur bien loin, s'aprocha du sac, & rongea le lien qui le tenoit fermé; la Tortue en sortit, & se cacha dans un buisson. A la fin le Chasseur s'étant lassé de courir inutilement après sa proie, revint à son sac, & n'y trouvant plus la Tortue, il en fut fort-étonné. Il crut qu'il étoit dans la région des Lutins & des Esprits, voyant tantôt une Gazelle se délivrer de ses filets, tantôt se présenter devant lui, en fesant la boiteuse, & enfin la Tortue, qui est un animal sans force, rompre le lien du sac, & se sauver. Toutes ces considérations frapérent son esprit d'une telle frayeur, qu'il s'enfuit de toute sa force, pensant avoir des Folets à ses trousses. Après cela les quatre Amis se rassemblerent, se firent de nouvelles protestations d'amitié, & jurérent de ne se séparer jamais les uns des autres qu'à la mort.



CHA-

CHAPITRE V.

Comme il faut toujours se défier de ses énemis, & savoir parfaitement tout ce qui se passe chez eux.

VEnons présentement, dit Dabschelim, au cinquiéme Chapitre, qui est, qu'un homme d'esprit ne doit jamais esperer d'amitié de ses énemis. Enseignez-moi, ajouta-t-il, de quelle maniére il faut éviter leurs trahisons. On doit, répondit le Bramine, se défier toujours des énemis: car quand ils témoignent de l'amitié, c'est pour mieux cacher leurs mauvais desseins; & quiconque aura de la confiance en son énemi, sera trompé comme le Hibou, dont je vais conter la Fable à Votre Majesté.

FABLE I.

LES CORBEAUX ET LES HIBOUX.

DAns une Province de la Chine il y a une montagne dont le sommet se perd dans les nues; il y avoit au-dessus un arbre dont les branches sembloient aller jusqu'au Ciel: elles étoient toutes chargées de nids de Corbeaux qui obéissoient à un Roi nommé Birouz. Une nuit le Roi des Hiboux qui s'apeloit Chabahang, c'est-à-dire, Marche-nuit, vint à la tête de son armée ravager la demeure des Corbeaux contre lesquels une vieille haîne l'animoit. Le lendemain Birouz assembla son Conseil, pour délibérer sur les moyens dont ils se serviroient pour se mettre à couvert des insultes des Hiboux.

Cinq

Cinq des plus habiles de ſa Cour ayant apris les intentions de ſa Majeſté, dirent leurs avis. Grand Monarque, dit celui qui parla le premier, nous ne pouvons rien imaginer que votre Majeſté n'ait penſé avant nous. Néanmoins puiſque vous ſouhaitez que nous vous diſions l'un après l'autre ce que nous jugeons à propos de faire pour nous venger des Hiboux, nous devons vous obéir: Et pour commencer, je vous dirai, Sire, que les politiques ont toujours tenu pour maxime, qu'il ne faut point ataquer un énemi plus fort que ſoi: autrement c'eſt bâtir ſur le paſſage d'un torrent.

Le Roi ſe tournant du côté du ſecond, lui ordonna de parler. Sire, dit le ſecond Viſir, la fuite ne convient qu'aux ames baſſes & timides: il eſt plus à propos de prendre les armes, & d'aller venger l'affront que nous avons reçu. Un Roi n'eſt jamais en repos, s'il n'aporte la terreur dans le pays & dans l'ame de ſes énemis.

Le troiſiéme Viſir dit à ſon tour ſon opinion. Je ne blâme point, dit-il, le Conſeil de mes Collégues, mais auſſi je ne l'aprouve pas. Je ſuis d'avis d'envoyer des Eſpions pour connoître la force & l'état de l'énemi: & ſur leurs raports nous ferons la guerre ou la paix: c'eſt le moyen de vivre en repos. Un Roi doit toujours travailler à conſerver la paix dans ſon Royaume, tant pour le repos de ſon eſprit, que pour le ſoulagement de ſes ſujets. Il ne doit jamais déclarer la guerre qu'à ceux qui troublent la paix: & quand l'énemi qu'il veut combatre, eſt trop fort, il faut avoir recours aux artifices, & ſe ſervir de toutes les ocaſions qui ſe préſentent de lui nuire par fineſſe.

Le

Le quatriéme prenant la parole, repréſenta au Roi, qu'il valoit mieux quiter le pays, que de s'expoſer à perdre la reputation de leurs armes, qui avoient toujours eu l'avantage ſur leurs énemis. Que ce ſeroit une démarche trop honteuſe pour les Corbeaux d'aller faire des ſoumiſſions aux Hiboux qui juſqu'àlors leur avoient été ſoumis. Qu'il faloit tâcher de pénétrer leurs deſſeins, & ſe réſoudre plutôt à combatre, qu'à ſubir un joug ignominieux, puiſqu' enfin la perte de la vie étoit moins conſidérable que celle de la réputation.

Le Roi après avoir ouï ces quatre Viſirs, fit ſigne au cinquiéme de parler à ſon tour. Ce Viſir ſe nommoit Carchenas, c'eſt-à-dire, intelligent. Le Roi, qui avoit une confiance particuliére en lui, le pria de dire avec ſincerité ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît en cette affaire. Declarerons-nous la guerre, ajouta le Roi, propoſerons-nous la paix, ou bien abandonnerons-nous ce climat? Sire, répondit Carchenas, puiſque vous m'ordonnez de parler avec franchiſe, il me ſemble que nous ne devons pas ataquer les Hiboux, parce qu'ils ſont en plus grand nombre que nous. Il faut uſer de prudence; cette vertu à ſouvent plus de part aux grands ſuccès, que la force & les richeſſes.

Que Votre Majeſté, avant de prendre ſa derniére réſolution, conſulte encore ſes Miniſtres; leurs conſeils pouront l'aider à faire réuſſir ſes deſſeins: les fleuves ne ſe groſſiſſent que par les ruiſſeaux. Pour moi, je n'aime ni la guerre, ni les troubles, mais je ne puis ſoufrir qu'on ait la lâcheté de faire des ſoumiſſions. Les gens d'honneur ne doivent

deſirer

desirer une longue vie que pour laisser à la postérité des exemples de vertu dignes d'admiration. Nous ne devons même prendre soin de nos jours, que pour les exposer dans des ocasions où l'honneur nous apele; & il vaudroit mieux n'avoir jamais été, que d'avoir mené une vie obscure. Ainsi je ne conseille pas à Votre Majesté de faire voir de la timidité dans cette conjoncture: mais elle doit prendre un parti devant moins de monde, afin que les énemis ne puissent être informés de ses desseins.

Un des autres Ministres interrompit en cet endroit Carchenas, & lui dit: A quoi pensez-vous? Pourquoi se tiénent les Conseils, si ce n'est pour délibérer entre plusieurs des affaires importantes? Et pourquoi voulez-vous qu'une délibération de cette consequence se fasse dans un Cabinet où il n'y aura personne. Les affaires des Rois, repliqua Carchenas, ne sont pas comme celles des Marchands, qui se communiquent à toute la société; les secrets des Princes ne peuvent être découverts que par leurs Conseillers, ou par leurs Ambassadeurs. Que savez-vous s'il n'y a point ici des Espions qui nous écoutent, pour raporter à nos énemis ce que nous résoudrons, qui sur leur raport, ou préviendront nos entreprises, ou du-moins les déconcerteront.

Les Sages disent: Si vous voulez avoir un secret, tenez le secret; autrement vous vous mettrez au hasard d'être trahis comme le Roi de Quechmir. Birouz, qui étoit fort-curieux, obligea Carchenas de lui raconter cette avanture.

FABLE II.

LE ROI ET SON FAVORI.

Dans la ville de Quechmir régnoit autrefois un Roi qui étoit auſſi juſte que puiſſant. Ce Prince avoit un Favori à qui il avoit donné toute ſa confiance. Il ne pouvoit vivre ſans lui, tant il en étoit infatué. Mais il s'en faloit beaucoup qu'il aimât autant ſon Prince qu'il en étoit aimé: ſes bontés flatoient ſa vanité & ſon ambition ſans toucher ſon cœur. Un jour ce Monarque conçut de ſi violens ſoupçons de la fidélité de ce Favori qu'il réſolut de le faire mourir; diſſimulant toutefois ſon deſſein, parce qu'il ne vouloit pas agir avec précipitation, il ſe retira dans ſon apartement, où il paſſa la nuit dans une rêverie fort-déſagréable.

Le matin il alla donner audience à ſon peuple; & après avoir donné à ſes ſujets la ſatisfaction qu'ils demandoient, il entra dans ſon cabinet. Là il fit venir ſon Viſir & lui découvrit le deſſein qu'il avoit de faire empoiſonner cet ingrat. Le Viſir en ayant apris les raiſons, les aprouva, promit de garder le ſecret, & puis ſe retira chez lui. Il trouva ſon Fils dans une grande triſteſſe; il lui en demanda la cauſe. Mon Pére, lui répondit-il, le Mignon du Roi m'a maltraité ſans raiſon: cela me fâche; & ſi je ne m'en vange point, je vous aſſure que ce n'eſt pas manque de bonne volonté. Conſolez-vous, mon Fils, reprit le Viſir, vous en ſerez bientôt délivré.

Com-

Comme les enfans sont curieux, le Fils pressa tant son Pére de lui aprendre de quelle maniére il seroit vangé de son enemi, qu'il fut assez foîble pour lui réveler le dessein du Roi. Il s'engagea par serment de ne le découvrir à personne: mais une heure ou deux après l'Eunuque du Favori du Roi étant venu voir le Fils du Visir, pour le consoler, il lui dit qu'il faloit soufrir les défauts de son prochain. Bientôt, interrompit il, avec un visage riant, bientôt je ne le craindrai plus.

Il le pressa tellement de s'expliquer, qu'il ne put s'en défendre; il lui raconta tout ce que lui avoit dit son Pére, après lui avoir aussi fait jurer qu'il garderoit inviolablement le secret. Mais l'Eunuque ne l'eut pas plutôt quité, que croyant être plus obligé de trahir son serment, que de le garder, il alla trouver son Maître, & lui fit part de la résolution violente que ce Prince avoit prise contre lui. Il n'en falut pas davantage pour le déterminer à tout tenter pour prévenir le Roi. Il envoya aussitôt chercher quelques-uns de ses plus fidéles amis, avec lesquels il prit de si bonnes mesures, que le lendemain on trouva le Roi mort dans son lit.

Vous voyez par cette Histoire, continua Carchenas, que les Rois ne doivent découvrir leurs secrets qu'à des gens dont ils ont éprouvé la discrétion & la fidélité. Mais quel secret encore, dit Birouz, importe-t-il le plus de cacher? Sire, repartit Carchenas, il y en a de telle nature, que les Rois ne les doivent confier qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire, les tenir si cachés que personne ne les puisse découvrir. Il y en a d'autres qu'ils peuvent communiquer aux

Miniſtres fidéles, ſur leſquels ils les doivent conſulter. Birouz trouvant ce que diſoit Carchenas fort-judicieux, s'enferma dans ſon cabinet avec lui, & avant de parler de l'affaire dont il s'agiſſoit, il le pria de lui dire la funeſte origine de la haîne des Corbeaux & des Hiboux. Sire, répondit Carchenas, une ſeule parole a produit cette inimitié, dont nous venons d'éprouver de ſi cruels effets.

FABLE III.

DE L'ORIGINE DE LA HAINE DES CORBEAUX ET DES HIBOUX.

Un jour une troupe d'Oiſeaux s'aſſembla pour ſe choiſir un Roi. Chaque eſpéce prétendoit à la Couronne. Enfin il y en eut pluſieurs qui donnérent leurs voix au Hibou: mais les autres ne voulant pas obéïr à un ſi laid Animal, rompirent la diéte, & ſe jetérent les uns ſur les autres avec tant de furie, qu'il y en eut quelques uns de tués. Le combat auroit duré plus long tems, ſi pour le faire ceſſer, un Oiſeau ne ſe fût aviſé de crier aux combattans, qu'ils s'arrêtaſſent, & qu'il voyoit venir un Corbeau, qu'il faloit prendre pour juge. Tous les Oiſeaux y conſentirent unanimement; & quand le Corbeau fut arrivé, & qu'il eut apris le ſujet de la querelle, il leur parla de cette ſorte: Etes-vous fous, Meſſieurs, de vouloir prendre pour votre Roi, un Oiſeau qui traîne avec lui tous les malheurs enſemble? Voulez-vous mettre une Mouche à la place d'un Griffon? Que ne choiſiſſez-vous plutôt un Faucon qui a du courage & de l'adreſſe; ou bien un Pan, dont le port eſt ſi majeſtueux? Pourquoi n'é-

n'élevez-vous pas plutôt ſur le trône un Aigle, dont l'ombre eſt ſi heureuſe, qu'elle fait les Rois; ou enfin un Griffon, qui par le ſeul bruit de ſes ailes fait trembler les montagnes?

Quand ces Oiſeaux que je viens de nommer, ne ſeroient pas au monde, il vaudroit encore mieux vivre ſans Roi, que de vous rendre ſujets d'un Animal auſſi afreux que le Hibou: car outre qu'il a la mine d'un Chat, il n'a point d'eſprit; & ce qui eſt inſuportable, c'eſt que malgré ſa mauvaiſe mine, il eſt orgueilleux, & enfin ce qui le doit rendre mépriſable à vos yeux, c'eſt qu'il haït la lumiére de ce beau Corps qui anime toute la nature. Quitez donc, Meſſieurs, un deſſein qui vous eſt ſi préjudiciable, procédez à l'élection d'un autre Roi, & ne faites rien dont vous puiſſez vous repentir. Choiſiſſez un Roi qui vous ſoulage dans vos beſoins. Souvenez-vous de ce Lapin, qui ſe diſant Ambaſſadeur de la Lune, chaſſa les Elephans de ſa patrie.

FABLE IV.

LES ELEPHANS ET LES LAPINS.

Il arriva une année de ſéchereſſe dans le pays des Eléphans, aux Iles de Rad (c'eſt-à-dire Vent) de maniére qu'étant tous preſſés par la ſoif, & ne pouvant trouver de l'eau, ils s'adreſſérent à leur Roi, & le priérent d'y mettre ordre, s'il ne les vouloit voir tous périr. Le Roi commanda auſſi-tôt de chercher par-tout, & enfin on découvrit une ſource d'eau vive à laquelle les Anciens avoient donné le nom de Chaſchmamach, c'eſt-à-dire, Fontaine de

la Lune. Le Roi vint ſe camper avec toute ſon Armée aux environs de cette Fontaine. La venue des Eléphans mit au déſeſpoir un grand nombre de Lapins, qui avoient là leur Garêne, parce que les Eléphans à chaque pas qu'ils feſoient, écraſoient quelque Lapin.

Un jour les Lapins s'aſſemblérent, allérent trouver le Roi, & le ſuplierent, de les délivrer de cette opreſſion. Je ſais bien, leur répondit le Roi, que je ne ſuis ſur le trône que pour le bien & le ſoulagement de mes ſujets: mais vous me demandez une choſe qui paſſe mes forces: néanmoins ſongez à quelque expédient entre vous autres, & j'emploierai tout mon pouvoir pour le faire réuſſir.

Un Lapin ruſé voyant le Roi embaraſſé & fort touché de la peine dans laquelle il voyoit ſon peuple, s'avança & lui dit: Sire, Votre Majeſté agit en Roi juſte, quand le ſoin de notre repos vous inquiéte, & lorſque vous nous donnez la liberté de dire nos avis, cela m'inſpire la hardieſſe de vous faire part d'une invention qui me vient dans l'eſprit pour chaſſer de ce pays les Elephans. Sire, pourſuivit-il, permettez que j'aille en qualité d'Ambaſſadeur trouver le Roi des Eléphans, & je conſens que vous me donniez quelqu'un qui m'acompagne; & qui vous puiſſe raporter tout ce qui ſe paſſera.

Non, lui répondit obligeâment le Roi, je ne veux pas qu'on obſerve vos actions, car je vous crois fidéle; allez ſeulement & faites tout ce que vous jugerez à propos; ſouvenez-vous ſeulement qu'un Ambaſſadeur eſt la langue d'un Roi; il faut que ſes

diſcours

discours soient pesés, & ses paroles aussi nobles que son maintien, qui représente la personne du Maître. On doit choisir pour Ambassadeurs les plus savans hommes de l'Etat.

J'ai ouï dire qu'un des plus grands Monarques du monde se déguisoit & se fesoit son propre Ambassadeur. Pour remplir dignement ce caractére, voici les qualités qu'il faut avoir: De la fermeté, de l'éloquence, & des lumiéres d'une étendue infinie. Un esprit violent n'est pas propre pour cet emploi. Plusieurs Ambassadeurs par une parole rude ont causé du trouble dans un Royaume, & d'autres par une parole douce & agréable ont réuni d'irreconciliables énemis. Sire, dit le Lapin, si je ne suis pas doué de toutes les qualités dont Votre Majesté vient de parler, je tâcherai du moins de les affecter.

Ayant dit cela, il prit congé du Roi, & alla vers les Eléphans; mais avant d'y arriver, il pensa que s'il se mêloit parmi eux, il pouroit bien en être écrasé, comme ses Camarades: c'est pourquoi il monta sur une bute, d'où il apela le Roi des Eléphans, qui n'étoit pas loin de là. Je suis, lui dit-il, Ambassadeur de la Lune, écoutez ce que j'ai à vous dire de sa part. Vous savez que la Lune est une Déesse dont le pouvoir n'est point limité, & qu'elle haît sur-tout le mensonge. Le Roi des Eléphans eut grande peur en l'entendant parler de la sorte, & lui dit d'exposer le sujet de son Ambassade. La Lune, reprit le Lapin, m'envoie ici pour vous dire que quiconque s'enorgueillit de sa grandeur, & méprise les petits, mérite la mort. Vous ne vous

étes point contenté d'oprimer les petits, vous avez eu la témérité de troubler une Fontaine consacrée à la Lune, où tout est pur: je vous avertis de vous en corriger, autrement vous serez infailliblement puni. Si vous n'ajoutez pas foi á mes paroles, venez voir la Lune dans sa Fontaine, & puis retirez-vous.

Le Roi des Eléphans demeura fort-étonné de ce discours, & alla aussi-tôt à la Fontaine, dans laquelle il vit effectivement la Lune, à cause que l'eau étoit fort claire. Le Lapin dit à l'Eléphant: Prenez de l'eau pour vous laver & faire votre adoration. L'Eléphant en prit, mais il troubla l'eau, de maniére que la Lune disparut. O méchant! dit alors le Lapin, vous vous étes aproché de la Fontaine avec trop peu de respect: ce qui est cause que la Déesse est irritée. Retirez vous promtement d'ici avec toute votre Armée, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur. Le Roi des Eléphans fut effrayé de cette menace, & commanda en tremblant à toute son Armée de décamper: ce qu'elle fit. Ainsi les Lapins furent délivrés de leurs énemis par l'adresse d'un de leurs Compagnons.

Je n'ai cité cet exemple, que pour vous montrer qu'il faut que vous fassiez choix d'un Roi prudent & habile, qui vous assiste dans vos adversités, & non pas d'un Hibou, qui n'a ni valeur ni esprit. Il n'a seulement que de la malice, qui vous sera funeste, comme le fut un Chat à une Perdrix, qui le pria de juger un diférent qu'elle avoit avec un autre oiseau.

FABLE V.

LE CHAT ET LA PERDRIX.

Il y a quelque tems, continua le Corbeau, que j'avois fait mon nid sur un arbre, auprès duquel il y avoit une Perdrix de belle taille & de bonne humeur. Nous liames un commerce d'amitié, & nous nous entretenions souvent ensemble. Elle s'absenta, je ne sais pour quel sujet, & demeura si long tems sans paroître, que je la croyois morte: néanmoins elle revint, mais elle trouva sa maison ocupée par un autre oiseau: elle le voulut mettre dehors, mais il refusa d'en sortir, disant que sa possession étoit juste. La Perdrix de son côté prétendoit rentrer dans son bien, & tenoit cette possession de nulle valeur: je m'employai inutilement à les acorder. A la fin la Perdrix dit: Il y a ici près un Chat très-dévot; il jeûne tous les jours, ne fait mal à personne, & passe les nuits en priere: nous ne saurions trouver un Juge plus équitable. L'autre oiseau y ayant consenti, ils allérent tous deux trouver ce Chat de bien. La curiosité de le voir m'obligea de les suivre. En entrant je vis un Chat debout très-atentif à une longue priére sans se tourner de côté ni d'autre: ce qui me fit souvenir de ce vieux Proverbe, *que la longue oraison devant le monde est la clé de l'Enfer.* J'admirai cette hipocrisie, & j'eus la patience d'atendre que ce vénérable personnage eut fini sa priére. Après cela la Perdrix & sa Partie s'aprochérent de lui fort respectueusement & le supliérent d'écouter leur diférent, & de les juger suivant sa justice ordinaire.

Le Chat fesant le discret, écouta le plaidoyé de l'Oiseau, puis s'adressant à la Perdrix: Belle fille, m'amie, lui dit-il, je suis vieux, & n'entends pas de loin: aprochez-vous, & haussez votre voix, afin que je ne perde pas un mot de tout ce que vous me direz. La Perdrix & l'autre Oiseau s'aprochérent aussi-tôt avec confiance, le voyant si devot; mais il se jeta sur eux, & les mangea l'un & l'autre.

Vous voyez par cet exemple, qu'il ne faut jamais se fier aux trompeurs; & par consequent défiez-vous du Hibou, qui ne vaut pas mieux que ce Chat dont je viens de vous parler. Les Oiseaux persuadés que le Corbeau avoit raison, ne songerent plus au Hibou, qui se retira, méditant de se venger du Corbeau, pour lequel il conçut une haîne que le tems n'a fait depuis que fortifier.

Voilà, Sire, poursuivit Carchenas, la cause de cette inimitié qui est entre nous & les Hiboux. Venons présentement, dit le Roi des Corbeaux, aux mesures que nous devons prendre pour réparer l'afront que j'ai reçu. Carchenas, après avoir donné quelques louanges au Roi, reprit ainsi la parole: Sire, je ne suis point de l'avis de vos autres Visirs, qui veulent la guerre, ou la fuite, ou une honteuse paix. Il faut suivre cette maxime: Quand la force nous manque, on doit avoir recours aux artifices, & tromper l'énemi, en lui suposant une chose pour une autre, comme vous l'allez voir par cet exemple.

FA-

FABLE VI.

LE DERVICHE ET LES QUATRE VOLEURS.

Un Derviche avoit acheté un veau gras, dans le dessein d'en faire un sacrifice. Il l'avoit lié d'une corde, & le tiroit vers son Monastére. Quatre vôleurs qui l'aperçurent, eurent envie de l'avoir: mais ils n'osoient le lui ôter de force, parce qu'ils étoient trop près de la ville. Ils se servirent de ce stratagême: Ils se séparérent; & comme s'ils fussent venus de divers endroits, ils abordérent l'un aprés l'autre le Derviche, qu'ils connoîssoient pour un innocent. Le premier d'entre eux lui dit: Pere! où menez vous ce Chien? Le second venant d'un autre côté, lui cria: Vénérable Vieillard! où avez-vous pris ce Chien? Et enfin le troisiéme lui ayant demandé, s'il vouloit aller à la chasse avec ce beau Chien, ce pauvre Moine commençoit à douter que le veau qu'il menoit fût un veau. Le quatriéme Vôleur acheva de lui troubler l'esprit, en lui disant: Parlez, mon Révérend Pere, combien avez-vous acheté ce Chien? Le Derviche ne pouvant s'imaginer que quatre personnes qui paroîssoient venir de différens lieux, se trompassent, crut que le Marchand qui lui avoit vendu le veau, étoit un Sorcier, qui lui avoit fasciné la vue; de maniére que refusant d'ajouter foi au raport de ses yeux, il demeura persuadé que le veau étoit un Chien; & retournant sur ses pas pour obliger le Marchand à lui rendre son argent, il laissa le veau, que les Vôleurs enmenérent.

Sire,

Sire, dit Carchenas, Votre Majesté voit par cette avanture, que ce qui paroît ne pouvoir être exécuté par la force, le peut être par l'adresse. Mais, interrompit le Roi, quelle invention trouverons-nous pour nous venger des Hiboux? Que Votre Majesté, repartit Carchenas, se repose sur moi du soin de sa vengeance. Commandez seulement, ajouta-t-il, qu'on m'arrache toutes mes plumes, & qu'on me laisse tout sanglant sur cet arbre. Ce ne fut pas sans peine que le Roi Birouz donna un ordre qui lui sembloit cruel; cependant il le donna, & alla avec son armée atendre Carchenas dans le lieu que cet affectionné Visir lui avoit marqué.

Cependant la nuit vint, & les Hiboux fiers de la victoire qu'ils avoient remportée la nuit précédente, revinrent pour achever la destruction de l'odieuse espéce des Corbeaux. Mais qu'ils furent étonnés, lorsqu'ils ne trouvérent point l'énemi qu'ils vouloient surprendre! Ils le cherchoient inutilement de tous côtés, lorsqu'ils entendirent une voix plaintive: c'étoit Carchenas qui se plaignoit au pié d'un arbre. Le Roi des Hiboux s'aprocha de lui, & lui demanda de quelle naissance il étoit, & quel rang il tenoit à la Cour de Birouz. Carchenas ayant satisfait à toutes ses demandes: J'ai bien ouï parler de vous, lui répondit le Roi des Hiboux: mais dites-moi où sont les Corbeaux? Helas! dit Carchenas, l'état où je suis vous fait assez connoître que je ne puis vous l'aprendre. Quel crime, reprit Chabahang, avez-vous commis, pour être dans un si déplorable état? Les méchans Corbeaux, repartit Carchenas, sur un léger soupçon m'ont traité de la sorte. Après la défaite de notre armée, poursuivit-il, le

Roi

Roi Birouz aſſembla ſon Conſeil, pour trouver les moyens de ſe venger d'un ſi ſanglant affront. Après avoir ouï les diférens avis de quelques uns de ſes Viſirs, il m'ordonna de dire le mien : Je lui repréſentai avec trop de franchiſe que vous étiez non ſeulement ſupérieurs en nombre, mais encore plus aguerris, & plus vaillans que nous; & par conſéquent qu'il faloit demander la paix, & l'accepter à quelques conditions que vous nous la voulussiez accorder. Le Roi ſe mit en colere contre moi: Traître, me dit-il, en mépriſant ainſi mes forces, me veux-tu faire craindre mes énemis? Et puis s'imaginant que je méditois de me venir rendre à votre Majeſté, il ordonna qu'on me mît dans l'état où vous me voyez.

Après que Carchenas eut achevé ce diſcours, le Roi des Hiboux demanda à ſon premier Viſir ce qu'il faloit faire de Carchenas? Il faut répondit le Viſir, le délivrer de ſes peines, en lui ôtant la vie & ne ſe point fier à ſes paroles, qui peuvent être perfides. D'ailleurs, Sire, ſouvenez-vous de ce vieux Proverbe, *plus de morts, moins d'énemis* Carchenas repliqua triſtement à ce conſeil, qui n'étoit mauvais que pour lui: Viſir, mon mal me tourmente aſſez, je vous prie de ne le point augmenter par ces menaces. Le Roi des Hiboux qui ſe ſentoit pour Carchenas quelque pitié, s'adreſſa au ſecond Viſir, & lui dit de parler. Ce Viſir ne fut pas de l'avis du premier. Sire, dit-il au Roi, je ne conſeillerai point à Votre Majeſté de faire mourir ce perſonage. Les Rois doivent aſſiſter les foibles, & ſecourir ceux qui ſe jétent entre leurs bras. Outre cela, pour-

fui-

ſuivit-il, on peut quelquefois ſe ſervir utilement de ſes ennemis, comme ce Marchand, dont je vais raconter l'Hiſtoire à Votre Majeſté.

FABLE VII.

D'UN MARCHAND, DE SA FEMME ET D'UN VOLEUR.

Un Marchand riche, mais laid & fort-déſagréable de ſa perſonne, avoit une Femme belle & vertueuſe. Il l'aimoit paſſionnément; & elle aucontraire le haïſſoit, de maniere que ne pouvant le ſouffrir, elle feſoit lit à part. Une nuit il entra un Vôleur dans leur chambre: le Mari étoit endormi; mais la Femme qui ne l'étoit pas, apercevant le Vôleur, fut ſaiſie d'une telle crainte, qu'elle courut embraſſer ſon Mari. Il ſe réveilla, & fut ſi tranſporté de joie de voir ce qu'il aimoit entre ſes bras, qu'il s'écria: Miſéricorde! A qui dois-je un bonheur ſi rare! j'en voudrois bien ſavoir l'auteur, pour l'en remercier. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il vit le Vôleur. O que tu ſois le bien venu! lui dit-il, prends tout ce qu'il te plaira: je ne ſaurois aſſez te payer le bon ſervice que tu viens de me rendre.

On voit par cet exemple que nos énemis nous ſervent quelquefois à obtenir des choſes dont nous avons inutilement recherché la poſſeſſion avec le ſecours de nos amis. Ainſi ce Corbeau pouvant nous être utile, il faut lui conſerver la vie: c'eſt à quoi je conclus. Le Roi interroge un troiſiéme Viſir, qui répondit: Sire, non ſeulement on ne doit

pas

pas faire mourir ce Corbeau, mais il faut même le careſſer, & l'obliger par des bienfais à nous rendre quelque important ſervice. Les Sages eſſaient toujours d'atirer quelqu'un de leurs énemis, pour s'en ſervir contre les autres & enfin pour profiter de leurs diviſions. La diſpute que le Diable eut avec un Vôleur, fut cauſe qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre nuire à un Derviche très-vertueux. Chabahang ayant ſouhaité d'entendre cette Fable, le Viſir la raconta de cette maniére.

FABLE VIII.

D'UN DERVICHE, D'UN VOLEUR, ET DU DIABLE.

Aux environs de Babïlone il y eut autrefois un Derviche qui vivoit en vrai ſerviteur de Dieu. Il ne ſubſiſtoit que des aumones qu'il recevoit, & au-reſte il s'étoit abandonné à la Providence, ſans s'intriguer des choſes du monde. Un jour un de ſes amis lui envoya un Bœuf gras: un Larron le voyant conduire, réſolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. En allant au Couvent, il rencontra le Diable déguiſé en homme. Il lui demanda qui il étoit, & ou il alloit. Le Diable répondit: Je ſuis le Démon, qui ai pris la forme que vous voyez, & je vais à ce Monaſtére, pour tuer le Moine qui y demeure, parce que ſon exemple me nuit beaucoup, en rendant pluſieurs méchans, hommes de bien. Je veux, continua-t-il, l'aſſaſſiner, puiſque juſqu'ici mes tentations ont été inutiles. Mais vous, dites-moi auſſi qui vous étes, & où vous allez. Je ſuis, repliqua le Larron, un inſigne Vôleur, & je vais à

ce Monaſtére, comme vous, pour dérober un Bœuf gras, qui a été donné au Moine que vous voulez tuer. Je ſuis bien-aiſe, reprit le Diable, que nous ſoyons tous deux de la même humeur, & que nous ayions deſſein l'un & l'autre de faire du mal à ce Moine.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la ſorte ils arrivérent au Couvent. La nuit étoit déja un peu avancée; le Derviche avoit fait ſes priéres ordinaires, & s'étoit couché. Le Vôleur & le Diable ſe préparoient à faire leur coup, quand le Vôleur dit en lui-même: Le Diable fera crier le Moine en le tuant, ſi bien que les voiſins viendront aux cris, & m'empêcheront de dérober le Bœuf. Le Démon de ſon côté raiſonnoit en lui-même de cette ſorte: Si le Vôleur va pour prendre le Bœuf avant que j'aie exécuté mon deſſein, le bruit qu'il fera en ouvrant la porte, éveillera le Moine qui ſe tiendra ſur ſes gardes. C'eſt pourquoi il dit au Larron: Laiſſe-moi tuer premiérement le Derviche, & puis tu déroberas le Bœuf à ton aiſe. Atends plutôt que je l'aie pris, répondit le Vôleur, après cela tu aſſaſſineras le Moine. L'un ne voulant point céder à l'autre, ils ſe querellerent, & en vinrent enfin aux mains. Le Vôleur ne ſe ſentant pas le plus fort, ſe mit à crier au Derviche: Bon homme, voici un Démon qui veut te tuer. Le Diable ſe voyant découvert, s'écria: Au Vôleur, qui veut dérober le Bœuf! Le Moine ſe réveillant à ces cris, apela ſes voiſins: ce qui obligea le Vôleur & le Diable de prendre la fuite. Ainſi le Moine ſauva ſa vie & ſon Bœuf.

Le

Le premier Visir ayant ouï conter cette Fable, prit la parole, & dit au Roi : Sire, je crains fort que Votre Majesté ne se laisse tromper par les paroles artificieuses de ce Corbeau, & qu'elle n'éprouve le sort du Singe, qui fut la victime des perfidies d'un Renard. Contez-nous cette avanture, dit Chabahang.

FABLE IX.

LE SINGE ET LE RENARD.

Sire, continua le Visir, un Renard des plus rusés & des plus malins de tout son voisinage, brûloit de se vanger d'un Singe qui lui avoit joué un tour de son métier. Mais il dissimula adroitement, & pour mieux couvrir son jeu, il se mit à le flater & à lui faire mille offres de services. Il sut si bien s'insinuer dans son esprit, que le Singe charmé de ses maniéres soumises & respectueuses, crut de bonne foi qu'il agissoit sincérement, & lui donna toute sa confiance.

Le Renard ravi de voir que le Singe prenoit le change, le mena un jour proche d'un puits très-profond, & lui dit qu'un riche Laboureur de la contrée y avoit caché une quantité prodigieuse de noix, de noisettes, d'amandes & d'autres fruits exquis; que s'il plaisoit à sa Seigneurie, il lui aideroit à s'emparer de ces provisions; qu'elles lui serviroient à passer agréablement l'Hivèr. Le Singe curieux de voir ce trésor, saute aussi-tôt sur le rebord du puits, mais à peine s'étoit-il baissé pour le considérer, que le Renard le poussa si rudement, qu'il y tomba la tête devant, Les & s'y noya.

 Sire,

Sire, ajouta le Visir, cet exemple vous montre qu'il ne faut pas se laisser gagner par de belles paroles. Les enemis, quand ils ne peuvent parvenir à leurs fins par la force, ont recours aux artifices, & s'humilient pour tromper. Carchenas en cet endroit s'écria: O vous, qui me rendez le but de vos fléches! pourquoi dites-vous tant de choses inutiles, pour augmenter mon mal? Quelle aparence de perfidie trouvez-vous dans une personne blessée comme je le suis? Quel fou voudroit soufrir tant de mal, pour faire du bien à un autre? C'est, repartit le Visir, en quoi consiste ta finesse: la douceur de la vengeance que tu médites, te fait dévorer patiâment l'amertume de tes douleurs. Tu veux te rendre recommandable, comme ce Singe qui sacrifia sa vie au salut de sa patrie. Je conjure le Roi d'écouter cette Histoire.

FABLE X.

LES SINGES ET LES OURS.

Un grand nombre de Singes demeuroit dans un pays rempli de toute sorte de fruits, & fort-agréable. Un Ours passant par-là, & considérant la beauté de ce séjour, & la douce vie des Singes, dit en lui-même: Il n'est pas juste que ces petits animaux soient si heureux, pendant que je cours les bois & les montagnes pour trouver de quoi manger. En même tems il alla vers les Singes, & en tua quelques-uns dans son dépit. Mais ils se jeterent tous sur lui; & comme ils étoient en très-grand nombre, ils le mirent tout en sang: de façon qu'il n'eut pas peu de peine à se sauver.

Ainsi puni de sa témérité, il gagna un montagne, où il fit tant de cris, qu'il atira une troupe d'Ours, à qui il raconta son avanture. Ils se moquérent tous de lui. Tu ès bien poltron, lui dirent-ils, de te laisser batre par ces petits animaux. Il ne faut pas toutefois soufrir cet affront, & nous devons nous en vanger pour l'honneur de la Nation. Effectivement à l'entrée de la nuit ils descendirent tous de la montagne, & alérent fondre sur les Singes, qui ne songeoient à rien moins qu'à cette irruption. Ils étoient tous retirés, & prenoient leur repos, lorsqu'ils furent envelopés par les Ours, qui en tuérent une partie: le reste se sauva en désordre. Ce lieu plut tellement aux Ours, qu'ils le choisirent pour leur demeure. Ils prirent pour Roi celui d'entre eux qui avoit été si maltraité; & après cela ils se mirent à manger les provisions que les Singes avoient amassées.

Le lendemain, au point du jour, le Roi des Singes qui ne savoit rien de tout ce désordre, parce qu'il étoit à la chasse depuis deux jours, en revenant au logis, rencontra plusieurs Singes estropiés, qui lui racontérent ce qui s'étoit passé le jour précédent. Le Roi à cette fâcheuse nouvelle se mit à pleurer, & à regretter le beau trésor qu'il avoit perdu, accusant le Ciel d'injustice, & la fortune d'inconstance. Outre cela ses sujets le pressoient de se venger; de maniére que ce pauvre Roi ne savoit de quel côté se tourner. Parmi tous ces Singes qui s'étoient ralliés, il y en avoit un nommé Maimon, qui étoit un des plus subtils, & des plus savans de

la Cour, & le Favori du Roi; celui-ci voyant ſon Maître triſte & ſes Compagnons conſternés, s'avança, & leur dit: Ceux qui ont de l'eſprit, ne s'abandonnent jamais au déſeſpoir, qui eſt un arbre qui ne porte que de mauvais fruits; la patience au contraire fournit mille inventions pour ſortir des plus fâcheux embarras. Le Roi, que ce diſcours rendit plus tranquile, dit à Maimon: Comment pourons-nous avec honneur nous tirer d'une ſi dangereuſe affaire? Maimon ſuplia Sa Majeſté de lui donner une audience ſecréte; & après l'avoir obtenue, il parla en ces termes.

Sire, ma Femme & mes Enfans ont été maſſacrés par ces Tyrans: jugez de ma douleur, de me voir privé pour jamais des douceurs que je goûtois au milieu de ma famille. Je ſuis réſolu de mourir pour terminer mes déplaiſirs; mais je veux que ma mort ſoit funeſte à mes énemis. O! Maimon, dit le Roi, on ne ſouhaite de ſe venger de ſes énemis, que pour ſe procurer du repos, ou une ſatisfaction d'eſprit; mais quand vous ſerez mort, que vous importe que le monde ſoit en guerre ou en paix? Sire, reprit Maimon, dans l'état où je ſuis la vie m'étant inſuportable, je l'immole avec plaiſir au bonheur de mes Compagnons. Toute la grace que je demande à Votre Majeſté, c'eſt de vous ſouvenir de ma généroſité, quand vous ſerez rétabli dans vos Etats.

Commandez, ajouta-t-il, qu'on m'arrache les oreilles & les dents, qu'on me coupe les piés, puis qu'on m'abandonne la nuit dans le coin de la

forêt

forêt où nous étions logés. Retirez-vous, Sire, avec ce qui vous reste de Sujets, éloignez-vous d'ici de deux journées, & la troisiéme vous pourez revenir à votre Palais, parce que les énemis n'y seront plus. Le Roi fit avec douleur exécuter ce que Maimon desiroit, & le laissa dans le bois, où il ne cessa toute la nuit de faire les plaintes du monde les plus touchantes.

Le jour étant venu, le Roi des Ours qui avoit ouï la voix de Maimon, s'avança pour voir ce que c'étoit; & voyant le pauvre Singe en cet état, il en fut touché de compassion, malgré son humeur cruelle, & lui demanda qui l'avoit maltraité de la sorte, qui il étoit. Maimon jugeant par ses aparences que c'étoit le Roi des Ours qui lui parloit, le salua, & lui dit: Sire, je suis le Visir du Roi des Singes, j'étois allé à la chasse avec lui, & à notre retour ayant apris les ravages que Votre Majesté a faits dans nos maisons, il me tira en particulier, pour me demander ce que je croyois qu'il y eût de meilleur à faire dans cette conjoncture. Je lui répondis, sans balancer, qu'il faloit nous mettre sous votre protection pour vivre en repos. Le Roi mon Maître dit là-dessus beaucoup de choses indécentes de Votre Majesté: ce qui fut cause que je pris la hardiesse de lui représenter que vous étiez un Roi couvert de gloire & plus puissant que lui.

Il fut tellement irrité de mon audace, qu'il me fit mettre à l'heure même dans l'état où vous me voyez; & puis il me dit d'un air furieux: Vas avec mes énemis,

puisque tu tiens leur parti; je verrai comme ils te vengeront. Après cela il me fit porter en cet endroit. Maimon n'eut pas plutôt achevé ce discours qu'il se mit à repandre des larmes en si grande abondance, que le Roi des Ours en fut atendri & ne put s'empêcher de pleurer aussi. Il demanda à Maimon où étoient les Singes? Dans un desert, nommé Mardazmai, répondit-il, où ils amassent une puissante armée; & je ne doute pas que vous ne les voyiez bien-tôt venir à vous. Le Roi des Ours effrayé de cette nouvelle, interrogea Maimon sur les moyens de se garantir des entreprises des Singes.

Que Votre Majesté, repartit Maimon, ne les craigne point; si je n'avois pas les piés rompus, je m'en irois avec une troupe de vos gens, & mettrois en fuite toutes ces Guenons. Je ne doute pas, dit le Roi, que vous ne sachiez les avenues de leur camp; conduisez-nous où ils sont, nous vous en serons obligés, & nous vous vengerons de leur barbarie Cela est impossible, repliqua Maimon, parce que je ne puis marcher. Il y a reméde à tout, repartit le Roi, & je trouverai bien une invention pour vous conduire. En même tems il apela son Armée, & lui commanda de se tenir prête à partir, & en état de combatre. Ils obeïrent tous, & attachérent Maimon, pour leur servir de guide, sur la tête d'un des plus grands Ours.

Maimon les conduisit dans le désert de Mardazmai, où il soufloit un vent empoisonné, & où la chaleur étoit si grande qu'on n'y voyoit aucun animal; quand les Ours furent entrés dans ce dange-

reux

reux défert, Maimon pour les y engager plus avant, les preffoit, difant: Allons vîte pour les furprendre avant le jour. Ils marchérent toute la nuit; mais le lendemain ils furent bien-étonnés de fe trouver dans un lieu fi funefte. Non feulement ils ne virent paroître aucun Singe, mais ils s'aperçurent que le Soleil avoit échaufé l'air de telle forte, que les oifeaux qui y voloient, tomboient tous grillés; & le fable y étoit fi brûlant, que les piés des Ours étoient tous rôtis. Alors le Roi dit à Maimon: En quel défert nous avez-vous amené, & quel tourbillon enflamé vois-je venir à nous? Le Singe voyant qu'ils alloient tous périr, leva le mafque: Tyran, s'écria-t-il, nous fommes dans le défert de la Mort; ce tourbillon qui aproche de nous c'eft-la Mort-même, qui vient te punir de tes tyrannies. Pendant qu'il parloit ainfi, le tourbillon arriva, & les confuma tous.

Deux jours après le Roi des Singes retourna dans fon Palais, comme lui avoit dit Maimon; & n'y trouvant plus les énemis, continua de vivre en paix avec fes Guenons.

Votre Majefté, pourfuivit le Vifir, voit par cet exemple, qu'il ne faut point fe fier aux belles paroles de fes énemis. Il faut que celui-là périffe qui tâche de nous faire périr. Ce difcours mit en colére le Roi des Hiboux qui dit brufquement au Vifir: Pourquoi voulez-vous empêcher que ce pauvre miférable n'éprouve ma clemence? Ne favez-vous pas que vous pouvez tomber dans le malheur qui lui eft arrivé? En même tems il commanda à fes Chirurgiens de panfer Carchenas, & d'en avoir un foin particu-

 lier.

lier. Carchenas ſe gouverna ſi bien, qu'en peu de tems il fut aimé de toute la Cour. Le Roi des Hiboux lui donna ſa confiance, & commença à ne rien faire ſans le conſulter.

Un jour Carchenas harangua le Roi en préſence d'un grand nombre de Courtiſans; & voici ce qu'il dit: Sire, le Roi des Corbeaux m'à maltraité ſi injuſtement, que je ne mourrai point content que je m'en ſois vengé. Il y a long tems que j'en cherche les moyens dans ma tête; mais j'ai ſongé que je ne puis me venger honnêtement ni ſurement, tant que j'aurai la figure d'un Corbeau. J'ai ouï dire à des hommes d'eſprit, que celui qui a été maltraité par un Tyran, s'il fait quelque ſouhait, il faut qu'il ſe mette dans le feu, pendant qu'il y ſera, tous les vœux qu'il fera ſeront exaucés. C'eſt pourquoi je ſuplie Votre Majeſté de me faire jeter dans le feu, afin qu'au milieu des flâmes je demande à Dieu qu'il me change en Hibou; peut-être qu'il exaucera ma priére, alors je ſaurai bien me venger de mon énemi. Le Hibou Viſir qui avoit parlé contre Carchenas étoit en cette aſſemblée, il s'écria: O traître! à quoi tend ce langage? Tu médites une perfidie. Sire, ajouta-t-il, ſe tournant vers le Roi, vous avez beau careſſer ce méchant, il ne changera jamais de naturel.

Le Roi des Hiboux attribuant ces remontrances à la jalouſie qu'il croyoit que le Viſir avoit du Corbeau, n'en fit guére de cas. Cependant Carchenas obſervoit les entrées & les ſorties des Hiboux; & quand il fut parfaitement inſtruit de toutes choſes, il les quita ſecrétement, & retourna vers les Corbeaux.

Il

Il aprit à ſon Roi tout ce qui s'étoit paſſé, & lui dit: Sire, c'eſt maintenant que nous pouvons nous venger de nos énemis. Dans une certaine montagne il y a une caverne où tous les Hiboux s'aſſemblent tous les jours. Elle eſt environnée de bois: Votre Majeſté n'a qu'à commander à ſon Armée de porter une grande quantité de ce bois à l'entrée de cette caverne. Pour moi, je me tiendrai auprès avec du feu que j'aurai pris aux Cabanes des Bergers voiſins, j'allumerai le bois; alors tous les Corbeaux batront des ailes à l'entour, afin de l'allumer davantage: ainſi les Hiboux qui ſortiront ſeront brûlés par les flâmes, & la fumée etoufera ceux qui demeureront.

Ce conſeil plut au Roi des Corbeaux; il ordonna à tout ſon monde de partir; enfin on exécuta ce qu'avoit dit Carchenas, & tous les Hiboux périrent. Sire, continua Pilpai, Votre Majeſté voit par cet exemple, qu'il eſt quelquefois de la prudence de céder à ſon énemi, & qu'il ſe trouve des conjonctures ſi fâcheuſes, qu'on eſt contraint de forcer ſon naturel, & de plier ſous le poids de ſa mauvaiſe fortune. Les gens d'eſprit ont raiſon de dire *que la prudence vaut mieux que la force.* On peut par adreſſe ſe tirer d'un mauvais pas: mais aprenez, s'il vous plaît, qu'il ne faut point ſe fier à ſes énemis, quelques proteſtations d'amitié qu'ils faſſent. Un Serpent ſera toujours Serpent. Ce n'eſt qu'aux vrais amis qu'il faut donner ſa confiance, & il n'y a que leur commerce qui puiſſe nous être utile. Mais où les trouver? Un véritable ami, Sire, eſt un Phénix, d'autant plus difficile à rencontrer qu'il n'eſt peut-être pas dans la nature, & qu'il ne ſubſiſte qu'en idée.

Le monde eſt plein d'eſprits légers, foîbles & inconſtans qui ramènent tout à eux-mêmes, de gens doubles qui ſous le maſque d'amitié tâchent de vous tromper. Tant que les perſonnes de cette étoffe attendent de vous des graces, des faveurs, des bienfaits, ils vous accablent d'honnêtetés, de careſſes, de proteſtations d'une amitié éternelle & d'une fidélité inviolable: ont-ils obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ils vous tournent le dos, & ne vous connoîſſent plus. Ainſi il faut aporter beaucoup de circonſpection dans le choix qu'on veut faire d'un ami, & ne donner ſon eſtime & ſon cœur qu'à des gens d'une probité reconnue & d'une vertu conſommée.

Le Bramine ayant fini ici ſon diſcours, Dabſchelim ſe leva, prit congé de lui, & s'en retourna dans ſes Etats.

FIN.



TABLE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

V.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.



L'HONNETE HOMME.

OU

MAXIMES

MORALES POLITIQUES

ET

CRITIQUES

QUI SE PRATIQUENT DANS LE GRAND-MONDE.

TIREES DES PLUS CELEBRES ECRIVAINS DE CE SIECLE.



à VARSOVIE 1769.
CHEZ
MICHEL GROELL LIBRAIRE
DE LA COUR.



L'HONNETE HOMME.

OU

MAXIMES POLITIQUES, MORALES ET CRITIQUES.

LA crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe; auſſi le commencement du libertinage, c'eſt une eſpéce de mépris qu'on a pour tout ce que Dieu commande.

Ayez toujours un profond reſpect pour tout ce qui regarde la Religion, & une grande horreur pour ces malheureux, qui en font le ſujet de leurs abominables & criminelles plaiſanteries.

Donnez de bonne-heure de bonnes impreſſions de vous, & ſongez que des premiéres démarches que nous feſons en entrant dans le monde, dépend d'ordinaire la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'on a de nous tout le reſte de la vie.

Rien ne reléve davantage la bonne opinion qu'on a des gens, que de voir qu'ils ont des ſentimens humbles, & qu'ils ne s'en font pas trop accroire.

N'ayez aucune liaiſon avec des gens noircis de vices & abymés dans la crapule: leur maladie eſt contagieuſe & ſe communique: rien ne corrompt plus les bonnes mœurs que leurs entretiens.

Il faut qu'un honnête homme mette pour le premier principe de ſa morale, de ne jamais parler à ſon avantage; qu'il ſe perſuade que le deſir d'être loué, donne un grand ridicule; que les perſonnes vaines ſont très-haïſſables, & que leurs meilleurs amis ne les peuvent ſuporter.

Autant qu'il nous ſera poſſible, feſons un bon choix des perſonnes avec qui nous voulons vivre. Le commerce des gens qui ont beaucoup de mérite, eſt une bonne école; ce qu'ils diſent & ce qu'ils font, inſtruit mieux que ne peuvent faire les plus excellens livres: il ne faut pas ſe contenter de les voir, il faut tâcher de les copier.

Pour plaire toujours dans le commerce du monde, la grande régle eſt de ne point ſortir de ſon caractére, & de garder toutes les bienſéances de ſon état.

Si vous voulez vivre en paix avec tout le monde, ne vous mêlez que de vous & de vos affaires: laiſſez aux autres la liberté de vivre ſelon leur caprice, pourvu que vous ne ſoyez pas chargé de leur conduite, & que vous n'en deviez pas répondre au Public.

On ne peut aporter trop de ſoin à faire le choix des perſonnes que nous devons pratiquer. La plupart des hommes s'embarquent dans un commerce ſans réflexion & ſans diſcernement; ils ſe donnent au premier venu, ſans examiner s'il leur convient.

Ne vous propoſez point pour exemple, & ne vous louez jamais vous-même: les louanges qu'on ſe donne, ſonnent mal à l'oreille de ceux qui les entendent, ſur-tout quand la bravoure & la qualité en font la matiére.

Nous

Nous ne devons pas prétendre d'empêcher les gens de parler; mais il ne dépend que de nous de n'en point témoigner de chagrin. Ce n'eſt pas toujours pour nous déplaire, ou pour nous nuire, que les hommes tiénent des diſcours déſobligeans ſur notre chapitre, c'eſt par l'habitude qu'on a dans le monde de dire du mal de ſon prochain.

Faites que l'honneur & la conſcience marchent toujours à la tête de vos deſirs, & ſongez que les biens ceſſent d'être biens quand on peut ſe reprocher qu'on ne les mérite pas.

Il ne faut jamais reprocher aux gens leur ignorance; & même quand on les redreſſe, il faut prendre quelque détour pour épargner leur confuſion.

Les gens qui ſont infiniment relevés au-deſſus des autres par leur rang, ou par leurs emplois, doivent être fort-réſervés ſur la raillerie; ce qu'ils diſent, pique juſqu'au vif. Le reſpect que leur rang inſpire, & les égards que l'on a pour eux, empêchent qu'on ne leur réponde ſur le même ton: cette contrainte fait de la peine.

Il faut qu'un honnête homme ſoit fidéle à ſa parole, & qu'il ne promette jamais ce qu'il n'a pas envie de tenir.

C'eſt le dernier point de l'effronterie, quand on eſt parvenu juſqu'à ne plus rougir de faire le mal, ou à ſe vanter de l'avoir fait.

C'eſt une bêtiſe, ou un excès de complaiſance de louer des miſérables: mais auſſi c'eſt une grande injuſtice de refuſer ſes aplaudiſſemens à ceux qui les méritent.

La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce qu'on nous dit, & que nous ne rêvions pas à d'autres

chofes, quand on nous fait l'honneur de nous parler. Non feulement il ne faut rien dire aux gens, qui leur puiffe déplaire; mais encore il faut leur laiffer entrevoir que ce qu'ils difent nous touche & nous fait plaifir, que nous entrons dans leurs fentimens & qu'il n'y a rien de plus raifonnable.

Souvent la table eft un piége pour furprendre ceux qu'on veut perdre: des perfides viénent manger chez vous pour épier vos paroles, fonder votre cœur, tirer votre fecret & vous trahir.

C'eft une grande injuftice de prodiguer à des gens fans mérite les louanges qui ne font dues qu'aux perfonnes rares: ce vice ne peut être attribue qu'à une flaterie baffe ou à un défaut de jugement.

Que les louanges que vous donnerez à vos amis foient proportionnées: gardez même des mefures felon les lieux où vous vous trouverez: car vous pouriez vous rencontrer avec des perfonnes d'un certain refpect, à qui l'excès de votre encens, quoique bien mérité, pouroit déplaire.

Il ne faut pas que le jeu tiéne lieu d'emploi & occupe le loifir; c'eft une profeffion bien malheureufe que de paffer fa vie à remuer des cartes: il faut regarder le jeu comme un honnête amufement pour fe diftraire de fes occupations plus férieufes.

Souvent les proteftations d'amitié qui fe font à table, ne durent qu'autant que les fumées du vin qu'on y a pris.

La médifance eft le vice des efprits lâches: ces fortes de gens ont toujours dans le cœur je ne fais quoi de bas & de rampant, & jamais la médifance ne fut le partage d'une belle ame.

Sou-

Souvent ce qui réjouit dans un tems est insipide dans une autre occasion : la situation de l'esprit des hommes change de moment en moment ; & il faut connoître sur le visage ce qui se passe dans le cœur, pour ne pas chagriner les gens en voulant les faire rire.

L'envie de nuire aux gens qu'on n'aime pas, fait qu'on s'attache à deterrer tout ce qui peut leur faire de la peine ; & il y en a d'assez malhonnêtes, pour le leur reprocher brutalement en face. Ce procedé est indigne d'un homme d'honneur.

Il est ridicule d'entasser des louanges triviales les unes sur les autres, & de les prodiguer à tous venans : on se rend par-là importun & incommode.

La conversation ne doit point gêner ; mais du moins il faut faire la grace aux personnes qui vous parlent, de répondre a ce qu'ils vous disent.

Ceux qui parlent trop, ou qui font trop de confidences, se font tort à eux mêmes ; ceux qui n'en font point-du-tout, & qui ne disent rien, sont tout-à-fait fatigans.

La pente des hommes est si grande à la médisance, qu'ils ne peuvent presque parler d'un absent, qu'ils ne lui donnent un coup de langue, & souvent sans qu'ils le connoissent.

N'allez pas par le monde avec un esprit préparé : laissez vous conduire au hasard : il arrive presque toujours aux gens qui se font un plan de ce qu'ils doivent dire, qu'ils ne disent jamais bien ce qu'ils doivent dire ; ou qu'ils disent tout le contraire de ce qu'ils vouloient dire.

La naissance illustre couvre ou fait excuser les petites imperfections ; mais elle grossit & met dans une perspective plus évidente les grands défauts.

De toutes les turpitudes, il n'en eſt point de ſi grande dans un Juge, que de ſe laiſſer corrompre à l'attrait de l'argent.

Le commerce des Lettres eſt néceſſaire dans les affaires, & il n'eſt rien de plus doux entre les amis; mais il y faut beaucoup de ſageſſe & de précaution. Les Lettres ſe perdent; elles peuvent être interceptées & cauſer mille fâcheuſes affaires. Sans une correſpondance de la derniére ſureté, je n'écrirois jamais une Lettre, qui ne pût être vue du plus grand de mes énemis.

Quand on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi, pour ſe guérir de ſes foîbleſſes, il faut au moins avoir la diſcrétion de les cacher autant que l'on peut, ſans faire parade de ces ſortes d'affaires. Pourquoi ſe decrier ſoi même de gaieté de cœur? Et que couteroit-il de ſauver au-moins les aparences, pour empêcher le public de crier?

C'eſt une erreur, de ſe perſuader qu'on puiſſe acquérir l'eſtime des hommes par une vie déreglée & des maximes qui ſentent le libertinage.

Ceux qui veulent toujours rire, ne font pas toujours rire les autres: trop de gaieté devient fade.

La belle humeur eſt le charme de la ſociété civile: mais il ne faut pas paſſer les bornes de la bienſéance. Un libertin eſt indigne, par ſon impiété, qu'un honnête homme faſſe amitié avec lui: il faut fuir, il faut abhorrer, il faut avoir en exécration un homme de cette trempe.

Jamais les libertins ne peuvent être de véritables amis; ce ne ſont tout au plus que des amis de table, de bouteille & de débauche, ſur leſquels il n'y a rien à compter.

Le

Le ſilence eſt un remède excellent contre la médiſance: les plaintes, les reproches, les eclairciſſemens ne font que l'aigrir, au-lieu de l'éteindre. On laiſſe en paix un homme qui ne paroît point touché des choſes déſobligeantes qu'on dit de lui. C'eſt une vertu d'un grand mérite, & qui coute peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous diſent des impertinences.

Chacun doit ſe connoître & n'entreprendre que les choſes dans lesquelles il peut réuſſir. Outrer ſes talens & ſon génie, & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'eſt manquer de conduite & de jugement.

Il n'eſt rien de plus injuſte que de haïr un homme, parce qu'il ſe trouve lié d'amitié avec notre enemi.

L'envie eſt de tous les vices celui qu'on pardonne le moins; il marque une foibleſſe d'eſprit & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuſer.

Une trop grande délicateſſe, & un examen trop exact ſur tout ce qui ſe dit & ſur tout ce qui ſe fait, donne mille inquiétudes & mille ſoins.

Quand on eſt aſſez malheureux, pour ſe trouver embarqué avec des eſprits bizarres, le plus court chemin pour avoir la paix, eſt de leur accorder tout ce qu'ils demandent: il vaut mieux relâcher un peu de ſes droits, que de diſputer éternellement.

Il ne faut pas qu'un honnête homme ſe mette en peine de ſe faire au goût du peuple; c'eſt au beau monde & aux gens d'eſprit qu'il doit s'étudier de plaire.

Si l'on veut tirer quelque fruit de la Société civile, & y trouver de l'agrément, il ne faut voir que des perſonnes raiſonables: elles contribuent beaucoup à nous façoner, & l'on prend inſenſible-

ment dans ce commerce une certaine teinture de politeſſe, qui reléve infiniment le mérite.

Lorſqu'on eſt à la Cour, il faut rechercher avec ſoin tous ceux qui peuvent nous aider pour notre avancement : pour arriver au Maître, il faut gagner ceux qui ont ſon oreille ; & pour arriver à ceux-là, il faut quelquefois commencer par de bien plus inférieurs.

Comme notre vie eſt bornée à quelques années, notre eſprit eſt de même borné à quelques connoiſſances ; tout ce qui eſt au delà, n'eſt pas à ſon point de vue, & c'eſt pour lui comme s'il n'etoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumieres que nous, celles que nous n'avons pas ?

L'indifférence eſt la plus innocente vengeance qu'on puiſſe tirer de ceux qui nous négligent.

Il ne faut point s'oublier dans ſa bonne fortune ; car ſi elle vient à changer, ceux qu'on a mépriſés, nous inſultent.

Celui qui n'agit que pour le monde eſt ſemblable à ces roues de moulin, qui tournent & qui s'agitent perpétuellement, ſans jamais avancer un pas.

Si vous vous ſentez quelques bonnes qualités, ne vous en faites point accroire, & ne ſoyez pas des premiers à en parler : ne témoignez point de jalouſie contre ceux qui ont ces mêmes avantages, & ne leur refuſez point des éloges, quand ils les méritent.

Les mines, les grimaces, les grands mots, l'extérieur compoſé ; tout cela ne ſuffit pas pour la vraie ſageſſe : il faut que les principes en ſoient dans le cœur.

Il ne faut pas nous mettre sur le pié de vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, sous prétexte que sommes de même profession: nous n'avons pas tous les mêmes talens, ni le même génie.

Un homme qui se distingue dans ses gestes, dans son marcher, dans son équipage, dans ses meubles, dans ses actions, en un mot un homme qui est singulier, n'a pas l'esprit bien fait, & l'on peut assurer, s'il n'imite pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter.

On peut réussir dans toutes sortes de professions, mais il faut s'y donner tout entier; dès qu'on se partage & qu'on en embrasse plus d'une, on quitte le solide pour l'apparent. Pour se faire honneur, on se perd, & pour devenir riche, on se ruine.

Il ne faut jamais se vanter, ni se distinguer mal à propos. Parler de sa naissance devant ceux qui n'en ont point, c'est les insulter; en parler devant ceux qui en ont, c'est se compromettre. Parler d'étude & de lettres devant des bourgeois, c'est s'en moquer; en parler devant des gens d'épée, c'est souvent imprudence & s'exposer à contretems.

Quiconque se donne de ces airs élevés & de distinction, de ces airs qui se font si aisément remarquer, passe toujours pour jeune & pour vain.

Il est peu de gens qui sachent bien leur Religion, & en quoi elle consiste: élevé par des parens qui font profession du Christianisme, on en fait de même profession; mais si l'on est de famille noble & ancienne, on s'étudie bien plus, pour l'ordinaire, à vivre en homme de naissance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il

Il faut s'attacher à la Religion & non pas aux perſonnes qui font profeſſion de cette Religion; il faut s'attacher à notre créance & non pas à ceux qui nous l'enſeignent. La cabale fait ſouvent agir & parler ceux qui paroîſſent les plus zélés, & il eſt difficile de démêler ce zêle d'avec l'intérêt: on les déguiſe ſi bien qu'on les confond, & qu'on les prend aſſez ſouvent l'un pour l'autre.

Il ne faut jamais s'écouter parler, ni faire trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'eſt indiſcrétion; parler toujours, c'eſt imprudence; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſavoir le monde, & c'eſt le moyen de rendre une converſation douce, utile & agréable.

Il vaut mieux relever la penſée de notre ami que la nôtre. En uſer ainſi, c'eſt faire connoître qu'on eſt capable de juger des bonnes choſes; qu'elles ſont de notre goût; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent; que nous ne ſommes pas idolâtres de nos ſentimens, ni entêtés mal-à-propos de tout ce que nous diſons.

Faites ſi bien, qu'on ſoit content quand on entre chez vous pour vous ſervir; qu'on ſoit fidéle & heureux quand on y eſt; & qu'on ſoit riche, s'il eſt poſſible, quand on en ſort.

Pour ſe rendre agréable dans le commerce du monde, la grande régle eſt de ne déſobliger jamais perſonne; de ne parler mal de qui que ce ſoit; de ſoufrir avec bonté les défauts des autres; de donner des louanges à ceux qui en méritent, & d'avoir de la civilité pour tous ceux que l'on pratique.

Savoir le monde, c'eſt vivre autrement avec un Magiſtrat, qu'avec un Bourgeois, ou un Ecléſiaſti-

que:

que: c'eſt recevoir leurs viſites & leur en rendre de différentes maniéres; il ne faut pas s'éutier là-deſſus, le bon ſens & l'expérience nous en aprénent aſſez.

Le bonheur de la vie n'eſt pas attaché à d'immenſes richeſſes; on eſt heureux à peu de frais, quand on ſait ſe modérer & donner de juſtes bornes à ſes deſirs.

Il eſt fort-difficile de parler beaucoup ſans ennuyer ceux qui écoutent: ſi l'on dit de tems en tems de bonnes choſes, il en échape d'inutiles & de fatigantes, qui étoufent ce que l'on dit de bon.

L'habitude que l'on a à parler beaucoup eſt un commencement de folie, parce que la légéreté de la langue naît de celle de l'eſprit & du cœur.

Souvent on déſoblige les gens en leur accordant ce qu'ils demandent, parce qu'on le fait de mauvaiſe grace: un refus bien aſſaiſonné adoucit le chagrin qu'on a naturellement de ne pas obtenir ce que l'on ſouhaite.

C'eſt un grand art que de ſavoir diſſimuler adroitement les ſujets de chagrin qu'on nous donne.

Il eſt ridicule de reprocher un bienfait, ou d'en parler trop ſouvent.

S'il étoit poſſible, il ne faudroit fréquenter que de bons eſprits & d'habiles gens; leur entretien eſt une école, où l'on peut aprendre avec plaiſir ce qu'ils ont apris avec peine.

Ceux qui mangent à la table d'autrui, ne doivent pas faire les dégoûtés, ni vanter de ſomptueux repas qu'ils ont fait à d'autres tables: c'eſt une maniére détournée de mépriſer ce qu'on leur ſert.

La trop grande démangeaiſon de parler & de dire tout ce que l'on fait, eſt l'une des choſes qui mar-

marque le plus de foibleſſe dans les hommes, & qui trouble leur repos.

Il ne faut jamais confier à quelque ami que ce ſoit les choſes qui touchent notre honneur, & qui étant ſues, pouroient directement, ou par réflexion nous cauſer de l'opprobre.

Si la médiſance donne dans le moment un petit chatouillement à ceux qui l'écoutent, il eſt certain qu'elle leur imprime peu d'eſtime pour celui qui la débite; elle leur fait même redouter ſa ſociété, parce qu'on ſe perſuade facilement qu'on n'en ſera pas plus épargné que les autres: ainſi en voulant détruire la réputation d'autrui, on perd la ſiéne.

La douceur & la modération ſont les meilleurs remédes auxquels on puiſſe avoir recours, pour faire rentrer dans leur devoir des gens bizarres, & pour les mettre à la raiſon.

Ne rendez jamais de mauvais offices à un ami avec qui vous aurez rompu tout commerce, quand même il en uſeroit mal après votre rupture.

Les maniéres effrontées ne conviénent qu'à des miſérables, & ſiéent très-mal à des gens de qualité.

Quelque mérite qu'on ait, quelques faveurs que la fortune nous faſſe, à quelque haut rang qu'on ſe voie élevé par ſa naiſſance & par ſes emplois, il ne faut jamais s'en faire accroire.

L'affectation en quelque choſe que ce ſoit, a toujours de fort-méchans effets: c'eſt faire le pédant, que de vouloir faire le docte: c'eſt être précieux ridicule, que de flater ſa voix & ſa prononciation, de faire des grimaces & des roulemens d'yeux continuels, pour exprimer les choſes les plus ordinaires.

Il ne faut jamais contester avec les Grands, un rien les pique, un mot qui n'est pas à leur gré les écarte, & un atôme qui leur déplaira, est souvent capable d'étoufer toute leur bonne volonte: ainsi point de contradiction avec eux, il vaut mieux leur céder sans raison, que de contester.

L'excès de gaieté & d'enjouement est un défaut qu'il faut éviter dans la Société civile: les gens sages & qui ont de la raison, ne peuvent soufrir ceux qui sont toujours possédés d'une joie insensée, qui rient avec de grands éclats, sans savoir pourquoi ils rient.

La grande régle pour plaire, est de s'acommoder au goût des gens, d'étudier leurs inclinations, de s'y façonner & de les louer quand ils font quelque chose de louable: mais il ne faut pas que la sincérité en soufre.

Un homme régulier parle avec réserve & circonspection, il agit de même: instruit de ce qui est dû à chacun selon son rang & son caractère, il ne s'en dispense jamais.

Si l'on veut tirer quelque fruit de la Société civile, & y trouver de l'agrément, il ne faut voir que des personnes raisonnables.

Si vous voulez trouver de la douceur dans la société civile, tâchez de vous ménager avec toute sorte de gens, & ne choquez jamais personne de gaieté de cœur. Un ennemi, de quelque caractère qu'il soit, peut vous causer de grandes inquiétudes: pourquoi s'attirer des chagrins pour un mot?

Quand il arrive que l'on dit du mal de quelqu'un en votre présence, ce qui n'arrive que trop souvent, n'y joignez pas le poison de vos malignes réflexions, & n'enchérissez pas sur ce que disent les autres: mais sur-tout donnez-vous bien de garde

d'al-

d'aller raporter aux personnes intéressées les discours offensans qu'on a faits d'elles.

La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce qu'on nous dit; & que nous ne rêvions pas à d'autres choses, quand on nous a fait l'honneur de nous parler.

C'est un usage assez établi, que de se moquer de ceux qui font quelque faute, & d'augmenter leur confusion par les reproches qu'on leur fait: les plus modérés affectent des ris malicieux, qui ne causent pas moins de dépit que des reproches plus aigres. Tout cela vient d'un fond d'orgueil secret; nous sommes bien-aises que les autres fassent de certaines choses qui les rabaissent au dessous de nous.

On est naturellement porté à suivre les maniéres des personnes que l'on fréquente; ainsi il est très-important de ne lier de commerce qu'avec des personnes de mérite, & que l'on peut prendre pour modéles.

Soyez circonspect, adroit & prudent, mais ne soyez point *fourbe*: ce rôle est indigne d'un honnête homme.

Ce n'est pas assez de servir ses amis, il faut encore le faire de bonne grace & avec zêle.

C'est une grande science que de savoir se taire: le tems détruit tout ce qui est fait, & la langue tout ce qui est à faire.

Un bienfait promis n'a que la moitié de sa grace quand il paroît: il est royal lorsqu'il surprend, & qu'il vient sans être attendu ni espéré.

Dans le choix que vous ferez d'une femme, ayez plus d'égard à sa vertu qu'à sa beauté.

La clémence ſert autant à immortaliſer un Prince, que les actions les plus héroïques.

Ceux qui ne ſont pas nés dans un rang illuſtre, & qui veulent copier les Grands, les copient toujours mal; ils ne pr nent que de faux airs de grandeur, qui les expoſent à la riſée de tout le monde.

La bonne opinion que chacu a de ſon propre mérite, empêche qu'on ne découvre la malignité de certaines louanges équivoques qu'on nous donne, qui ſont de fines railleries, & une maniére dctournée pour nous rendre ridicules.

Il n'y a que les dupes & les perſonnes ſottement prévenues de leur rare mérite, qui ſe laiſſent ſéduire par les fauſſes louanges qu'on leur donne.

Il eſt aiſé de démêler une louange ſincére d'une flaterie outrée.

La loi du commerce eſt que chacun doit parler & écouter à ſon tour.

On ſe plaint ſouvent des Grands, lors même qu'ils accordent des graces, parce qu'il y a de l'irrégularité dans les biens qu'ils diſtribuent; la faveur entre en concurrence avec la vertu & le mérite.

La Cour eſt un pays incompréhenſible; on n'y eſt pas toujours agréable avec de rares talens, un grand mérite, & de grands ſervices.

Les perſonnes nées dans une condition obſcure, ſe gâtent par le commerce qu'elles veulent avoir avec des gens de la Cour: au-lieu de ſe diſtinguer, elles font connoître davantage la baſſeſſe de leur naiſſance, par la comparaiſon odieuſe qu'on en fait.

C'eſt un effet de la malignité du cœur humain de regarder les hommes par leurs mauvais côtés.

Il n'y a rien de plus aiſé que de gagner l'amitié des hommes: il ne faut que de la complaiſance.

La plupart de ceux qui ont l'autorité au-dessus des autres, sont durs & sévéres : cependant la dureté & la sévérité rebutent tout le monde.

La bonté & la clémence font plus d'affaires, qu'une grande rigueur ; parce qu'on fait tout par dépit, quand on se voit trop maltraité.

Il faut juger de la vérité d'une Religion par la sainteté de sa Morale, & des Maximes qu'elle enseigne.

C'est mourir avant le tems, que de perdre la réputation.

On ne parle jamais assez quand on parle bien; mais on parle toujours trop quand on parle mal.

Rien ne rend un homme plus agréable, qu'une complaisance polie & dispensée avec les ménagemens nécessaires.

La bonne éducation achéve de former & de polir les enfans, qui sont toujours brutes & grossiers, si on néglige de les cultiver, & si on les abandonne à leurs passions & à leur mauvais naturel.

Le meilleur moyen pour s'abstenir de faire des fautes, c'est d'éviter les occasions.

Ce n'est pas toujours pour rendre justice au mérite des autres, qu'on leur donne des louanges excessives : c'est une intention détournée d'être payé d'eux en même monoie.

Si l'on pouvoit gagner sur soi de ne pas faire semblant d'entendre ceux qui parlent mal de nous, on s'épargneroit bien des chagrins & de fâcheux démêlés.

C'est une grande misére de n'avoir pas assez d'esprit pour s'apercevoir qu'on dit une sottise ; mais ceux qui s'obstinent à soutenir toutes leurs extravagances, sont encore plus à plaindre, parce qu'ils sont incorrigibles.

La

La félicité ne s'acquiert dans la vie, ni par la ſcience ni par les arts: elle conſiſte en une ſoumiſſion très-étroite aux décrets de la divine Providence.

Les grandes richeſſes couvrent tous les défauts & donnent du relief au mérite, quelque mince qu'il ſoit.

La maniére de bien juger des divers événemens de la vie, eſt de condamner tout ce qui ſe fait injuſtement, & de louer & adorer Dieu qui le permet juſtement.

Pourquoi compter ſur les amis de table? Leur amitié ne dure qu'autant que le feſtin.

Il ne faut qu'une action d'une trop grande ſévérité, pour faire perdre aux Peuples toute l'eſtime qu'ils avoient pour leur Prince.

On a naturellement tant d'envie d'obliger les Grands, & de faire toutes leurs volontés, qu'ils devroient avoir compaſſion de ceux qui les chagrinent quelquefois ſans deſſein.

Ce n'eſt pas à la guerre ſeulement qu'on a beſoin de la vertu héroïque: elle eſt néceſſaire à tout moment, pour ſuporter, ſans témoigner de la foibleſſe & ſans murmurer, les diſgraces qui nous arrivent.

L'uſage du vin eſt bon, mais il faut qu'il ſoit modéré: ſon excès eſt très-dangereux.

Le ſuccès du combat ne dépend pas toujours du nombre ni de la valeur, il y faut de la conduite. Le ſtratagême & le bonheur donnent ſouvent la victoire.

Mi le gens ne ſont ingrats, que parce qu'on leur a fait trop de bien.

Ceux qui ſe révoltent contre leur Prince légitime, pour ſe jeter du côté de leurs énemis, ne ſont

 pas

pas long tems ſans ſe repentir d'une démarche qui perd leur réputation & leur fortune: ceux à qui ils ſe donnent, ne les conſidérent qu'autant qu'il ſont utiles à leur parti.

Pour plaire il faut être naturel en tout, juſques dans les bagatelles.

Ce qui fait que nous avons tant d'indulgence pour nos paſſions, c'eſt que nous les regardons d'un certain point de vue, qui nous empêche d'en apercevoir le ridicule & la difformité.

L'argent eſt une grande tentation à un homme qui eſt né dans l'indigence, & qui ſe ſent preſſé par des beſoins domeſtiques: mais un homm d'honneur ne fait jamais rien contre ſon devoir pour accommoder ſes affaires.

On revient plus aiſément des ſottiſes de l'eſprit, que des ſottiſes du cœur: le cœur s'attache & ſe fixe: l'eſprit eſt plus volage & plus léger. Les retours que l'on fait ſur ſoi-même, aident à corriger les extravagances de l'eſprit; mais l'attachement du cœur empêche les réflexions.

Toutes les fois qu'un mal-intentionné trouve le moyen de ſe mettre entre deux amis bien unis, il ne manque pas de diſſoudre cette union par ſes artifices.

Peu de gens aiment à faire des libéralités: on ne regarde qu'avec des yeux de répugnance ceux qui demandent.

Quand on vous conſulte ſur quelque choſe, il faut répondre ce que la conſcience & la raiſon vous ſuggérent.

Celui qui oublie ſouvent ce qu'il eſt obligé de faire, perd à la fin la volonté de s'en acquiter.

Les

Les paſſions donnent toujours de mauvais conſeils, & l'on court de grands riſques de s'égarer quand ont ſuit ces guides ſi infid les.

Une conduite prudente & pleine de naïveté eſt préférab e aux fineſſes & aux ruſes dont ſe ſervent ceux qui n'agiſſent pas de bonne foi.

Il n'eſt point de douleur, quelque ſenſible qu'elle ſoit, qui ne puiſſe perdre la moitié de ſa force par le courage de celui qui la ſoufre: quand l'on réſiſte, elle céde; quand on lui céde, elle triomphe.

Il faut excuſer les défauts des autres, quand ils n'ont point de conſéquences fâcheuſes.

Quand on a une forte paſſion, on eſt incapable de raiſonner.

Tous les hommes veulent qu'on les loue, ils devroient donc s'étudier à faire des actions qui puſſent mériter de véritables louanges.

Il ne faut pas porter dans les viſites qu'on eſt obligé de rendre, un viſage noirci de mélancolie, ni une humeur qui ne puiſſe compatir à ce que les autres diſent, ou à ce qui peut leur faire plaiſir.

Il faut dans la ſociété civile aſſortir le ſérieux & l'enjoué, parce qu'on ne cherche le monde que pour ſe délaſſer un peu l'eſprit, & pour ſe ſoulager de la fatigue que donnent les emplois & les affaires.

Une action faite avec légéreté, quelques paroles qui échapent inconſidérément, font ſouvent des affaires très-fâcheuſes dans le commerce de la vie, ſi l'on ne connoît bien l'humeur, le génie & le caractére des perſonnes que l'on pratique.

La préſomtion eſt une marque de peu de mérite: ceux qui valent beaucoup s'eſtiment moins.

Il ne faut pas faire fond ſur l'eſtime des hommes, ni ſur leurs louanges, ils ſont en cela trop capricieux.

Il n'eſt rien en quoi l'homme doive être plus ſincére, qu'en fait d'amitié. Quand il parle en ami, il doit parler avec beaucoup d'ingenuité & de candeur.

Les Princes dé décrient quand ils ne ſont pas libéraux; mais il faut que leur libéralité ſoit raiſonnable, & qu'ils placent leurs bienfaits avec quelque diſcernement.

Savoir quantité ſe belles choſes, & ne s'en pas ſervir, c'eſt enfouir ſon tréſor dans la terre, pour le dérober aux yeux de tout le monde, & ſe le rendre à ſoi-même.

On ne peut obliger par la force les Princes à tenir ce qu'ils promettent, parce qu'il n'y a point de tribunal au deſſus d'eux; mais ils doivent être à eux mêmes des juges fort-ſévéres.

Ce n'eſt pas aſſez d'être noble, il faut que la vie & les actions répondent à la nobleſſe de l'origine. Les vices ſont bien plus impardonnables dans un homme de qualité, que dans un homme de la lie du peuple, qui n'a aucune éducation.

Il eſt de l'intérêt des Princes de cultiver & de favoriſer les perſonnes vertueuſes, parce qu'ils en reçoivent des ſervices proportionnés aux bienfaits dont ils prénent ſoin de les récompenſer.

Quelle ſimplicité de rechercher avec tant d'empreſſement les biens & les grandeurs de ce monde! Qui ſont ceux qui en ont joui tranquilement, pour eſpérer que nous puiſſons avoir le même avantage?

Les mauvais naturels ne ſe gagnent point par les bienfaits; ſemblables à certains animaux farouches, qu'on tâche d'aprivoiſer en les careſſant, ils étranglent à la fin ceux qui prenent le ſoin de lés nourir.

C'eſt

C'eſt une eſpéce de lâcheté de ne pas ſoutenir ſon opinion, quand on la croit juſte: mais il faut propoſer vos raiſons avec retenue, afin que ceux qui vous cédent, le faſſent ſans chagrin. Si votre opinion eſt inſoutenable, ne vous opiniâtrez pas à defendre une méchante cauſe.

Il ne faut point flater, ou ménager une paſſion qu'on veut détruire; ces ménagemens l'entretiénent; au lieu de guerir le mal, on l'aigrit par cette reſerve.

C'eſt un manége que de déguiſer quelquefois les bonnes qualités qu'on a: il y a de l'eſprit à cacher ſon eſprit; c'eſt le moyen de n'être jamais la dupe des autres.

C'eſt une grande cruauté de mépriſer les gens, parce qu'ils ſont dans le malheur. N'ont-ils pas déja aſſez de leurs chagrins particuliers, ſans y ajouter encore la raillerie ou l'inſulte?

De tous les crimes qui ſe commettent contre l'Etat, la perfidie eſt celui que les Rois pardonnent le moins, parce qu'elle les regarde perſonnellement.

Ceux qui ne ſavent pas commander à leurs paſſions, ne ſont pas dignes de commander aux autres.

La trop bonne opinion que chacun a de ſon mérite, fait qu'on n'eſt pas aſſez touché du mérite des autres.

Il faut qu'un jeune homme, s'il veut plaire, ſoit honnête, civil & complaiſant envers tout le monde.

Qu'on a de peine à ſe guérir d'un penchant fortifie par une longue habitude! Il faut être bien maître de ſoi pour en venir à bout.

Pour ſe faire au goût du monde, il faut rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger de nous : nos Supérieurs demandent du reſpect, de la déférence & de la ſoumiſſion; nos égaux de la civilité & de la douceur; nos parens de l'amitié; nos amis de la tendreſſe & de la confiance; tout le monde de la bonne foi, & les ſervices qui dépendent de nous dans les occaſions où l'on a beſoin de notre ſecours.

Une libéralité mal entendue ne fait point d'honneur; il faut être libéral avec diſtinction, & placer ſes bienfaits avec quelque diſcernement.

Une mine froide & miſtérieuſe peut donner à de ſottes gens un air de prudence & de capacité; on gâte tout en parlant de choſes qu'on ignore, parcequ'on en parle toujours de travers.

C'eſt le comble de l'impoliteſſe, que de parler aux gens de leurs défauts naturels.

Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la véritable gloire, il faut être homme de bien.

La vie eſt une viciſſitude de biens & de maux, à laquelle il faut s'accommoder & s'accoutumer.

La générofité eſt une de plus belles vertus du commerce : peu de gens s'en piquent, peu l'exercent.

On ſe trouve toujours bien de ſuivre les conſeils des perſonnes ſages, & de ſe régler ſur leurs bons avis.

La médiſance eſt la marque d'un eſprit mauvais, inquiet, jaloux, qui cherche à s'élever en détruiſant les autres.

Il faut que les Princes faſſent leur capital d'être bons & obligeans : ils ſe décrient quand ils ne le ſont pas.

Celui qui s'eſt rendu maître de ſes paſſions eſt parvenu au repos que tout le monde cherche.

C'eſt

C'eſt une folie de tirer ſa nobleſſe de l'ancieneté du nom qu'on porte : tous les hommes raiſonnables ſont de la race des Dieux, dit Sénéque.

Les grands cœurs donnent des bornes à leurs vengeances ; la vie d'un enemi malheureux & hors d'état de ſe defendre, éteint leur colere.

Il n'eſt rien de plus noble que la qualité d'honnête homme : ce titre efface tous ceux que la Fortune peut donner.

Les perſonnes vaines, à force de s'entendre flater, croient mériter les louanges qu'on leur donne pour ſe moquer d'elles, ou par un eſprit d'intérêt.

Pourquoi chercher à être heureux ſur la terre ? C'eſt une eſpérance bien-vaine & bien-chimérique : on n'y a que des joies empoiſonnées.

Jamais on ne doit être plus attentif ſur ſoi, que lorſqu'on eſt chagrin, ou en colére. Cette paſſion nous dérégle, quelque moderes que nous ſoyons d'ailleurs.

Il faut être bien maître de ſoi, & des ſentimens de ſon cœur, pour entendre tranquilement louer d'autres perſonnes dans une choſe où l'on croit exceller.

Que ſert à un homme d'avoir ſon coffre plein d'or & d'argent, quand il n'en fait aucun uſage, & que plus il en a, plus il en veut avoir ?

Les maniéres polies rendent le mérite agréable & le font aimer.

Il ne faut point avoir recours aux artifices, ni aux mauvaiſes fineſſes pour faire réuſſir les entrepriſes : quelque heureux que le ſuccès paroîſſe, il faut toujours craindre quelque revers, quand on s'eſt ſervi de moyens illégitimes.

C'eſt avoir de l'eſprit que de ſavoir ſe proportioner à toutes ſortes de caractères, de s'élever ou de s'abaiſſer ſelon les occaſions qui ſe preſentent.

Celui qui a de l'argent dans ſes coffres & ne s'en ſert pas, n'en eſt pas le maître ni le poſſeſſeur, mais ſeulement le gardien & le dépoſitaire.

Les ames baſſes & lâches ſe ſervent de leur faveur pour ſe venger des affronts qu'elles croient avoir reçus: les bons cœurs oublient dans une haute fortune les chagrins qu'on leur a cauſés quand ils étoient dans une autre condition.

C'eſt un vice très-honteux que d'amuſer les gens par de belles promeſſes, quand on n'a ni la volonté ni le pouvoir de les accomplir.

La contrariété des ſentimens eſt quelquefois néceſſaire pour réveiller la converſation: mais il faut prendre garde que la diſpute ne s'échaufe trop.

Il ne faut jamais rien promettre par deſſus ſes forces, ni s'engager à des choſes chimériques. Bien des gens promettent ce qu'ils ne ſont pas en état de tenir, & quelquefois même ce qu'ils n'ont pas deſſein d'effectuer.

Il eſt dangereux de faire des raports; c'eſt un métier qui n'attire que des chagrins & la haîne des perſonnes intereſſées.

La conſcience doit être la régle de toutes les actions d'un Chrétien; & l'honneur, celle de toutes les actions d'un homme qui deſire de vivre ſans reproche.

Ceux qui veulent donner des avis & s'ériger en cenſeur, ne doivent pas faire eux-mêmes ce qu'ils reprochent aux autres.

Il n'eſt rien de plus dangereux dans le commerce du monde qu'un ami que ne parle pas ſincérement.

La

La pratique de la vertu ne ſe borne pas à occuper les hommes durant cette vie; elle porte ſes influences au-delà du tombeau; & l'ame ſe reſſentira dans toute l'éternité, des bonnes ou des mauvaiſes habitudes qu'elle aura contractées ici-bas.

Il eſt toujours dangereux de porter à la derniére extremité des gens qui offrent de ſe rendre: ils trouvent quelquefois dans leur déſeſpoir des reſſources qu'ils ne trouveroient pas dans leur valeur.

C'eſt une lâcheté inſigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent ſe défendre.

Ne vouloir jamais penſer à la mort, de peur de s'en effrayer, c'eſt avoir recours à un remède pire que le mal.

Quelque ſages, & quelque grands que ſoient les Princes, ils ont toujours beſoin qu'on les conſeille, & qu'on les ſeconde; parce que tout eſt borné dans l'homme; la prudence, la ſageſſe, la force, le courage.

La civilité ne doit être ni artificielle, ni hipocrite: ceux qui ſont honnêtes contre leurs inclinations, ne le ſont pas en toutes rencontres, ni avec toutes ſortes de gens.

Si vous n'avez pas aſſez d'eſprit pour bien parler, taiſez-vous; votre ſilence vous fera honneur; on vous croira plus habile que vous n'étes, ou dumoins vous ne riſquez rien, parce qu'on ne ſaura que juger de vous.

Il y a quelquefois plus d'honneur à fuir le danger, qu'à s'y jeter témerairement.

C'eſt une illuſion de croire qu'on ſe faſſe mieux reſpecter & plus eſtimer par la fierté & par les maniéres hautaines. Le peuple eſt naturellement porté à honorer les Grands; pour peu qu'on lui té-

moi-

moigne de bonté, il en eſt charmé; mais s'il s'aperçoit qu'on le mépriſe, il ſe rebute.

Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur.

Quelque mérite qu'aient les grands Hommes, on ne leur rend pas toujours juſtice à la Cour dans la diſtribution des emplois: il faut qu'ils diſſimulent par politique les chagrins qu'ils peuvent avoir; & ils acquiérent une gloire infinie, s'ils continuent de rendre à l'Etat les ſervices qu'ils avoient accoutumé de lui rendre.

On eſt obligé dans le commerce du monde, de voir des gens de toute eſpéce; c'eſt une grande habileté de pouvoir s'accommoder à toutes ſortes de caractéres.

Rien ne contribue davantage à la gloire d'un Général que la bonne diſcipline qu'il fait obſerver à ſes troupes. Ce n'eſt pas pour opprimer les peuples qu'on a les armes à la main, c'eſt pour empêcher qu'on ne les opprime.

L'amour-propre eſt un menteur; chacun ſe flate, & s'eſtime plus qu'il ne vaut.

Il faut dans la vie civile beaucoup de prudence pour s'y bien conduire; & cette prudence conſiſte autant à cacher ſes deſſeins, qu'à pénétrer ceux des autres.

Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être toujours prêt à recevoir tranquilement la mort, il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer.

On peut ſe conſoler aiſément des rides qui viénent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu.

Les

Les Princes dans la grandeur doivent apréhender l'orgueil. L'homme est naturellement vain; les flateries le gâtent encore; la bonne fortune achève de le corrompre.

Un excès de sincérité est quelquefois aussi dangereux, qu'une complaisance trop molle & trop étudiée.

Il y a de la témérité à s'embarquer dans une affaire importante. sans avoir bien pris ses mesures.

Personne n'est obligé de donner des fêtes, ou des repas; on ne voit point de loi qui l'ordonne: mais quand on le fait, il faut le faire de bonne grace: on sort indigné d'un festin où la lésine est mêlée avec la magnificence.

Il y a bien des choses dans notre domestique, & dans tout ce qui nous regarde, qu'il faut souvent ne pas remarquer, afin de se dérober aux occasions de se fâcher.

Il faut soutenir ses disgraces avec courage, & tâcher d'obtenir de la modération de son esprit, ce qu'on n'a pu obtenir de la libéralité de la Fortune.

L'ingratitude est une passion si basse & si indigne d'une belle ame, que les Princes ne devroient pas même en être susceptibles: cependant ils récompensent quelquefois très-mal les services qu'on leur a rendus.

C'est une indiscrétion d'aller se mêler incivilement dans la compagnie des personnes qui s'entretiénent d'affaires, & qui ne veulent point avoir de témoins de ce qu'ils disent.

Le bonheur d'un homme ne consiste pas à s'élever plus qu'il ne l'est, mais à mener une vie douce & tranquile, conformément à ce qu'il est.

Qu'il

Qu'il faut d'adresse pour ménager l'esprit des Grands, & pour conserver long tems leur faveur!

C'est la marque d'un grand fond d'indiscretion, de se trop familiariser avec des personnes d'un certain rang, qui sont respectables par leur caractère: ces libertés sentent une éducation basse.

Les Princes se flatent, s'ils croient qu'ils ne sont Princes que pour avoir du repos & du plaisir.

Il ne faut pas espérer de ne trouver dans le commerce du monde, que des personnes parfaites & accomplies; chacun a ses foibles.

La condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes: il y a toujours du haut & du bas dans la vie, & il ne faut point se flater que le bonheur dont on jouit durera toujours.

Le flateur est semblable à la fausse monoie: elle paroît d'or & d'argent comme la bonne, & elle a souvent pour le moins autant d'éclat; mais cette apparence trompe, & l'expérience fait enfin connoître ce qu'elle est.

L'ingratitude est un vice si bas & si déshonorant, que pour punir les ingrats, il suffit de les abandonner à leur malignité, sans se soucier d'en prendre vengeance.

Il est assez ordinaire aux personnes qui ont quelque rang dans le monde, & qui se voient assez de bien pour mettre leurs enfans en état de se soutenir, de se mettre peu en peine de leur éducation; comme si les belles connoîssances & les vertus n'étoient que l'apanage des miserables, & uniquement destinées à consoler les malheureux de leur peu de fortune.

Il n'y a pas moins de lâcheté à parler mal des morts, qu'il y en auroit à tuer un énemi qui seroit hors d'état de se defendre.

Les plus grands génies s'égarent comme les autres, quand ils n'ont pour guide que leurs passions.

Savoir vivre, c'est savoir se contraindre, sans contraindre les autres.

Pour plaire dans le commerce des hommes, il faut savoir se façonner & se plier au goût des gens qu'on pratique.

La sévérité n'est pas toujours le meilleur moyen de punir les fautes: il faut que les Princes dissimulent quelquefois, & qu'ils ne prénent pas les choses à la dernière rigueur, quand les suites ne sont pas à craindre.

Nous ne devons pas prétendre d'empêcher les gens de parler: mais il ne dépend que de nous de n'en point témoigner de chagrin.

Les railleries blessent & font de la peine: ceux-mêmes qui les entendent & qui en rient, ne laissent pas de haïr les moqueurs, parce qu'ils n'épargnent personne.

On se repent souvent à loisir de ce que la passion a fait faire avec trop de précipitation: on ne se repent jamais de ce que l'on fait par des considérations raisonnables.

Ceux qui ont fait fortune craignent tout, & ont peu de chose à espérer: ceux qui ne l'ont pas faite, & qui même ne pensent pas à la faire, ont beaucoup à espérer, & n'ont rien à craindre.

Ce qui fait que la plupart des conversations sont ennuyeuses & dégoûtantes, c'est qu'on ne s'aplique pas assez à connoître la situation d'esprit où sont ceux avec qui on s'entretient. Dire des choses agréables à un homme qui est noyé d'ennuis, raconter de longues histoires à des gens qui n'ont pas le tems de les écouter, parler d'affaires à de jeu-

jeunes gens qui ne respirent que la joie, c'est le moyen de les ennuyer: les contretems empoisonnent la douceur du commerce.

Les savans de profession sont souvent fort-sots & fort ridicules, parce qu'ils veulent faire trop connoître qu'ils sont savans.

Il est assez ordinaire dans le commerce du monde de voir des gens qui font semblant d'aprouver votre conduite, & qui vous condamnent impitoyablement avec ceux qui vous censurent.

Savoir beaucoup & ne se piquer de rien, ce sont deux choses difficiles à allier.

L'amour excessif de l'argent étoufe dans le cœur des hommes les semences des vertus qui y sont naturellement. Le plus honnête homme du monde ne résiste guére à la tentation de s'enrichir; & l'on ne consulte pas assez, si les moyens dont on se sert sont défendus ou légitimes.

Les maniéres étourdies ne sauroient faire un bon effet: on ne peut plaire qu'en gardant les bienséances du son caractére.

On ne voit guére de gens qui ne changent de sentiment dans le changement de leur fortune: ils s'oublient eux-mêmes & oublient leurs meilleurs amis.

Il est bon d'avoir une humeur gaie & enjouée, mais il faut modérer sa gaieté & son enjouement: il ne sied point de rire avec des éclats extravagans, qui étourdissent le monde.

Si l'on vouloit faire attention à la maniére dont les gens nous reçoivent, on connoîtroit aisément si on leur convient, ou si on leur est à charge; mais on ne se rend point justice, & l'on est bien éloigné de penser qu'on les importune, on croit leur faire plaisir.

On

On reconnoît comme un tribut légitime les flateries les plus outrées; parce qu'il y a peu de gens qui ne croient avoir beaucoup de mérite.

C'eſt quelquefois une incivilité de parler bas en converſation: ceux qui ſont exclus de ces miſtéres ont droit de ſoupçonner qu'on parle d'eux, ou qu'on les mépriſe.

On ſe ſent naturellement porté à croire que ceux qui ne nous flatent pas, ne ſont point de nos amis.

La complaiſance que l'on témoigne à ceux qui font de faux raports, redouble leur malignité: le moyen le plus ſûr pour faire taire un médiſant, c'eſt de lui faire ſentir que ſes médiſances ne plaiſent point.

Un homme qui ſe met ſouvent en colére, n'eſt raiſonnable que par intervalles; parce que la colére eſt une folie d'un moment.

L'amitié des énemis fauſſement réconciliés, eſt plus dangereuſe que leur haîne.

C'eſt manquer de civilité & de politeſſe, que d'écouter ce qu'on ne nous dit pas.

La plus grande richeſſe qu'on puiſſe laiſſer aux enfans, c'eſt l'éducation: il n'y a point d'argent mieux employé, que celui qu'on dépenſe pour leur donner des Précepteurs ſages & ſavans.

Les Princes doivent être dociles comme les autres hommes; ils ne doivent point ſe formaliſer quand on les reprend lorſqu'ils font des fautes, ni ſe piquer d'exceller dans des ſciences qu'ils doivent regarder comme un honnête amuſement.

La raillerie eſt d'un uſage difficile & même dangereux, ſi elle n'eſt accompagnée de certaines circonſtances qui en ôtent l'aigreur & l'amertume.

Les Grands ſont ſouvent ingrats, parce qu'ils penſent que tout leur eſt dû, & qu'ils ne doivent rien à perſonne.

Plus les hommes ſont en fortune, moins ſe doivent-ils donner de licence: quand leur puiſſance n'a point de limites, c'eſt alors qu'ils ſont obligés de donner des bornes plus étroites à leurs deſirs.

Un ſilence politique peut faire paſſer pour habile, un homme qui ne l'eſt pas; il ſe trahit en parlant; on découvre ſon foîble, & l'on perd la bonne opinion qu'on avoit conçue de lui.

Les flateurs ſont en quelque maniére, plus dangereux & plus à craindre que les énemis déclarés.

Les reproches d'un énemi font qu'on ſe tient ſur ſes gardes; mais les fauſſes louanges d'un flateur inſpirent de la préſomtion.

Quand on a promis quelque choſe, il faut s'acquiter de ſa promeſſe le plutôt qu'on peut, ſans faire languir les gens: c'eſt donner doublement, que de donner de bonne grace.

Les bienfaits pénétrent moins que les injures: le deſir de la vengeance eſt plus violent & plus actif en ceux qu'on irrite, que le zêle de reconnoîſſance en ceux qu'on aſſiſte.

Se fâcher à tout moment eſt la marque d'un petit génie, ou de peu de politeſſe, ou d'une éducation baſſe. Les ames nobles & élevées ne ſe laiſſent pas émouvoir, & ne ſortent point de leur aſſiette ordinaire pour des bagatelles.

Toute correction faite avec chaleur en ôte le mérite, & en détruit l'effet. La correction eſt une viande qu'il faut aſſaiſonner pour la rendre bonne & utile; on ne la peut digérer autrement.

Les honnêtes gens ne peuvent guére vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriés, sans blesser leur réputation; parce qu'on est naturellement porté à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils fréquentent.

Il est bon de pardonner aux autres les fautes qu'ils font contre nous; mais il est encore meilleur de les oublier entiérement.

Il n'y a que deux moyens efficaces pour gagner l'amitié des hommes, c'est de leur parler avec douceur, & leur rendre service.

Les reproches trop impérieux, bien loin de contribuer à ramener les gens à leur devoir, les révoltent assez souvent.

Celui qui peut nuire, fait du bien en ne fesant point de mal.

Il n'est rien de plus fade, ni de plux dégoûtant qu'une sotte médisance.

On ne doit jamais s'assurer ni désespérer de rien en ce monde: les choses peuvent changer de face en un moment.

La conversation est une espéce de commerce, où chacun doit fournir du sien, c'est-à-dire, écouter & parler à son tour.

Il faut pardonner de légéres imperfections, qui sont balancées par un grand mérite.

Prenez garde de vous travestir; ne copiez point les autres; demeurez dans votre naturel, si vous avez envie de plaire: ce qui est faux & affecté est toujous fade & dégoûtant.

Le bon sens accompagné d'un esprit ferme & attaché à son devoir, vaut mieux que toute la sc ence des colléges ramassée dans un esprit qui ne se régle pas par les maximes de la véritable probité.

Il eſt ſouvent plus à propos de ne pas faire ſemblant de tout entendre, que d'en venir à de grands éclats.

Un homme prévenu n'écoute point ce qu'on lui dit de plus raiſonnable; il ſemble qu'il ait peur d'être détrompé.

L'amour-propre nous empêche de nous connoître nous-mêmes. Nous nous aplaudiſſons quelque fois de certaines choſes qui ſont de véritables défauts, & qui bleſſent les yeux de tout le monde.

Il y a peu de ſureté dans les affaires du monde; un inſtant peut détruire ce qui n'a pu croître au point de ſa perfection, qu'avec beaucoup de peines & de tems.

L'habitude qu'on a de parler toujours de ſoi, de ſes avantures, de ſes richeſſes, de ſa famille, rend le commerce très-déſagréable.

Un des plus grands ſecrets pour conſerver ſon repos, c'eſt d'entendre raillerie. Quand elle eſt innocente, il faut être brutal pour s'en plaindre: mais ſi elle eſt trop piquante, il ſuffit de témoigner qu'on la ſent.

Conſoler ceux qui ſoufrent, les aider de ſes conſeils, ne dire du mal de perſonne, aimer ſon Dieu, le craindre, le ſervir, c'eſt le devoir de l'honnête homme, quelque pauvre qu'il ſoit; & il n'y a que celui qui eſt fidéle à le remplir, qui puiſſe ſe plaindre de la dureté des riches, ſans que les riches puiſſent en murmurer.

Si un nom illuſtre ne s'éteint pas toujours par la mauvaiſe éducation de ceux qui doivent le perpétuer, ſon luſtre s'efface, ſa gloire s'éclipſe, & il vaudroit mieux qu'il pérît faute de gens qui le portaſſent.

On attend presque toujours trop tard à donner des Maîtres aux enfans : on n'est point difficile sur le choix : on les remet au premier qui se présente : la moindre recommandation en décide, & souvent une circonstance des plus fortuites.

Une bonne éducation donne à l'Etat des esprits bienfaits ; & ceux-ci procureront à leurs enfans une éducation telle qu'ils l'auront reçue.

C'est avoir une fausse délicatesse, que de se fâcher pour des sujets qui ne méritent pas qu'on se fâche.

Les Princes acquiérent plus de gloire en pardonnant qu'en se vengeant : rien ne marque mieux la grandeur de leur ame, que la générosité qu'ils ont pour des ingrats qui ont abusé de leur clémence.

Quelque sujet de chagrin qu'on ait donné à un Prince qui a l'ame grande, on peut recouvrer sa confidence, quand on sait le prendre par son endroit sensible, & qu'on lui donne des marques d'un véritable repentir.

Il n'y a rien de plus fat qu'un homme qui s'aplaudit perpétuellement de sa bonne mine ; qui est des premiers à en parler ; qui fait l'agréable & le beau ; qui veut qu'on le loue de sa belle taille & de ses belles dents.

La prévention empêche les hommes de se connoître tels qu'ils sont : on les regarde souvent comme des ridicules, & ils ne s'aperçoivent pas du personage qu'ils jouent.

Ce n'est pas assez de paroître homme de bien, il faut l'être en effet : souvent on se contente des dehors & des aparences de la vertu, sans se mettre en peine d'en avoir la réalité.

Parler de tout d'un air décisif est la marque d'un esprit médiocre, ou suffisant: rien ne rend un homme plus ridicule, ou plus méprisable, que ce sot orgueil.

L'orgueil, la présomtion, la grande fortune, conduisent naturellement à l'impiété & au mépris de Dieu.

C'est une vertu d'un grand mérite, & qui coute peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous disent des impertinences.

On est souvent condamné à vivre avec des personnes bizarres, emportées, incommodes; il faut avoir compassion de leur foîblesse & de leur bizarrerie, si l'on veut vivre en repos.

La flaterie marque de la lâcheté dans celui qui la fait, & de la foîblesse dans celui qui la soufre.

C'est une faute contre la politesse, de dire toujours du mal de tout le monde, & de décrier toutes les personnes de mérite.

L'avarice est une passion honteuse & violente, qui d'une part porte à épargner sur tout, & de l'autre à profiter de tout.

Un Prince est à son royaume ce qu'un Pére est à sa Famille: il y a une espéce de commerce entre le Prince & le peuple; celui-ci doit le respect, l'obéissance, le tribut; celui-là ses soins & sa protection.

De quelque part que viénent les avis, il faut en profiter quand ils sont utiles, sans examiner le caractére de la personne qui les donne.

On ne garde point de mesures, quand on suit le mouvement de ses passions; on est capable des plus grands déréglemens.

Il sert peu d'avoir du mérite, si l'on n'a pas l'art de plaire.

Il eſt plus rare de trouver des perſonnes polies & agréables, que d'habiles & de ſavantes. On puiſe la ſcience dans un collége à force de lire & de travailler: il ne faut pour cela que des yeux & des oreilles, avec un eſprit mediocre; mais on ne peut devenir poli que dans le commerce du beau monde.

On ne ſe met pas toujours en peine d'être honnête homme, on tâche ſeulement de le paroître.

Les véritables amis ſont très-rares, & il eſt fort aiſé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens: le meilleur moyen pour s'en aſſurer eſt de les mettre à l'épreuve.

On regrette inutilement le tems paſſé, & l'on ne s'aplique pas à profiter du préſent; il eſt toujours tems d'être vertueux, quand on le veut efficacement.

Les railleurs & les médiſans portent ſouvent la peine de leurs bons mots & de leurs ſatires.

On ne prend jamais de juſtes meſures pour réuſſir dans une entrepriſe de conſéquence, quand on ne ſuit que les impreſſions d'une paſſion violente & tumultueuſe.

L'avarice eſt, à mon ſens, la plus extravagante de toutes les paſſions; c'eſt être pauvre que d'avoir du bien, & de n'oſer s'en ſervir.

Les Princes doivent être plus ſoigneux que les autres hommes à cacher leurs défauts & leurs paſſions, parce que tout le monde les regarde.

On a de la peine à céder quand on croit avoir raiſon; cependant il vaut mieux céder, que de faire paroître une opiniâtreté importune à ſoutenir ſes ſentimens.

L'innocence de la vie en fait le repos; il faut bien vivre pour être heureux.

On se rend méprisable, quand on ne garde pas les bienséances de son état.

Il faut parler pour se faire connoître; mais il est aisé de se décrier en parlant: un mot de travers, ou lâche étourdiment, fait évanouir la haute estime qu'on avoit d'un homme qui affectoit un air mistérieux & un silence politique.

Pour n'être point trompé, il faut se tenir en garde comme si on devoit l'être: la méfiance est la mére de la sureté.

Qui donne pour recevoir, ne donne rien. Ceux qui n'obligent que dans l'espérance du retour, n'en méritent point: la grandeur des présens se mesure par le cœur de celui qui les fait.

C'est une grande indiscrétion, de parler des défauts d'autrui, en présence de ceux qui ont ces mêmes défauts.

Le dépit fait souvent dire bien des sottises, & faire des choses dont on a lieu de se repentir. Jamais on ne doit être plus attentif sur soi, que lorsqu'on est en chagrin, ou en colére; cette passion nous dérégle, quelque modérés que nous soyons.

Que l'homme rapéle sa premiére origine, qu'il s'aime assez pour ne trouver rien de digne de lui que Dieu seul; alors tous les déréglemens de son amour-propre s'évanouiront, & il n'aimera jusqu'en lui-même que son indifférence pour tout le reste.

Il faut se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoutumé de nous en faire: car c'est un signe presque infaillible, ou qu'ils nous ont deja trompés, ou qu'ils songent à nous tromper.

Il vaut mieux ſoufrir modeſtement les louanges qu'on vous donne, & que vous méritez, que de les rejeter avec une dureté miſtérieuſe & affectée.

Le ridicule eſt égal, d'aimer trop à être loué, ou de refuſer les louanges avec une affectation qui ſe laiſſe trop voir.

La précipitation eſt un des plus dangereux écueils de ceux qui gouvernent; la multitude des affaires dont ils ſont accablés, empêche qu'ils ne puiſſent deſcendre dans tous les détails de chaque choſe; ils devroient du moins ſe donner le loiſir d'examiner les plus importantes.

Quelque mérite qu'ait une femme, ſi elle n'a de la ſageſſe & de la vertu, on ne compte pour rien tout le reſte.

Les particuliers ſont obligés de ſacrifier leur vie & leurs biens pour le Roi & pour l'Etat; mais les Rois ſont obligés de ménager la vie & les biens de leurs Sujets.

On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. Si l'on trouve ſi peu de gens qui réuſſiſſent dans l'art de plaire, c'eſt qu'on ne s'aplique pas aſſez à remarquer dans les perſonnes accomplies, ce qui les diſtingue du vulgaire, & dans celles qui ne plaiſent point, ce qu'elles ont de rebutant.

Aſſurez-vous de la fidélité de votre ami, avant de lui ouvrir votre cœur.

Souvent il coute cher d'agir par paſſion: un caprice ou une négligence nous cauſe un long & cuiſant repentir.

Ceux qui ont en main les lois pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loïs. C'eſt la loi qui doit gouverner & non pas l'homme.

Un Conquérant enivré de sa gloire, ruine presqu'autant sa nation victorieuse, que les nations vaincues.

Il est aussi glorieux d'acquérir l'estime des Princes par de belles actions, qu'il est honteux de gagner leurs bonnes graces par de lâches complaisances.

Il est très-utile de remarquer ce que chacun fait de bien & de mal: la sagesse des uns nous sert de modéle, & la mauvaise conduite des autres nous fait songer à rectifier ce qu'il y a de défectueux dans la nôtre.

Les méchans craignent les méchans, & ne souhaitent point de les voir en autorité; ils s'en défient: mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins il espérent trouver en eux de la modération & de l'indulgence.

La précaution & la prévoyance de l'avenir sont autant nécessaires à la gloire d'un Général, que le courage, la hardiesse & le mépris de la mort.

Quand on a réussi dans quelque affaire, on se flate aisément de pouvoir réussir dans des entreprises de plus grande conséquence.

C'est une impolitesse impardonnable, que de relever une faute, & couvrir de honte la personne qui y est tombée.

On ne peut plaire dans le commerce du monde, qu'en accompagnant d'un air libre & aisé ce qu'on dit & ce qu'on fait.

C'est mal raisonner que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame & du courage à haïr toujours les gens dont on a reçu de mauvais offices.

Un cœur plein de l'amour des richeſſes, devient auſſi peſant que le métal dont il fait ſa paſſion.

Les Princes ne doivent pas apréhender d'être trop bons & trop humains: des maniéres populaires & aiſées gagnent l'amitié de leurs peuples; trop de fierté les rebute.

Que mérite un Pére peu attentif à l'éducation de ſes Enfans, ou trop aſſujéti à aimer les uns plus que les autres par une injuſte prédilection, ſi ce n'eſt de vivre aſſez, pour éprouver par lui-même les triſtes effets de cette éducation, ou du mauvais penchant qui l'a dominé toute ſa vie?

On oublie aiſément les ſervices paſſés, quand ceux qui nous les ont rendus ne ſont plus en état de nous en rendre.

Il n'eſt plus tems dans la vieilleſſe de ſe repentir d'avoir négligé les ſciences, quand on étoit jeune.

On ne connoît le mal que cauſent les paſſions, que lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier: on n'en devient maître que par la patience, & par la peine qu'on prend à en réprimer les ſaillies.

La complaiſance eſt le plus grand charme de la ſociété, & le chemin le plus court pour gagner l'amitié des hommes.

Quelque mérite qu'on ait, le manque de politeſſe détruit l'eſtime que de rares qualités devroient faire naître.

Il eſt dangereux d'attaquer des perſonnes qui peuvent ſe venger impunément, & qui ne gardent pas dans leur vengeance toutes les lois de l'équité.

Les mauvais Princes ne ſont point aimés pendant leur vie, ni regrettés après leur mort: on redoute leur tyrannie pendant qu'ils régnent; on déchire leur mémoire, quand ils ne ſont plus.

C'eſt

C'eſt un procédé infame d'irriter par de mauvais raports des gens qui ſont déja aigris les uns contre les autres.

Il ne faut pas ſur de légers ſoupçons, prendre feu contre des perſonnes qu'on tâche, par de mauvais diſcours, de rendre ſuſpectes : il faut au moins avant d'éclater ſe donner le tems de s'éclaircir.

La complaiſance qu'on a pour les enfans dans l'âge le plus tendre, les aprivoiſe aux plus grands déſordres. Il eſt trop tard de remedier aux vices qui ſe ſont fortifiés par le tems & par l'habitude.

On ſe rend mépriſable quand on ne garde pas les bienſéances de ſon état. Les perſonnes d'un certain caractére doivent quelquefois s'abſtenir de choſes qui ſont indifférentes de ſoi.

C'eſt une incivilité impardonnable d'interrompre celui qui fait un récit : il vaut mieux qu'il manque en quelque circonſtance de l'hiſtoire, que de le redreſſer, s'il ne demande pas notre avis.

On s'expoſe à la riſée, quand on reproche aux autres les mêmes vices dont on ſe ſent coupable.

On ne doit pas toujours aprouver tout ce que font les Princes : on ne doit pas non plus ſe donner cette maligne liberté de les blâmer avec trop de licence.

A parler en général, il ne faut jamais ſe permettre la raillerie ; ceux qui font ſemblant de la ſoufrir en enragent au fond du cœur.

Les eſprits tournés à la raillerie ne peuvent guére eſpérer de conſerver long tems leurs amis.

Les Princes doivent être fort-réſervés ſur la raillerie : tout ce qu'ils diſent pique juſqu'au vif : les Courtiſans ne manquent pas de le relever, & d'y ajouter encore le poiſon de leurs malignes réflexions.

C'eſt

C'eſt une vanité puérile de déguiſer l'âge qu'on a : quelques années de plus ou de moins, ajoutent-elles quelque choſe au mérite d'un honnête homme ?

Ceux qui portent à faux le nom d'honnête homme, ſont bientôt punis de cette ſupercherie : l'irrégularité de leur conduite découvre aſſez ce qu'ils ſont.

La voie la plus courte & la plus aiſée pour s'inſinuer dans l'eſprit des gens, eſt de s'accommoder, autant qu'on peut, à leurs humeurs & à leurs caprices.

L' inclination que nous avons à la vengeance des injures, eſt plus forte, & a des mouvemens plus rapides, que l'inclination à la reconnoîſſance des bienfaits.

C' eſt une grande ſageſſe, de proportionner ſa dépenſe au bien qu'on poſſéde : la diſſipation a des retours bien chagrinans : il eſt dur, après avoir vécu dans l'éclat, de manquer du néceſſaire.

Rien n'eſt plus dangereux ans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médiſances, & par leurs faux raports.

Les Princes ne doivent point uſer de détours, ni d'équivoques, ni de rétention mentale, dans les promeſſes & les aſſurances qu'ils donnent ; ils perdent leur réputation, dès qu'on ne les croit pas ſincéres.

Il eſt également dangereux de déférer aveuglément à tous les avis qu'on vous donne, que de ne vouloir écouter les conſeils de perſonne, & de ne ſe conduire que par ſon caprice.

Etre d'une naiſſance médiocre qui flotte entre la nobleſſe & la roture, & affecter des hauteurs qu'on ne

ne pardonneroit pas aux perſonnes du premier rang, c'eſt une ſottiſe qui ne peut venir que d'un grand fond d'impertinence, ou d'un orgueil ridicule.

La plupart des hommes vivent ſans réflexions, ils ne ſe conduiſent que par les yeux & par les oreilles.

C'eſt la marque d'un grand mérite, de ſoufrir modeſtement les avis des perſonnes d'un moindre caractére. Il eſt des gens ſi fiers & ſi délicats, que la moindre choſe les bleſſe, quoiqu'on ait raiſon de les reprendre.

L'emportement des Péres & des Méres n'eſt pas un bon moyen pour ramener les Enfans à leur devoir: quand ils ont tort il faut les punir, & leur faire entrevoir la tendreſſe qu'on a pour eux, même en les châtiant.

Il y a trop de fierté à refuſer les préſens des Princes, de quelque nature qu'ils ſoient; c'eſt mal payer l'honneur qu'ils font à un homme de ſe ſouvenir de lui: ces maniéres dédaigneuſes les irritent avec raiſon, & font perdre leur amitié.

Les enfans ne doivent jamais manquer de reſpect pour leurs parens, quelque traitement rigoureux qu'ils en reçoivent: la dureté des uns n'autoriſe pas la révolte des autres.

L'imprudence ruine les meilleures affaires: le peu de prévoyance des Chefs eſt ſouvent plus funeſte à leurs troupes, que la valeur des énemis.

Il y a de certaines rencontres, où il faut avoir de la complaiſance, & entendre raillerie, à moins que de vouloir paſſer pour bizarre & pour ridicule.

Il y a de la lâcheté à inſulter à un malheureux; ſi on ne le peut ſoulager, il faut l'abondonner à ſa mauvaiſe deſtinée, ſans l'affliger encore davantage par des reproches accablans.

Les-

Les belles ames ne travaillent que pour la gloire, & ne ſongent point à s'enrichir dans les grands emplois qu'on leur confie.

Pour vivre en paix avec tout le monde, donnez la liberté aux autres de vivre ſelon leur caprice, ſi vous n'avez pas à répondre de leur conduite. Il faut tout voir, en profiter, & ne rien dire.

Il y a plus de force d'eſprit à ſoufrir les malheurs de la vie, qu'à ſe donner la mort pour s'en délivrer.

La bienſéance ne veut pas ſeulement que nous agiſſions reſpectueuſement avec les perſonnes d'un rang diſtingué; mais elle nous défend auſſi d'en parler d'une maniére qui puiſſe ſentir l'égalité.

Les choſes qui paroîſſent les plus indifférentes, ont ſouvent des ſuites très-malheureuſes: ainſi il faut prendre garde à tout, & ne rien faire au haſard.

La vanité que font paroître ceux qui ſe vantent, rebute tout le monde: la gloire eſt un bien que chacun croit lui apartenir.

On plairoit davantage dans le commerce du monde, ſi l'on ſe donnoit pour ce qu'on eſt préciſément; mais l'on affecte de ſe parer de talens extraordinaires, pour éblouir ceux qu'on pratique.

Rien ne captive tant l'eſprit qu'un préſent fait d'une maniére obligeante; comme rien ne rebute davantage qu'un préſent fait d'un air grondeur & rebutant.

Il faut que la complaiſance ait des bornes; quand elle eſt outrée, elle devient fade; il faut diſtinguer ce que la raiſon & les bienſéances exigent de nous. Ce n'eſt pas être complaiſant, que de donner aveuglément dans le caprice de tout le monde, c'eſt être adulateur, ou imbécile.

Les loix de la guerre ne peuvent autoriſer les mauvaiſes actions; & ce que nous devons au Prince & à l'Etat, ne les peut juſtifier.

Toutes choſes ne ſont pas permiſes aux Sujets en faveur de leurs Souverains. Un Soldat, pour être Soldat, ne doit pas oublier qu'il eſt Chrétien.

Etre toujours dans l'admiration quand on parle aux gens, c'eſt une marque de bêtiſe, ou d'une affectation qui aproche de la flaterie: les perſonnes de bon goût, & qui ſont ſincéres, admirent peu & ne prodiguent point leur louanges.

Il eſt difficile de redreſſer un ignorant entêté, & de le mettre dans le bon chemin: il a les vues trop bornées, pour ſentir l'évidence des raiſons qu'on lui aporte.

La réputation qui n'eſt pas fondée ſur une véritable vertu, ne dure pas long tems: on peut éblouir le monde par une conduite adroite, & par des affectations bien ménagées; mais cette eſtime s'évanouit bientôt; l'artifice ſe dément de lui-même; des occaſions imprévues font tomber le maſque & connoître le déguiſement.

L'amour-propre trouve des prétextes pour pallier les plus grandes injuſtices, & pour juſtifier en ſoi ce qu'on condamne dans les autres.

Parler beaucoup n'eſt pas une marque de grand ſens, ni une voie bien-ſure pour ſe faire eſtimer: les plus habiles écoutent, & laiſſent parler les autres.

Trop de ſévérité dans les châtimens rebute les jeunes eſprits: une indulgence trop molle les gâte: il faut excuſer les premiéres fautes, mais il faut punir les ſecondes.

Un

Un homme qui méprise l'argent & les richesses ne trouve guére d'obstacle à sa vertu ; le désintéressement est la marque infaillible d'une belle ame ; les autres marques sont équivoques.

C'est choquer toutes les régles de la bienséance, que de traiter familiérement des personnes élevées par leurs emplois, par leur âge. La familiarité ne se peut permettre que d'égal à égal ; & quoique les gens se relâchent quelquefois de leurs droits, il ne faut jamais oublier son devoir, ni se dispenser de les traiter avec le respect qui leur est dû.

Ce n'est pas pour gagner des batailles, pour renverser des villes, pour désoler des Provinces, pour porter le fer & le feu par-tout, que les Princes sont établis ; c'est pour rendre les hommes heureux.

Louer avec excès, & avec une fade exagération tous les mêts qui sont servis à une table où l'on mange, c'est une bassesse qui sent une mauvaise éducation, & qui ne convient qu'à de misérables parasites.

Celui qui donne un repas ne doit pas prendre le soin de louer les ragoûts & la délicatesse des viandes & des vins, dont il régale les Conviés : c'est une vanité bourgeoise, & qui ne siéd pas à un homme de naissance.

Le caractére d'esprit-fort ne fait point d'honneur en ce qui regarde la Religion ; c'est une extravagance que de vouloir raisonner sur des choses qui sont infiniment au dessus de la raison.

Il n'est pas permis de se déclarer contre un homme dont on a reçu de grands bienfaits, quand même on n'est plus de ses amis. Il faut toujours respecter l'amitié, quoique le tems & les conjonctures qui ont changé, l'aient éteinte.

La Nature fait un grand présent, quand elle donne un bel exterieur; mais il faut se consoler quand elle le refuse, & suporter cette disgrace avec courage.

L'amour-propre fait que souvent chacun se flate sur ses avantages naturels, & qu'il se rend peu justice sur ce qu'il dit, ou sur ce qu'il fait, & encore moins sur ce qu'il est.

Il faut que tout paroisse naturel dans un galant-homme, & que rien n'y sente l'affectation.

On a une démangeaison naturelle de parler des services qu'on rend aux autres, & une secréte confusion de ceux qu'on nous a rendus. Il faudroit au contraire ne parler jamais du bien qu'on a fait, & parler toujours du bien qu'on a reçu.

Les plaisans de profession aiment mieux choquer leurs meilleurs amis, que de manquer l'occasion de dire une plaisanterie.

Il faut songer à bien vivre, sans songer à vivre long tems.

Dans l'emportement d'une passion on ne voit pas le précipice qu'on se creuse; on veut se contenter, & l'on ne s'aperçoit de son malheur, que quand il n'y a plus de reméde.

Le moyen de devenir savant n'est pas de dévorer les livres, & d'en lire quantité; mais de les bien lire: & le moyen de paroître savant, c'est de ne le vouloir pas paroître.

La raison, la reflexion, & l'usage du monde poli, l'amour qu'on a pour son devoir, & la sincére affection qu'on sent pour ceux avec qui l'on commerce, forment à la modération & à la patience.

Les

Les hommes ne paroîssent guére sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin.

Il faut toujours aller bride en main avec nos amis, c'est-à-dire, user toujours de beaucoup de prudence & de circonspection avec eux.

Le meilleur effet de la complaisance est de nous faire soufrir de bonne grace les bizarreries d'un ami, & de nous empêcher de nous emporter quand il s'emporte.

Il est quelquefois à propos de cacher ses talens, pour ne pas déplaire à des gens puissans & jaloux.

Nous ne devons pas être curieux de savoir ce que les autres veulent cacher; mais quand on nous en a fait confidence, c'est une mal-honnêteté que d'en abuser. Le secret qu'on nous a confié est un trésor auquel nous ne pouvons trop prendre de précautions, pour empêcher qu'il ne soit découvert.

Les Princes autorisent les désordres, quand ils n'en font que rire, au-lieu de les punir sévérement.

Il y a autant d'injustice à mépriser ceux en faveur de qui la fortune n'a rien fait, qu'il y en a à considérer ceux pour qui il semble qu'elle en a trop fait.

Dès qu'on posséde ce qu'on aime par amour, on cesse d'aimer avec empressement; au-contraire la jouissance de ce qu'on aime par amitié l'augmente, & lui donne un nouveau prix & de nouvelles forces.

La douceur sied infiniment aux grands hommes & aux grandes fortunes; les Barbares & les hommes de rien sont cruels, quand ils ont du pouvoir.

Quelque ſot, quelque impertinent que ſoit un homme, il peut avoir des partiſans & des gens qui l'admirent; mais il faut qu'ils ſoient encore plus ſots & plus impertinens que lui.

Il y a preſque toujours de l'excès dans les flateries, ou dans le mépris que les peuples ont pour ceux qui les gouvernent.

Celui qui a fait une grande fortune devient quelquefois aſſez fat, pour croire qu'il eſt devenu noble en même tems.

Une grande richeſſe eſt une eſpéce d'éponge, qui ôte la craſſe de la naiſſance, quelque baſſe & quelque miſérable qu'elle ſoit.

C'eſt avoir une très-mauvaiſe opinion d'un homme, que de lui donner des louanges qu'il ne mérite pas.

L'amour-propre eſt comme un bandeau épais qui nous cache nos défauts, & nous empêche d'appercevoir l'extravagance des flateries dont on nous endort.

Pour vivre en repos, il faudroit ſe mettre au deſſus des bruits du peuple, ſans s'inquiéter de la médiſance, ni des louanges.

L'avarice eſt un contrepoids au mérite, & qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui ſe feroient diſtinguer par d'autres bonnes qualités.

Un excès d'honneur éblouit les hommes, & leur eſt ſouvent funeſte: ils n'ont pas la force de ſoutenir le poids de leur bonne fortune, quand elle les accable de ſes faveurs.

C'eſt un mauvais moyen de plaire, que de ſemer l'ordure dans les récits qu'on fait, & d'uſer de ſales équivoques: quelque envelopées qu'elles ſoient,

elles

elles ſont toujours un mauvais effet dans l'eſprit de ceux qui écoutent, & marquent la corruption du cœur de celui qui parle.

Rien ne fait mieux connoître combien les hommes ſont injuſtes, que le plaiſir qu'ils goûtent à s'entendre flater, & la répugnance qu'ils ont à flater les autres.

C'eſt s'élever au deſſus de la ſphére ordinaire des hommes, que de leur donner avec joie les louanges qu'il méritent, ſans ſe ſoucier d'en recevoir.

Il n'y a point d'état de vie ſi heureux, qui ne ſoit accompagné de beaucoup de chagrins ſecrets, qui empêchent qu'on ne puiſſe jouir tranquilement de ſon bonheur.

On n'aime pas à être repris, & ce n'eſt pas un bon moyen de ſe faire des amis, que de s'ériger en Cenſeur public.

Les perſonnes qui ſont en place doivent être toujours en garde, pour ne mortifier qui que ce ſoit par des paroles piquantes.

Le mépris & la raillerie cauſent quelquefois plus de chagrin, que les invectives & qu'une impuiſſante colére. On pardonne un emportement; on ne pardonne pas une raillerie de ſang froid, parce que c'eſt une marque de peu d'eſtime.

C'eſt une extrême impoliteſſe, de laiſſer entrevoir ſur un viſage malcontent le regret qu'on a de faire plaiſir.

Il ne faut point parler de ce qu'on ignore, parce qu'on n'en parle que de travers.

La principale étude d'un honnête homme doit être de ſe défaire de ſes vices, ou du moins de les cacher.

La voie la plus courte pour mortifier de mauvais plaisans, c'est de faire retomber sur eux leurs plaisanteries.

Les Grands veulent toujours avoir raison, lors même qu'ils ont le plus grand tort du monde: ils sont au désespoir quand on leur fait sentir qu'ils se sont trompés.

On trouve assez d'amis qui se mettent en devoir de nous consoler de la perte de nos parens, mais non pas de celle de notre bien.

Lorsqu'on est à table, il faut éviter avec soin tous les discours qui peuvent causer quelque dégoût aux conviés.

Ne vaut-il pas mieux garder le silence, que de dire du mal de son prochain, & de faire paroître de l'esprit aux dépens de la réputation des autres?

Les Grands ne doivent pas toujours se donner toutes les licences que leur fortune semble leur permettre: comme personne n'est en droit de leur prescrire les régles qu'ils doivent suivre, il faut qu'ils se contraignent eux-mêmes, pour ne s'écarter jamais des voies de l'honneur & de l'équité.

C'est mal s'y prendre que de vouloir établir sa réputation sur le débris de celle des autres.

Ceux qui veulent toujours briller & se faire admirer des autres, s'en font rarement aimer; nous avons un secret dépit contre ceux qui nous effacent.

A quelque genre de vie qu'on s'attache, si l'intérêt ou l'ambition sont les principaux motifs qui y déterminent, on poura aisément s'oublier & donner dans divers écarts.

Le silence est le meilleur reméde contre la médiance; les plaintes, les reproches, les éclaircissemens, ne font que l'aigrir, au-lieu de l'éteindre.

Quand

Quand on n'a point de Chriſtianiſme, on remplit mal les devoirs de la vie civile.

Ceux qui ſont nés dans l'opulence & dans une grande fortune, s'ils n'ont beaucoup d'eſprit, manquent le plus ſouvent d'honnêteté.

Il ne faut pas ſe fier aiſément à un énemi, quoiqu'il faſſe ſemblant de s'être réconcilié de bonne foi.

C'eſt une imprudence extrême, & qui a preſque toujours de mauvaiſes ſuites, de s'abandonner à la diſcr tion de ſon énemi, quelques proteſtations qu'il faſſe d'être dans nos intérêts. La haine ne s'éteint pas dans un moment.

La correction la plus juſte, & la mieux fondée perd ſa force, dans la bouche de celui qui la fait avec des termes pleins d'animoſité, & avec un viſage & des yeux où le feu éclate.

Pour rendre notre converſation agréable, il ne faut pas toujours vouloir dire ce qui nous paroît de bón.

Dans les grands revers la patience eſt le meilleur de tous les remédes; c'eſt ſe vanger de la Fortune, que de ſuporter ſes diſgraces avec beaucoup de force d'eſprit.

Un grand parleur eſt un vaſe toujours rempli, qui ne peut rien recevoir, qui n'eſt propre qu'à ſe vuider, & qui pour ſe vuider à tous momens n'en paroît pas moins plein.

Quand on ſait quelquefois ſe taire, on mérite plus de louanges que ſi on diſoit les plus belles choſes du monde. On peut toujours dire ce qu'on a tu, mais on ne peut jamais taire ce qu'on a dit.

Un homme d'eſprit peut revenir d'une faiſſe démarche qu'il a faite, ou d'une ſottiſe qu'il a dite:

un sot n'en revient pas, il se fait un point d'honneur de ne se pas dédire.

Haïssez tous les vices en général, principalement le mensonge & la calomnie.

Autant qu'on le peut, il faut tâcher d'adoucir avec des paroles honnêtes les refus qu'on est souvent obligé de faire: c'est une mauvaise politique de joindre le mépris au refus.

Ceux qui sont distingués par leur naissance, par leur dignité, par leur emploi, s'abaissent quand ils veulent faire les plaisans, & s'exposent au mépris des personnes qui les écoutent.

La plupart des hommes raménent tout à eux-mêmes; ceux qui paroissent les plus empressés pour la République, ne sont guére touchés du bien public.

La science qui apprend à vivre avec les honnêtes gens est préférable à toutes les autres.

Une sévérité scrupuleuse siéd bien à une femme de mérite, qui ne doit jamais permettre qu'on s'émancipe devant elle, ni qu'on sorte des régles que la bienséance prescrit.

Celui qui veut être régulier dans sa conduite, & vivre conformément aux régles de la bienséance, doit traiter les autres, chacun selon sa qualité, & toujours d'une maniére honnête.

Le dépit & l'impatience sont les choses du monde les plus nuisibles à la Cour; car outre qu'elles ôtent un certain air de joie & de liberté qui nous rend agréables, c'est qu'elles abandonnent le cœur à des mouvemens qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils donnent presque toujours quelque atteinte au respect.

N'em-

N'employez jamais votre crédit auprès des Grands, que pour des perſonnes de mérite, & même ne l'employez pas trop ſouvent.

Ne demandez jamais rien que de juſte; & que vos demandes ſoient toujours faites à propos, & avec beaucoup de reſpect & de modeſtie. Ayez une véritable reconnoiſſance des graces qu'on vous accordera, & témoignez par un redoublement de zéle pour le ſervice de votre bienfaiteur, combien vous y étes ſenſible.

Un Prince ne peut pas tout faire dans ſon Etat, il a beſoin de Miniſtres; mais il ne doit confier l'adminiſtration des affaires importantes, qu'à des gens qui n'ont point d'autre régle de leur conduite, que la conſcience, le bon ſens, l'honneur, le bien public, & le véritable interêt de leur Maître.

On perd ſouvent à délibérer, le tems qu'on devroit employer à exécuter.

La Cour eſt une mer orageuſe, pleine de bancs & d'écueils, ſur laquelle il eſt aiſé de faire naufrage, à moins qu'on ne ſache s'y conduire.

La plus grande application d'un honnête homme doit être à cacher ſi bien ſes foibles, qu'on ne s'en aperçoive pas, & que perſonne n'en ſoufre: car il ne faut point ſe flater; on a toujours un côté moins beau, par où il ne faut pas ſe montrer.

C'eſt la foibleſſe ordinaire de la plupart des hommes de ne connoître ce qu'il faloit faire, que lorsqu'on s'aperçoit que tout eſt perdu, & qu'il n'y a plus de remede à ſon malheur.

Les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée?

L'amour du bien public eſt une des principales vertus de ceux qui gouvernent; pour l'ordinaire, ils s'aiment mieux qu'ils n'aiment l'Etat: ſans ſonger au bonheur des autres, & à leur procurer leur avantage, ils ne ſongent qu'à eux-mêmes, & à ce qui les accommode.

On a trouvé le ſecret de plaire, quand on fait entrer dans le génie des gens que l'on pratique.

On aime naturellement à voir ſes inclinations approuvées des autres, & l'on ne peut s'empêcher d'avoir quelque complaiſance pour ceux qui ſe conforment à nos maniéres.

La parole des Princes doit être inviolable; rien ne les décrédite, ou ne les décrie davantage, que de laiſſer croire qu'ils n'ont point de bonne foi.

Ne parlez jamais de ce que vous ignorez: parlez peu de ce que vous ſavez.

Une ſeule mauvaiſe action ſuffit, pour détruire tout ce qu'on avoit acquis de réputation en pluſieurs années.

Il ne faut jamais ſe mêler de raiſonner ſur ce qu'on ne ſait pas, ſi l'on ne veut pas s'expoſer à ſe faire traiter de ridicule.

Quand on conſeille la vertu aux autres, on augmente les raiſons qu'on a de la pratiquer.

La bonne foi eſt toujours néceſſaire, mais principalement dans les Traités, il en faut garder inviolablement toutes les conventions.

Les Princes ſont heureux, s'ils ne commandent que des choſes juſtes & équitables, s'ils n'ont point un orgueil ridicule, s'ils ſe ſouviénent qu'ils ſont hommes, s'ils ſe ſervent de leur autorité pour faire craindre Dieu, s'ils le craignent eux-mêmes & le ſervent.

C'eſt

C'eſt un caractére bien mépriſable & bien odieux, de vouloir faire le bel eſprit aux dépens de la Religion & des choſes ſaintes.

Ceux qui parlent d'un ton railleur des miſtéres qu'ils devroient révérer, font moins voir le brillant de leur eſprit, que la corruption de leur cœur.

Il n'eſt rien de ſi avantageux dans le commerce du monde, que de ſavoir ſe faire aimer.

Le plus grand mal qu'on puiſſe ſouhaiter à un avare, c'eſt qu'il vive long tems.

Il faut toujours ſe défier d'un énemi qu'on a trompé, quelque beau ſemblant qu'il faſſe de s'être réconcilié de bonne foi.

Ramper ſervilement devant les Miniſtres & devant ceux qui ſont en crédit, c'eſt une baſſeſſe: les mépriſer, c'eſt une fierté blâmable: cenſurer leur conduite, c'eſt une témérité dangereuſe.

Les erreurs du cœur ſont bien plus dangereuſes que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement ſait corriger: le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumiéres du jugement.

Rien n'eſt plus capable de raſſurer des Soldats timides, que la bonne contenance du Chef: comme rien ne les abat davantage, que lorsqu'ils voient ſur le viſage de leur Général la grandeur du péril où ils ſont.

Plus vous donnerez aux autres occaſion de plaire, plus vous leur plairez: ce qui fait que les grands parleurs ſont inſuportables dans les compagnies, c'eſt qu'ils ne donnent point cette occaſion.

Les premiéres impreſſions qu'on donne de ſoi durent ſi long tems, qu'un jeune homme ne ſauroit prendre aſſez de précautions pour bien commencer,

&

& pour faire concevoir d'abord une opinion avantageuſe de ſa conduite.

Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes: & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Dieu ne veut point être honoré par la cruauté: gardez vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe, celle de l'accomplir contre les loix de la nature.

On ne peut trop ſe tenir ſur ſes gardes, quand on a affaire à des gens diſſimulés & vindicatifs.

Quand on ne croit pas pouvoir réuſſir dans un emploi que le Souverain préſente, il ne faut pas s'y embarquer.

Les Princes qui ne ſont pas aſſez les Maîtres d'eux-mêmes & des mouvemens de leur cœur, font bien du mal. Comme ils ont un pouvoir abſolu, & que rien ne réſiſte à leurs volontés, s'ils agiſſent par paſſion, on en ſentira ſouvent les effets, & on les regardera comme des Tyrans.

Ce n'eſt pas aſſez pour plaire aux perſonnes raiſonnables, d'avoir beaucoup d'habileté, il y faut joindre des maniéres honnêtes qui s'inſinuent dans les eſprits, & une certaine complaiſance qui s'accommode aux différens caractéres des gens avec leſquels on eſt obligé de vivre.

Les grands biens, les dignités, la haute naiſſance, qui relévent le mérite des perſonnes qui ſont déja en eſtime, ne ſervent qu'à augmenter la confuſion & la honte de ceux qui ſe ſont perdus de réputation par leurs déſordres.

Il faut, quand on donne, que la main ſoit ouverte, mais non pas percée; qu'il en ſorte quelque choſe, mais qu'il n'en tombe rien, c'eſt-à-dire, il faut donner avec prudence & avec attention.

La

La libéralité donne, la prodigalité perd : la discrétion rend la libéralité utile; l'imprudence rend la prodigalité domageable; la libéralité fait des amis; la prodigalite ne fait que des ingrats.

L'ambition est la plus vive de toutes nos passions, & celle qui dure le plus long tems.

Un malhonnête homme, & qui passe pour tel, est haï & méprisé de tout le monde : on le fuit & personne ne veut entrer en commerce avec lui.

Il est très-important à la guerre, que les Soldats aient tant de confiance en leur Chef, qu'ils croient que sa fortune, sa valeur & sa haute capacité, leur répondront toujours du succès de tout ce qu'il entreprendra.

Ce n'est pas un moyen propre à se faire estimer des Grands, que de ramper en leur présence, & d'avoir pour eux des complaisances criminelles. Une flaterie outrée leur déplaît : ils méprisent les flateurs, comme des ames basses, à qui les lâchetés ne coutent rien, quand il s'agit de leur fortune.

Souvent à force de vouloir plaire, on ne fait que dégoûter.

Une passion naissante, & qu'on ne connoît pas soi-même, fait qu'on n'est plus le même homme.

L'amour flate pour perdre, & sous une apparence de douceur il cache les plus affreuses amertumes.

Il est dangereux de se fier à la bonne foi des Princes, qui n'en ont qu'autant que leurs intérêts le demandent, & qui sont toujours prêts à faire des perfidies, quand ils y trouvent leur compte.

L'orgueil est capable de gâter les meilleures choses. On a une haîne si générale pour les orgueilleux, qu'elle va quelquefois jusqu'à leur faire injustice dans leurs meilleures qualités.

Le caractére de plaiſant & celui de ſage ne ſont pas incompatibles, mais ils ſont ordinairement opoſés. Le premier marque un génie ſuperficiel - l'autre au contraire un eſprit profond.

Un homme poſſédé d'une forte paſſion n'eſt touché que de ce qui peut ſervir à la ſatisfaire.

Il eſt dangereux de rétablir un énemi qu'on a puni; c'eſt lui faire naître l'envie de ſe venger, & lui en fournir les moyens.

Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

L' extrême délicateſſe de certaines gens, que la moindre choſe offenſe, eſt ſouvent la marque de la foibleſſe de leur eſprit, qui groſſit les objets, pour leur fournir des ſujets chimériques de chagrin.

Un homme qui n'a en partage que beaucoup d'eſprit & de ſavoir, ne tient guére contre un rival fort-riche, fort-pécunieux & fort-ſot.

Il n'apartient qu'aux grands Capitaines de trouver des reſſources, lorſqu'il ſemble que tout eſt déſeſpéré.

Il n'eſt point d'ame ſi corrompue, où il n'y ait encore quelque choſe de bon qui la porte malgré elle à la haîne du vice.

Si l'on veut railler, que ce ſoit ſans choquer perſonne, & que la raillerie ſoit noble & fine: qu'on égaie la converſation par des traits d'eſprit pleins de vivacité & d'enjoûment: mais que ces traits d'eſprit ſoient toujours convenables à la dignité de celui qui parle; qu'ils ſoient juſtes & délicats, & ne bleſſent jamais ni l'honnêteté ni la bienſéance.

On ſe perd d'honneur & de réputation, en pratiquant des gens qui n'en ont point.

Il y a des affaires qu'il faut abandonner dès qu'on les a commencées, ou parce qu'elles font impossibles, ou parce qu'elles empêchent qu'on n'en fasse de meilleures.

Le plus grand chagrin qu'on puisse faire à un mal-honnête homme qui nous insulte, c'est de ne lui pas répondre; ce mépris le démonte, & le mortifie plus que si on lui répondoit sur le même ton.

Les Dames s'abusent si elle, croient que la gloire d'une femme consiste dans le bruit que fait sa beauté; elle consiste dans la régularité de sa conduite.

Il est quelquefois à propos que les Grands s'humanisent, & qu'ils ne paroîssent pas toujours environnés de leur grandeur.

Un Général ne doit s'exposer à d'extrêmes périls, que quand tout est désespéré, ou qu'il y va de toute sa fortune.

Il faut suporter les défauts de ses amis, ou renoncer absolument à toute sorte d'amitié: car il n'est point d'homme parfait.

Ce qui fait avorter tant de desseins, c'est qu'on songe plus à la fin qu'aux moyens d'en venir à bout.

Voulez-vous que ceux que vous pratiquez trouvent de l'agrément dans votre commerce? proportionnez-vous à leur capacité, pour vous mettre à leur niveau.

Le succès d'une entreprise ne dépend pas toujours de la bonne conduite, de l'habileté, du courage de ceux qui la conduisent: les conjonctures, les occasions, les hasards, la ruinent ou la font réussir.

La plupart des Péres ne mettent pas grand façon dans le choix d'un Précepteur. Celui qui s'offre

de les servir à meilleur marché, c'est celui dont ils s'accommodent. Un homme riche ne remet pas le soin de ses chevaux à un inconnu, il veut être témoin par lui-même de son habileté à les dresser; mais se donne-t-il le même soin pour connoître celui à qui il abandonne ses enfans?

Nous devons nous regarder comme des malades, tant que nous avons besoin de conseil. Hé! qui n'en a pas besoin! Si l'avis est bon, pourquoi le rejeter, parce qu'il n'est pas donné de bonne grace? Il faut voir si l'on en peut tirer quelque utilité, avant de le rejeter: il ne faut pas même rejeter tous les méchans conseils, de crainte de rebuter les personnes qui pouroient nous en donner de bons.

Les Grands se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flatent.

Il faut toujours rendre justice au mérite, fût-ce même dans la personne de nos énemis.

L'habitude de plaisanter ne convient guére à un homme de qualité: il faut laisser aux petites gens le soin de divertir les compagnies. S'ils parlent agréablement, on leur aplaudit; s'ils ne disent que des sottises, on se moque d'eux: tout cela est sans conséquence.

La sotte vanité est une espéce d'ivresse, qui empêche les réflexions de l'esprit: elle fait à peu près le même effet que l'excès du vin; ceux qui ont trop bu, voient tous les objets doubles; ainsi les personnes vaines se persuadent aisément d'avoir d'éminentes qualités & d'effacer leurs rivaux.

Dès que la passion s'est emparée d'une ame, & qu'elle en a banni la raison, il n'est rien de si irrégulier,

gulier, de si méchant, de si monstrueux dont elle ne soit capable.

Condamner tout d'un ton décisif, n'est pas la marque d'un goût exquis; c'est souvent l'effet d'une extrême bizarrerie, d'une ignorance grossiére, ou d'une suffisance outrée.

Le chagrin & la bizarrerie font toujours juger de travers.

La raillerie est d'une pratique difficile & dangereuse: il faut qu'elle soit fine, délicate, qu'elle réjouisse la compagnie, & qu'elle ne blesse point celui qu'on raille: c'est un pas bien glissant: le plus court est de s'en abstenir.

Les Grands hommes ne témoignent jamais plus de courage que quand tout paroît désespéré: parce que l'expérience leur a apris que peu de chose fait changer de face aux affaires.

Celui qui craint Dieu, n'a rien à craindre des hommes.

La vanité & la présomtion nous empêchent de nous connoître tels que nous sommes, & de nous rendre justice à nous-mêmes.

Un homme sans cœur, qui cache adroitement sa haîne, est plus à craindre que deux énemis déclarés.

Le plus malhonnête homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'estime pour les honnêtes gens, & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas lui-même.

Avec les Grands il faut de la bonne foi; il est plus à propos de leur avouer une faute qu'on a faite, que de chercher des détours pour la déguiser; car quand ils viénent à reconnoître la vérité, ils ne pardonnent guére à ceux qui les ont trompés, ils n'ont plus de confiance en eux.

L'Economie n'eſt pas une qualité qui brille; mais il n'en eſt guére de plus ſolide. On ſent long tems le contre-coup des dépenſes indiſcrétes.

L'ingratitude de la plupart des Péres, & leur négligence à ſeconder les ſoins d'un Précepteur de mérite, eſt ſans doute capable de faire perdre courage aux mieux intentionés; & elle a donné lieu à un ancien proverbe, que c'étoit une marque de l'indignation du Ciel, que d'être réduit à être Précepteur.

Le mauvais exemple peut ſervir à nous éloigner du mal, comme le bon à nous exciter au bien: profitons-en de quelque part qu'il nous viéne, de quelque façon qu'il nous ſoit donné. C'eſt à nous à démêler l'or d'avec la terre, on le trouve rarement pur, mais il n'en eſt pas moins or: c'eſt la faute de l'artiſan & non pas du métal.

Il faut proportionner ſa dépenſe à ſon revenu, ſi l'on veut ſe maintenir avec honneur dans le monde.

C'eſt une déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſureté, que dans l'oppreſſion des peuples.

Les hommes inſolens pendant la proſpérité, ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace.

Un homme ſage ne fait jamais aucune redite, tout ce qu'il dit eſt court, précis, nerveux; jamais il ne raconte que le fait néceſſaire pour l'affaire.

Ce n'eſt pas aſſez de connoître les devoirs de ſon état, ſi l'on n'a aſſez de courage pour les remplir.

Souvent nous nous flatons que le monde n'a rien à nous reprocher, quoique des fautes groſſiéres nous expoſent avec juſtice à la cenſure publique.

C'eſt

C'est être digne des faveurs de la fortune, que de ne se point laisser éblouir par les présens qu'elle fait; mais il est rare de ne point changer de sentimens, en changeant d'état.

La crainte de Dieu, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, doivent toujours être dans le cœur d'un Prince.

Il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux.

Que tout ce que vous direz soit naturel: ne sortez point de votre caractére, & songez que le meilleur de tous les livres ne vaut pas la science du monde.

La propreté n'est pas seulement utile, elle est même nécessaire: outre qu'elle contribue à la santé, elle fait partie de la bienséance; ainsi il n'est pas permis à un honnête homme de se négliger.

Un médisant divertit quelquefois: mais on le craint, & chacun le regarde comme son enemi particulier; parce qu'on sait bien que la médisance n'épargne personne, & que la vertu la plus pure n'est pas à couvert de ses traits.

La réputation des Dames ne dépend pas du caprice des hommes, ni des aplaudissemens qu'on leur donne: elle doit être fondée sur leur mérite & sur leur vertu.

La réputation coute tant à acquérir, que c'est une grande injustice de vouloir détruire, sous quelque prétexte que ce soit, un si long & si pénible ouvrage.

Gardez-vous bien de vous brouiller avec les Dames, & ne soyez jamais de part d'aucune médisance contre elles.

Faire des dépenſes exceſſives en habits, en ameublemens, en édifices, en feſtins, en équipages; ſe piquer d'effacer les autres, & d'égaler même la magnificence des Princes, c'eſt un effet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un eſprit ſolide.

La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence: autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie & une ardeur brutale.

Souvent l'amour-propre nous ſuggére mille faux raiſonnemens, pour nous rendre nos défauts imperceptibles.

Un homme ſincére ne ſe ſert jamais de déguiſement, ni de fourberie pour arriver à ſes fins.

La diſſimulation qui tient plus de l'artifice & de la ruſe, que de la prudence & de la vraie politique, eſt auſſi préjudiciable à un homme qui prétend établir ſa réputation & s'avancer dans le monde, que la ſincérité lui eſt avantageuſe.

Les Favoris ni les Miniſtres ne doivent point abuſer de la foibleſſe, ou de la bonté des Princes, pour tyranniſer leurs peuples.

On ne peut paſſer d'une extrémité à l'autre, de la douceur à la ſévérité, ſans violer les loix de la prudence.

On ne doit plus ſe fier à un homme qui nous a manqué de parole, & qui a tâché de nous ſurprendre. Quelque beau ſemblant qu'il faſſe, c'eſt toujours le plus ſûr de ſe défier de ſes artifices.

C'eſt une action de dangereuſe conſéquence, que de choiſir trop à la hâte un état pour le cours de la vie.

L'application eſt néceſſaire pour bien faire tout ce qu'on fait: quelque génie qu'on ait, il eſt preſque impoſſible d'exceller en quoi que ce ſoit, ſans une application extrême.

C'eſt

C'eſt ſe flater que de croire devenir habile homme, ſi l'on n'eſt réſolu de travailler beaucoup & conſtâment.

Il ne faut lier amitié qu'avec un homme qui ait les qualités néceſſaires pour être un ami veritable. Si les avantages d'une ſincére amitié ſont conſidérables, les perils où nous expoſe un faux ami ne ſont pas moins grands.

L'ambition & l'avarice des hommes ſont les principales ſources de leurs malheurs.

On n'eſt jamais plus aſſuré, que lorſqu'on agit de la même maniére que s'il faloit tout craindre.

Il n'eſt point de vertu ſi parfaite, où des actions particuliéres ne démentent quelquefois l'habitude qu'on a de faire le bien.

Si les perſonnes que vous voyez ſont dans la joie, ne la troublez pas avec une mine auſtére, qui ſemble déſaprouver leur enjoûment; on vous regarderoit comme un homme incommode; & il eſt fâcheux de jouer un rôle déſagréable.

Pour plaire dans la converſation, piquez-vous moins d'avoir de l'eſprit, que de faire paroître celui des autres.

C'eſt une étrange choſe que l'ambition, on ſe déshonore quelquefois & l'on fait des démarches très-honteuſes pour la contenter.

Les grands parleurs regardent ſouvent ceux avec qui ils s'entretiénent, comme des ignorans qu'ils veulent inſtruire.

Un homme d'eſprit & qui ſait vivre, écoute avec attention ce qu'on dit: il parle peu, mais toujours à propos, fort réſervé ſur-tout à dire ce qu'il penſe ſur les matiéres délicates.

Les châtimens tranquiles & ſans emportement font plus d'impreſſion que s'ils étoient accompagnés de la colére, parce qu'ils paroîſſent plus juſtes & plus raiſonnables.

C'eſt une étude bien utile que l'étude du monde; avec elle on devient plus pénétrant dans l'avenir, que les plus profonds Aſtrologues, & plus éclairé dans les choſes préſentes, que les plus ruſés Politiques.

Il faut qu'un Prince modére tellement les vertus qu'il doit avoir, que l'une ne nuiſe pas à l'autre par ſon excès; que ſa juſtice & ſa bonté s'accordent, ſans que l'une détruiſe l'autre.

Le peuple loue ordinairement plutôt ce qui eſt loué, que ce qui eſt louable.

Le plus grand ſecret pour réuſſir dans la converſation, c'eſt d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de ſe défier toujours de ſa raiſon, & quelquefois de celle de nos amis; de ne ſe piquer jamais d'avoir de l'eſprit; de faire paroître tant qu'on peut celui des autres; d'écouter ce qu'on dit, & de répondre à propos.

Il faut prendre de juſtes meſures avant de s'embarquer dans quelque affaire; afin qu'on n'ait rien à ſe reprocher, s'il arrive un mauvais ſuccès.

Il faut faire tous ſes efforts pour venir à bout des premiéres entrepriſes où l'on s'engage; c'eſt bien ſouvent là-deſſus que roulent la fortune & la réputation d'un homme qui commence à être employé.

Les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers.

Il n'eſt point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, & qui ſuivent la raiſon éternelle; c'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien; c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal.

Un Vainqueur ne doit rien tant apréhender, que le défespoir des gens qu'il a vaincus.

Rien ne forme mieux l'efprit que l'ufage du monde; c'eft ce qui donne cette teinture de politeffe, qu'on n'acquiert qu'en voyant fouvent des perfonnes polies, & en fe réglant fur leur modéle.

La réputation eft quelque chofe de fi délicat, le penchant qu'on a à juger mal de fon prochain eft fi naturel, qu'on ne fauroit aporter trop de précautions, ni prendre trop de mefures pour fe ménager avec le public, & pour empêcher les gens de médire.

C'eft une grande mifére que de n'avoir pas affez d'efprit pour bien parler, ni affez de jugement pour fe taire.

Une perfonne eft d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de foin à le paroître.

Il eft du devoir de parler des Princes avec beaucoup de refpect, quand même on feroit d'un parti contraire, leur perfonne facrée ne doit jamais être en bute à la raillerie.

Savoir fe modérer, être le maître de fes paffions les plus vives, c'eft le propre d'une grande ame.

Oubliez les faveurs que vous ferez, fi vous voulez en mériter une jufte reconnoiffance.

Reffouvenez-vous des faveurs qu'on vous fera, fi vous voulez en témoigner une jufte reconnoiffance.

A quoi bon fe gêner pour plaire? Les graces ne font pas comme les fleurs, qu'on fait naître là où on veut.

On trouve par-tout des gens qui par une certaine malignité de naturel, font toujours énemi du gouvernement préfent, quel qu'il foit: on ne peut

les ſatisfaire, ils grondent & murmurent ſans ceſſe; il faut les abandonner à leur chagrin, & à leur mauvaiſe humeur, ſans ſe mettre en peine de leurs plaintes.

Si les perſonnes que vous voyez, ſont d'une humeur triſte & ſombre, il faut compoſer votre viſage, & ne les pas aborder d'un air riant & enjoué.

La vraie nobleſſe & la vraie grandeur eſt celle de l'ame: ſi les gentilshommes ſont préférés aux roturiers, c'eſt qu'on ſupoſe qu'ils ont des qualités dignes de leur naiſſance illuſtre.

Les Princes doivent prendre de grandes précautions, quand la néceſſité de leurs affaires les oblige à traiter avec des gens, qui n'ayant point de fidélité pour Dieu n'en gardent point aux hommes; il ne faut guére compter ſur la ſincérité & ſur la bonne foi de leurs ſermens.

Nous préférons l'entretien d'un flateur ignorant à la converſation d'un ſavant homme, quand il eſt chagrin & ſévére. A la vérité l'autorité qu'il prend ſur nous eſt fâcheuſe, mais n'eſt-ce pas un droit acquis par l'âge? s'il nous fait part de ce qu'il ſait, eſt-ce trop faire pour le reconnoître, que d'avoir une ſoumiſſion aparente à ſes ſentimens.

Quelle folie, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice!

L'indulgence n'eſt pas un moyen ſûr pour régner, & pour ſe faire obéir: mais auſſi une rigueur exceſſive rebute les eſprits.

Ceux qui commencent à entrer dans le monde, doivent s'étudier avec beaucoup de ſoin à ſe faire une réputation d'honnêtes gens.

Si une femme n'eſt modeſte, eût-elle d'ailleurs mille belles qualités, de la naiſſance, de la beauté, elle n'en eſt pas plus eſtimée.

Un Prince doit ſe défier de ſon bonheur, puiſqu'il ne dépend pas de lui de le faire durer toujours; ſa proſpérité peut être ſuivie d'une longue chaîne de malheurs, qui rendent ſa chûte d'autant plus funeſte, qu'ils le font tomber de plus haut.

Il vaudroit beaucoup mieux pour un homme de qualité, qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuſe & criminelle.

Le châtiment qui vient d'un homme irrité, eſt plutôt regardé comme une vengeance furieuſe, que comme une correction charitable.

Un homme en colère eſt comme un inſenſé, qui ne ſait ce qu'il fait, & par conſéquent, dont toutes les actions ſont ſans raiſon.

Ce qui perfectionne le plus la raiſon, c'eſt le calme de l'eſprit délivré des folles paſſions, & des caprices de la jeuneſſe.

Ne négligez aucune des qualités extérieures qui peuvent ſervir à vous rendre agréable: car quoiqu'on puiſſe être honnête homme ſans les avoir, il eſt cependant vrai que ceux qui les poſſédent, ont de grands avantages ſur les autres.

Quand on croit que tout eſt déſeſpéré, c'eſt àlors qu'il faut faire de plus grands efforts pour détourner la malignité de la fortune, qui commence à ſa déclarer.

On ne ſauroit être trop exact ni trop circonſpect, quand on entreprend des affaires importantes. Un homme ſage qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir & de tout prévenir.

Souvent un petit obſtacle qu'on néglige de lever, ſoit faute de réflexion, ou parce qu'on le compte pour rien, retarde l'exécution d'une entrepriſe, & même en empêche l'heureux ſuccès.

Les gens méchans & corrompus n'ont aucune pudeur; ils ſont toujours prêts à toute ſorte de baſſeſſe.

De quelle conſéquence peuvent être pour un homme de bien les impoſtures, les calomnies, les médiſances d'un homme perdu d'honneur & de réputation? Les gens de probité n'ajoutent point de foi aux diſcours d'un calomniateur.

La vie d'un Courtiſan doit être une continuelle étude de ſoupleſſe d'eſprit. On ne fait point de faux pas à la Cour qui ne ſoit remarqué.

Il ne faut jamais luter contre les Miniſtres, ni condamner leur conduite, c'eſt blâmer ouvertement le choix que le Souverain a fait de leurs perſonnes, & par un contre-coup qui n'eſt pas excuſable, bleſſer le reſpect qu'on eſt obligé de lui rendre.

Il faut ſavoir taire un ſecret, ſans dire aucun menſonge.

C'eſt le propre d'un petit génie, de perdre courage pour le moindre obſtacle qu'il rencontre en ſon chemin.

Un homme qui a du cœur & de l'eſprit ne s'étonne de rien, & trouve toujours quelque reſſource.

L'uſage du monde eſt d'un grand ſécours pour former l'eſprit: la plupart des gens de cour, qui ne ſont pas toujours des génies ſublimes, jugent ſainement de tout, parlent juſte & raiſonnablement ſur chaque choſe, parce qu'ils ont toujours devant les yeux ce qu'il y a de plus excellent.

Un homme avec un esprit médiocre & un grand usage du monde, brille où un autre qui a plus d'esprit & plus de savoir, mais qui ne connoît pas le monde, paroît tout déconcerté.

La fausse gloire est un des plus grands foîbles qui puissent entrer dans l'ame d'un honnête homme.

On ne doit guére se fier à ceux qui ont l'ame intéressée, parce qu'ils passent sans peine d'un parti à l'autre, éblouis par l'aparence d'un plus grand avantage qu'ils espérent.

A quoi bon se gêner pour plaire. Que chacun conserve le caractére qui lui est naturel; persuadé qu'il cessera de plaire dès qu'il le quittera pour se vêtir d'un autre.

La fierté ne convient guére aux malheureux; il faut s'accommoder aux caprices des gens dont on dépend, au-lieu de les insulter; les maniéres hautaines les rebutent: on les gagneroit par la douceur & par la complaisance.

Qui est celui qui se rend justice sur sa naissance & sur son esprit? On s'en donne toujours plus qu'on n'en a, & l'on se fait grace sur ce qu'on peut valoir.

Il faut respecter ce que Dieu découvre, & n'entreprendre pas de découvrir ce qu'il veut cacher.

La vertu triomphe toujours malgré l'envie, & s'érige des trophées sur ses ruines.

Il faut que la complaisance, pour être légitime, soit également éloignée de l'adulation & de la rudesse.

Ne faites jamais de fautes, s'il est possible; mais si vous étes assez malheureux pour en faire, tâchez au moins d'en profiter.

Les

Les esprits solides savent mettre à profit tous les momens de leur vie, & ne sont jamais plus utilement occupés, que lorsqu'ils sont seuls.

Ceux qui flatent grossiérement & à découvert, qui prostituent les louanges sans discernement & sans choix, ne plaisent guére aux personnes de bon goût.

Un Général ne doit avoir pour but de ses desseins, que de gagner la victoire dans un jour de bataille; tous les autres petits accidens doivent être comptés pour rien.

La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les ames les plus pures.

Il est dangereux de se trop familiariser; on se dégrade en quelque maniére, & l'on se fait moins estimer en perdant un certain caractére de dignité, que donne un air sérieux & réservé.

En fait de reconnoîssance, on ne sauroit aller trop loin.

S'il se peut n'exigez rien de ceux qui vous ont de l'obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous oblige à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de retenue, qu'il semble que vous ayiez oublié les bons offices que vous leur avez rendus.

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un Ami trop complaisant; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur, il réveille mieux notre attention: les remédes salutaires sont rarement de bon goût, & les Médecins les plus doux ne sont pas les plus secourables.

Il faut éviter avec soin les méchantes compagnies; car outre que la fréquentation en est pernicieuse, parce qu'insensiblement on se laisse aller aux méchans

chans exemples, c'eſt qu'il eſt certain qu'on jugera de vous ſelon la maxime du Proverbe Eſpagnol, *dis-moi qui tu vois, je te dirai qui tu ès.*

Sans la vertu les plus grands avantages ſont de vraies pertes.

Quand les Princes choiſiſſent des gens pour le maniement des affaires, ils doivent ſur-tout prendre garde s'ils n'ont point d'intérêt particulier à ménager, qui l'emporte ſur le bien public.

Quand un habile homme n'a rien oublié dans ſes entrepriſes, les bons ou les mauvais ſuccès ne doivent ni augmenter ni diminuer les louanges qu'il mérite.

Il faut commander avec douceur aux troupes, ſi l'on veut qu'elles obéiſſent avec affection; car pour bien diſpoſer des hommes, il faut gagner les eſprits avant d'exiger les devoirs.

C'eſt le caractére d'un honnête homme, & qui ſait vivre, de contribuer, autant qu'il le peut, à faire en ſorte que tout le monde ſoit content: il faut ſur-tout qu'il évite avec ſoin de ne rien dire qui puiſſe chagriner les gens.

Rien ne marque plus la petiteſſe d'un cœur, que le chagrin qu'il a des louanges qu'on donne aux autres: c'eſt un témoignage de malignité & de foibleſſe, qui ne peut partir que d'un méchant fond.

On rencontre quelquefois des hommes d'un ſens exquis, qui n'ont pas le don de s'expliquer. Il faut compatir au défaut de leur expreſſion, & profiter de leur bon ſens. D'autres ont la facilité de parler, & ne s'attachent qu'à l'écorce des choſes. Imitons ce qu'il y a de bon dans leur langage, & pénétrons plus avant dans la vérité.

Il

Il y a une certaine fatalité dans la destinée des Grands, que toutes les vues de la politique humaine ne sauroient vaincre: on ne connoît ce qu'il faloit faire, que quand le mal est sans remede.

Un honnête homme doit, autant qu'il est possible, éviter de chagriner ses amis, & ne travailler qu'à les rendre heureux.

La colére trouble & empêche de voir l'indigne action qu'on veut faire.

C'est la marque d'un bon goût, que de n'affecter pas d'avoir plus d'esprit, que ceux qu'on pratique ordinairement.

L'ingratitude est aussi odieuse que la reconnoissance est aimable.

Il est important d'éviter le commerce de ceux qui vivent dans le déréglement, & qui font profession de libertinage: les liaisons qu'on auroit avec eux ruineroient la réputation.

Les desseins d'un homme qui passe pour dissimulé sont les plus faciles à déconcerter: car comme on se défie de lui, & qu'on l'observe avec soin, on ne manque guére à rompre toutes ses mesures.

Il faut se faire aimer de tout le monde, si l'on peut; car il n'est point de petits amis, ni de petits énemis.

Ce n'est pas assez pour traiter avec succès d'une grande affaire, d'avoir de la science, du zéle, de la probité; il faut que ces qualités soient soutenues par la douceur & par la prudence.

La fortune peut faire échouer nos desseins les mieux concertés: mais elle ne sauroit nous dérober la gloire d'avoir agi selon les régles de la prudence.

On ne peut être véritablement brave, si le courage n'est conduit & réglé par la prudence.

Ceux

Ceux qui veulent se mêler de railler, doivent avoir un goût exquis de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables.

La témérité & la fausse bravoure sont les écueils ordinaires de ceux qui se piquent d'être courageux.

Il faut de l'esprit pour bien parler, & du jugement pour parler à propos.

Les personnes vaines ne peuvent guére s'empêcher de laisser voir le ridicule de leur vanité; mais ceux qui la nourrissent par des éloges de contrebande, devroient être punis comme des empoisonneurs.

Il ne faut pas se parer d'une gravité affectée: un sérieux trop sombre, ou qui dure trop long tems devient ennuyeux.

Le caractére de critique est odieux: on ne se fait guére d'amis en s'érigeant en censeur public: il faut tout voir, en profiter, & ne rien dire.

L'injustice de la plupart des hommes est d'approuver ce qu'ils devroient condamner, & de condamner ce qu'ils devroient approuver.

Un Conquérant est obligé par son propre intérêt d'user modérément de sa victoire, & de bien traiter les vaincus, afin de conserver par sa bonté ce qu'il a gagné par sa puissance.

Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, inspirent une présomtion dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans le bon succès.

C'est un mauvais talent que celui d'une raillerie piquante & outrée; les personnes de ce tempéra-

ment

ment n'épargnent pas leurs meilleurs amis, ils ne s'épargnent pas eux-mêmes.

Le mauvais goût, si l'on n'y prend garde, infecte tout & se répand comme un poison sur toutes sortes d'états, d'âges & de conditions.

Qui manque du côté du cœur, péche dans le Principe, & porte avec soi l'origine de tous les vices.

Les Juges qui ont le pouvoir de disposer des biens & de la vie des particuliers, ne sauroient prendre trop de précautions avant de décider sur des matiéres si importantes.

Les maniéres affectées, bien loin de rehausser le lustre de la beauté, en diminuent l'éclat, & donnent aux personnes les mieux faites, un air contraint qui est toujours désagréable.

On fait souvent de grandes injustices, quand on n'a pour régle de sa conduite, qu'une politique purement mondaine, & qu'on ne consulte pas assez les maximes du droit & de l'équité.

Un honnête homme est content de ce qu'il est; son ambition est bornée par ce qu'il posséde.

La réputation d'un honnête homme ne dépend pas des calomnies d'un imposteur: il n'en sera pas moins homme de bien, quoiqu'un scélérat tâche de le décrier.

Quiconque ne sait pas soufrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & par votre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter.

Pour connoître sainement les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit: l'air du visage, la façon de parler, la qualité, le tems, le lieu, tout impose.

L'en-

L'envie eſt la plus forte énemie de la vertu, ſon éclat l'effarouche & la bleſſe.

Travaillez de bonne heure à vous rendre l'eſprit ſouple: ceux qui abondent en leur ſens, & qui décident d'un ton d'autorité, quelque raiſon qu'ils puiſſent avoir, n'aménent preſque jamais perſonne dans leurs ſentimens.

Il faut étudier les coutumes, les maniéres & le génie du ſiécle; non pour pouvoir contenter des paſſions criminelles, mais pour mieux ménager les eſprits, & pour découvrir par quelles voies on peut ſe mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ſes deſſeins.

Il n'eſt pas tems de faire le fier, quand vous dépendez des autres, & qu'ils peuvent punir votre fierté.

On ne ſe fait que trop ſouvent un mérite du bien que des parens ont acquis, & peut-être par des voies qu'on ne veut pas examiner de près, de peur de ne les trouver ni légitimes ni honnêtes.

Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous, pour le bien faire; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que Dieu veut faire de nous.

Le ſel de la fine raillerie fait tout l'agrément de la Société civile; mais il faut répandre ce ſel avec beaucoup de circonſpection: de même qu'on gâte un ragoût, en y jetant trop de ſel, on ſe fait auſſi haïr quand la raillerie eſt trop amére.

Le génie des Courtiſans, eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont beſoin de rien.

La peur eſt de toutes les paſſions celle qui jéte une ame dans de plus grands troubles.

N'ayez pas trop d'impatience de faire paroître votre eſprit, en quelque genre que ce ſoit: les contre-tems ſur cela ſont dangereux; & il arrive d'ordinaire à ceux qui veulent aller ſi vîte, qu'au-lieu d'avancer, ils reculent.

Il n'eſt point d'homme qui n'ait une vertu ou un vice dominant, auxquels il raporte toutes ſes actions; & cette vertu ou ce vice qui ſemble être le fort de cet homme, eſt ſon foible; car dès qu'on l'a découvert, c'eſt par cet endroit qu'on le gouverne, & qu'on ſe rend maître de ſon eſprit.

Il vaut mieux pour un honnête homme, qu'un calomniateur diſe du mal de lui, que d'en dire du bien: la raiſon eſt que s'il en dit du mal, on ne le croira pas, parce qu'on n'ajoute pas foi aux diſcours d'un menteur; que ſi au-contraire il en dit du bien, on ſe pouroit facilement imaginer, qu'il y auroit entre eux quelque commerce d'amitié, ce qui ſeroit préjudiciable à un homme qui aime ſa réputation.

C'eſt avouer en quelque maniére la vérité d'une raillerie, que de s'en montrer offenſé, & l'on ne peut mieux perſuader qu'elle n'eſt rien, qu'en la mépriſant.

Il faut bien autant de diſcrétion pour donner conſeil, que de docilité pour le ſuivre. Rien n'eſt ſi terrible qu'un ami qui prend avantage de ſon expérience; qui propoſe tous ſes avis comme des lois, & d'un air de Maître, qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'eſprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par le diſcours.

Une grande foibleſſe à recevoir conſeil n'eſt pas moins à blâmer, qu'une grande rudeſſe à le donner. Il eſt de notre intérêt de ſurmonter l'un &

d'adoucir l'autre. Il faut quelquefois aider à la liberté de celui qui nous avertit, en recevant facilement ses avis.

Rien n'est si doux dans la société, ni plus utile pour la fortune que d'avoir beaucoup d'amis.

Le commerce des Dames est utile & agréable: une reprimande qui part d'une belle personne à laquelle on veut plaire, fait souvent plus d'effet que tous les conseils du monde.

Ceux qui ont un goût exquis, ne se laissent point séduire par leur amour-propre, & ne sont pas éblouis de leurs talens, quelque rares qu'ils soient.

Souvent le premier pas qu'on fait dans le monde, décide des préventions bonnes ou mauvaises qu'on prend de nous.

Le principal but du commerce du monde, est de se faire aimer & estimer de tous ceux qu'on pratique.

La Mode est un Tyran dont il faut suivre les lois & le caprice, sans philosopher sur ce qu'elle a de beau ou de laid, de commode ou d'incommode. Mais il faut lui obéir sans la suivre avec furie, & sans être ni trop empressé à la prendre, ni trop lent à la quiter.

Il est de la prudence de n'entrer jamais en société avec des esprits foibles & timides, qui sont presque toujours scrupuleux & superstitieux.

La conversation est établie pour y tenir chacun son coin, & parler alternativement.

Il est fort-difficile de se remettre dans le chemin de la vertu, lorsqu'on s'en est une fois écarté.

La raillerie a été de tous les siécles; & l'on passeroit pour un esprit mal fait, si on ne la soufroit pas en de certaines rencontres; le principal est de

ne la pas confondre avec l'offenſe: c'eſt un des endroits de la vie où l'on a le plus beſoin de ſon jugement.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt radoter, à certain âge, que de prendre une femme pour avoir de la ſociété.

Il ne dépend pas de nous d'être heureux; mais il dépend de nous de mériter de l'être.

La plupart des hommes aiment à raiſonner des choſes les plus ſublimes, & qui ſont fort au-deſſus de leur ſphére.

Il faut qu'un homme s'oublie entiérement ſoi-même, & perde la connoîſſance de toutes choſes, avant de perdre celle de ſon Créateur.

La créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaiſirs; & le ſentiment qu'on en a, ne laiſſe jamais un homme ſans ſatisfaction dans le bonheur, ni ſans conſolation dans la miſére.

Avoir de l'eſprit n'eſt pas le plus grand avantage de l'homme, c'eſt d'en faire un bon uſage: mais comme on ne peut faire un bon uſage de l'eſprit ſans en avoir, voilà un cercle.

C'eſt manquer d'eſprit que de n'en trouver à perſonne, comme c'eſt une imprudence, que de ne pas affecter d'en avoir moins qu'un protecteur préſomtueux qu'on ménage.

Ceux qui ne ſuivent que leurs inclinations pour guide, ont d'ordinaire le goût mauvais; parcequ'ils reſſemblent en quelque maniére aux bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct & par tempérament.

Le bon goût eſt l'effet d'une raiſon droite & éclairée, qui prend toujours le bon parti dans les choſes douteuſes ou équivoques.

Peu

Peu de gens cherchent à se guérir de bonne foi de leur passions : toute leur application ne va qu'à trouver des raisons pour les justifier ; ou quand ils sont contraints d'avouer qu'ils ont tort, ils disent qu'ils ne sauroient faire autrement.

La curiosité est louable, lorsqu'elle tend à la connoissance de ce qui est utile & honnête : mais elle est de dangereuse conséquence, quand elle nous méne trop loin, & qu'elle ne nous fait rechercher que des choses mauvaises & inutiles.

Il faut vivre fort-sérieusement, & même n'avoir aucun commerce, si l'on peut, avec les personnes qui sont en réputation d'être querelleurs : car quelque sagesse qu'on ait, on n'en a pas assez pour vivre tranquilement avec des fous.

La chicane est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte en nous ruinant, nous laisse au-moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicane par ses formalités nous donne le tort, en nous ôtant notre bien.

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

On peut prendre confiance en un ami sage & d'une vertu éprouvée ; mais jusqu'à ce qu'on ait eu le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus sûr, pour n'être pas trompé, c'est de ne se fier à personne.

Chacun se rend d'autant plus agréable, que ses maniéres ont de raport à sa condition & à son âge.

La médisance est le plus dangereux & le plus ordinaire de tous les vices.

C'eſt un cruel divertiſſement que celui qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il pas avoir pour ſe plaire à déchirer, par cette ſorte de raillerie, le cœur de ceux que l'on attaque, & pour s'aplaudir de les avoir pouſſés à bout ?

Toutes contorſions apartiénent plutôt à un bouffon payé pour faire rire, qu'à un homme qui veut agréer dans le monde.

Tout ce qui altére le naturel déplaît, quand ce ſeroit même pour imiter ceux à qui nous voulons plaire, puiſque cette imitation de leurs défauts en eſt proprement un reproche.

La principale de toutes les propretés, c'eſt de prendre un ſoin tout particulier de ne choquer par aucun endroit, l'odorat de ceux que l'on aproche.

Celui qui par un vaine curioſité, ou pour avoir la réputation d'être univerſel, veut s'apliquer à trop de choſes, n'en fait jamais bien aucune, & ne recueille pour fruit de ſon travail & de ſes longues études, qu'une connoiſſance ſuperficielle de diverſes matiéres, qui ſouvent n'ont nul raport à ſa condition.

Il eſt dangereux de divertir le Public : le perſonnage de plaiſant, quelque bien qu'on le faſſe, eſt un perſonnage qu'il eſt bon de faire rarement : il ne convient nullement aux perſonnes de qualité.

Le peu de ſoin que l'on prend à former la raiſon des hommes, eſt cauſe qu'ils n'ont pas le goût délicat.

La médiſance eſt un vice indigne d'un honnête homme. C'eſt une perfidie de parler mal de nos amis ; c'eſt une pure malice de blâmer ceux qui nous ſont indifferens, & c'eſt une lâcheté de médire de nos énemis.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt ſe contenter, que de prendre une femme pour ſa beauté.

C'eſt être heureux que de rencontrer, un ami fidéle, éclairé, diſcret: fidéle, pour ne nous rien déguiſer: éclairé, pour remarquer nos fautes: & diſcret enfin, pour nous en reprendre. Mais c'eſt le comble du bonheur de pouvoir croire ſes conſeils. Il arrive ſouvent que nous nous feſons un honneur de ne ſuivre que nos propres lumiéres; ſemblables aux voyageurs qui s'égarent faute de prendre un guide, ou de demander le chemin.

Il importe beaucoup à ceux qui occupent les premiéres places, d'écouter les avis qu'on veut leur donner, & de ſuſpendre leurs jugemens jusqu'à ce que la vérité ſoit éclaircie.

En ſuivant la mode, il faut qu'un homme examine ſon âge & ſa profeſſion, pour ſe ménager dans la bienſéance de l'un & de l'autre.

Il eſt bien mal-aiſé de parler beaucoup, ſans ſe découvrir plus qu'on ne doit, & ſans dire bien des choſes inutiles, qui font bâiller, ou gémir ceux qui les entendent.

Ce n'eſt pas ſe marier, c'eſt négocier que de prendre une femme pour ſon bien.

Le bon goût régle nos ſentimens & nos idées, & fait que nous nous connoîſſons tels que nous ſommes.

Souvent les perſonnes que nous croyons nous être les plus dévouées, ſont les premiéres à nous tromper.

Il n'y a point ici-bas de félicité parfaite pour les hommes; & ils doivent plutôt ſonger à s'y défendre des maux qui les preſſent, qu'à ſoupirer après un bonheur qui n'eſt point à leur portée.

C'eſt être peu verſé dans la connoiſſance des gens en place, de croire qu'ils nous obſervent aſſez dans nos démarches pour en être déterminés à nous faire plaiſir: le ſeul moyen de s'en faire des protecteurs utiles, c'eſt de commencer par leur être utiles à eux-mêmes.

A quoi bon faire toujours le fin, affecter de parler d'une maniére envelopée, & tenir une conduite miſterieuſe hors de ſaiſon? Cela ne ſert qu'à donner de la défiance aux autres.

Quand la fineſſe eſt néceſſaire à celui qui en uſe ordinairement, elle lui devient inutile, parce qu'on eſt en garde contre ſes artifices.

Il ne faut pas uſer de fineſſe pour tromper, mais pour s'empêcher d'être trompé.

La converſation n'eſt pas de la nature des harangues: chacun doit parler & écouter à ſon tour: elle ne doit être ni éloquente, ni étudiée; il faut que le haſard la conduiſe, & qu'elle ſoit naturelle.

La jalouſie eſt le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux perſonnes qui le cauſent.

On devroit punir plus rigoureuſement la médiſance que le larcin; elle fait plus de tort à la ſocieté civile; & il eſt plus difficile de ſe garder d'un médiſant que d'un vôleur.

Le bon goût eſt d'une grande étendue, & ſupoſe de rares qualités; il entre en tout & aſſaiſſonne toutes choſes, mais il n'eſt pas ſi commun qu'on le penſe: mille gens ſe flatent de l'avoir très-rafiné, quoiqu'ils ne ſuivent que leurs caprices & leurs préjugés.

Si les Péres ſont obligés par les lois de la Religion, de la Nature, de la Politique d'inſtruire leurs en-

enfans; les enfans ne font pas moins tenus de prêter une oreille attentive & un cœur foumis aux inftructions de ceux dont ils tiénent la vie.

L'amour-propre fe déguife fi adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins, pour le connoître au travers des apparences de la vertu fous lesquelles il fe cache.

C'eft une témérité de dangereufe conféquence que de répondre fur-le-champ dans les importantes affaires, à moins d'avoir une longue expérience foutenue par une vafte capacité.

Souvent les bienfaits nous font des énemis, & l'ingrat ne l'eft jamais à demi: car il ne fe contente pas de n'avoir point la reconnoîffance qu'il doit; il voudroit même n'avoir pas fon bienfaiteur pour témoin de fon ingratitude.

Un plaifir dont on eft affuré de fe repentir, ne peut jamais être tranquile.

Il faut fuir les courtes joies, qui produifent de longues douleurs; & rechercher les petites incommodités, qui aportent de grandes joies.

Les Grands vivent presque toujours fans réflexion: cependant ils font plus obligés que les autres de rentrer fouvent en eux-mêmes, pour fe dire de certaines vérités qu'ils ne doivent point efpérer d'aprendre ailleurs.

La plupart des hommes perdent pour des efpérances incertaines, le fruit des biens qu'ils poffédent; & ils fe privent de ce qu'il y a de plus folide dans la vie, pour du bruit & de la fumée.

Pour être parfaitement honnête homme, on ne fauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité.

Rien ne nous peut tant inſtruire du déréglement général de l'homme, que la parfaite connoîſſance de nos déréglemens particuliers.

On pouroit tirer ce bien de la flaterie, de connoître ce qu'on n'eſt pas, par tout ce qu'elle dit qu'on eſt.

Pour ſe procurer la réputation d'honnête homme, il faut ſur toutes choſes, former en ſoi l'homme de bien; ſans cela ces actions qui frapent la multitude ne tarderont pas à être expliquees, & l'on tombera bientôt de ce haut dégré, où l'on n'avoit été élevé que par la ſeule imbécilité du Peuple.

Il eſt plus difficile de diſſimuler les ſentimens qu'on a, que de feindre ceux qu'on n'a pas.

Nous gagnerions plus de nous laiſſer voir tels que nous ſommes, que d'eſſayer de paroître ce que nous ne ſommes pas.

De toutes les régles de la politeſſe, la plus gênante c'eſt celle qui veut qu'on écoute un fat, ſans marquer de l'impatience en l'écoutant.

Si l'on jouoit uniquement pour le plaiſir, tout iroit bien; le jeu deviendroit une choſe permiſe; mais l'intérêt, inventeur des jeux, fait tellement ſon compte, que le joueur n'emporte après une longue ſéance, que du chagrin & du repentir. Quand le contraire arrive, il y a bien du haſard.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ſes grandes qualités, mais par l'uſage qu'il en ſait faire.

L'ame du pareſſeux reſſemble à une terre qu'on ne cultive pas, elle ne produit que des ronces & des chardons.

Quand

Quand un opiniâtre a commencé à contester quelque chose, son esprit se ferme à tout ce qui le peut éclaircir: la contestation l'irrite, quelque juste qu'elle soit, & il semble qu'il ait peur de trouver la vérité.

Le terme de notre vie est bornée, & personne ne sait combien il en est proche.

Etre trop mécontent de soi, est une foiblesse; en être trop content, est une folie.

Quand nous aimons trop, il est mal-aisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

On donne des conseils, mais on ne donne pas la sagesse d'en profiter.

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquite pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent, en leur payant ce que nous leur devons.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Le bien que nous avons reçu d'une personne, veut que nous excusions le mal qu'elle nous fait.

La plus belle action du monde qui se fait par vanité n'est pas louable. Celles mêmes qui ne viénent que d'un principe de vertu, ne sont point tout-à-fait heureuses, quand on les peut soupçonner de vanité.

Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

Les esprits médiocres, mais mal faits, sur-tout les demi-savans sont les plus sujets à l'opiniâtreté: il n'y a que les ames fortes qui sachent se dédire, & abandonner un mauvais parti.

Il n'eſt jamais plus difficile de bien parler, que quand on a honte de ſe taire.

Les petits eſprits ſont trop bleſſés des petites choſes; les grands eſprits les voient toutes, & n'en ſont pas bleſſés.

C'eſt une grande folie de vouloir être ſage tout ſeul.

L'Hipocriſie eſt une eſpéce de ſacrilége, qui fait ſervir au crime les aparences de la vertu.

La raillerie eſt plus difficile à ſuporter que les injures, parce qu'il eſt dans l'ordre de ſe fâcher des injures, & que c'eſt une eſpéce de ridicule de ſe fâcher de la raillerie.

La mort des parens afflige moins les parens, que les indifférens, qui ne ſont point engagés de la pleurer. Ceux à qui elle laiſſe le titre d'héritiers ſe conſolent bientôt; ceux à qui elle l'ôte murmurent: le défunt excite peu de larmes dans la famille, ſa perte ne touche que les étrangers. Ils conçoivent une douleur ſincére, forment des regrets déſintéreſſés, & ſont preſque les ſeuls à dire que le défunt étoit honnête homme.

Tout le monde ſait que le bonheur, ou le malheur des hommes dépend abſolument de l'état de vie dans lequel ils s'engagent: néanmoins ce qu'ils font preſque toujours, avec le moins de réflexion, c'eſt le choix de celui auquel ils ſont propres.

On ne doit jamais ſe déterminer ſur aucun état de la vie, qu'après avoir conſulté des perſonnes ſages & judicieuſes.

L'envie de paroître homme de qualité eſt telle dans de certaines gens, qu'on en a vu ſe tromper ſur leur naiſſance: ils déſavouoient leur familles, pour chercher ailleurs une nobleſſe inconteſtable.

Sa-

Savoir bien découvrir l'intérieur d'autrui, & cacher le sien, est une grande marque de supériorité d'esprit.

La félicité de la vie doit être la fin des amitiés; & l'on ne se peut promettre de bonheur, que dans une parfaite conformité d'inclinations.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux-mêmes qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance, ou de la foiblesse.

Les gens heureux ne se corrigent guére, ils croient toujours avoir raison, quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un ami, mais seulement le desir qu'il a de nous en faire.

C'est être véritablement honnête homme, que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

Les richesses n' aprénent pas à ne se point passionner pour les richesses. La possession de beaucoup de biens ne donne pas le repos qu'il y a à n'en point desirer.

La reconnoissance est la vertu des gens sages & habiles; & l'ingratitude le vice des têtes mal faites & imprudentes.

Nos jours passent vîte; l'enfance s'écoule d'abord, en suite la jeunesse, puis la vieillesse, & après on aperçoit le but où vont tous les hommes: ils le prénent pour un écueil, mais mal; c'est un port qu'on ne doit point fuir.

On peut bien se connoître soi-même, mais on ne s'examine pas assez pour cela; & l'on se soucie davantage de paroître tel qu'on doit être, que d'être en effet ce qu'on doit.

Les paſſions les plus violentes nous laiſſent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

On ne trouve guére d'ingrats, tant qu'on eſt en état de faire du bien.

Louer une perſonne des vertus qu'elle n'a pas, c'eſt lui dire impunément des injures.

Il eſt difficile de vaincre ſes paſſions, mais il eſt impoſſible de les ſatisfaire.

Chacun ſe fait un tribunal où il juge ſouverainement de ſon prochain avec autant d'autorité & de confiance, que s'il en avoit un privilége particulier d'en uſer ainſi.

La raillerie eſt ſouvent une marque de la ſtérilité de l'eſprit; elle vient au ſecours, quand on manque de bonnes raiſons.

Etre né le premier, ou le ſecond, décide des différentes vocations dans preſque toutes les familles; & ce n'eſt que par haſard ſi les enfans ſont tels qu'ils doivent être pour l'état qu'ils embraſſent. Le peu de fortune fait que quelques-uns ſe deſtinent à l'Egliſe. Le peu de mérite fait que les autres y ſont deſtinés.

Il faut s'accoutumer aux ſottiſes d'autrui, & ne ſe point choquer des niaiſeries qui ſe diſent en notre préſence.

Le vrai mérite ne dépend point du tems, ni de la mode: ceux qui n'ont point d'autre avantage que l'air de la Cour, le perdent quand ils s'en éloignent.

Le bon ſens, le ſavoir, la ſageſſe, rendent habile & aimable en tout tems & en tous lieux.

Il faut peu de choſes pour rendre le ſage heureux: rien ne peut rendre un fou content; c'eſt pourquoi preſque tous les hommes ſont miſérables.

La

La promtitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil & de la paresse. On veut trouver des coupables, & l'on ne se veut pas donner la peine d'examiner les crimes.

Rien n'est plus capable de rendre un bon conseil, non seulement inutile, mais même préjudiciable, que de l'accompagner d'un mauvais exemple.

Savoir distinguer ce que les autres ont de bon, & savoir s'en servir, c'est la marque d'un discernement exquis, & tout ce qu'on peut attendre de plus utile de son aplication.

Il vaudroit mieux écouter pour acquérir de nouvelles lumiéres, que de parler trop pour montrer celles que l'on a acquises.

Les Princes & les Personnes élevées en dignité doivent être extrêmement réservés sur la raillerie: le ressentiment qu'on en conserve est d'autant plus dangereux, qu'il est caché, & que l'on cherche à s'en venger par des voies secrétes.

C'est augmenter ses défauts que de les désavouer, quand on nous les reproche.

A force de plaisirs, & de plaisirs trop à la main, on peut languir dans le sein même des plaisirs. Une vie réglée & laborieuse ne réveilleroit que trop ce qu'ils auroient de languissant; mais cet assaisonnement conviendroit-il bien à d'autres, qu'à des gens délicats?

Il est plus facile de prendre de l'amour, quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

On trouve des moyens pour guérir de la folie; mais on n'en trouve point pour redesser un esprit de travers.

Il est peu de choses impossibles d'elles mêmes; & l'aplication pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, & à ne dire que ce qu'il faut.

On corrige plutôt les défauts des autres, en les souffrant avec patience, qu'en les reprenant avec orgueil.

Avant de desirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Au-lieu d'être attentifs à connoître les autres, nous ne pensons qu'à nous faire connoître nous-mêmes.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, & celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

L'absence diminue les médiocres passions, & augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies, & allume le feu.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

On ne sauroit conserver long tems les sentimens qu'on doit avoir pour ses amis, & pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

La

La ſouveraine habileté conſiſte à bien connoître le prix des choſes.

Il eſt quelquefois bien utile de feindre qu'on eſt trompé : car lorsqu'on fait voir à un homme artificieux qu'on reconnoît ſes artifices, on lui donne ſujet de les augmenter.

Les Amans ne s'aperçoivent des défauts de leurs Maîtreſſes, que lorſque leur enchantement eſt fini.

Preſque tout le monde prend plaiſir à s'acquiter des petites obligations : beaucoup de gens ont de la reconnoîſſance pour les médiocres ; mais il n'y a preſque perſonne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

Inſenſés que nous ſommes, nous nous plaignons à toute heure, des rigueurs que nous ſoufrons en naiſſant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort. Cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces miſéres, & il ſemble que nous ne ſoyons ingénieux que pour nous rendre plus miſérables.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent : & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

La flaterie eſt l'écueil des plus beaux eſprits : on n'eſt point heureux à déguiſer la vérité, auſſi échape-t-il à la plupart des Courtiſans des traits de flaterie ſi puériles, que rien ne donne ſi bonne opinion des Princes, que le peu de cas qu'ils en font.

On ne ſait quel parti prendre avec un fat qui eſt en crédit : ſi l'on ne ſe conforme pas à l'idée qu'il s'eſt forgée de ſon mérite, on s'expoſe à ſon reſſentiment : ſi on a pour lui plus d'égards qu'il ne lui en eſt dû, on eſt ſoupçonné de quelque deſſein ambitieux : en ce cas que fera le Philoſophe ?

Il eſt difficile d'aimer ceux que nous n'eſtimons point: mais il ne l'eſt pas moins d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous.

Rien n'empêche tant d'être naturel, que l'envie de le paroître.

La plupart des gens ne jugent des hommes, que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

Nous pardonnons aiſément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné.

Il n'y a que les petits eſprits qui ne peuvent ſouffrir qu'on leur reproche leur ignorance, parce que comme ils ſont ordinairement fort-aveugles en toutes choſes, fort-ſots, fort-ignorans, ils ne doutent jamais de rien, & ſont perſuadés qu'ils voient clairement ce qu'ils ne voient qu'au travers de l'obſcurité de leur eſprit.

Lorſque notre haîne eſt trop vive, elle nous met au deſſous de ceux que nous haïſſons.

Une des choſes qui fait que l'on trouve ſi peu de gens agréables, & qui paroiſſent raiſonables dans la converſation, c'eſt qu'il n'y en a preſque point qui ne penſent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à répondre préciſément à ce qu'on leur dit.

La ſcience n'eſt jamais ſi bien dans ſon jour qu'entre les mains d'un homme de condition: elle y a des charmes qui raviſſent tout le monde, & qui forcent les plus inſenſibles à aimer ceux qui s'en ſavent ſervir.

Qu'on s'étudie, qu'on s'examine, qu'on s'éprouve avant de s'engager dans quelque état que ce ſoit. Qu'on n'ait d'autres vues que d'y ſervir Dieu, que d'y être utile à la Religion, ou à l'Etat. Qu'on ne

se détermine à aucun choix, ni par espoir d'une vie plus commode, ni par complaisance pour sa famille : mais qu'humblement soumis aux ordres de Dieu, chacun en attende sa destinée. Alors la paix régnera dans le Sanctuaire, le bonheur dans le mariage ; & sans avoir à craindre de fâcheux retours, on se trouvera d'autant plus heureux que rien ne poura empêcher qu'on ne le soit.

Bien écouter & bien répondre, est une plus grande perfection que de parler bien & beaucoup sans écouter, & sans répondre aux choses qu'on nous dit.

Les sottises d'autrui nous doivent être plutôt une instruction, qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font.

Si l'on avoit autant de soin d'être ce qu'on doit être, que de tromper les autres en déguisant ce qu'on est, on pouroit se montrer tel qu'on est, sans avoir la peine de se déguiser.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous mêmes, nous devroit faire craindre de n'en donner guére à ceux qui nous écoutent.

Il y a de la bassesse à tirer avantage de sa qualité & de sa grandeur, pour se moquer de ceux qui nous sont soumis.

La contradiction doit réveiller l'attention, & non pas la colére : il faut écouter, & non fuir celui qui contredit : notre cause doit toujours être celle de la vérité, de quelque façon qu'elle nous soit montrée.

Il ne dépend point de nous de vivre beaucoup, mais de bien vivre : & l'on a vécu autant qu'il faut, quand on meurt après avoir mené une vie réglée : si notre carriére n'a pas été longue, elle a été vertueuse, & c'est assez.

La plus grande ſageſſe de l'homme conſiſte à connoître ſes folies.

C'eſt le propre des petits eſprits de s'offenſer des plus petites choſes.

Tout notre repos conſiſte à ne point faire de mal: les méchans ménent une vie pleine de troubles; ils ont autant d'inquiétude qu'ils font de mal.

Toutes les paſſions nous font faire des fautes, mais l'amour nous fait faire les plus ridicules.

La qualité ne donne pas le privilége de ne rien faire: au-contraire, elle nous oblige à travailler avec plus d'aplication & à plus de choſes; parce que la naiſſance, ou l'élévation de la fortune nous en fournit plus d'occaſions & plus de moyens.

Amener tout à ſoi pour quêter des aplaudiſſemens, & chercher néanmoins par un mauvais ſérieux à s'en défendre, on réuſſit à perſuader qu'ils étoient donnés mal-à-propos.

On ne peut répondre de ſon courage, quand on n'a jamais été dans le péril.

La vengeance procéde toujours de la foîbleſſe de l'ame, qui n'eſt pas capable de ſuporter les injures.

Il y a autant d'eſprit à ſoufrir les défauts des autres, qu'à connoître leurs bonnes qualités.

Un méchant peut bien être en lieu de ſureté; mais il n'eſt jamais en aſſurance.

Ceux qui n'ont pas le pouvoir de faire du mal, & qui en ont la volonté, n'en font qu'à eux-mêmes: ils reſſemblent aux Hiboux, qui voudroient troubler le repos des hommes, mais qui n'ont pas la voix aſſez forte pour cela.

C'eſt une occupation bien-pénible aux fourbes d'avoir toujours à couvrir le défaut de leur ſincérité, & à réparer le manquement de leur parole.

Ce qui fait que les Amans & les Maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux mêmes.

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

On ne desireroit guére de choses avec ardeur, si l'on connoissoit parfaitement ce qu'on désire.

La marque la plus véritable d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

Qu'on est digne d'être grand! quand on sait se communiquer sans se commettre; s'attirer les respects sans les rendre pénibles; se parer de sa grandeur sans humilier les autres; mesurer les égards sans mortifier personne: qu'on est digne d'être grand! quand on sait l'être ainsi; mais qu'on mérite d'être petit! quand on ne le sait pas.

Nous avons bien assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé: mais il arrive souvent que nous n'en avons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insuportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Ceux qui usent toujours d'artifices, devroient au-moins se servir de leur jugement pour connoître qu'on ne peut guére cacher long tems une conduite artificieuse parmi d'habiles gens, toujours apliqués à la découvrir, quoiqu'ils feignent d'être trompés, pour dissimuler la connoissance qu'ils en ont.

Il n'est rien de plus naturel, ni de plus trompeur, que de croire qu'on est aimé.

Dans les grandes affaires on doit moins s'apliquer à faire naître des occasions, qu'à profiter de celles qui se presentent.

Les desirs qu'inspirent les passions sont des envies de malade, qu'on ne peut satisfaire sans se nuire, & sans se rendre malheureux.

C'est un défaut bien commun de n'être jamais content de sa fortune, ni mécontent de son esprit.

La societé & même l'amitié de la plupart des hommes, n'est qu'un commerce qui ne dure qu'autant que le besoin.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

C'est une force d'esprit d'avouer sincérement nos défauts & nos perfections, & c'est une foiblesse de ne pas demeurer d'accord du bien, ou du mal qui est en nous.

Les louanges qu'on adresse à un esprit bien fait, ne servent qu'à l'engager à s'en rendre digne de plus en plus. Un sot, au-contraire, à force d'être aplaudi, ne s'en fortifie que mieux dans sa sottise: mais rien ne le punit si bien, que de le louer avec excès.

Que penser d'une certaine sorte de gens qui n'affectent de se répandre en louanges pour les uns, que pour humiler les autres? Faudroit-il d'autres preuves du mérite de ceux qu'il cherchent à chagriner ainsi, que cette affectation maligne?

Les amitiés renouées demandent plus de soins, que celles qui n'ont jamais été rompues.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables, qui craignent d'être méprisés.

Dans toutes les professions chacun affecte une mine, & un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

Les gens de bien par leurs bons exemples corrigent souvent les défauts des autres sans les reprendre: & ceux qui ne le sont pas, reprénent souvent les défauts des autres sans les corriger.

Une vie éclatante finit souvent par une chûte funeste.

La médiocrité de notre fortune empêche que nous ne soyons haïs, ni redoutés. Celui qui est craint, a lieu de craindre: & personne ne se peut rendre redoutable & assuré.

C'est une louable adresse de faire recevoir doucement un refus par des paroles civiles, qui réparent le défaut du bien qu'on ne peut accorder.

Les hommes qui sont naturellement intéressés, proportionent leur reconnoîssance aux services qu'ils attendent; mais rien ne prouve mieux le peu de fond qu'il faut faire sur leur attachement, que l'indifférence qu'ils témoignent pour ceux qu'ils adoroient, quand ils cessent de leur être utiles, & que la fortune, ou le malheur a changé la situation de leurs affaires.

Pour ne pas rendre inutile un bienfait, il faut voir ce qui agrée le plus à celui à qui on le destine: car souvent il arrive que croyant rendre service à un homme, nous attirons sur nous sa disgrace, parce que nous le fesons contre son inclination.

Nous devons considérer d'un autre œil une grace singuliére, & pour laquelle on nous distingue du

reſte des hommes, & une faveur qui nous eſt commune avec toutes ſortes de gens.

Le caprice de notre humeur eſt encore plus bizarre que celui de la fortune. Souvent on blâme l'injuſtice, non pas par l'averſion qu'on a pour elle; mais pour le préjudice qu'on en reçoit.

On n'a plus de raiſon, quand on n'eſpére plus d'en trouver aux autres.

Il eſt plus honteux de ſe défier de ſes amis, que d'en être trompé.

Les hommes & les affaires ont leur point de perſpective: il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger, & d'autres dont on ne juge jamais ſi bien, que quand on en eſt éloigné.

Le vrai moyen d'être trompé, c'eſt de ſe croire plus fin que les autres.

L'œil & la main ſont, pour ainſi dire, les deux ailes de la parole, & qui ſait bien ménager l'un & l'autre en parlant, donne à ſon diſcours une grace & une vie qu'il ne peut avoir ſans cet accompagnement; mais il faut uſer des deux, & ſur-tout de la main, avec une grande diſcrétion; car l'excès de la hardieſſe de l'œil dégénére aiſément en effronterie, & l'excès du mouvement de l'autre convertit le parleur en Comédien.

De tous les hommes, dont il faut fuir plus exactement la ſociété, ce ſont les ingrats.

Le reproche d'un bienfait eſt toujours injurieux, & dès qu'on le fait le plaiſir eſt acquité.

On a rendu le bienfait mercénaire dans le commerce des hommes, on n'en rend preſque plus que dans une vue de retour d' utilité ſur ſoimême.

Rien de plus dangereux qu'un fripon, qui connoît toutes les ressources de la politesse, & qui sait les employer dans l'occasion: on se livre aisément à lui, comme à un honnête homme, quand il donne à penser, par ses maniéres, qu'il juge que tous les autres le sont.

Quelque part que nous jetions les yeux, nous appercevons le caractere de la Divinité, & quiconque étudiera sainement la Nature, y trouvera des marques sensibles de la Puissance dont elle dépend.

Les dignités ont des devoirs relatifs à ceux qui y sont subordonnés: on ne doit point être admis à commander quand on ne sait protéger: l'avantage de l'un n'est de mise, qu'autant qu'on sait user de l'autre.

Quoiqu'un homme par son peu de reconnoîssance se soit rendu indigne du service qu'on lui a fait; il faut le laisser tout chargé de la noirceur de son ingratitude, sans participer à sa faute, par un reproche qui anéantit la gloire de l'action.

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'esprit.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

Une libéralité mal entendue ne fait point d'honneur: il faut être libéral avec distinction, & placer ses bienfaits avec quelque discernement. Que couteroit-il d'accompagner ses présens de quelque parole obligeante, qui en reléveroit le prix?

Quand on n'est reconnoîssant que par une espéce de devoir, & qu'on ne rend de bons offices précisément que parce qu'on en a reçus, on s'en acquite toujours de mauvaise grace.

Il faut écouter patiemment celui avec qui on parle, jusqu'à ce qu'il ait achevé ce qu'il veut dire.

L'inclination de faire du bien est la plus grande perfection de l'homme, parce que c'est par-là qu'il s'aproche le plus de la Divinité, comme l'inclination de faire du mal est le véritable attribut des Démons.

C'est vendre chérement certaines graces que d'attendre d'en être prié.

Il y a bien des gens qui gagnent sur leur esprit de ne pas faire du mal à leurs énemis, lorsqu'ils le peuvent, & c'est beaucoup; mais de répandre sur eux des bienfaits, on dit bien qu'il y a de la générosité à le faire, mais on se persuade qu'il y auroit encore plus d'imprudence, & qu'être utile à son énemi, c'est lui donner des armes dont il abuseroit.

Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puisqu'on ne sait précisément ce que l'on veut dans le tems présent?

On ne peut se consoler d'être trompé par ses énemis, & trahi par ses amis; & souvent l'on est satisfait de l'être par soi-même.

La bonne grace est au corps, ce que le bon sens est à l'esprit.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

Quand on ne trouve point son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

Chacun dit du bien de son cœur, & personne n'en ose dire de son esprit.

Com-

Combien de gens ne ſe trouvent malheureux dans leur état, que parce qu'ils n'en connoiſſent pas le bonheur: & combien y en a-t-il d'autres qui ne ſe trouvent heureux dans le leur, que parce qu'ils ne comprénent pas combien ils ſont à plaindre.

Il eſt rare qu'on ſoit long tems ſage dans un état qui fait imaginer que tous les autres ſont fous.

C'eſt louer une perſonne d'une maniére peu avantageuſe pour elle, que de borner tout ſon éloge à une ſeule qualité qu'on lui attribue par excellence. On la ſert bien plus utilement, lorſqu'on lui fournit l'occaſion de faire paroître ce qu'elle fait de mieux: car ceux qui l'écoutent, ou qui la voient agir, jugent bien qu'elle a du mérite, mais ils ne jugent pas que ce qu'ils admirent alors en elle ſoit ſon plus excellent mérite.

Ce qui a réuſſi une fois ne réuſſit pas toujours, les conjonctures changent ſelon les tems, les lieux & le caractére des perſonnes.

Ceux qui croient avoir du mérite, ſe font un honneur d'être malheureux, pour perſuader aux autres & à eux-mêmes qu'ils ſont dignes d'être en bute à la fortune.

La qualité du bienfait nous engage à plus ou moins de reconnoiſſance: ainſi la principale étude doit être d'aprendre à pouvoir en connoître la différence, & en faire une juſte diſtinction.

L'intérêt parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé.

On fait ſouvent vanité des paſſions même les plus criminelles: mais l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe, qu'on n'oſe jamais avouer.

L'envie

L'envie eſt une fureur qui ne peut ſoufrir le bien des autres.

Il faut écouter patiemment ceux qui ont affaire à vous, & leur répondre avec douceur.

Méſurez ſuivant les perſonnes, l'accueil, le ſalut, le reſpect, les honneurs, les careſſes; donnez à tous, mais avec diſtinction, des ſignes extérieurs d'une bonne volonté.

L'eſprit des hommes ſe porte toujours à croire plutôt le mal que le bien.

Souvent en différant un ſervice, on laiſſe échaper le tems de ſon utilité, & l'ennui & l'impatience dégoûtent celui qui attend.

Il n'y a point de plus grande ſatisfaction à la vertu que de ſe voir eſtimé de ſes énemis.

On n'eſt jamais ſi heureux ni ſi malheureux qu'on ſe l'imagine.

C'eſt une grande prudence de ſoufrir & de diſſimuler un affront, quand les perſonnes qui offenſent ſont d'une ſi éminente dignité qu'on ſe perdroit ſans reſſource, ſi l'on témoignoit trop de reſſentiment.

Il faut ſe faire le plus d'amis qu'on peut, car nous ne ſommes plus dans un ſiécle où la vertu toute nue, ſans intrigue & ſans apui, attire la fortune ſur un homme de mérite; on ne va pas le déterrer chez lui; & s'il n'eſt produit & prôné par des amis, il languira dans ſon obſcurité avec tous ſes talens.

On eſt toujours obligé d'être juſte envers tous, mais on n'eſt pas toujours obligé d'être bon à tous.

La reconnoiſſance renferme trois points, recevoir agréablement le bienfait, ne le point oublier, & en donner en tems & lieu une reconnoiſſace qui ſoit proportionée au mérite de l'action.

S'il

S'il eſt de grands & de petits ſervices, il en eſt de véritables qui tournent à notre utilité ſolide, & de faux qu'on ne nous rend que pour nous accabler, & qui ſous un dehors trompeur cachent ſouvent une véritable ruine.

Le bonheur & le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

Que les Grands ſeroient aimés, s'ils ne ſe ſervoient de leur pouvoir que pour faire du bien!

Haïr & détruire ſon bienfaiteur, c'eſt le comble de la plus lâche & de la plus perfide ingratitude.

Le ſecret eſt l'ame des grandes affaires. On trouve ſi peu de fidélité parmi les hommes, qu'on ne ſauroit trop les examiner & les éprouver avant de s'ouvrir à eux.

Si vous vous rendez aux priéres de vos amis, faites en ſorte que les agrémens de votre viſage accompagnent le plaiſir que vous leur faites, & les perſuadent que vous avez une envie ſincére de les obliger.

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'il faille ſe ſéparer du monde dans lequel ils vivent, pour aimer plus ſurement ſon Dieu, & qu'il le faille ſi néceſſairement, que rien ne détourne tant de ce devoir, que la maniere dont on y vit!

L'air goguenard & railleur ſiéd mal à celui que le haſard favoriſe au jeu: l'air chagrin ne ſiéd pas mieux à celui à qui la fortune eſt contraire. S'affliger de ſa perte, c'eſt montrer qu'on jouoit préciſément pour gagner: ſe réjouir de ſon gain, c'eſt montrer la même choſe. L'un & l'autre déſigne une ame baſſe, intéreſſée, ſordide.

Rien

Rien n'aproche tant du mal-honnête homme que l'avare : si l'un facrifie l'honneur, l'autre presque toujours en foufre.

La colére ne perd rien à la modération affectée de certains joueurs. Retirés chez eux, ils jurent, s'emportent, fe maudiffent, & tout cela de bon cœur & de bonne foi. Alors le fang froid agit, & le défefpoir fe dédomage librement de fa premiére contrainte.

Chacun eft obligé de garder le fecret dont on lui a fait confidence : c'eft un dépôt facré auquel on ne doit jamais toucher.

C'eft une grande impoliteffe d'interrompre un homme quand il parle, foit pour mettre une autre matiere fur le tapis, foit pour lui repondre avant qu'il ait achevé fon difcours.

Il y a des ames noires dont tout le plaifir eft de faire du mal, & d'employer tout ce qu'ils ont de puiffance & d'autorité, pour accabler tout ce qui tombe fous leur main.

L'intérêt eft le mobile principal de la focieté des hommes, la plupart ne nous aiment, & ne fe lient à nous que par la vue des avantages qu'ils peuvent en tirer, ou directement, ou indirectement, foit pour l'honneur, foit pour le profit, foit pour le plaifir, qui font la fin de toutes nos actions.

Quelque foin qu'on préne de couvrir fes paffions par des aparences de piété & d'honneur, elles paroiffent toujours au travers de ces voiles.

L'ingratitude eft fi contraire à la nature qu'on ne la trouve pas dans les bêtes les plus farouches, cependant on la trouve dans les hommes.

On ne pratique le monde que pour y acquérir des amis, & on ne gagne ces amis que par une adroi-

adroite complaisance, & par un esprit toujours prêt à bien faire, & à reconnoître les bienfaits.

Les hommes qui ne devroient suivre que les lumiéres d'une raison éclairée, ne jugent ordinairement des choses, que selon leur humeur & leur tempérament.

On aime à vivre avec son semblable, soit liberté réciproque qu'on se laisse, soit secours mutuel qu'on se prête, soit enfin que l'espéce en tout forme les sociétés: rien de mieux prouvé, que rien ne désigne tant un coquin, que les coquins qu'il fréquente.

La charité & la politesse ont cela de commun, qu'elles contribuent au bien de la société. L'une nous oblige à en agir bien avec tous les hommes, parce que nous aimons Dieu, qui nous l'ordonne; & l'autre, en ce que nous aimant nous-mêmes, nous y trouvons notre avantage.

Il est de la derniére importance d'éviter la précipitation dans nos jugements; elle produit les querelles & les factions, qui divisent les esprits & troublent le repos des peuples.

Souvent on récompense très-mal les plus importans services.

Bien loin de donner à celui qui nous remercie d'un service que nous lui avons rendu, la mauvaise opinion que nous aurions fait pour tout autre la même chose; il faut au contraire lui faire sentir que c'est peu de chose au prix de ce que nous voudrions faire pour lui.

Rien n'est si précieux que le temps, la perte qu'on en fait mérite d'autant plus de reproche, qu'elle ne se peut jamais réparer.

Avec de puiſſans amis, il n'eſt rien qu'un homme d'eſprit ne puiſſe eſpérer.

Il faut oublier les biens qu'on a faits, & les offenſes qu'on a reçues.

Les paſſions ont une injuſtice & un propre intérêt qui fait qu'il eſt dangereux de les ſuivre, & qu'on ſe doit défier de les ſuivre, lors même qu'elles paroiſſent les plus raiſonnables.

Un vainqueur doit ménager le ſang des vaincus; moins une victoire eſt ſanglante, plus elle eſt glorieuſe.

La politeſſe eſt de toutes les reſſources la plus heureuſe, pour ſe diſpenſer de rendre un bon office: elle fait goûter jusqu'au refus.

Lorſqu'on a épanché ſur vous des bienfaits, reconnoîſſez-les ſelon vos forces, & avec tout l'agrément qui vous ſera poſſible.

Souvent nous avons pour plus grands énemis ceux que nous avons le plus obligés: & ce n'eſt pas même ſeulement après le bienfait qu'ils nous haïſſent, mais, ce qui eſt horrible, c'eſt à cauſe du bienfait qu'ils deviénent nos énemis. On le reçoit avec joie tant qu'on ſe ſent en état de pouvoir le payer; mais ſi-tôt qu'il excéde notre puiſſance, la haîne prend la place de la reconnoîſſance, que nous lui devons.

On ne ſauroit être parfaitement poli, ſans beaucoup d'attention; plus on cherche à plaire, plus on a de devoirs à remplir, & ces devoirs valent la peine d'être étudiés. On n'y eſt point habile, quand on ne ſait pas les remplir tous.

Chaque état de vie a ſa politeſſe: celle du Magiſtrat, eſt noble & ſérieuſe: celle du Courtiſan, vive & careſſante: celle de l'homme de lettres, fine,

aiſée

aisée & délicate: celle des Dames, modeste, douce & égayée. L'extrême impolitesse, c'est la confusion de toutes ces differences.

La complaisance fait l'agrément de la société, & les offices mutuels en sont l'ame & le lien.

Comme on ne parle que pour se faire entendre, il faut toujours se servir d'expressions claires & intelligibles, sans y mêler d'ambiguités obscures, ni de termes extraordinaires.

Il ne faut jamais mépriser la haîne de ceux qui sont au dessous de nous, parce que moins nous en avons de défiance, & plus elle est dangereuse.

Un honnête homme est si fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en use si bien avec les personnes qui ont à faire à lui, qu'il s'en fait aimer, même en leur refusant leurs demandes.

Dès qu'on entre dans le monde, il faut s'apliquer sans relâche à se faire des amis, & comprendre qu'il n'y a que deux choses qui nous les procurent, la complaisance que nous avons pour ceux que nous pratiquons, & les bienfaits, ou les services qu'ils reçoivent de nous.

Il faut de plus grandes vertus, dit un bel Esprit, pour soutenir la grande fortune, que pour suporter la mauvaise.

Les entreprises ne réussissent point, si la raison ne les conduit: l'emportement & la précipitation ruinent toutes les affaires de conséquence.

On ne doit jamais former de grands desseins, à moins qu'on ne soit capable de les bien conduire, & d'en venir heureusement à bout.

La source des grandes dépenses est le peu de réflexion que les hommes font sur l'avenir.

Les entreprifes les mieux concertées ne réuffiffent point pour l'ordinaire, quand ceux qui ont intérêt de s'y oppofer, les découvrent.

Quand on fe laiffe emporter aux paffions, on n'a plus qu'une volonté languiffante: on ne fait prefque jamais ce qu'on veut, & l'on fait prefque toujours ce qu'on ne voudroit pas faire.

Le mariage eft l'action de la vie la plus importante, fur-tout pour les perfonnes qui ont un grand rang à foutenir.

Ne laiffez jamais échaper devant les Dames, ni devant les perfonnes à qui vous devez le refpect, le moindre mot qui par un double fens produife une vilaine idée.

Il ne faut quelquefois qu'un énemi de la lie du peuple, pour donner le branle à la chûte d'un homme puiffant; le plus petit rat d'Egypte tue le plus gros crocodile en le prenant par fon foible.

Pour avoir des amis il faut s'accommoder à la paffion de ceux qu'on pratique: avec les perfonnes d'une humeur douce, blâmer la colére & la vengeance, & louer la modération de ceux qui méprifent les injures; avec les poltrons traiter le courage de témérité indifcréte, & ainfi du refte.

Rien, fi je l'ofe dire, ne rend les jeunes gens plus groffiers, plus agreftes, plus impolis, que la facilité que la plupart des Dames ont à foufrir leur impoliteffe.

Lorfque les Grands hommes fe laiffent abatre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les foutenoient que par la force de leur ambition, & non pas par celle de leur ame.

Le jeu convient à des gens qui ont beaucoup de bien, ou à ceux qui n'en ont point. Ceux-là ont

dequoi

dequoi réparer leurs premiéres pertes: quand les autres manquent de ressource, il n'y a pas grand inconvénient que le hasard les remette où il les avoit pris.

Quel aveuglement aux hommes bornés au point qu'ils le sont, de prétendre fournir un fondement légitime aux aplaudissemens, & de les exiger! Par cela même ne sont-ils pas de la nature de ces composés bizarres, qu'on ne peut définir que par un profond silence ?

C'est une grande imprudence de s'engager dans une guerre, sans savoir comment on en poura sortir.

Les Grands qui parlent trop librement de leurs sujets se font des torts qu'on ne peut réparer; les coups d'épée se guérissent plus aisément que les coups de langue; leurs blessures sont sans reméde quand elle vienent des Rois.

Quand on sait l'art d'obliger, la maniére dont on donne est plus agréable que le don même, & fait plus d'impression sur un cœur qui est sensible à autre chose qu'à l'intérêt.

De toutes les fautes dont les passions sont la cause, il n'y en a point d'égale à celle qu'on commet en fesant un mauvais mariage: l'amour est d'ordinaire l'auteur de ce désordre, & l'écueil où les jeunes gens ont accoutumé de se perdre.

Soyez toujours égal, & s'il se peut, conservez votre cœur & votre esprit dans un état tranquile.

L'un des plus ordinaires & des plus funestes effets de l'ingratitude, est d'exciter l'indignation & la haîne de ceux qui nous ont fait du bien.

Il faut éviter avec soin trois choses dans la raillerie: la saleté des paroles, soit directement, soit

par équivoque; la médisance, & le reproche piquant d'une vérité honteuse. La premiére attire du mépris sur celui qui la profere; la seconde fait craindre sa société, & la troisiéme lui produit un énemi irréconciliable.

Pour élever la vérité sur les ruines de la flaterie, il faudroit guérir, s'il étoit possible, les hommes de l'orgueil: les humbles seuls peuvent s'accommoder de la sincérité.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, & rend souvent habiles les plus sots.

La raillerie est un dangereux écueil; elle donne du plaisir à ceux qui l'écoutent, & produit souvent bien du mal à celui qui la fait.

On gâte ses affaires en voulant faire le fier contre des gens dont on dépend.

Quelque habile que soit un Prince, il est impossible qu'il fasse tout par lui-même.

La réputation d'être reconnoissant des services qu'on a reçus, attire de nouveaux bienfaits, comme celle d'être ingrat les écarte: car les hommes n'aiment pas à semer dans une terre stérile, ils se plaisent à cultiver celle qui rend avec usure le grain qu'on lui a confié.

Quand ceux qui gouvernent n'accordent les graces & ne distribuent les emplois que par faveur, c'est un grand mal pour le royaume dont ils ont l'administration.

Si vous avez dessein de faire plaisir à quelqu'un, & que vous vouliez en même tems vous concilier son affection, faites-lui sentir que c'est de bon cœur que vous lui rendez service. L'air chagrin & la contrainte avec laquelle on fait quelque chose en faveur d'une personne, diminue de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit.

Inter-

Interrompre un homme pour parler d' autre chofe, c'eft un grand mépris; & fi c'eft pour lui répondre avant qu'il fe foit entiérement expliqué, c'eft une prefomtion qui fouvent vous rend ridicule, parce qu'il fe trouve d'ordinaire que vous n'avez point du tout compris ce qu'on vouloit vous dire.

Une infinité de gens font promts à recevoir les bienfaits, & fort dures à les reconnoître.

Le bienfait eft le ciment de la fociété, & la chaîne dont on lie les hommes.

Quelle delicateffe d'efprit ne faut-il pas pour louer fans faire rougir? & puifqu'on le fait, comment fe hafarde-t-on fi aifément à faire en face l'éloge de quelqu'un?

Qui ne veut point être dupe de la politeffe de perfonne, fe doit bien connoître en gens. Tel Grand vous dit fort-poliment qu'il veut vous faire plaifir; mais fi vous ne lui étes bon à quelque chofe, n'en croyez rien.

Un fecret confié eft un dépôt précieux, on n'en peut faire ufage qu'aux dépens de fa probité.

Refpectons le Public, il n'eft point de juge d'une plus grande autorité, ni plus à redouter. Il foutient la réputation d'un homme de mérite contre toute la malignité des envieux, comme il contient l'orgueil des Puiffances, malgré la vivacité des flateurs. On ne fe le rend favorable qu'en le ménageant.

Louer un homme en face, au-delà de ce qu'on penfe de fon mérite, c'eft une friponnerie, fi l'on agit par un principe d'intérêt: & c'eft une extravagance, fi l'on agit par tout autre motif.

Etre insensible aux charmes de la vertu, c'est être privé des plus belles idées & des plus nobles sentimens dont l'homme puisse être susceptible.

Ce n'est pas toujours un bon moyen pour engager les gens à nous secourir, que de les combler de bienfaits: ils sont assidus & empressés tandis qu'ils espérent: mais quand ils ont obtenu ce qu'ils souhaitoient, leur zêle se ralentit.

Une personne riche & distinguée, qui se trouve dans la fleur de sa jeunesse, ne sauroit s'aviser d'un moyen plus sûr de donner bonne opinion d'elle à ceux qui ne connoîssent pas son caractére, que de se produire dans un habit modeste sans être négligé. Par-là elle gagne le cœur des hommes, du premier abord; au-lieu que ceux qui, magnifiques jusqu'à l'ostentation, aiment à se panader aux yeux des hommes, manquent rarement de donner mauvaise opinion de leurs lumiéres & de leurs sentimens.

Quelque différence qui paroîsse dans les fortunes, il y a cependant une certaine compensation de biens & de maux qui les rend presque égales.

Peu de gens aiment à faire des libéralités, on ne regarde qu'avec une espéce de répugnance ceux qui demandent: ce sentiment est bas; il faut empêcher qu'il ne paroîsse.

Si l'on prenoit le même soin pour se délivrer de ses passions, que pour les déguiser, on en guériroit.

Les ingrats ne doivent pas seulement être en horreur à ceux dont ils oublient les bienfaits, mais à tout le genre humain, puisque leur méconnoîssance, en offensant le particulier, fait connoître au public la méchanceté de leur ame.

Dans

Dans les grands desseins il s'agit souvent de tout gagner, ou de tout perdre: comme les suites en sont très-dangereuses, s'ils n'ont pas un heureux succès, on doit prendre beaucoup de précaution avant de s'y engager.

Il faut travailler de bonne heure à bien connoître les divers etats de la société civile, & embrasser ensuite celui que nous jugerons nous être le plus propre.

C'est une grande faute de perdre en de longues délibérations le tems qui est nécessaire pour agir.

Les promesses mettent les hommes en mouvement; les présens les font cesser d'agir.

De tous les vices qui avilissent, il n'y en a point qui jéte de si profondes racines dans l'ame, & qui s'empare si absolument de toutes nos facultés, que l'avarice.

Si l'on dit du bién de votre énemi en votre présence, il est de la vertu & de la politique, le sachant ami de celui qui parle, de garder le silence.

Que les flateries dont vous vous servirez, pour vous procurer quelque avantage, n'aient point le but pernicieux de produire du mal pour les autres.

Comme il seroit inutile de rendre service à un homme & de répandre un bienfait sur lui, si ce bienfait ne lui étoit pas agréable, la premiére chose à quoi il faut prendre garde, c'est de voir si ce qu'on veut faire, est au gré de celui pour qui on le fait.

Il faut qu'un air de contentement accompagne le service que nous rendons, pour montrer que nous y sommes portés sans contrainte, & par une pure abondance de bonne volonté.

Peu de gens connoiſſent la mort: on ne la ſoufre pas ordinairement par réſolution, mais par ſtupidité & par coutume; & la plupart des hommes meurent, parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

Tout homme ſage doit éviter, autant qu'il peut, d'avoir part au ſecret des autres.

Parler à un homme & ne le pas regarder, c'eſt une eſpéce de mépris.

Les Princes cauſent bien des maux à leurs Etats, quand ils ſuivent leurs ſentimens particuliers, plutôt que la raiſon.

Il n'y a rien de moins gracieux que les diſcours de certaines gens, qui ſe piquent de dire tout ce qu'ils penſent. Un homme de ce caractére dira des choſes offenſantes, uniquement pour le plaiſir de les dire, ſans conſidérer qu'avec plus de politeſſe, il auroit été tout auſſi vertueux, & qu'il auroit pu ſe conſerver un ami, ou faire ſa fortune.

Sans la piété, toutes les vertus intellectuelles, toute la pénétration, tout le ſavoir, toute l'étendue d'eſprit & de connoiſſances, toute l'habileté, tout le courage, tout l'honneur même qu'on inſpire à un jeune homme, peut ſe tourner contre lui & la Société.

On vit chretiénement dès qu'on penſe à la mort: mais pour y penſer, il n'y faut rien trouver d'affreux; au-contraire il faut qu'elle ait des apas.

Le caractére de critique n'eſt pas un caractére aimable: on voit une infinité de gens qui à force de penſer à eux-mêmes, s'imaginent d'avoir aſſez fait la guerre au vice, quand ils n'ont perdu aucune occaſion de le cenſurer dans les autres.

Il y a une profeſſion générale à laquelle tous les hommes doivent ſe ranger, & dont ils doivent faire

pro-

profession à l'envi les uns des autres, c'est celle d'être raisonables. Le Chretien se déshonore & renonce à son titre, dès qu'il n'y soumet pas toutes ses vues & tous ses intérêts, & qu'il se porte à quoi que ce soit qui déroge tant soit peu à la gloire de son nom.

La maniére de faire plaisir, l'assaisonne quelquefois si bien, qu'elle le double, & son agrément consiste à le faire promtement & gaiment.

Il faut oublier les bienfaits de crainte d'être tenté d'en faire reproche.

La Religion veut qu'on oublie les offenses qu'on a reçues, parce qu'il est impossible que leur souvenir, ne nous suggére le desir de la vengance.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

Souvent l'orgueil à plus de part que la bonté aux remontrances que nous fesons à ceux qui commettent des fautes: & nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger, que pour leur persuader que nous en sommes exemts.

Nous promettons selon nos espérances; & nous tenons selon nos craintes.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous desaprouvons dans un tems, ce que nous aprouvions dans un autre.

Il faudroit pouvoir répondre de la fortune, pour pouvoir répondre de ce qu'on fera.

Il faut avoir un grand fond de générosité & d'honnêteté, pour être bien-aise de voir des gens à qui l'on a de grandes obligations.

Ceſſez de parler dès que vous entendez qu'un autre parle, quand même il auroit fait la faute de vous interrompre.

Moins un bienfait eſt puiſſant, plus reſſentons-nous que ſon effet eſt puiſſant.

La politeſſe n'a point de régles fixes: le bon eſprit la met en œuvre ſelon les occaſions. Pour être parfaitement poli, on doit ſavoir rendre à chacun ce qui lui eſt dû: parler peu, mais obligeâment; écouter ſans marquer le moindre ennui; répondre, ſans couper la parole; régler ſes diſcours ſur le caractère des perſonnes, ſon extérieur ſur les différentes ſituations où elles ſe trouvent; les flater ſur leur mérite favori, mais ſans affectation; amener adroitement l'occaſion de parler des choſes dont elles aiment à parler; ne s'oppoſer en rien à leurs plaiſirs, dès qu'ils paroiſſent raiſonables; écarter tout ce qui pouroit mettre au jour leurs défauts, ou exciter leurs mauvaiſes vivacités.

Un homme ſage qui a quelque dureté à dire à un autre, doit s'abſtenir de le faire en public, parce que cet outrage reçu publiquement eſt irréparable, & fait une impreſſion qui ne ſe pardonne jamais, & qui produit un énemi irréconciliable, quelque emplâtre qu'on mette enſuite ſur la plaie.

Quelque grand & quelque puiſſant qu'on ſoit, il y a de l'imprudence à offenſer un homme qui a un eſprit au-deſſus du commun, & de la folie à l'offenſer injuſtement.

Il n'y a point d'accidens ſi malheureux, dont les habiles gens ne tirent quelque avantage; ni de ſi heureux que les imprudens ne puiſſent tourner à leur préjudice.

Il eſt auſſi facile de ſe tromper ſoi-même ſans s'en apercevoir, qu'il eſt difficile de tromper les autres ſans qu'ils s'en aperçoivent.

Les

Les hommes ne ſont pas ſeulement ſujets à perdre le ſouvenir des bienfaits & des injures, ils haïſſent même ceux qui les ont obligés, & ceſſent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages: l'aplication à récompenſer le bien, & à ſe venger du mal leur paroît une ſervitude à laquelle ils ont peine à ſe ſoumettre.

L'intention de ne jamais tromper nous expoſe à être ſouvent trompé.

On ne doit point regarder d'une même maniére toutes ſortes de perſonnes, quand on leur parle: il faut avec prudence ménager ſes regards ſuivant leur qualité.

Une juſte reconnoîſſance exige de ceux qui brillent par des talens diſtingués, de glorifier l'Auteur de leur être, d'une maniére proportionée à ces talens, & d'exciter par leurs paroles, par leurs actions & par leurs écrits, les eſprits plus ſtupides & plus pareſſeux, à imiter les nobles tranſports de leur gratitude.

La converſation de la plupart des hommes manque d'agrément, moins faute de génie & de ſavoir, que faute de diſcrétion & de politeſſe.

Si vous voulez faire l'éloge de quelqu'un, joignez-y les raiſons qui vous y portent; c'eſt-là ce qui diſtingue les aplaudiſſemens d'un homme ſenſé, des flateries d'un adulateur & de l'admiration des ſots.

La ſincérité eſt une ouverture de cœur: on la trouve en fort peu de gens; & celle qu'on voit d'ordinaire n'eſt qu'une fine diſſimulation, pour attirer la confiance des autres.

Ceux qui s'apliquent trop aux petites choſes, deviénent ordinairement incapables des grandes.

La

La flaterie outrée nuit souvent plus qu'elle ne sert, parce qu'elle inspire à celui qui est trop flaté la pensée qu'on veut le surprendre.

Ne vous oubliez jamais jusqu'à déchirer perfidement votre ami, par un trait piquant, soit en médisant de lui en son absence, soit en le raillant trop vivement en sa présence. N'imitez point ces fous, qui perdroient tous leurs amis, plutôt que de perdre un bon mot.

Si vous rendez un sercice en vue d'en retirer un réciproque, il faut du-moins vous conduire de maniére qu'on ne s'aperçoive pas que vous ayiez ce motif.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend; & l'on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les autres.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil: il sert à le nourrir & à l'augmenter, & nous ôte la connoîssance des remédes qui pouroient soulager nos miséres, & nous guérir de nos déréglemens.

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on préne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, & elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

Tout le monde se plaint des ingrats & de l'ingratitude: mais peu de gens s'apliquent à se corriger d'un vice si odieux.

Un homme poli ne sait ce que c'est que plaisanteries hors de saison, paroles grossiéres, équivoques hasardées; il en évite jusqu'aux aparences; il fait couper court à toute ouverture d'entretien,

qui

qui pouroit donner quelque atteinte à la figure personelle, à la naissance, aux familles.

Il est dangereux d'être le dépositaire du secret d'autrui, & sur-tout de celui des Grands, où l'intérêt de l'Etat se trouve quelquefois mêlé.

La coutume qu'ont certaines personnes de faire des questions, a un air de modestie, & semble procéder d'un désir loüable d'augmenter ses lumiéres; mais en récompense, elle fait peu de plaisir au reste de la compagnie, pour qui cette matiére peut n'avoir rien d'intéressant.

Répondez juste à ce que les autres ont dit, & évitez ces maniéres guindées de l'exprimer, qu'ont ordinairement les précieux; parlez dans l'ordre que la Nature vous enseigne, avec briéveté & clarté, en périodes courtes, coupées, & qui se soutiénent par la force & par la justesse des expressions.

Il n'y a rien qui fasse échouer tant de jeunes gens, malgré leur génie & leur habilelé, que l'imitation servile des meilleurs modeles. Ils imitent d'ordinaire les grands hommes dans certaines choses, que faute d'expérience & de pénétration, ils considerent à tort, comme les aplaudissemens qu'on leur prodigue.

Le bienfait devroit être gratuit, & pour la seule satisfaction de bien faire.

Les hommes ne vivroient pas long tems en sociéte, s'ils n'étoient les dupes les uns des autres.

La raillerie doit avoir des bornes: elle n'est de saison, que tant qu'elle plaît à toute la compagnie, & sur-tout à celui qui en est le sujet.

Il n'est point d'injures qui demeurent si profondément enracinées dans la mémoire, que celles qui se font par la voie de la plaisanterie maligne, & sur

tout

tout parmi les Grands qui en portent une plaie incurable dans le cœur.

On peut quelquefois ſe laiſſer aller à la flaterie pour gagner avantage ſur les eſprits qui s'en repaiſſent: mais prenez garde de vous y conduire avec retenue, & de ne pas tomber dans cette baſſe & lâche maniére de flater, qui rend le flateur ſuſpect & odieux

Rien n'eſt moins ſincére que la maniére de demander & de donner des conſeils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence reſpectueuſe pour les ſentimens de ſon ami, quoiqu'il ne penſe qu'à lui faire apouver les ſiens, & à le rendre garant de ſa conduite. Et celui qui conſeille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zêle ardent & déſintéreſſé, bien qu'il ne cherche le plus ſouvent dans les conſeils qu'il donne, que ſon propre interêt & ſa gloire.

L'uſage ordinaire de la fineſſe eſt la marque d'un petit eſprit, & il arrive preſque toujours que celui qui s'en ſert pour ſe couvrir en un endroit, ſe découvre en un autre.

La belle humeur eſt le charme de la ſociété civile, mais il ne faut pas paſſer les bornes de la bienſéance.

On remarque dans la plupart des hommes une malignité baſſe, qui fait qu'on s'attache d'abord à décrier un honnête homme qui a de la réputation·

Quiconque ſe propoſe de plaire par ſes diſcours ne doit jamais ſonger à les accommoder à ſa vanité, ou à quelqu'une de ſes paſſions favorites: il faut qu'il ait toujours pour ſon but direct, de divertir, ou d'inſtruire la compagnie où il ſe trouve. Celui qui n'a que ces deux vues, eſt toujours aiſé dans ſa converſation: il n'eſt jamais mortifié, de ce qu'on l'inter-

l'interrompt: persuadé que ceux qui l'écoutent doivent savoir mieux que lui, si ce qu'il dit doit leur paroître agréable, ou utile.

Ceux qui sont assez sots pour s'estimer seulement par leur noblesse, méprisent en quelque façon ce qui les a rendus nobles, puisque ce n'est que la vertu de leurs Ancêtres qui a fait la noblesse de leur sang.

Ne vous faites point une affaire de gaité de cœur pour un mot plaisant, qui fait souvent des blessures mortelles, & qui vous fait regarder comme un homme dangereux & sans égard.

Il faut se ménager avec les personnes hautaines, qui croient qu'on ne sauroit avoir trop de respect pour leur rang, pour leur mérite personel & pour leurs rares qualités.

Qu'il est beau d'oublier une injure de bonne grace; & qu'un homme doit se savoir bon gré, quand il a assez de force d'esprit, pour ne point faire d'éclat, quand on lui joue de mauvais tours!

Il y a peu d'avantage à se plaire à soi-même, quand on ne plait à personne; car souvent le trop grand amour qu'on a pour soi, est châtié par le mépris d'autrui.

On ne se met pas toujours fort en peine d'être honnête homme; on tâche seulement de le paroître.

Ce n'est pas un bon moyen de se faire des amis que de s'ériger en censeur public: on se fait regarder comme un misantrope.

La roîdeur avec laquelle chacun veut défendre son sentiment, au-lieu de céder par complaisance à celui des autres, quand même ils n'ont pas raison, est l'une des choses qui empoisonnent davantage la douceur de la société civile.

C'est

C'eſt une grande bizarrerie que d'être civil & mépriſant à l'égard des mêmes perſonnes, de les accabler de careſſes, & le quart d'heure d'après, ne pas faire ſemblant de les connoître.

Nous ne devons point trouver mauvais que les autres aient des ſentimens différens des nôtres, ni leur faire une querelle perſonelle, quand ils avancent des choſes qui ne ſont pas à notre goût.

Il eſt bon de flater les perſonnes qu'on reſpecte, & d'aplaudir à tout ce qu'elles font; mais il ne faut pas que la ſincérité en ſoufre.

Pour augmenter ſes tréſors un avare devient ſourd à la voix des miſérables, il s'ôte le goût des plus nobles plaiſirs; il arme ſon cœur de dureté, & concentre toutes ſes penſées dans un amour-propre vil & lâche.

On ne parle jamais de ſoi ſans perte; ſi l'on ſe condamne, les autres en croient plus qu'on n'en dit; ſi on ſe loue, on n'en croit rien.

Un grand-parleur eſt preſque toujours un grand diſeur de rien. Le fond de l'homme, s'il n'eſt ménagé avec adreſſe, ne produit pas toujours heureuſement. Il faut un certain tems à l'intelligence pour arranger les idées, pour les combiner, pour en former les raiſonnemens & pour les produire d'une maniére vive, nette & préciſe. La moindre précipitation bouleverſe tout: & de ce bouleverſement ſortent la confuſion, le fatras, le verbiage, le bredouillement, tout ce qu'il faut pour rendre ridicule.

Comme il y a une maniére indirecte de cenſures, qui adoucit tout ce qu'il peut y avoir de rude & d'amer, il y a dans la flaterie un certain ménagement délicat, qui ſait la rendre agréable, quelque groſſiére qu'elle ſoit dans le fond.

Le plus adroit de tous les adulateurs, eſt celui qui flate par ſes actions, & qui ſe conforme aux maximes des autres d'une maniére aiſée & naturelle, ſans leur inſinuer que par-là il ſonge à leur plaire. La nature même a frayé à cette ſorte d'adulation la route du cœur humain, qui manque rarement de s'ouvrir à la conformité des ſentimens & des maniéres.

La préſomtion nous repréſente à nous-mêmes tout autres que nous ne ſommes, comme l'amour prête des beautés & des graces à l'objet auquel il s'attache.

Pour connoître les véritables ſentimens des hommes, il faut juſtement prendre le contre-pié de ce qu'ils diſent. Ils ont une ſi grande habitude de diſſimuler, qu'ils uſent de déguiſement juſques dans les moindres bagatelles.

Il eſt permis, il eſt même raiſonable d'aider nos bonnes qualités à s'attirer de l'eſtime, en ſaiſiſſant l'occaſion de prévenir les hommes en notre faveur, pour-ainſi-dire du premier coup d'œil. La qualité d'une perſonne, & la ſituation où la fortune l'a placée, décide ſouvent de la maniére de s'habiller à ſon avantage.

Un Pére eſt bien miſérable qui ne tient l'affection de ſes enfans, que par le beſoin qu'ils ont de ſon ſecours: il faut ſe faire reſpecter par ſa vertu, & aimer par ſa douceur.

La lecture eſt un des meilleurs remédes qu'on puiſſe oppoſer à l'ignorauce; mais il faut qu'elle ſe convertiſſe en ſubſtance, par les réflexions qu'on fait ſur les bonnes choſes qu'on a ſues.

Il eſt des rencontres où les reproches de nos énemis ſont plus d'impreſſion ſur nous, que les

conſeils de nos amis: le dépit que nous avons de leur avoir donné priſe ſur nous, nous réveille, & cauſe quelquefois des changemens en nous, dont nos amis n'auroient pas été capables.

Il y a une grande différence entre la ſincérité, & une certaine démangeaiſon de parler, qui fait qu'on s'ouvre à toutes ſortes de perſonnes, pour leur faire des confidences mal-à-propos. La ſincérité ne doit être ni indiſcréte ni étourdie: elle n'oblige pas à dire niaiſement tout ce qu'on ſait.

Ceux qui s'élévent trop au-deſſus des choſes humaines, veulent échaper à l'homme, & ſe mettre en quelque façon hors d'eux-mêmes.

On aime ordinairement plus la grande réputation, que la bonne.

L'avarice eſt la plus ſordide de toutes les paſſions: on diroit que les avares regardent leur bien comme s'il ne leur apartenoit pas, & il ſemble qu'ils n'oſent y toucher. Ils font tous les jours de nouvelles acquiſitions, & multiplient leurs ſacs d'or & d'argent, qui ſont pour eux comme un amas de ferrailles & de caillous, puiſqu'ils ne s'en ſervent pas.

Il n'y a rien de plus ridicule qu'un jeune homme qui fait l'important: c'eſt par-là qu'on ſe fait haïr des perſonnes de ſon âge, & qu'on ſe fait mépriſer des autres: cependant ce caractère-là n'eſt que trop ordinaire.

Il y a une certaine maniére de s'écouter en parlant, qui rend toujours déſagréable: car c'eſt une auſſi grande folie de s'écouter ſoi-même quand on s'entretient avec les autres, que de parler tout ſeul.

Il ne faut jamais louer avec exagération ce qui ne mérite que des louanges médiocres, ni louer froidement des choses qui méritent de grandes louanges.

On ne verroit pas tant de désordres dans le monde, si dès le commencement on donnoit un bon pli à la jeunesse, & si on leur remplissoit l'esprit des maximes de leurs devoirs.

C'est un grand art que de savoir dissimuler adroitement les sujets de chagrin qu'on nous donne : ce moyen est sûr pour conserver son repos.

Les Héros doivent s'accoutumer de bonne heure à une vie dure & pénible : la molesse, l'abondance, les délices usent la vertu & l'endorment.

Quand on a deux énemis sur les bras, il faut faire la paix avec l'un, & l'engager à faire la guerre à l'autre.

Comment se flater qu'on puisse plaire, quand on veut parler seul, fixer à soi toute l'attention, & refuser aux autres jusqu'à la liberté d'être distraits ? Il est difficile que la vanité qui veut dominer & celle qui ne veut pas être dominée, puissent se regarder de bon œil.

Un homme judicieux qui cherche à plaire, tâte par son silence l'opinion que les autres cherchent à donner d'eux-mêmes. Il les laisse parler, il les étudie, il les observe, & après avoir apris ses avantages, il se taît s'il juge qu'ils seront plus flatés de son silence, que de tout le brillant dont il pouroit les éblouir, ou parle, s'il comprend qu'ils seront assez judicieux pour l'écouter, sans soufrir de sa supériorité.

Est-il possible qu'on puisse ignorer absolument que le pardon des offenses est le plus haut dégré de grandeur où la nature humaine puisse atteindre.

La faculté de mépriser la vengeance, découle d'une magnanimité éclairée, qui connoît sa propre grandeur, & qui y trouve une assurance, que la petitesse de ses énemis n'est pas capable de troubler un seul moment.

Ceux qui affrontent un homme vertueux, se punissent eux-mêmes, en se rendant méprisables: c'est le propre d'un homme véritablement grand de prêter de la dignité à ses amis & de la bassesse à ceux qui le haïssent.

Il est difficile de cimenter si parfaitement une ligue, qu'elle ne se désunisse par les différens intérêts de ceux qui y entrent.

Les Grands sont plus en vénération par les qualités de leur ame, que par celle de leur fortune.

Avant de se fâcher, quand on croit en avoir de légitimes sujets, il faut examiner le caractére de la personne, pour connoître les motifs qui la font agir.

On a besoin d'une grande docilité pour vivre avec des gens bizarres, qui se gendarment pour la moïndre bagatelle, & qui demandent des éclarcissemens sur tout: il faut de l'adresse pour détourner l'orage, & de la patience pour soufrir ce qu'ils disent de rebutant.

L'attention qu'on a sur ses actions & sur ses paroles nous donnent l'esprit de régularité, & empêche qu'il ne nous échape rien contre les régles de la bienséance.

Il est très-difficile dans les choses de conséquence, de prendre sur-le-champ une derniére résolution, parce que la quantité de reflexions qui se détruisent, & qui viénent en foule à l'esprit, font croire qu'on n'a jamais assez délibéré.

L'es-

L'esprit de haîne, de vengeance, de cruauté gâte les meilleurs naturels & les rend comme sauvages.

Le patelinage dans la société civile est une tache & la marque d'une ame foîble. Pourquoi caresser des gens que vous haïssez & que vous voudriez à cent lieues? Il seroit moins honteux pour vous de leur laisser entrevoir vos véritables sentimens, au moins ils sauroient à quoi s'en tenir.

Il ne faut jamais révéler à qui que ce soit, pas même à ses plus intimes amis, un secret qui pouroit nuire à une tierce personne.

Il n'est point de naturel si méchant, que la bonne éducation ne puisse redresser.

La plupart des hommes sont incompréhensibles, ils parlent, ils agissent précisément contre leurs intentions: il faut toujours prendre le contre-pié de ce qu'ils disent; la bouche & le cœur sont rarement d'intelligence, ils sont toujours sous le masque, & n'ont rien de naturel.

Tenez-vous dans une grande réserve devant les personnes curieuses, qui tâchent de vous pénétrer, & de vous dérober votre secret: souvent les gens de ce caractére abusent des confidences qu'on leur fait.

Souvent dans les actions importantes la conscience nous fait moins agir que la gloire.

On oublie aisément les services passés, & l'on ne se gêne guére à faire la cour à ceux qui ne sont plus en état de nous en rendre.

La plupart des hommes ont une souplesse merveilleuse pour venir à leurs fins: ils vous accablent de civilités & de protestations d'être éternellement reconnoîssans; mais quand ils n'espérent plus rien,

ils oublient en un moment le bienfait & le bienfaiteur; c'eſt beaucoup s'ils s'abſtienent de rendre de mauvais offices à qui ils ont de grandes obligations.

Souvent une réflexion mal digérée, mais produite, un mot lâché contre le bon ſens, contre l'honnêteté, contre les bienſéances, fait perdre à un homme une ſorte d'eſtime qu'il ne ratrape jamais.

On choque également une compagnie, en s'y emparant de toute la converſation, & en affectant un ſilence dédaigneux.

Un homme modeſte manque rarement de s'inſinuer dans l'eſprit de ceux qui entrent avec lui en converſation. On plaît facilement aux autres, quand on ne paroît pas ſe plaire trop à ſoi-même, & qu'on ne manque aucun deſſein d'étaler une ſupériorité d'eſprit, qui puiſſe les empêcher de briller.

Rien de plus convenable, que de parler très-peu de ſoi-même. Que pouvons-nous dire de nous avec bienſéance? ſi nous parlons de nos défauts, c'eſt une imprudence, & ſi nous vantons nos vertus prétendues, nous nous rendons ridicules.

Ce qui fait qu'on trouve ſi peu de perſonnes ſincéres, c'eſt que tous les hommes aiment à être flatés; la complaiſance qu'on a pour eux, eſt un bon moyen pour gagner leur amitié.

Il eſt dangereux d'attaquer un homme à qui on a ôté tout autre moyen d'échaper, que par les armes.

La vertu n'eſt pas énemie de la vie, de la ſanté, de la grandeur, de la gloire, mais elle ſait être heureuſe, riche & puiſſante de ſon propre emploi, qui eſt de ſavoir uſer de ces biens-là avec modération, & de ſavoir les perdre avec conſtance.

L'eſprit

L'esprit d'un grand homme n'a point de poste fixe; rien ne doit être au-dessus ni au-dessous de sa connoîssance; mais il ne faut pas que la simple curiosité en soit le motif.

Un homme sage doit avoir une fin principale à laquelle toutes les autres se raportent.

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités, dérobe l'estime, & donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

Les hommes sont trop envieux pour pardonner un mérite qui les blesse.

Nous sommes toujours les derniers à nous apercevoir de nous fautes: souvent ceux qui donnent aux autres des conseils très-salutaires, sont aveugles sur ce qui les regarde, & se flatent qu'on n'a rien à leur reprocher.

On ne juge des hommes que par l'écorce & par les dehors: voilà ce qui fait que le fripon est le plus souvent confondu avec l'honnête homme.

Ceux qui paroîssent si contens d'eux-mêmes, & qui se remercient à tout propos de leur mérite, ne s'attirent point l'admiration des personnes raisonables; pour avoir l'aprobation de tout le monde, il ne faut pas aisément se persuader qu'on la mérite.

Si l'on dit devant vous quelque chose de puérile, de bas, qui marque une ignorance profonde, ou une mauvaise éducation, n'insultez pas à celui qui a dit cette sottise; ayez plutôt compassion de sa foiblesse, & tâchez de le redresser.

On n'est jamais si ridicule par les belles qualités qu'on a, que par celles qu' on affecte d'avoir.

Le défaut ordinaire des personnes qui se piquent d'avoir de la complaisance, est de manquer de sincérité; ils aiment mieux aplaudir à des sottises, que de dire naïvement ce qu'ils pensent.

Souvent on se donne la licence de censurer dans les autres, les mêmes défauts où l'on tombe soi-même.

Ceux qui parlent éternellement de ce qu'ils font pour leurs amis, perdent le prix de leurs bienfaits; on ne leur doit plus rien quand ils les reprochent, quelque considérables qu'ils puissent être.

Il est impossible de redresser un arbre qu'on a laissé courbé pendant plusieurs années; mais on n'a point de peine à redresser une plante nouvelle, qui est encore tendre, & qui prend aisément tous les plis qu'on lui veut donner.

Les Péres & les Méres qui se flatent de ramener toujours leurs enfans au bien, quelque licence qu'ils leur donnent, s'abusent, & souvent ils sont les premiers punis d'une indulgence si mal placée, & qui a toujours de très-mauvaises suites.

Ne soyez jamais le porteur de mauvaises nouvelles, on s'attire tous les jours par-là mille chagrins.

Il faut trop de choses pour railler heureusement, outre beaucoup d'esprit, de vivacité & de bon sens, quand on attaque un homme, il faut le faire de maniére qu'il puisse se jouer lui-même dans ce combat.

A voir certains observateurs dévorer de toute leur attention un homme dans un récit qu'il fait, & le relever avec emphase sur la plus petite bagatelle qui lui échape, ni diroit-on pas qu'ils ne l'écoutent qu'en criminel, assis sur la sellette; & qu'ils n'ont d'autre but que de le rendre ridicule: impitoyables épilogueurs, ils feroient haïr jusqu'à l'esprit, s'il faloit leur ressembler pour en avoir.

Un homme droit, avec un excellent esprit, est souvent la dupe d'un fourbe qui n'a qu'un esprit mé-

médiocre, mais qui ſait ſe déguiſer à propos, & qui ne craint pas de faire mille lâchetés pour venir à ſes fins.

On a ſouvent plus de peine à ſe déguiſer, & à tromper le monde, qu'on n'en auroit à acquérir les rares qualités qui ſont un mérite ſolide.

Si ceux qui ne peuvent gagner ſur eux d'être honnêtes & généreux, pouvoient au-moins s'abſtenir des maniéres baſſes & indignes, & de vivre dans la craſſe, on auroit pour eux quelque indulgence, & on les plaindroit ſur la malignité de leur tempérament.

Malgré tous les agrémens qui ſont naturels à la jeuneſſe, il eſt rare que les jeunes gens plaiſent dans la converſation: la raiſon eſt, qu'un défaut d'expérience les rend déciſifs; & que tout ce qu'ils diſent tend plutôt à flater leur vanité, qu'à ſatisfaire celle des autres.

Rien ne paroît plus choquant aux perſonnes ſenſées, que les diſcours orgueilleux de certains eſprits vuides, qui parlent par apophtégmes, & qui prétendent décider de tout, par un proverbe ou par une ſentence. Cette gravité ſtupide eſt d'autant plus inſuportable, qu'elle ſe pare d'un air de ſageſſe.

Un homme ſage & prudent évitera toujours de tourner la converſation ſur quelque ſcience particuliere, dans laquelle il s'eſt acquis une réputation diſtinguée.

Il n'eſt rien de ſi beau & de ſi juſte, que de remplir les devoirs de l'honnête homme.

La voie la plus courte pour parvenir à la gloire, ſeroit de faire par un principe de conſcience, ce que que nous feſons pour la gloire ſeule.

Les jeunes gens doivent écouter long tems, avant de parler: il ne faut pas qu'ils disent leurs sentimens sur les choses qui sont au delà de leur connoîssance, si on ne les y convie, ou s'ils n'y sont forcés par une nécessité qui porte son excuse.

Il faut toujours faire son devoir, sans compter sur la reconnoîssance des hommes; mais il n'y a que les ames généreuses qui soient capables de ces beaux sentimens.

Un homme d'honneur ne doit ni feindre, ni tromper, ni mentir, ni se dépouiller de ses propres sentimens, pour se revêtir de ceux d'autrui quand ils ne sont pas raisonables.

Agissez naturellement, parlez de même, & ne vous mettez pas à la torture pour vous démonter: l'artifice, le déguisement, les mauvaises finesses ne sont point d'honneur, & marquent un mauvais fond.

Souvent des plus grandes amitiés naissent les plus grandes haînes.

Quelle imprudence de ne badiner d'esprit que pour humilier les autres! Si les honnêtes gens, plus exposés par leur modération à ces attaques téméraires, ne s'en tiennent qu'au mépris, que ne risque-t-on pas avec des gens moins patiens, & qui se moquent de l'esprit.

On peut trop parler, même jusques dans le silence, par un signe de tête, par un sourire, par un coup d'œil. Il seroit peut être moins odieux de hasarder son trait de malignité, que d'adopter ainsi toute la malignité des autres.

Ceux qui ont une trop haute idée de leur mérite, sont souvent ingrats, parce qu'ils croient que tout leur est dû, & qu'ils ne doivent rien à personne.

Ils

Ils se mesurent avec les personnes qui leur font du bien, & ils trouvent entre eux une si grande disproportion, qu'ils ne sont presque pas touchés des services les plus essenciels.

Les caresses des Grands répandues indifféremment ne portent plus de coup: si elles sont sans égard, elles sont sans effet.

Nous sommes presque toujours les derniers avertis de ce qu'on dit de nous, & bien souvent nous ne le sommes jamais. Les Amis de ce tems sont foîbles, ou intéressés; de sorte que soit foîblesse, soit interêt, ils aiment mieux nous laisser dans l'aveuglement où nous sommes, que de se mettre au haserd de nous dépl'are.

L'amour-propre fait que nous nous trompons presqu'en toutes choses, que nous entendons blâmer, & que nous blâmons les mêmes défauts dont nous ne nous corrigeons point.

On ne peut aporter trop de soin à faire le choix des personnes qu'on doit pratiquer. La plupart des hommes s'embarquent dans un commerce sans réflexion & sans discernement. Ils se donnent au premier venu sans examiner s'il leur convient.

Un esprit désoccupé enfante bien des chiméres, & cherche des consolations, pour remplir le vuide d'une vie oisive & ennuyeuse: mais souvent le remède est pire que le mal.

Si les personnes jalouses connoîssoient combien elles se rendent méprisables par tout ce qu'elles font pour rabaisser le mérite des autres, elles n'épargneroient rien pour se défaire d'un passion si malheureuse, ou du-moins pour la cacher.

Les

Les vrais braves ne se servent point de paroles hautaines & fanfarones: on gâte une belle action, si on en parle avec trop de faste.

Comme c'est le caractére des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses: les petits au-contraire ont le don de beaucoup parler & de ne rien dire.

Un homme qui a le cœur bien placé, peut être la dupe de certaines circonstances qui l'entraînent insensiblement dans des passions honteuses. L'occasion de faire un gain considérable, le desir de briller, la mauvaise fortune d'un énemi, les caresses séduisantes d'une Femme, peuvent l'attirer dans l'avarice, dans l'envie, dans la volupté, dans une joie maligne & vindicative; mais tant que ses foîblesses réitérées n'ont point formé d'habitude, la réflexion seule sur l'excellence de sa nature est capable de le tirer du goufre: elle lui inspirera une certaine grandeur d'ame, qui lui donnera du mépris pour ses fautes passagéres, & les lui rendra odieuses.

Un ressentiment, quoique juste, ne doit jamais l'emporter dans l'esprit d'un homme sur l'intérêt de la République.

La négligence d'un Chef ou d'un Général fait souvent plus de tort que les énemis n'en sauroient faire.

C'est la marque d'un médiocre sens commun de s'opiniâtrer dans ses jugemens, comme si l'on étoit infaillible, & de soufrir impatiemment d'être censuré.

Souvent un homme qui n'a que de foîbles lumiéres, croit que rien n'échape à sa vue, & méprise les avis des autres.

Les

Les grands hommes trouvent dans leur fond des principes & des ſentimens de générofité, dont les hommes ordinaires ne ſont nullement capables.

Tout ce qu'on fait ſans reflexion, ne peut réuſſir que par haſard.

Quelque louable que ſoit le ſentiment qui court après l'eſtime des hommes, ou quelque utile que ſoit la crainte d'en être mépiſé, l'homme de bien eſt encore plus attentif à ſa conſcience, & la premiére choſe qu'il cherche à édifier, c'eſt lui-même.

Un homme qui parle d'une ſcience, qui l'a déja rendu célébre, ne ſauroit rien gagner par-là, & il riſque de perdre beaucoup, & de découvrir la foibleſſe de la baſe, ſur laquelle ſa réputation eſt fondée.

Ce qui fait qu'il n'y a preſque plus de véritables amis dans le monde, c'eſt que chacun raméne tout à ſoi: on ne ménage les gens qu'autant qu'ils peuvent nous être utile.

Avant de rompre avec un ami, il faut garder bien des meſures, & prendre de grandes précautions: il faut au-moins ſe donner le tems de s'éclaircir de part & d'autre, car quelquefois on rompt enſemble ſans ſavoir pourquoi.

C'eſt la marque d'un petit génie & d'un eſprit foible, que de rompre ſans ſujet avec un ami à qui ſouvent on a des obligations infinies.

Il y a je ne ſais quel plaiſir à bien faire, qui nous réjouit intérieurement, & une noble fierté qui accompagne toujours la bonne conſcience.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le commerce du monde, qu'un ami qui ne parle pas ſincérement. On ſe défie naturellement d'un énemi &

l'on

l'on eſt en garde contre les mauvais tours qu'il peut nous jouer: mais l'on ne ſe défie pas d'une perſonne qu'on croit dans ſes intérêts.

L'avarice eſt la plus malheureuſe de toutes les paſſions, & l'on ne doit regarder les avares que comme des gens maudits de Dieu. Ils ſe refuſent le néceſſaire, pour laiſſer à ceux qui profiteront de leurs épargnes, de quoi vivre dans la ſplendeur: ils ſoufrent toutes les incommodités d'une vie pauvre, pour avoir le bizarre plaiſir de poſſéder d'immenſes richeſſes. Quelle folie!

Ne vous découragez point & ne vous laiſſez pas aller à votre dépit, ſi les hommes ſavent mal reconnoître le bien que vous leur faites.

Les grands cœurs haïſſent l'injuſtice, & par un intérêt ſecret qui naît de l'inclination qu'ils ont pour le bien & de l'averſion qu'ils ont pour le mal, ils aiment à voir le vice puni, & la vertu récompenſée.

Etre plongé dans la débauche à ſoixante ans, & vouloir néanmoins qu'un fils vif & plein de feu ſoit ſage & modéré, c'eſt la honte & la folie d'une infinité de Péres. Mais rien ne feſant tant d'impreſſion dans le cœur des jeunes gens, que l'exemple de ceux qui leur en impoſent par l'autorité, c'eſt envain qu'un Pére ſonge à inſpirer de la vertu à ſes enfans, s'il n'eſt vertueux lui-même.

Il n'eſt pas impoſſible à un homme qui réfléchit de trouver la même ſatisfaction à ſe prêter à l'humeur & aux ſentimens des autres, que nous trouvons d'ordinaire à aſſervir des autres à nos ſentimens & à notre humeur. Il y a certainement de la ſupériorité d'eſprit dans une complaiſance raiſonable.

Si

Si rien n'eſt plus pernicieux qu'une flaterie baſſe & empoiſonnée, rien n'eſt auſſi plus incommode qu'une ſincérité groſſiére, qui dit tout ſans ménagemens & ſans égards.

La plupart des gens promettent avec précipitation tout ce qu'on leur demande, ſans être bien ſurs s'ils ont envie d'accomplir leurs promeſſes, ou s'ils ſont en pouvoir de le faire: cette légéreté les expoſe au mépris de ceux qu'ils abuſent de la ſorte.

Il n'eſt point de paſſion qui ébranle & qui altére plus le jugement que la colére. Lorſque nous ſommes en colére, c'eſt la paſſion qui commande, c'eſt la paſſion qui parle, ce n'eſt plus nous.

Qu'il faut avoir l'ame belle & de grands ſentimens, pour ne pas abandonner ſes amis quand la fortune les abandonne! L'amitié, ou l'averſion de la plupart des hommes eſt méſurée par leur intérêt; ils ne connoîſſent point d'autre régle: c'eſt ce qui attire leur eſtime, ou leur mépris.

Il faut avec ſoin éviter les querelles: la plus juſte eſt embaraſſante & fâcheuſe.

Les meilleures choſes deviénent inutiles, par le mauvais uſage qu'on en fait.

Les impoſtures ſont pour l'ordinaire auſſi funeſtes aux fourbes, qu'à ceux qu'ils trompent par leurs fourberies.

Souvent il ne revient d'une tromperie, que la honte d'avoir fait une action tout-à-fait indigne du caractére d'un honnête homme.

La foîbleſſe naturelle que les hommes ont pour le ſexe, l'envie de plaîre à une Dame qu'on aime, ou d'en obtenir ce qu'on deſire; tout cela fait faire de grandes fautes, & expoſe ſouvent à de longs repentirs.

Il

Il eſt bien difficile de ſe garantir des piéges d'un homme qui emploie pour vous tromper les ſignes mêmes de l'amitié; qui vous fait de fauſſes confidences pour vous dérober votre ſecret, & qui vous promet toutes ſortes de ſecours, dans le tems qu'il cherche les moyens de vous ſéduire.

Les Sujets d'un Prince exceſſif en préſens & en dons, ſe rendent exceſſifs en demandes: ils ſe réglent non ſur la raiſon, mais ſur l'exemple.

Le haîne eſt la paſſion des miſérables: comme ils n'ont pas aſſez de générofité pour pardonner, ni aſſez de courage pour ſe venger, quand ils haïſſent ils ne pardonnent jamais.

Un mérite commun, & qui ſuffiroit à des perſonnes vulgaires, ne ſuffit pas à ceux qui ſont élevés au-deſſus des autres par leur naiſſance, par leur rang, par leurs dignités.

Quand on penſe à quel point tous les hommes ſont vifs ſur leurs intérês, on ne peut comprendre par quelle foibleſſe on confie ſi facilement ſon ſecret, & à des gens, ſur-tout, qui ne cherchent à ſe procurer des confidences, que pour les tourner à leur profit.

De ceux qui découvrent leur ſecret, on ne peut pardonner qu'à celui qui trouve plus de profit à parler qu'à ſe taire.

En fait de ſecret, ſi nous ſommes trahis, c'eſt notre faute, puiſque nous nous ſommes trahis les premiers. Vous vous plaignez de cet homme qui a révélé votre ſecret; mais étoit-il plus intéreſſé à le garder, que vous?

Si les Dames étoient mieux inſtruites de la juſte valeur de ce qui fait le fond des cajoleries qu'on leur prodigue, peut-être en feroient-elles aſſez peu

de

de cas, pour en faire perdre l'usage par leur fierté. Mais le mal est fait, elles ont mis elles-mêmes parmi les devoirs d'un homme qui sait vivre, celui de les tromper.

Ce n'est pas une légére entreprise que celle d'insinuer la vertu dans le cœur d'un jeune Elève, quand on ne peut en faire l'éloge sans porter quelques atteintes sur ceux dont il tient le jour, ni condamner le vice, sans que le contrecoup en retombe sur eux.

L'intérêt est cause qu'il n'y a point d'amitié éternelle, & l'intérêt est presque toujours le nœud des plus belles amitiés.

Les disputes où la colére se mêle, devroient être défendues, comme d'autres de la langue.

On n'aprend à disputer, que pour contredire; & chacun contredisant, & étant contredit, il arrive que tout le fruit de la dispute est d'anéantir la vérité.

Les malheureux ne doivent guére espérer de trouver de la génerosité dans leurs amis. La mauvaise fortune est une espéce de contagion qui les écarte. Au lieu de réchaufer leur zèle, nous redoublons leurs chagrins par nos empressemens, qu'ils regardent comme de fâcheuses importunités.

Il n'y a de véritables plaisirs que ceux que la raison accompagne toujours, parce que le repentir ne les suit jamais; & ceux-mêmes qui sont innocens, cessent de l'être, quand ils deviennent un obstacle à notre devoir.

La preuve d'un bon cœur est de s'attendrir au récit des bonnes actions, & de s'irriter au recit des mauvaises.

Il eſt aiſé de tromper ſoi-même, mais on n'en impoſe pas au public, c'eſt un juge éclairé & inexorable.

Si nous ne nous flations point nous-mêmes, la flaterie des autres ne nous pouroit nuire.

Il vaut mieux étoufer un bon mot, prêt à nous échaper, que de chagriner qui que ce ſoit.

C'eſt une délicateſſe mal entendue, de ne vouloir écouter les avis que des perſonnes de grand mérite: qu'importe de quel part ils viénent, pourvu qu'ils ſoient utiles?

Un des plaiſirs de la vie le plus délicat pour un honnête homme, eſt de pouvoir rendre quelque ſervice conſidérable à un ami, & d'être en état de lui procurer une meilleure fortune, & de le ſecourir dans une preſſante néceſſité.

Les querelles des Princes ſe peuvent terminer en peu de jours; mais il faut des ſiécles pour réparer les maux qu'elles produiſent dans le monde.

Ce qui fait que la plupart des hommes ne ſe corrigent point de leurs défauts, c'eſt qu'ils vivent ſans réflexion.

Les malheurs qui arrivent dans la vie, paroîſſent légers ou inſuportables, ſelon la différente maniere de les recevoir.

On ne doit pas toujours accorder toutes choſes, ni à tous: il eſt auſſi louable de refuſer avec raiſon, que de donner à propos.

La médiſance eſt un vice que la raiſon improuve, que la probité condamne, & que la Religion déteſte. C'eſt le vice le plus odieux, & en même tems le plus agréable, le plus aiſé à commettre, & tout enſemble le plus difficile à réparer.

Le

Le refus accompagné de douceur & de civilité, satisfait davantage un bon cœur, qu'une grace qu'on accorde séchement.

Un Maître qui ne se posséde pas, gronde ses domestiques avec le même emportement pour un verre cassé, que s'ils avoient mis le feu à sa maison.

Le désintéressement est comme l'ame de l'amitié: mais il se trouve peu d'amis désintéressés: celui qui donne grossit le bienfait, celui qui le reçoit le diminue: on met dans la balance le plus léger déplaisir, pour contrepeser le service du plus grand poids.

Quoi de plus embarassant pour un avare que la vue de ceux à qui il ne pouroit se dispenser de faire quelque présent, s'il n'étoit armé d'un front d'airain, plutôt qu'à suivre son devoir! Ce n'est qu'après les avoir perdus de vue qu'il commence à respirer.

Rien ne fait tant de tort à un jeune homme, que de laisser apercevoir en lui quelque teinture d'avarice. On désepére d'un caractére qui commence par où les plus odieuses gens finissent.

Une violente passion peut affoîblir l'avarice pour quelque tems, mais il n'en est aucune qui puisse la détruire.

Soyez libéral avec choix, avec prudence, avec discernement: mais quand vous faites du bien aux autres, qu'il paroîsse que vous le faites par une humeur bienfesante, & presque sans attention.

La marque la plus assûrée d'une belle ame, c'est de se plaire à entendre louer ce qui est digne de louange: c'est-là le tribut qu'on doit au mérite, & que personne ne peut lui refuser sans injustice.

Dans les vengeances que prénent les Princes, ils doivent toujours soutenir leur caractére; quelque belles choses qu'ils aient faites, il ne faut qu'une vilaine action pour rendre leur mémoire odieuse dans tous les siecles.

Il y a peu de fondement à faire sur la haîne, ou sur l'affection du peuple, qui passe aisément d'une extrémité à l'autre par crainte, ou par emportement.

La connoîssance du cœur humain, est une science qui ne s'acquiert que par un long usage, & qui demande de grandes réflexions.

Un homme d'honneur se doit faire une loi de ne jamais dire que ce qu'il pense, & de n'avoir rien de faux, ou de trop concerté dans ses maniéres.

Il faut renoncer au monde, si l'on en bannit la sincérité: sans elle la société civile est une espece de brigandage.

Le plus grand vice que les sages remarquent en nous, c'est que nos désirs rajeunissent sans cesse.

Il faut savoir gré aux gens des services qu'ils nous rendent, sans se plaindre de ceux qu'ils ne nous rendent pas.

N'espérez pas qu'on vous rende toujours justice: contentez-vous de la gloire & de la réputation que méritent vos bonnes actions.

Les mauvais naturels ne se gagnent point par les bienfaits; semblables à certains animaux farouches, qu'on tâche d'aprivoiser en les caressant, il faut toujours craindre leurs grifes, & ils étranglent quelquefois ceux qui prénent le soin de les nourrir.

Qui fait du bien par le plaisir qu'il y a d'en faire, en est déja récompensé en le fesant.

Il faut proportioner ſes déſirs à ſes forces. Quand on ne ſe ſent pas né pour les grandes choſes, il faut aller terre-à-terre.

Sans la ſincérité, on ne trouve ni agrément ni ſureté dans le commerce du monde.

Il ne faut point uſer de détours avec ſes amis, ſi l'on veut ſe les conſerver long tems: la confidence eſt le nœud & le charme de l'amitié.

Chacun devroit s'être juré à ſoi-même ce que les Rois d'Egypte feſoient ſolanellement jurer à leurs Juges, qu'ils ne trahiroient jamais leur conſcience, quelque commandement même qu'ils leur en fiſſent.

Il faut tâcher de plaire à ſes amis, & de les ſervir à leur gré, ſans même ſonger à leur reconnoiſſance.

La bonne fortune fait ſouvent naître l'ingratitude. On ne fait pas ſemblant de connoître les gens qui nous ont vu dans un état plus malheureux, ou qui nous ont aidé à en ſortir.

Il ne faut pas attendre de la plupart des hommes une vertu bien nette, ni des ſervices purs & ſans retour.

La meilleure maniére de s'inſinuer dans les eſprits, eſt de les tourner du côté qu'ils ſont le plus en état de vous plaire: car outre qu'en les mettant dans leur fort, vous vous mettez en état d'en tirer quelque utilité, c'eſt qu'ils ſe retirent toujours contens d'eux-mêmes d'auprès de vous.

Un homme qui erre eſt ſimplement à plaindre: mais un homme qui s'obſtine dans ſes erreurs, ſe rend mépriſable, & devient odieux.

Les grands noms abaiſſent, au-lieu d'élever ceux qui ne les ſavent pas ſoutenir.

Il y a du danger à railler les Grands: leur élévation ne laiſſe pas aſſez de liberté pour y réuſſir heureuſement; & leur reſſentiment eſt trop à craindre, dès qu'il ne le trouve pas bon.

Si le Public ſoufre de l'épargne des particuliers, cette épargne eſt avarice: s'il ſoufre de leur dépenſe, c'eſt luxe & prodigalité.

Une des grandes ſources des chagrins & des inquiétudes qui traverſent la vie des hommes, c'eſt la légéreté & la vivacité de leurs déſirs. Ils ne ſe donnent pas le tems de jouir de ce qu'ils ont, quoique ſouvent ils aient plus qu'il n'en faut, pour paſſer doucement leur vie.

Ce qui devroit ſur-tout étoufer dans notre eſprit l'exécrable folie de riſquer le ſalut, pour ſatisfaire à de petites animoſités, c'eſt que dans un ſeul acte criminel, le coupable offenſe ſon Juge, & s'expoſe à paroître dans le moment devant le tribunal de ce Juge qu'il vient de mépriſer. On eſt préciſement dans ce funeſte cas, en mourant dans un Duel.

Il faut que les jeunes gens aprénent à rendre honêteté pour honêteté: mais il faut auſſi qu'ils ſe donnent le tems d'étudier le cœur des autres, avant de leur abandonner entiérement le leur.

Il arrive ſouvent qu'après s'être livré à un nouveau venu, & avoir négligé, à ſon occaſion, ſes anciens amis, on comprend qu'on a fait une faute. La même légéreté qui avoit formé cette liaiſon, la diſſout.

Si vous voulez que vos avis & vos réprimandes ſoient utiles, & faſſent leur effet, prenez bien votre tems, & employez ſous des paroles douces & pleines d'amitié, les remontrances que vous avez à faire.

Il

Il ne faut point se guinder, ni se servir d'expressions recherchées pour dire des choses triviales.

Il faut faire semblant de ne pas entendre ceux qui parlent mal de nous.

L'attachement que la plupart des hommes ont pour leur propres sentimens, leur fait faire bien des fautes dans le commerce du monde, & souvent dire bien des sottises.

Quand on n'a pas assez d'empire sur soi, pour se guérir des ses foîbles, il faut au-moins avoir la discrétion de les cacher autant qu'on peut, sans faire parade de ces sortes d'affaires.

C'est un grand moyen de former un jeune cœur à la vertu, que de lui faire voir la laideur & les inconvéniens du vice dans les autres.

C'est un usage bien condamnable de chercher toutes les occasions de rendre de mauvais offices à ceux dont on a reçu quelque chagrin.

Il est du devoir d'un honnête homme, de se déclarer pour ses amis, de s'attacher à leur fortune, & de faire pour eux tout ce que l'honneur & la conscience ne défendent pas.

Il ne faut pas toujours aprouver tout, si l'on veut être sincére; il ne faut pas non plus se donner la liberté de blâmer tout, avec trop de hauteur & trop de licence.

On n'est pas obligé d'aimer toutes sortes de gens; c'est une matiére où il faut du discernement & du choix: mais c'est un procédé bien lâche, d'accabler de stériles caresses, des personnes qu'on n'aime pas, & de les amuser par des démonstrations d'une fausse amitié qui les séduit.

Les hommes sont si habiles à se déguiser, ils prénent tant de soin de cacher ce qu'ils pensent, qu'on ne peut pénétrer leurs véritables intentions.

C'eſt une eſpéce de raillerie & d'injure, que de faire valoir un homme par des qualités qui ne coniénent pas à ſon rang, quoiqu'elles ſoient louables d'ailleurs.

On offenſe quelquefois les gens, en leur rendant de grands ſervices, parce qu'on le fait de mauvaiſe grace, d'un air farouche & impérieux, qui fait trop ſentir le beſoin & la dependance.

Il n'apartient pas à toutes ſortes de perſonnes de ſavoir manier les eſprits; cependant il n'eſt point de ſcience plus utile; c'eſt par-là qu'on s'accrédite dans le monde, qu'on ſe rend néceſſaire, & qu'on ſe fraie un chemin aux grandes choſes.

La ſincérité eſt l'un des plus courts chemins pour gagner l'eſtime des hommes: il vaut mieux convenir de bonne foi de ſes foîbles, que de ſe ſervir de tant de détours, pour les dérober au Public, qui ſait bien à quoi s'en tenir.

Ne vaut-il pas mieux avouer ingénument aux perſonnes qui nous prient de quelque ſervice, que ce qu'ils nous demandent eſt au-deſſus de notre pouvoir, que de les leurrer de promeſſes frivoles, & d'offres de ſervice, qui n'aboutiſſent à rien?

Un ſavant n'eſt pas ſavant en tout: mais le ſuffiſant eſt par-tout ſuffiſant, & dans l'ignorance même.

Les Gens qui s'en font accroire, ſont naturellement délicats & formaliſtes; ils veulent que rien ne manque aux devoirs qu'on leur rend; la moindre irrégularité les choque, & leur fait perdre le ſouvenir de tout ce qu'on a fait pour eux.

Ne liez point de commerce avec des perſonnes qui ont des inclinations à la dureté & à la raillerie; aprés pluſieurs années d'amitié, n'attendez point d'eux de bons offices, quelque beſoin que vous ayiez de leurs ſecours.

Quand

Quand on ne ſe ſent pas la force de garder ſon propre ſecret, c'eſt ſe haſarder à commettre une injuſtice, que de ſe charger du ſecret des autres: il faut y renoncer.

Sous prétexte d'éviter le luxe & ſes ſuites, il faut bien prendre garde de paſſer à une extrémité opoſée, & de ſe plaire dans la ſordidité, l'épargne & l'avarice.

Un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à de jeunes gens, & à la République où ils doivent un jour faire quelque figure, c'eſt de leur faire comprendre que la modération fait plus d'honneur & attire une eſtime tout autrement ſolide, tout autrement durable, que la dépenſe; celle-ci attire toujours l'envie, & l'envie fait toujours des énemis.

Un homme élevé dans les principes de l'envie, ſoufre dès qu'il entend parler à l'avantage de quelqu'un. Ce travers d'eſprit qui eſt ſi général, trouble la liberté de la converſation, & en fait perdre la douceur.

Les Princes doivent trouver bon qu'on les conſeille ſelon le bon ſens, & non pas ſelon leur inclination, qui ne doit pas être la régle des avis de leurs Conſeillers.

Si l'on veut plaire, ſi l'on veut gagner les cœurs, la grande régle, c'eſt de les mériter, & d'être effectivement ce qu'on ſouhaite de paroître.

Il ne faut jamais penſer à ſe diſtinguer: c'eſt une intention très-propre à nourrir l'orgueil & l'injuſtice: elle peut de plus rendre ridicule. Qu'on penſe uniquement à être honnête homme, à s'éclairer, à remplir ſes devoirs, on ſe diſtinguera ſurement.

Quoique nous ne devions pas aimer nos amis pour le bien qu'ils nous font, c'eſt une marque qu'ils ne nous aiment guére, s'ils ne nous en font point quand ils en ont le pouvoir.

Un homme regulier parle avec réſerve & circonſpection; il agit de même: inſtruit de ce qui eſt du à chacun ſelon ſon rang & ſon caractére, il ne s'en diſpenſe jamais.

Pourvu qu'on n'ait rien à ſe reprocher, les plaintes mal fondées ne doivent point nous faire changer de conduite, & il ne faut pas pour les bruits du monde, ſe relâcher ou ſe repentir de ſa vertu.

C'eſt une grande imprudence à un Prince, que d'outrager un homme ambitieux & vindicatif, & de le laiſſer en état de ſe venger.

Il n'y a que les perſonnes généreuſes, qui puiſſent ſe réſoudre à louer les talens extraordinaires d'un homme, quand on croit exceller dans les mêmes talens.

Toutes les fautes ont des ſuites dangereuſes dans la guerre; une premiére irrégularité, quelque légére qu'elle paroîſſe, en attire une infinité d'autres.

Souvent le deſir de paroître habile, empêche de le devenir, parce qu'on a plus d'envie de faire voir ce qu'on ſait, qu'on n'a de deſir d'aprendre ce qu'on ne ſait pas.

Les grands parleurs ſont comme les tyrans de la converſation: leur babil cauſe une fatigue inſuportable à ceux qui ont de la raiſon.

En matiére de confidences, on ne doit à ſes amis que celles qui peuvent leur être utiles, ſans être nuiſibles aux autres.

C'eſt

C'eſt aux perſonnes les plus élevées & le plus en état de ſe diſtinguer, à donner des exemples efficaces de modération dans les dépenſes, de même que dans tout le reſte. On ſent qu'ils le font par goût, par choix, par ſageſſe; au-lieu qu'on peut ſoupçonner les autres de ſe modérer par néceſſité.

Un grand ne paroît jamais plus grand, que quand on le voit, par la ſupériorité de ſon cœur, au-deſſus de ce qui éblouit la plus grande partie des hommes.

On ſe déshonore, en voulant ſe faire honorer par toute autre choſe que par un ſolide mérite.

Notre réputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des louanges qu'on nous donne: elle dépend de notre mérite perſonnel, & de ce que nous feſons de louable.

Pourquoi amuſer le monde par des complimens ſtériles, quand on n'a pas la volonté, ou qu'on eſt hors d'état de leur rendre des ſervices réels?

Il n'y a rien qui requiére plus d'eſprit & de prudence, que l'exercice de la libéralité. C'eſt pourquoi ceux qui élévent un Prince, qui eſt deſtiné à diſtribuer des bienfaits, ne ſauroient lui enſeigner trop tôt, ni avec trop de ſoin, l'art de bien donner.

Quelle erreur de ſe ſavoir bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'on ſe laiſſe tromper par un Intendant, ſur le gros de toutes ſes affaires.

Le commerce des Dames ſages & attachées à leurs devoirs, eſt d'un grand ſecours à un jeune homme pour le porter à la vertu.

La politeſſe ne permet pas toujours de reprendre ceux qui font des fautes; mais il y a de certaines conjonctures, où l'honneur, le devoir, l'amitié, l'exi-

l'exigent abſolument: ce pas eſt délicat, & tout le monde n'eſt pas capable d'un rôle ſi difficile.

C'eſt être parvenu au plus haut point de l'amitié, quand on a le même attachement pour ſes amis, lorſque tout le monde les abandonne, que dans leur plus grande proſpérité.

Il eſt difficile de donner du courage aux autres quand on a peur & qu'on tremble: l'exemple, l'aſſurance, la fermeté, la bonne contenance d'un Chef raniment les troupes, & leur inſpirent une eſpérance certaine de vaincre.

C'eſt une grande foîbleſſe & une grande lâcheté que de parler contre ſa propre conſcience, pour plaire aux gens que nous voulons ménager, & mettre dans nos intérêts.

Il n'y a point de honte à s'inſtruire, & il y en a beaucoup à ne le pas faire.

Quelque mérite qu'on ait, quelque aſcendant qu'on croie avoir ſur les autres; il faut ſe mettre à la raiſon, écouter les perſonnes qui ont du bon ſens pour profiter de leurs avis, & pour ſe redreſſer quand on s'égare.

L'avantage qu'on tire de mentir & de ſe contrefaire ſans ceſſe, c'eſt qu'on n'eſt pas cru, lors même qu'on dit la vérité.

Un homme qui a quelque rare talent, & qui excelle en quelque art, ne doit point témoigner d'avidité pour les aplaudiſſemens, ni de mépris pour les ſots, qui ne lui rendent pas juſtice.

C'eſt un ſuplice aſſez fâcheux que de ſe produire devant des imbéciles, qui n'ont ni goût, ni diſcernement, & qui ne jugent que de travers.

La lecture, toute excellente qu'elle eſt, ne produit pas de fort-bons effets, quand on ne s'en ſert pas comme on le devroit faire.

La

La droiture de conduite & la réputation universelle de probité, attirent plus de confiance & d'estime, & par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées.

Il est de conséquence de bien choisir son monde, pour déposer son secret. Quelques-uns peuvent bien le garder quelque tems, mais une année, plus ou moins, leur fait oublier qu'ils devroient le garder toujours.

C'est agir contre le bon sens, & contre ses propres intérêts, que d'aller faire le détail de toutes ses affaires à des gens qu'on ne connoît qu'à peine.

On péche contre la prudence, en promettant une chose qui n'est pas bonne dans son exécution.

Pour sa conduite, au défaut de bons exemples, il faut se servir des mauvais qui ne manquent pas. Un bon Ecuyer ne me dresse pas si bien, qu'un Procureur, ou un Vénitien à cheval.

L'ingratitude est un vice si bas & si déshonorant, que pour punir des ingrats, il suffit de les abandonner à leur malignité; sans se soucier d'en prendre d'autre vengeance.

Il n'est point d'Enfant qui ne deviéne avare, si on l'accoutume dès l'enfance à recevoir toujours & à ne jamais donner. C'est cependant ce qui se pratique presque en tous les enfans des Grands, à qui tout le monde donne, & qui ne donnent rien à personne; tellement qu'ils croient n'être au monde que pour recevoir: au-lieu qu'on leur devroit aprendre dès l'enfance, qu'ils sont nés pour faire du bien à tous ceux qui sont au dessous d'eux. Les choses

les

les plus difficiles ſont celles qu'on néglige le plus ſouvent d'enſeigner.

Il y a toujours de l'excès dans les flateries ou dans le mépris qu'on a pour les perſonnes qui ſont en place : tandis que la fortune les ſoutient, on leur proſtitue les louanges ; les reſpects qu'on a pour eux vont juſqu'à l'adoration : mais ſi-tôt qu'ils commencent à tomber, & à être malheureux, tout le monde les abandonne.

La malignité naturelle fait ſouvent découvrir un vice entre pluſieurs vertus, pour le révéler & le publier, ce qui eſt plutôt la marque d'un mauvais naturel, qu'un avantage du diſcernement ; & c'eſt bien mal paſſer ſa vie, que de ſe nourir toujours des imperfections d'autrui.

La Cour des Princes eſt un pays incompréhenſible : on n'eſt pas aſſuré de s'y maintenir avec de rares talens, un grand mérite ; des ſervices eſſenciels ; cet éclat éblouit les yeux jaloux.

C'eſt une incivilité aſſez ordinaire dans les converſations, d'adreſſer toujours la parole à une même perſonne, de lui témoigner beaucoup d'empreſſement, de n'avoir pour les autres que de la froideur, qui aproche du mépris.

La principale prudence conſiſte à parler peu, & à ſe défier bien plus de ſoi que des autres, mais point à faire des diſcours faux, & des perſonages brillans.

Pour trouver de la douceur dans la ſociété civile il ne faut ni gêner ni contraindre perſonne.

La bonne fortune fait preſque toujours quelque changement dans le procédé, dans l'air & dans la maniére de converſer & d'agir.

Il eſt du devoir d'un ami fidéle & déſintéreſſé, de redreſſer un ami qui n'a pas toujours toutes les lumiéres qu'il faut pour ſe conduire. Cette matiére eſt délicate, à la vérité, & demande de grands ménagemens.

Les vertus doivent être proportionées au caractére de la perſonne: tout le monde eſt obligé d'être vertueux, mais non pas dans le même dégré, ni de la même maniére.

Si l'on eſtimoit la vertu plus que toute autre choſe, aucune faveur, aucun emploi ne changeroit jamais le cœur, ni le viſage des hommes.

C'eſt la marque d'un mauvais fond, & d'une malignité mépriſable, de n'être point touché du vrai mérite, & de ne point admirer ce qui eſt effectivement admirable.

Il faut qu'un homme d'honneur gagne ſur ſoi, de ne point raconter ce qu'il a fait pour ſes amis, c'eſt une vanité puérile; mais peut-on eſpérer que les hommes, étant faits comme ils ſont, veuillent s'en corriger?

N'aplaudiſſez jamais aux traits pernicieux d'un médiſant, ayez l'oreille dure à cet égard, & croyez que ſi-tôt que vous témoignerez du dégoût & du froid pour la médiſance, vous en entendrez moins.

La médiſance n'eſt hardie, que quand elle trouve des aplaudiſſemens, mais le ſérieux d'un viſage triſte repouſſe & glace la langue médiſante.

On ne trouve plus de véritables amis, ni d'amitié bien épurée; celle qui eſt en uſage dans le monde, n'eſt qu'un voile pour cacher l'amour-propre, qui ſe découvre aux occaſions où nos intérêts ſont en concurrence avec ceux des perſonnes que nous croyons aimer.

Les

Les ames basses & rampantes raménent tout à leur utilité : il n'y a qu'à perdre avec de telles gens ; ils trouvent toujours le moyen de vous faire servir à leurs intérêts.

C'est la marque d'un grand mérite, de se mettre au-dessus de mille choses qui chagrinent de petits esprits.

Il est impossible de se mettre à couvert de certaines disgraces qui arrivent assez souvent ; mais quand on a de la modération, on s'établit une espéce de bonheur dans son pis-aller.

Ce qu'on apéle un parfait ami, sincére, tendre, fidéle & sans réserve, est un trésor dans la vie : c'est un effet de l'étoile que de le trouver ; si on a le bonheur de le rencontrer, il en faut rendre grace au ciel d'où ces sortes de présens nous viénent : mais il ne faut pas s'empresser beaucoup à le chercher ; car l'empressement & l'impatience de trouver ce qu'on cherche, fait quelquefois prendre le change.

Il ne faut jamais choquer les gens, quelque misérables qu'ils soient, ni les ménager avec trop de bassesse : mais il faut garder un certain milieu entre une complaisance trop lâche, & une fierté trop méprisante.

Un sot ambitieux en fait assez quelquefois pour cacher sa maneuvre ; mais vient-il à être refusé, il éclate en regrets, & crie à l'injustice : un habile homme, qui a manqué son coup, ne laisse pas même entrevoir qu'il y ait pensé.

Il n'y a point d'amusement plus noble & plus convenable à l'esprit humain, que la lecture des bons Auteurs : rien ne sauroit nous rendre plus propres a vivre agréables à nous-mêmes & utiles aux autres. Mais quand on s'y jéte avec un genie borné & incapable

pable de réflexion, quand on n'y examine le ſens, que pour l'amour des paroles, on s'adonne à un occupation, à laquelle certainement la nature ne nous a pas deſtinés, & qui n'a rien de commun avec les plus belles facultés de notre ame.

Pour trouver de la douceur dans le commerce du monde, il faut ſavoir bien vivre avec toutes ſortes de gens, & ne choquer jamais perſonne de gaieté de cœur.

L'inſtruction ébauche les belles maniéres, l'attention dégourdit l'eſprit, & l'uſage du monde y met la derniére main.

Le menſonge eſt un vice bas & honteux: rien n'eſt plus indigne de l'homme qui cherche la ſociété, puiſqu'il détruit toute la foi qu'on doit avoir à ſes paroles, & qu'il ruine ce qui eſt la baſe du commerce, & de la confiance mutuelle qu'on doit avoir les uns aux autres.

Il ne faut guére compter ſur la générosité des hommes; l'amour-propre & l'intérêt ont tellement gauchi leurs ſentimens, qu'ils ramènent tout à eux-mêmes: ils n'auroient pas tant d'égards pour les gens, s'ils n'en eſpéroient des ſervices réciproques.

Le meilleur parti que nous puiſſons prendre avec ceux qui nous quittent, c'eſt de leur donner la liberté de nous quitter: ſi cette perte nous afflige, il ne faut pas qu'ils aient le plaiſir d'apercevoir notre chagrin.

Il eſt aſſez ordinaire que des gens qui ont des défauts groſſiers, dont tout le monde ſoufre, reprochent aux autres des bagatelles qu'ils regardent comme des monſtres.

Un ſecret échapé eſt ſans retour, & lorſque votre indiſcrétion vous le fait trahir, vous ne pouvez pas imaginer tous les maux qui en peuvent arriver, ni compter ſur un ſilence que vous avez vous-même rompu.

Les ſecrets qui nous ſont importans, ne doivent être confiés qu'à ceux dont nous avons éprouvé la fidélité.

Il n'eſt rien de plus ſenſible que de ſe voir abandonné par ſes amis; ce ſont de ces choſes qui ne ſe pardonnent jamais de bonne foi; quelque beau ſemblant qu'on faſſe, il reſte toujours dans le cœur une ſecrète amertume.

On peut s'y tromper, en feſant part au meilleur de ſes amis des démarches qu'on fait pour obtenir un poſte auquel il ne ſongeoit pas, ſur-tout ſi ce poſte lui convient: c'eſt beaucoup, s'il n'eſt que tenté de travailler à l'obtenir.

Les gens ſages ne font pas conſiſter les richeſſes dans l'abandance des pierreries, des métaux, ou dans la magnificence des bâtimens, ou de tout ce qui ſert à les parer; mais dans cette grandeur d'ame qui nous afranchit de toutes ces ſuperfluités, & nous met en état de nous paſſer, ſans inquiétude, de tout ce qui n'eſt pas néceſſaire.

Un des avantages d'une vertu ſolide, c'eſt de tranquiliſer le cœur, & de le mettre au-deſſus de ces inquiétudes, de ces défiances & de ces ſoupçons qui agitent les hommes, dont la vanité eſt le principe, & qui ſont ſans ceſſe attentifs à paroître ce qu'ils ne ſont pas, & à s'attirer une réputation qu'ils ne méritent point.

C'eſt par la parole que s'entretient la ſociété des hommes; elle eſt la peinture de l'ame & le lien des cœurs,

cœurs, c'eſt elle qui nous produit nos amis & nos ennemis, & qui par conſéquent ſert le plus à faire ou à détruire notre fortune.

Les gens qui ſongent à plaire, doivent ſe défendre de l'envie, comme d'un monſtre; il n'eſt preſque point de vice qui rende un homme plus mépriſable, & qui marque un plus petit caractére.

Il faut aporter une extrême circonſpection à régler ſon parler, non ſeulement en parlant juſte, mais en ſe taiſant à propos: car il n'y a pas moins d'art à bien ſe taire, qu'à bien parler.

Souvent une parole déſobligeante cauſe de plus cuiſans déplaiſirs, que ne pouroient faire de mauvais offices qui marqueroient moins de mépris.

Ceux qui ſont dans des poſtes relevés, à la tête des compagnies & des premiers ordres de la République, doivent traiter civilement les perſonnes qui ont recours à eux; ils ſont obligés de refuſer beaucoup de gens, mais ils doivent s'étudier à les contenter au-moins de paroles & de mines, pour adoucir leurs refus, quand ils ne peuvent les contenter par des effets.

L'envie eſt un chagrin honteux, qui naît de la proſpérité de quelqu'un: ce chagrin n'eſt pas ordinairement ſeul, on a encore celui de n'oſer le révéler: l'ouvrage le plus pénible du Courtiſan, c'eſt de cacher l'un & l'autre.

Quoique un grand nombre de choſes, très-mauvaiſes dans leur nature, trouvent un ſauf-conduit dans ce ſeul mot, la *coutume*, il ne laiſſe pas d'y en avoir, d'une conſéquence ſi dangereuſe que ce terme ſignificatif ne ſauroit les ſauver des cenſures de tout homme qui réflechit un peu.

Le mépris qu'on témoigne pour les discours désobligeans, leur ôte une partie de leur poids & de leur aigreur, & ralentit l'ardeur que des persones jalouses avoient à médire.

Si l'on veut plaire aux gens de bon goût, il faut soutenir par-tout le caractére d'honnête homme, & ne se démentir jamais.

Il ne faut refuser aucun bon office à un ami, quand la chose se peut faire honnêtement: mais il ne faut pas avoir un dévoûment aveugle qui ne garde aucune mesure.

Quand on fait plaisir aux gens, il faut se résoudre à être souvent payé d'ingratitude. Les bienfaits imposent une espéce de joug dont les ingrats sont bien-aises de s'affranchir.

L'ingratitude est une grande tache, & la marque d'une ame basse, ou d'une éducation obscure.

Il est aussi peu possible qu'un orgueilleux se corrige & se fasse aimer, qu'il est impossible de dresser un vieil âne au manége.

Il ne faut pas abuser de la bonté que les gens avec qui nous vivons, nous témoignent: nos amis sont obligés de nous donner leurs soins, & de soutenir avec chaleur nos intérêts: mais quand ils ont fait pour nous tout ce qu'ils sont capables de faire, il ne faut rien leur demander au-delà.

C'est une folie de ne pas taire soi-même ce qu'on veut que les autres taisent, & c'est une témérité présomtueuse, d'attendre & d'exiger d'un autre ce qu'on n'a pas la vertu de faire.

Combien de vertus, & d'éclatantes vertus, l'avarice n'est-elle pas capable de ternir? Tel auroit brillé parmi les premiers Héros, tant qu'il y auroit eu des hommes sur la terre, dont le nom est enseveli dans l'oubli.

Il n'y a que le goût des biens véritables & solides, pour la possession desquels notre Créateur nous a fait naître, qui nous donnent la force de regarder les richesses comme des ombres, à la poursuite desquelles les hommes abusés courent uniquement.

Les véritables amis sont fort-rares, & l'on y est fort-souvent trompé. Les faux semblans d'amitié ressemblent fort à la vérité, & l'on voit de grands comédiens là-dessus: il n'est rien de plus ordinaire dans le monde, que ce commerce honteux de semblans d'amitié.

Il ne suffit pas pour plaire, d'avoir du mérite; il faut encore savoir le ménager.

Quand on a fait une fausse démarche, il ne faut point s'obstiner à vouloir la soutenir opiniâtrément; les plus courtes sottises sont les meilleures, & il n'y a que les esprits médiocres qui se croient impeccables.

Souvent ceux à qui la conscience fait de plus cruels reproches, sont les plus promts à blâmer la conduite de tout le monde: mais il faut les abandonner à leur peu de mérite.

Il faut que la raison régle les mouvemens du cœur, autrement nous ruinerons par un zêle impétueux de fort bonnes affaires.

A quelque point de perfection que nous soyons parvenus, il y a toujours en nous mille imperfections qui balancent ce que nous avons de bon.

On ne peut s'empêcher de sentir de l'indignation pour ces sortes de gens qui croient que tout le mérite du monde est renfermé dans leur persone.

On pense ordinairement aussi mal des autres, qu'on pense avantageusement de soi-même: on a plus d'yeux qu'Argus, pour examiner la conduite d'autrui, & l'on est une vraie taupe sur la sienne.

Souvent le bonheur de nos propres amis nous afflige; à mesure qu'ils s'avancent, ou qu'ils deviénent heureux, ils nous deviennent moins aimables; nous ne les voyons qu'avec peine, & avec une certaine contrainte qui nous gêne. Quelle bizarrerie!

N'ayez qu'un zêle discret & modéré pour redresser vous amis quand ils s'égarent, si nous ne voulez pas leur être importun; vous vous rendez redoutables par les avis éternels que vous leur donnez, ils sont devant vous dans une contrainte qui les gêne.

Il est plus difficile d'être secret qu'on ne pense. Il faut pour en être capable, être maître de toutes ses passions: car rarement se prive t-on de ce qu'on veut, pour conserver plus surement ce qu'on ne retient qu'avec peine.

Le secret rend la vertu plus estimable; diminue l'horreur du vice; déconcerte la jalousie; trompe la malignité; sauve la réputation; & s'il n'assure les succès, il diminue au-moins le chagrin de n'avoir pas reussi.

Ceux qu'on croit les plus incapables de révéler un secret, le trahissent quelquefois.

L'envie, les basses jalousies font faire de grandes fautes dans le commerce de la vie civile: on est au désespoir du succès & de l'élévation de certaines gens, que la faveur pousse à toutes voiles: il faudroit au-moins être assez maître de soi, pour ne pas laisser entrevoir des sentimens si bas, & si indignes d'un homme d'honeur.

Il

Il ne faut pas, quand votre ami vous demande confeil, avoir la pufillanimité de donner en efclave dans fon fentiment, lorfque vous connoiffez qu'il n'a pas raifon, & qu'une route contraire lui feroit plus utile, ce feroit en quelque maniére comploter avec lui pour le trahir.

Rien ne choque davantage que de voir dans des perfonnes polies, des manieres qu'on ne pardonneroit pas au vilage.

Il faut toujours avoir pour fes amis beaucoup d'égards, & beaucoup d'honnêtetés.

Ceux qui fongent tout-de-bon à s'acquérir un vrai mérite, ne doivent jamais rien faire de lâche ni de bas, quelque follicitation qu'on leur en faffe, & de quelque caractére que foient les gens qui les en follicitent.

Pour plaire dans le commerce du monde, il faut être naturel, n'affecter rien, ne point fe guinder: il ne faut pas même avoir trop envie de plaire.

Un coup de langue eft un coup mortel, qui ne fe peut jamais guérir, & rien ne pénétre plus vîte ni plus vivement l'oreille & le cœur.

Pour vivre heureux dans la fociété civile, il faut contribuer, autant qu'on peut, au bonheur des autres.

La vertu n'eft jamais plus folide & plus durable, que dans ceux qui l'aiment à caufe d'elle-même: elle perd fon luftre, dès que l'intérêt ou la vanité en paroiffent les motifs.

C'eft faire acheter trop cher aux jeunes gens leurs progrès, que de les expofer, par des louanges mal ménagées, au danger de devenir préfomtueux.

Le menfonge eft le vice le plus indigne d'un honnête homme: tout le fruit que l'on en reti-

re, c'eſt de n'être point cru, lors même qu'on dit la vérité.

Il faut avoir l'ame grande & des ſentimens fort nobles pour donner, ſans quelque eſpéce de retour ſur ſoi: mais celui qui reçoit uu bon office, en doit avoir une reconnoîſſance éternelle, & proportionnée à la qualité du bienfait.

La plupart des chagrins, des démêlés, de ces grands mouvemens qui troublent la vie des hommes, viénent de ce qu'ils ne ſavent pas ſe modérer.

Nous ſommes toujours les derniers à nous apercevoir de nos déſordres; nos fautes ſont devenues publiques, quand nous les croyons encore fort ſecrétes.

Avant de rompre avec un ami, il faut tenter tous les moyens pour le ramener à ſon devoir; mais s'ils ne reuſſiſſent pas, l'on peut l'abandonner à ſon méchant naturel.

Il faut qu'un honnête homme s'étudie à être toujours le maître de ſoi-même, de ſes paroles, de ſes paſſions, & qu'il s'abſtiéne, ſur toutes choſes, d'une baſſe jalouſie qui ne peut ſoufrir le mérite des autres.

C'eſt un bon moyen de plaire aux perſonnes raiſonables, que de ſe conduire toujours par les maximes d'une véritable probité.

Quoique la réputation dépende du caprice des hommes qui la donnent & qui l'ôtent comme il leur plaît, il faut toujours de ſon côté faire tout ce qu'on peut pour l'acquérir & pour ôter tout pré texte à la médiſance: mais il ne faut pas que ce ſoit là le ſeul motif de notre vertu.

Quaud on eſt pauvre, on ne ſouhaiteroit, dit-on, de devenir riche que pour faire des heureux;

mais

mais eſt-on devenu riche, c'eſt la premiére choſe qu'on oublie.

C'eſt un grand malheur, pour les Républiques ſurtout, d'avoir des Citoyens élevés dans le luxe. On ſe met peu en peine de la vertu, quand on eſpére d'y ſupléer par un extérieur pompeux.

Le caractére de plaiſant ne convient pas tant à un honnête homme, qu'à des miſérables, ou à des paraſites, qu'on ſoufre dans les compagnies, parce qu'ils font rire quelquefois.

Un homme qui fait bien, le laiſſe publier aux autres; celui qui ne fait rien, ſe vante d'avoir tout fait, pour en donner l'opinion; mais bien loin de s'acquérir par-là de la gloire, il ſe rend l'objet de la raillerie de ceux qui l'écoutent.

Fuyez le caractére importun de ces parleurs afamés qui ne peuvent ſoufrir que d'autres parlent, & qui par la confuſion de leurs paroles mêlées, font de la converſation un carillon de cloches.

Dans le commerce que vous avez avec des perſonnes fiéres, faites paroître tant de modération & tant de retenue, que vous ne leur laiſſiez jamais entrevoir que vous avez un mérite éminent, & qui efface le leur.

Ne pas ſoufrir qu'on diſe quoi que ce ſoit aux dépens de la vérité ou de la charité, c'eſt la marque d'un bon eſprit, & le caractére d'un bon cœur.

La nature nous a donné deux yeux & deux oreilles, & une ſeule langue, pour nous aprendre qu'il faut bien moins parler, que voir & écouter: car en voyant & en écoutant on s'inſtruit; & ſouvent en parlant, on ne fait que donner à connoître des défauts que couvriroit notre ſilence.

Ce n'eſt pas toujours contre l'injuſtice des hommes qu'il faut crier, quand nos entrepriſes n'ont pas le ſuccès que nous ſouhaitons, c'eſt à notre imprudence qu'il faut s'en prendre.

Ceux qui aiment à diſputer en converſation, & qui prenent toujours l'affirmative contre ce que les autres avancent, ſe font ſouvent une querelle perſonelle d'un fait frivole qu' on leur conteſte; la réſiſtance les échauſe, & fait qu'ils s'obſtinent à ſoutenir leur opinion.

Ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, doivent ſur-tout leur inſpirer des ſentimens d'amour, & de dévoûment pour leur Patrie. Si on s'en donne le ſoin, on réuſſira aiſément; car il n'y en a point que la nature ſeconde avec tant de force.

Le courage d'un homme doit être l'ouvrage de ſa raiſon, & non pas un ſimple effet de la coutume, & beaucoup moins de la férocité: rien n'eſt plus doux, ni plus poli qu'un véritable brave; ſa valeur même tire de-là du relief.

Quand on a aporté tous les ſoins dont on eſt capable, & que les choſes réuſſiſſent mal, il faut, comme dans les jeux qui dépendent du caprice de la fortune, ſe conſoler & tâcher de corriger par adreſſe la bizarrerie du haſard.

Il faut être bien-ſûr de ſon fait, quand on s'émancipe à faire des reproches aux gens.

Si l'on vouloit, ou ſi l'on ſavoit ſe borner, on ſeroit aiſément heureux, chacun dans ſon état: mais ſouvent l'on ſe fait des ſujets chimériques de chagrins, quand on n'en a point de réels.

Quelque bien intentioné que ſoit un homme, ſon imprudence fait ſouvent plus de mal, que ſon zéle n'aporte d'avantages.

On

On a befoin à tout moment de fe modérer, parce qu'on trouve par-tout des gens bizarres & incommodes, qui donnent une belle matiére à notre patience.

Fuyez ces hommes pétris de craffe & de boue, qui ne vous ménagent que parceque vous leur pouvez être utiles.

Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le defire ouvertement, & on le cherche par des voies droites, & avec modération.

Toute fortune, en faveur de laquelle il faut manquer un feul moment à la probité, ne peut être recherchée que par un mal-honnête homme. Qui en feroit bien perfuadé, peut-être fe confoleroit-il de n'avoir pu faire un certain chemin dans le monde.

Si l'on eft économe par humeur & non par raifon, on court rifque d'aller à des excès ridicules, & de donner dans des petiteffes méprifables.

Nous avons tous dans notre propre fond un grand penchant à être injuftes, & nous ne nous laiffons que trop aller à notre penchant: c'eft peut-être l'une des chofes qui ruine davantage la douceur de la fociété, & qui nous empêche de jouir des agrémens de la vie civile.

Gardez toujours inviolablement votre propre fecret, & que la démangeaifon de parler ne vous faffe pas oublier la fidelité que vous vous devez.

Il eft impoffible qu'un homme puiffe fe conferver long tems dans une bonne réputation, fi elle n'eft fondée fur des vertus folides.

Ayez toujours en toutes vos actions une droiture qui ne fe detourne jamais du chemin de l'équité.

Un trait médiſant ne peut jamais nous faire un ami: au-contraire il nous fait infailliblement un énemi: ainſi comme le but principal de la ſociété eſt de ſe donner des amis, il ne faut point ſe laiſſer aller à une choſe qui eſt ſi opoſée au but qu'on s'eſt propoſé.

On n'a jamais plus de beſoin de ſe modérer dans une converſation, que lorſqu'elle roule ſur la raillerie. Il eſt bien difficile de ſe ménager dans l'emportement d'une plaiſanterie, à laquelle tout le monde aplaudit.

Refermez-vous dans vos bonnes intentions, ſi vous voulez avoir du repos, & contentez-vous du plaiſir ſecret qu'on goûte à faire de bonnes actions: ne vous flatez point d'être aprouvé de tout le monde: ſi les perſonnes équitables vous rendent juſtice, le nombre ſera bien plus grand de ceux qui vous déſaprouveront.

Un eſprit raiſonable ne doit chercher dans une vie frugale & laborieuſe, qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachées à une conduite prodigue & ruineuſe. Il ne faut retrancher les dépenſes ſuperflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienſéance ou l'amitié ou la charité inſpirent.

On ne ſauroit dire combien les bons exemples ſont utiles au Genre humain: ils ont une vertu ſecréte pour agir ſur le cœur de ceux avec qui l'on a commerce, & pour les former aux mêmes diſpoſitions & aux mêmes mœurs. Ce ſont autant de régles vivantes qui inſtruiſent les hommes, ſans les chagriner, & qui leur découvrent leurs fautes, en leur épargnant la honte d'un reproche ouvert & direct.

Il y a dans l'homme un fond de malignité, qui fait qu'on regarde avec des yeux jaloux les talens & les belles qualités des autres : chacun aime à se critiquer mutuellement.

Un homme d'honneur a toujours un véritable amour pour sa Patrie & pour son Prince.

Il ne faut jamais dire à qui que ce soit une chose qui, étant divulguée, nous feroit tort, soit dans notre honneur, soit dans nos biens; car pourquoi voudrions-nous exiger d'un autre plus de secret, que nous ne nous en gardons à nous-mêmes.

C'est une grande indiscrétion de promettre ce qu'on n'est pas en pouvoir d'accomplir.

Il y a deux sortes de personnes, contre lesquelles il ne faut jamais entrer en contestation; ceux qui sont fort au-dessus de nous, & ceux qui sont fort au-dessous.

La plupart des homes à qui l'on demande conseil, ne le donnent que par raport à leur propre utilité; & dès qu'ils trouvent jour, pour accommoder leur intérêt, à un conseil qui paroît convenable au consultant, ils ne manquent pas de le proposer.

La pureté de la foi doit tendre uniquement à la pureté des mœurs, & ne sert de rien qu'autant qu'elle a quelque influence sur la conduite.

Rien ne nuit tant au plaisir d'avoir amassé du bien, que de ne commercer alors qu'avec des gens au-dessus de soi. Si l'on ne s'en tenoit à vivre qu'avec ses anciens amis, on jouiroit de l'avantage d'en être considéré, de tenir avec eux le premier rang; & par conséquent on jouiroit de toute sa fortune.

Toute satisfaction qui n'a pas pour son fondement la lumiére & la vertu, n'est assurément qu'illusion,

lufion, & encore une illufion qui ne fauroit long tems durer.

Dès qu'une fois on a pris de la paffion pour le fuperflu, elle croît fans bornes, & pour foutenir les dépenfes où elle engage, il n'y a rien dont on ne deviene capable; on devient dur & injufte, on accable fes inférieurs, & pour n'être pas obligé à s'en faire des reproches, on prend pour eux des fentimens de mépris.

Souvent c'eft faire un grand gain que de favoir perdre à propos. C'eft le bon ordre, & non certaines épargnes fordides, qui fait les grands profits.

Quelque plaifir qu'on ait d'être avec vous, fongez que les plaifirs ne font plus plaifirs, dès qu'ils font trop longs, & qu'il eft avantageux de donner plutôt du defir de nous, que de l'ennui.

La patience mûrit les deffeins les plus difficiles, & rend l'exécution aifée, au-lieu que la précipitation gâte les entreprifes les mieux concertées.

Si des gens fort au-deffus de vous vous demandent confeils, ne faites point le Pedagogue, & ne prétendez pas les régenter: prêtez-leur modeftement vos lumiéres, comme fi vous ne fefiez que les joindre à celles qu'ils ont: ces infinuations vous rendront bien plus agréables, que tout ce que vous pouriez dire ou faire en leur faveur.

Il faut fonger à remplir fes devoirs, fans s'informer de ce que les autres font obligés de faire.

Il faut éviter par refpect de contredire les perfonnes puiffantes, pour ne leur point donner un chagrin qui pouroit nous attirer leur haîne ou leur dégoût.

C'eft

C'eſt ſe commettre trop que de conteſter avec ſes inférieurs, parce que la diſpute met une eſpéce d'égalité entre ceux qui conteſtent: outre qu'il eſt bien plus chagrinant de ſuccomber en diſputant avec un inférieur, qu'il n'y a de gloire & de plaiſir dans l'avantage qu'on auroit ſur lui.

Un homme doit avoir la prudence de concevoir que le tems des autres ne lui apartient pas; que chacun a ſes affaires; que les viſites ſont établies pour lier & entretenir l'amitié; & qu'ainſi il ne faut pas abuſer de la patience d'un ami qui n'oſe vous congédier.

Si vous ne pouvez vous défaire de vos mauvaiſes qualités, tâchez au-moins de les dérober à la connoîſſance du monde.

On tire vanité des vaſtes & magnifiques bâtimens qu'on a élevés: on trouve un plaiſir ſecret à voir croître & fleurir des rangs d'arbres qu'on a plantés ſoi-même: mais ne ſeroit-il pas plus beau & même plus glorieux d'établir un Orphelin, de voir une jeune Plante, à la faveur de quelque petit commencement & de quelques petits ſecours qu'elle tient de nous, parvenir à une fortune conſidérable, prendre racine dans le Monde, pouſſer ſi haut & étendre ſi loin ſes branches, que nous-mêmes qui l'avons plantée, trouvions à nous repoſer, & à nous réjouïr ſous ſon ombre.

Il eſt ſi difficile avec de grands biens, de remplir les devoirs de la Religion, que peut-être n'arrive-t-il rien de ſi oppoſé au ſalut, que de faire une trop grande fortune.

Il n'y a guere de probité à l'épreuve d'une grande ſomme; c'eſt une tentation bien délicate: ſur tout quand on eſt né dans l'indigence, ou qu'on ſe ſent preſſé par des beſoins domeſtiques.

Il n'eſt point de perfidie plus exécrable que celle de révéler par une malice déterminée le ſecret d'un ami.

Pour conſerver ſon repos dans le monde, il faut ne ſe mêler que de ſes affaires, & tout au-plus de celles de ſes intimes amis, quand on eſt ſûr qu'ils le trouvent bon.

Parlez toujours bien de tout le monde, ſongez qu'en voulant nuire aux autres par un trait médiſant, on ſe nuit à ſoi-même, & que la bleſſure d'un coup de langue eſt ſans remède, parce qu'il tue dans le moment qu'il frape.

La plupart des hommes ſont trop malins pour rendre juſtice au vrai mérite, ou ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour le connoître.

Il ne faut point faire parade de ſon mérite; mais il faut avoir grand ſoin de rendre juſtice au mérite des autres.

A force de pratiquer les perſones qu'on reſpecte, on s'accoutume inſenſiblement à avoir des ſentimens modeſtes.

Il faut dans les converſations éviter les redites; la répétition de la meilleure choſe du monde ne plaît plus, parce qu'elle a perdu la grace de la nouveauté qui en fait le principal agrément.

C'eſt une grande cruauté de s'acharner à tourmenter un homme qui gémit ſous le poids de ſa mauvaiſe fortune.

A moins d'être barbare, on ceſſe de vouloir du mal aux gens que leurs malheurs perſécutent: on ne peut nourir ſa haîne contre un enemi malheureux.

C'eſt en quelque façon inſulter un homme, que de le conſulter & ne pas ſuivre un bon conſeil qu'il nous donne.

L'ecès

L'excès de familiarité entre les amis fait naître le mépris, & ruine les plus ſolides amitiés: le reſpect aide beaucoup à conſerver l'eſtime, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié conſtante.

Il n'eſt point d'amitié ſi bien établie, que l'envie n'éteigne en peu de tems; & c'eſt ſouvent parmi les perſonnes qui ſont liées d'intérêt ou de ſociété, qu'elle fait le plus de ravage.

Ceux qui ont raiſon de ſe plaindre, comme ceux qui ne l'ont pas, ne ceſſent de s'écrier également: *O! que les tems ſont durs, & que notre Siécle eſt différent des Siécles de nos Péres!* & qui que ce ſoit n'accuſe de ſes malheurs, ni ſa mauvaiſe conduite, ni ſa vanité, ni ſes débauches.

Ceux qui ſe connoîſſent le mieux ſont le moins idolâtres de leur mérite; & quand on a bien fouillé dans le fond de la miſére humaine, on n'a garde d'avoir des ſentimens d'orgueil.

La vertu fait la vraie nobleſſe; & quelque illuſtre que ſoit le ſang dont on eſt ſorti, il ſiéd toujours bien d'avoir des ſentimens modeſtes; & il ne faut point s'entêter, ni ſe vanter de ſa qualité.

Il n'eſt rien de ſi ridicule que de ſe vanter d'une action ſupoſée: c'eſt le comble de la vanité, qui n'attire pas ſeulement le mépris de ceux à qui nous parlons, mais nous expoſe ſouvent à de fâcheuſes railleries.

Quand on ne ſe croit pas obligé de parler avantageuſement de certaines perſones dont les procédés ne ſont pas agréables, il faut au-moins avoir aſſez d'empire ſur ſoi pour les épargner, & pour ne pas divulguer leurs défauts & leurs foîbles, pour les tourner en ridicules, ou pour leur attirer de mauvaiſes affaires.

Il n'y a point de méchanceté à quoi un envieux n'ait recours pour nuire aux gens contre qui il s'eſt une fois déchaîné; il invente des médiſances & des calomnies pour les décrier; il attaque leur réputation, flétrit leur famille; rien n'échape à la malignité de ſa langue envénimée.

D'où vient qu'un homme d'eſprit eſt moins fier dans l'élévation que ne l'eſt un fat? C'eſt qu'un fat n'en connoît que les avantages, & que l'homme d'eſprit en connoît & les avantages & le néant.

Celui-là eſt véritablement riche, qui voit ſans chagrin, les plus brillantes fortunes paſſer à d'autres qu'à lui; qui content de ſon ſort fait en jouir ſans inquiétude; qui pénétré de ſa Religion, en remplit les devoirs avec ſimplicité; qui, pour n'être eſclave de rien, ne fait que ſe prêter aux plaiſirs, & ne forme point de liaiſon ſi forte qu'il ne puiſſe rompre quand il voudra; qui ſe réjouit du bonheur de ſes amis, mais qui ne s'afflige que modérément de leurs diſgraces; qui connoît le bien précieux de la ſanté, qui ſait la conſerver, & qui convaincu qu'enfin il faut mourir, attend ſon dernier moment, ſans trop de frayeur, & ſa deſtinée éternelle de la miſéricorde de ſon Dieu.

Un homme qui ne cherche que la réputation de bon ami, ne trompe pas long tems les perſones éclairées: on reconnoîtra bientôt ſa mauvaiſe foi & ſon peu de probité.

Quand le public ne nous rend pas juſtice, il ne faut pas s'en mettre en peine, ni prendre les gens à partie; mais il faut s'accoutumer à une certaine grandeur d'ame qui nous mette au-deſſus des bruits du peuple.

Un

Un homme à qui on reproche quelque chose qu'il n'a pas fait, ne doit non plus s'en affliger, que si on lui disoit qu'il est malade, quand il se porte bien.

Si la discrétion ne modére notre zêle, nous ferons souvent plus de tort à nos amis, que nous ne leur servirons par une chaleur indiscrete.

Il n'est point de vice plus universellement haï, & plus insuportable que l'orgueil; c'est un poison qui gâte toutes les bonnes qualités d'un homme; & quelque mérite qu'il ait, il suffit pour le rendre odieux & méprisabie, qu'il ait ce défaut, qui fait qu'en plaisant trop à soi-même, il déplaît à tous les autres.

A voir agir les hommes, on diroit qu'ils ne sont destinés à commercer ensemble, que pour s'inquiéter, ou pour se rendre réciproquement malheureux.

Notre fin n'est terrible qu'à notre imagination; nous n'en sommes effrayés, que parce que nous en ignorons l'avantage, & ce qu'elle a peut-être de doux dans son événement. Heureux qui pense de la mort en sage Philosophe; mais plus heureux encore qui s'y prépare en vrai Chrétien?

Dans les occasions où les gens ont besoin de notre secours, il faut témoigner de l'ardeur à les servir; mais il ne faut pas avoir la complaisance de le faire, quand ils exigent de nous des services déraisonables, qui sont contre les regles de l'honneur, de la conscience & de la probité.

Tout homme qui en consulte un autre, lui donne la liberté de dire franchement son sentiment; & l'on pécheroit par l'excès d'une lâche complaisance, si pour n'oser le contredire, on le laissoit ou

dans l'erreur, ou dans une résolution préjudiciable à ses intérêts.

La haute naîssance supose-t-elle par elle-même un esprit supérieur, & toutes les qualités qui forment un honnête homme? Si cela étoit, qu'y auroit-il de plus misérable, que d'être né dans l'obscurité?

Il n'est point de vice plus indigne d'un homme qui veut passer pour avoir de la probité dans le monde, que de ne pouvoir garder le secret: car comme c'est le dépôt le plus sacré dont un ami puisse vous charger, c'est aussi ce que vous devez lui conserver avec le plus de religion.

C'est une grande bassesse de ne considérer les gens, que parce qu'ils peuvent vous rendre de bons services; & c'est encore une plus grande lâcheté, de les négliger tout-à-fait, dès qu'ils vous deviénent inutiles, & que votre bonne fortune vous met en état de n'avoir pas besoin de leurs secours.

Il ne faut plus se fier sur la reconnoîssance des gens, il faut faire en sorte de leur être toujours nécessaire.

L'avarice est un vice monstrueux; il seroit de trop dans la nature, s'il n'étoit le suplice de celui qui en est possédé.

Le sacrifice de soi-même fait la perfection du Chrétien, & rien ne coute moins à un avare que ce même sacrifice; son souverain bien, c'est de se priver de tout; son unique plaisir, c'est de n'en prendre aucun.

Chaque état a ses peines, outre celles qu'on est ingénieux à se faire à soi-même; l'habileté d'un homme, c'est de se former un sistême de bonheur, qui

ne

ne dépende que de lui ſeul, & de penſer, lorſque ſon ſort n'eſt pas des plus malheureux, qu'un million de perſonnes s'en trouveroient contentes.

La honte des Etats, c'eſt de voir publiquement dans la miſére des hommes que le public honore.

Le menſonge n'a point d'utilité ſolide ni durable: le tems qui eſt le pére de la vérité, le découvre tôt ou tard, & cauſe de la honte au menteur, qui ne gagne autre choſe, ſi non qu'on ne le croit pas quand il dit & affirme la vérité.

C'eſt une baſſeſſe de ne ménager ſes amis, que parce qu'ils peuvent nous être utiles, de les abandonner à leur mauvaiſe fortune, de rompre avec eux tout commerce, quand le dérangement de leurs affaires les met hors d'état de nous ſervir.

A quoi bon faire des éclats, & témoigner de l'emportement contre des gens qui vous négligent après un long commerce, ſans que vous leur ayiez donné le moindre ſujet de vous maltraiter? Ces éclats & ces emportemens ſont aſſez inutiles, & ne font pas rentrer les gens dans leur devoir.

L'injuſtice des hommes eſt telle qu'ils voudroient que tout le monde fût parfait, quoiqu'on ait mille reproches légitimes à leur faire à eux-mêmes.

Divulguer le ſecret qu'on nous a confié, c'eſt la plus lâche de toutes les trahiſons: vous n'offenſez perſonne que vous-même en divulgant le vôtre; mais vous briſez tous les liens de l'amitié, & vous faites un outrage irréparable à votre ami, en proſtituant le dépôt ſacré qu'il vous a mis dans le ſein.

L'une des plus grandes vertus que puiſſe avoir un homme, c'eſt de ſe rendre maître de ſa langue,

& de ſavoir, avec le frèin de la raiſon, en modérer l'incontinence.

Un ami qui n'a pas le courage de faire quelques efforts pour l'intérêt de ſes amis, ne doit être regardé que comme une perſonne indifférente.

Chaque âge a ſes bienſéances, comme il a ſes devoirs. Tranſporter le tout, ou le confondre, c'eſt d'un jeune homme devenir un mauvais ſage, d'un homme fait, un étourdi, & d'un vieillard, un imbécile.

On marque ſa reconnoîſſance, ou par beaucoup de ſenſibilité, ou par de bons procédés: mais ſi l'un manque malgré ſoi, il ne faut que de l'eſprit pour ſatisfaire à l'autre.

Ne vous embarquez jamais dans un commerce d'amitié avec de petits génies, des eſprits foîbles & légers qui tournent au moindre vent.

La langue qui médit eſt une flèche empoiſonée, c'eſt un glaive qui perce & coupe tout à la fois, & un raſoir dont le fil aigu tranche & ſurprend.

Mentir pour ſe louer ſoi-même, c'eſt le comble de la vanité: mentir pour dire du mal d'un autre, c'eſt la pire des médiſances, & une calomnie criminelle: mentir de gaieté de cœur en choſes indifférentes, & ſeulement pour divertir ceux qui nous écoutent, c'eſt l'action d'un bouſon, & non pas d'un honnête homme: mentir pour nuire à quelqu'autre, eſt une ſcélérateſſe, & une vraie malignité d'eſprit.

Il faut ſe corriger par l'expérience des fautes où l'on eſt tombé, & ſe ſervir pour l'avenir des fauſſes démarches qu'on a faites par le paſſé.

La vie de la plupart du monde, n'eſt qu'un commerce de complimens & de flaterie, où chacun don-

donne des louanges pour en recevoir: mais il faut craindre que ceux qui nous louent, ne le faſſent malicieuſement, & qu'ils ne nous diſent tout le contraire de ce qu'ils penſent.

Les mauvais ſuccès qui étonnent, & qui déconcertent les perſones impatientes, ne ſervent qu'à faire éclater la vertu & le courage des perſones modérées.

Plus on eſt dans les hauts emplois, moins faut-il avoir d'orgueil.

Croire qu'on eſt plus heureux dans la jeuneſſe, que dans un âge plus avancé, c'eſt régler le bonheur des hommes ſelon ſon caprice. L'homme n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt ce qu'il doit être. Son ſort eſt de paſſer par tous les âges, & il n'eſt au comble de ſon bonheur, que quand il a rempli parfaitement tous les deſſeins de la ſageſſe qui l'a créé.

Il n'eſt point de vertu plus eſſentiellement néceſſaire à un véritable ami, que la fidélité dans le ſecret.

Il vaut mieux avoir à faire à des perſones dépendantes, que reconnoîſſantes; parce que la reconnoîſſance peut oublier; mais l'eſpérance n'oublie jamais.

Il y a une eſpéce d'antipatie entre tous les âges de l'homme. La jeuneſſe mépriſe les amuſemens de l'adoleſcence; l'âge viril les vivacités de la jeuneſſe; la vieilleſſe l'ambition de l'âge viril; & s'il y en avoit un cinquiéme, j'oſe le dire, il trouveroit les imperfections de la vieilleſſe plus ridicules, & il auroit raiſon.

Il faut toujours tâcher de se mettre au-dessus de toute sorte de succès, & de s'établir un repos dans la mauvaise fortune.

Le vrai mérite ne se trouve que dans un bon fond & un naturel heureux, que l'usage du monde a poli & cultivé.

C'est une chose bien monstrueuse que la perfidie entre les amis; il n'y a rien de plus noir; c'est une tache dont on ne peut se laver, & la marque d'un méchant naturel.

Un homme qui est naturellement honnête, n'a point de peine à gagner l'estime de tout le monde; mais la plupart des hommes ne sont honnêtes que par artifices.

Il n'est rien de plus ridicule, ni de plus méprisable qu'un homme qui se laisse conduire par ses passions, & que la moindre chose ôte de son assiette ordinaire,

Les persones qui veulent se faire un mérite véritable, pour plaire dans le commerce du monde, doivent s'étudier à modérer leurs emportemens & à les cacher.

Il n'est point de si foible énemi qui ne puisse nuire, & qui ne soit capable de faire passer de mauvaises heures.

Les turlupins & les plaisans de profession, sont pour l'ordinaire des esprits fort-minces, & fort-bornés, qui s'amusent à la bagatelle, & qui n'ont pas la force de se soutenir dans des matiéres sérieuses.

Il ne suffit pas d'avoir de beaux talens, il faut savoir les ménager, & s'en servir à propos.

Souvent le desir qu'on a de faire paroître ce que l'on fait, importune tout le monde.

Il faut qu'un honnête homme n'ait rien à se reprocher, & qu'il n'abuse pas de la confiance qu'on a en lui.

Ceux qui consultent le visage & les yeux de ceux à qui ils parlent, & qui composent sur cela leur réponse, ont une complaisance trop lâche, & même trop dangereuse.

Qu'un avare se dépouille de son attachement aux richesses; qu'il ne retiéne de ce vice que la tempérance dans les repas, que la modestie dans la parure, que son éloignement des spectacles & du grand monde, & il lui restera peu à faire pour devenir homme de bien.

L'agrément des jeunes gens, c'est la vivacité; leur ridicule, c'est lorsqu'elle est outrée. On en voit de si vifs, de si légers, & qui s'abandonnent si constament au seul mouvement de leur naturel impétueux, qu'on les prendroit pour des animaux d'une espéce singuliére, si la figure humaine qu'ils ont, n'obligeoit à en douter.

Si les hommes avoient autant d'honneur, qu'il se piquent d'en avoir; si la probité régnoit seule sur la terre, on verroit disparoître les roues, les chaînes, les prisons: ressources affreuses, mais nécessaires pour les forcer à ne point s'assassiner les uns les autres, à vivre entre eux aussi paisiblement que presque tous les animaux de la même espéce vivent ensemble.

Il faut en ce monde profiter des défauts d'autrui pour s'en faire une leçon.

Il faut être né avec de certaines qualités, pour sentir combien il est doux de protéger les persones de bien: un mal-honnête homme ne sauroit le concevoir.

Rien ne prolonge tant l'esclavage, que de servir avec trop de fidélité certains Maîtres: & l'on meurt souvent chez eux sans récompense, parce qu'on l'a trop bien méritée.

N'ayez jamais d'affaires, s'il est possible; quelque bien qu'on s'en tire, le meilleur est encore de n'en pas avoir: il n'en est point de si franche, ni de si nette, qu'on ne déguise, ou qu'on n'altére; & il arrive presque toujours, par les différentes manieres dont on les conte, qu'elles font tort à toutes les parties.

Il n'y a point de tems où l'on ait plus besoin de ses amis, que lorsque la fortune nous tourne le dos; & il n'y a point de tems où l'on en ait moins.

Toutes les conditions, & tous les états ont leurs chagrins particuliers: il est impossible d'inventer un sistême de vie, qui puisse faire un homme heureux.

On ne peut être blâmé de flater un Prince, en louant ses actions vertueuses, parce que cette flaterie ne sert qu'à l'animer davantage à la vertu.

Il vaut mieux ne rien dire, que de dire des impertinences, ou des choses qui ennuient tout le monde.

Les grands parleurs n'étourdissent que le peuple, & les ignorans; leurs maniéres bruyantes, & leurs éclats de voix n'imposent point aux persones bien sensées.

Le silence est le parti le plus sûr pour ceux qui se défient d'eux-mêmes, & souvent l'on sait bon gré aux gens de qu'ils ne disent mot.

Quel-

Quelque injure qu'on ait faite, ou qu'on ait reçue, il faut être toujours prêt, ou à en recevoir, ou à en donner une juſte ſatisfaction, c'eſt-à-dire proportionée à la qualité des perſones, à la nature de l'offenſe, à l'intention qu'on a eue, & à l'éclat qu'elle a fait.

Que de baſſeſſes, que d'injuſtices ne fait-on pas ſous le prétexte ſpécieux de n'être attentif qu'à conſerver ſon bien: l'éducation eſt refuſée aux enfans, les douceurs de la vie à l'epouſe, les ſecours aux parens, le ſalaire aux domeſtiques, l'hoſpitalité aux amis, le pain aux pauvres, le ſoulagement aux malheureux. Funeſtes effets de l'avarice!

Un homme d'eſprit, qui eſt né peu de choſe, n'a rien de ſi eſſentiel à faire pour jouir de quelque repos, que de ſe rendre inſenſible au mépris qu'on a pour lui. S'il y réuſſit, c'eſt une eſpece de fortune qui lui tient lieu de toute condition.

La route la plus naturelle, pour s'inſinuer avec agrément dans l'eſprit d'un Prince, c'eſt de s'étudier à bien connoître ſon caractére, & ſes inclinations, pour s'y conformer.

Ce qui empoiſone la douceur de la converſation, c'eſt que la plupart des gens ne ſongent qu'à ſe chagriner.

Il n'y a point d'orgueil ſans une grande foîbleſſe d'eſprit; & plus cet orgueil croît, plus la foîbleſſe ſe montre.

C'eſt une grande lâcheté, de fomenter le penchant que de jeunes perſones ont au mal, & de leur aplanir le chemin du vice, en flatant leur foîbleſſe, & en parlant ſelon leurs deſirs dans les confidences qu'elles vous font.

Quand

Quand on ſait qu'un homme nous eſt énemi, il vaut mieux mille fois l'avoir pour énemi public que pour énemi caché; car cet éclat d'inimitié empêche qu'on n'ajoute foi à tout ce qu'il pouroit dire contre nous, & qu'on croiroit plus aiſément, ſi ſa haîne étoit diſſimulée.

Le monde eſt plein d'ingrats, & de gens qui ramènent tout à eux-mêmes; tant qu'ils vous ſentent en état de leur pouvoir rendre ſervice, & qu'ils attendent de vous de bons offices, ils vous accablent de civilité, de careſſes, de proteſtations d'une éternelle amitié: ceſſez-vous de leur être utile, ou croient-ils n'avoir plus beſoin de votre ſecours, ils vous tournent le dos, & ne vous connoîſſent plus: c'eſt beaucoup s'ils ne ſe déchaînent point contre vous. Ce procédé eſt indigne d'un homme qui a encore quelque reſte d'honneur: il n'y a que des ames noires, & pétries de boue, qui en ſoient capables.

Rien ne nous rend plus petits que nous ne ſommes, que de nous jeter dans le commerce de gens plus élevés que nous.

Comme l'air trop libre & trop effronté ſied mal, auſſi une retenue trop ſotte & trop ſauvage eſt impertinente; il faut chercher le milieu pour éviter l'excès de ces deux défauts, & pour acquérir cette liberté honnête, qui ne donne point dans l'effronterie, & qui ne dégénère point non plus dans une retenue trop honteuſe.

Il ne ſuffit pas de dire des choſes ſpirituelles & réjouiſſantes, pour plaire dans les viſites; il faut encore les dire de bonne grace.

C'eſt

C'eſt une eſpéce de cruauté de s'acharner ſur la réputation des gens, de cenſurer leurs actions les plus innocentes, de les montrer à des jours & ſous des couleurs qui les rendent monſtrueuſes.

Les plus grandes ames ſont capables des derniéres baſſeſſes, quand elles ſuivent les mouvemens & les impreſſions que leur donnent de lâches flateurs & des confidens dévoués, qui prêtent la main & leur ſecours aux plus honteux miniſtéres.

Nous n'aimons point qu'on s'aperçoive de nos défauts, & bien moins qu'on nous en parle.

Prenez bien garde aux mœurs de celui avec qui vous voulez lier amitié: mais ſur-tout ne ſoyez jamais amis de celui qui méconnoît Dieu.

Il faut ſe ſervir des biens avec honeur, & les conſerver avec prudence.

C'eſt une ſuperſtion plutôt qu'une véritable piété, de croire toutes les ſottiſes ſpirituelles que racontent des viſionaires, qui n'ont pas toujours la tête en trop bon état.

La vertu & la probité eſt comme l'ame d'un bon mariage; quand elles ne s'y trouvent pas, on eſt capable de toutes ſortes d'excès.

Rien ne met les vices dans un plus grand jour que la haute naiſſance. Un homme vicieux, mais obſur, a quelquefois cet avantage qu'on ne ſait pas qu'il eſt mal-honnête homme.

La plus vive tentation d'un avare, c'eſt d'être fripon; il en veut au bien des uns; il retient celui des autres; il craint tout; il ſe défie de tout; il ſe précautione contre tout: ni les lois ni la probité

té publique ne le peuvent raſſurer contre ſes folles terreurs.

C'eſt un grand art de bien ménager les dépenſes qu'on eſt obligé de faire. Il ne faut être ni prodigue ni avare: ſouvent ceux qui dépenſent le plus, en ſont moins eſtimés, & tout leur bien ne leur fait point d'honeur.

Pour ſe venger innocemment des perſonnes qui nous négligent, il faut les traiter avec indifférence.

Il n'y a rien en quoi l'homme ſe laiſſe plus facilement tromper que dans la flaterie, parce qu'il y a peu d'hommes qui ne croient mériter qu'on les loue.

Quelque cordiale amitié qu'on ait avec un homme, quelque étroite ſociété qu'on ait contractée avec lui, on doit cependant toujours être dans une certaine réſerve prudente, pour ne lui pas dire ce que nous ne voudrions pas qu'il fût, s'il devenoit notre énemi.

On gagne plus à entretenir ſes anciens amis, qu'à s'occuper toujours à en faire de nouveaux.

Un ancien ami eſt une choſe rare, & l'on n'en connoît pas aſſez le prix.

Il ne faut jamais avoir une joie ſi inſenſée, qu'on n'en puiſſe être le maître: il eſt bon d'être de belle humeur, mais il ne faut point paſſer les bornes de la bienſéance.

On n'acquiert jamais l'eſtime des honnêtes gens, quand on n'a pas un vrai mérite: mais quelque mérite qu'on ait, il perd la moitié de ſon prix, dès qu'on s'en fait accroire, & qu'on épie toutes les occaſions de dire des choſes à ſon avantage: il faut laiſſer ce ſoin-là aux autres.

Le but qu'on doit ſe propoſer dans l'exercice d'un emploi, quel qu'il ſoit, c'eſt la bonne réputation, parceque c'eſt elle qui nous ouvre le chemin à paſſer à de plus conſidérables.

Ceux qui n'ont pas encore l'expérience des déſordres de l'amour, ne comprénent pas d'abord que les ſuites en puiſſent être malheureuſes; mais cette paſſion qui s'inſinue ſubtilement, prend des forces peu-à-peu, & l'on ſe trouve enfin engagé, avant qu'on ait eu le tems de ſe reconnoître.

Toutes les paſſions ſont fort à craindre, quand elles ſont violentes; mais il n'en eſt peut-être point qui nous faſſent faire des fautes plus conſidérables, que la paſſion du jeu.

Il eſt permis à tout le monde dans la converſation, de dire ſon ſentiment, & il faut ſoufrir de bonne grace qu'on nous contrediſe: ce ſeroit une tyrannie inſuportable, de vouloir captiver ſous ſon opinion les penſées des autres.

Dans la plaiſanterie, il faut bien diſtinguer le fin & l'agréable d'avec le boufon & le turlupin: c'eſt une aſſez grande entrepriſe de réjouir les honnêtes gens, qui ne rient pas mal-à-propos; ce qui fait rire le peuple & ceux qui n'ont qu'un eſprit ſuperficiel, fait de la peine aux perſones bien ſenſées.

Un honnête homme ne doit pas faire métier de tourner les autres en ridicule; c'eſt un indigne emploi, & qui a toujours de mauvaiſes ſuites.

La plupart des hommes ſe couvrent du voile de ſincérité pour tomper les autres avec plus d'adreſſe.

Quand

Quand on donne des conſeils, il faut parler ſelon la raiſon, & non pas ſelon la paſſion de celui qui vous conſulte. Ceux qui vous font connoître ce qu'ils ont de plus caché, marquent aſſez qu'ils ſe fient à vous, & comme ils en uſent de bonne foi, il faut auſſi avoir pour eux une certaine ouverture de cœur, qui les raſſure.

Les dignités n'ont rien de ſi ſéduiſant, pour un honnête homme, que de le mettre en ſituation de protéger la vertu : la marque la plus ſure qu'on ne les mérite pas, c'eſt quand on ne la protége point.

Il faut éviter la familiarité de ces débauchés publics, qu'on voit généralement haïs des gens de bien, & la ſociété de ceux dont l'habitude, ou pour ainſi dire la friction, ne peut que nous rendre plus mauvais.

Il n'y a que la véritable vertu qui mérite une véritable louange & un véritable amour.

De toutes les paſſions, il n'en eſt guére de plus violente, que celle du jeu, parce qu'elle eſt toute à la fois compoſée de deux rages, qui ſont l'avare avidité du gain, & la fureur de la perte.

L'amour de la pudeur eſt ſi eſſentiel au caractére des Dames, que celles qui y renoncent, ne peuvent être regardées que comme des monſtres.

On ne peut plaire aux perſones raiſonables, qu'en ſe tenant dans les bornes de l'état qu'on a embraſſé.

Un méchant homme n'a point de plus grand énemi que ſoi-même.

N'affectez jamais rien, car l'affectation trompe les dupes, mais à l'égard des habiles, elle ne trompe que celui qui s'en ſert.

Il faut tout foufrir des efprits bizarres, fans fe foucier des duretés qu'ils vous difent, & même fans y répondre: ce filence affecté eft une marque de mépris. Rien ne mortifie davantage un homme emporté, que de voir qu'on l'abandonne à fon emportement.

Le défir d'être loué fait faire bien des impertinences; mais les plus extravagans font ceux qui fe vantent de leurs crimes & de leurs débauches, & qui veulent s'en faire un mérite.

Que votre table fe mefure toujours à la capacité de votre bourfe, & à l'étendue de vos revenus: cherchez-y la fanté & non pas la volupté, parce que le repas eft établi pour refaire les forces, & non pas pour les oprimer.

Un homme devient ridicule quand il eft trop perfuadé de fon mérite.

C'eft être indigne de toute réputation, que de ne pas s'inquiéter de l'avoir bonne, & cette indolence diffolue, qui naît de la préfomtion, conduit prefque toujours dans l'abîme ceux qu'elle aveugle.

Les mauvais exemples des perfonnes qu'on refpecte, ont tant de force qu'on ne peut guére y réfifter, quelque peine qu'on fe donne pour s'en défendre.

Il eft de certaines vertus fi effentielles à chaque profeffion, qu'on ne peut donner une bonne idée de foi, quand on ne les a pas, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs.

C'eft une grande folie, de ne s'occuper que de chiméres, de paffer toute fa vie à fouhaiter ce qu'on ne fauroit obtenir, & de fe priver ainfi du plaifir

que pouroit donner une ſituation tranquile, ſi elle ne ſe trouvoit fort au-deſſous de celle qu'on a toujours ambitionée.

Ce n'eſt pas aſſez pour un jeune Officier, qu'il aprene à ſe bien batre, il faut qu'il etudie les démarches d'un Généra1, ou victorieux, ou vaincu, pour aprendre à profiter de ſa fortune, ou à réparer ſon malheur.

La faveur qu'on procure à un homme de mérite, fait honneur: & la reconnoîſſance qu'il ne manque jamais d'en avoir, paie avec uſure l'appui qu'on lui donne.

Il n'eſt rien de plus dégoûtant qu'une froide raillerie: les choſes qu'on dit pour faire rire, quand elles ſont mal reçues, font un très-méchant effet.

Ecouter favorablement les raports & les médiſances, c'eſt ſe mettre en danger de ne ſavoir jamais la vérité.

Ce n'eſt pas aſſez pour un galant homme, de n'avoir point de défauts conſidérables; il faut que de jour en jour il acquiére quelque vertu nouvelle.

Les gens de même profeſſion ne peuvent ſe ſoufrir, & s'il y en a quelqu'un qui excelle, tous les autres ſe déchaînent contre lui.

Il y a toujours quelque choſe à démêler entre ceux qui ſont trop avides de louanges, ils n'ont guére de repos: leur eſprit eſt comme une mer agitée, où des flots toujours nouveaux ſe pouſſent, & ſe chaſſent les uns les autres.

C'eſt

C'eſt une ſcience qu'on n'acquiert pas dans un jour, que l'art de connoître les hommes : il eſt bien difficile de démêler les détours du cœur humain ; on ſe repent long tems d'avoir dit de certaines choſes, & l'on n'aprend à ſe taire qu'à ſes dépens.

On aime mieux entendre des flateries qui nous cachent à nous-mêmes nos imperfections, que des vérités qui nous font connoître tels que nous ſommes, & qui pouroient ſervir à nous redreſſer.

Un des plus grands ſecrets pour vivre content dans le monde, c'eſt de diſſimuler adroitement les ſujets de chagrins qu'on nous donne ; ceux qui veulent des éclairciſſemens ſur tout, n'ont jamais de repos.

Il faut juger des autres par nous-mêmes ; puiſque nous voulons qu'on nous ménage, il eſt juſte que nous ménagions les autres.

Les effets extérieurs de nos paſſions ſervent ſouvent d'indices à ceux qui cherchent à dévoiler nos ſecrets ; une promte agitation de douleur, une inquiétude ſoudaine, un regard d'indignation, ou de colére, un ris, un geſte, la moindre choſe peut nous trahir dans de certains momens.

Les louanges qui ſe laiſſent trop voir, ſont toujours groſſiéres : il faut leur ôter ce qu'elles ont de fade.

Ne vous laiſſez point tenter à ces curioſités frivoles, avec leſquelles les gens qui ſe mêlent de deviner, ont accoutumé d'abuſer de la crédulité des eſprits foibles : cette ſcience eſt dangereuſe, d'autant plus qu'elle ébranle la foi, & que ſouvent elle fait faire des foibleſſes.

Il ne ſuffit pas d'être ſincére, pour bien louer, il faut encore avoir le goût bon, & connoître le prix des choſes, pour les eſtimer ce qu'elles valent.

Tout le monde ſe mêle de flater, & l'on croit avoir fait des merveilles, quand on a dit à une perſonne mille fauſſetés.

C'eſt agir contre tous les principes de l'honneur, quand au-lieu de redreſſer des gens qui s'égarent, & qui avouent leur égarement, on les flate dans leurs déſordres.

La premiére choſe qu'on doit obſerver à la Cour, c'eſt de mettre un frein à ſa langue, pour ne point pécher par une trop grande liberté de parler,

Pour ſe choiſir de vrais amis, il faut qu'ils aient un fond ſolide de piété & de probité; car tout homme qui eſt impie, ne peut jamais être véritable ami; la raiſon eſt que l'impiété eſt le comble de l'ingratitude, & que tout ingrat ne peut être fidéle ami.

N'inſultez jamais un miſérable; il n'y a rien à gagner avec lui, & il y a tout à perdre.

Ce n'eſt point de ceux que le ſang a liés avec nous, que nous devons attendre le plus de ſervices; & qui compte ſur eux s'abuſe; la jalouſie ou l'intérêt les éloigne plus de nous que les étrangers.

Il n'y a rien qui demande plus de prudence & de circonſpection, que quand il s'agit de donner conſeil à un Prince, en quelque affaire que ce ſoit: c'eſt

dans

dans cette occasion, qu'il faut connoître à fond l'humeur & les qualités du Souverain.

Le plus grand mal qui se trouve dans la trahison du secret, c'est qu'on ne peut pas savoir quelle est l'étendue du mal qui en peut arriver: souvent l'honneur, les biens & la vie, sont les victimes d'une seule indiscrétion.

Il n'est rien de plus dégoûtant, que des louanges fades & mal placées: ceux qui les entassent les unes sur les autres, & qui les prodiguent à tous venans, ne sont guére instruits de ce qui peut plaire aux personnes raisonables.

Un des plus grands abus qui régnent dans le commerce du monde, c'est le mauvais usage qu'on fait des complimens.

On a beau faire, rire, chanter, folâtrer, mettre tout en œuvre, pour animer les plaisirs, & les rendre intéressans pour tout le monde; les vieillards ne rient que du bout des lévres, à la vue des fêtes publiques, & des amusemens des jeunes gens: très-raisonables encore, s'ils soufrent qu'on se donne carriére dans la joie, malgré les tristes réflexions que cette joie leur fait faire.

Défions-nous de notre situation, dès qu'elle nous rend trop heureux. Il faut quelquefois des disgraces, on n'en devient que plus sage & plus habile: tel ne connoissoit pas la mer dans la bonace, qui après avoir essuyé quelque tempête, devient un bon Soldat.

A voir les hommes si surpris de la chûte d'un Grand, qui ne croiroit qu'ils vont profiter de son exemple, & se corriger des mêmes vices qui l'ont fait périr! La nouvelle est publique, ils s'en amusent quelque tems; mais, sans nulle réflexion sur leur propre conduite, ils courent la plupart aux mêmes précipices.

Quelle foîblesse de cacher son âge, & quelle honte de se le cacher! quand on ne prend cette précaution, que pour s'autoriser à faire plus hardiment ce qui déshonore dans la vieillesse.

C'est une grande habileté, de démêler un homme de mérite d'avec les misérables; & c'est une grande injustice, de traiter les sots comme les honnêtes gens.

Autant qu'il y a de malignité dans celui qui reprend la médisance, autant y a-t-il de mérite dans celui qui l'arrête & la condamne.

Quelque sujet que vous ayiez de vous plaindre de quelqu'un, quelque mépris qu'il mérite que vous ayiez pour lui, ne le poussez jamais jusqu'au point de le déshonorer.

Tout homme qui est capable de soufrir qu'en sa présence on parle mal de son ami, ne mérite pas qu'on le soit. L'ami véritable prend la lance & le bouclier, & ne permet pas qu'on donne la moindre atteinte à l'honneur de celui qu'il aime.

Il est de l'honnête homme de se réconcilier de bonne foi & sincérement avec son énemi: mais il est de l'homme sage, de ne se fier qu'avec de très-grandes circonspections, à l'enemi réconcilié.

Les

Les envieux travaillent à ternir par leurs difcours le mérite des autres, & quand ils ne peuvent leur nuire d'effet, ils le font par la malignité des leurs difcours.

Contentez-vous dans la bonne fortune, & ne vous laiffez point abatre dans la mauvaife; c'eft dans la révolution de ces deux états, qu'on attend à juger d'un grand homme.

Souvent une parole plaifante qu'on aura dite à la volée, caufe de grands chagrins, & traîne après foi de longs repentirs.

Nous avons toujours de la jòie, d'entendre dire des chofes à notre louange, & nous aimons ceux qui nous les difent: voilà ce qui fait qu'on a de la peine à diftinguer les flateurs d'avec ceux qui parlent fincérement.

Les gens qui fe vantent trop, fe font bien plus de tort qu'ils ne penfent, & ils font punis par l'endroit qui leur eft le plus fenfible: ils veulent que tout le monde les eftime, & tout le monde les regarde comme des extravagans: ils veulent être bien reçus par-tout, & on les fuit comme des gens infupportables.

Il n'y a rien qui rouille plus l'efprit, & qui corrompe davantage la bonne foi, que les procès: avant de s'embarquer fur une mer fi noire & fi orageufe, il faut faire toutes les démarches néceffaires pour l'éviter.

La louange qu'un homme donne à celui qui mérite d'être loué, tourne à la gloire de tous les deux, puifqu'elle eft la récompenfe de la vertu de l'un, & le témoignage de l'équité de l'autre.

Ceux qui veulent contenter leurs passions, à quelque prix que ce soit, & se donner toutes sortes de libertés, commencent par étoufer tous les principes de piété qu'on leur a inspirés dans la jeunesse, ils vivent sans réflexion & sans religion, car quoiqu'ils en conservent encore les marques extérieurcs, ils sont impies dans l'ame.

Entre tous les motifs qui doivent porter les Péres & les Méres à être gens de bien, il n'y en a point de plus puissant, que l'intérêt de leurs enfans. Si vous souhaitez qu'ils deviénent vertueux, le meilleur moyen pour les rendre tels, c'est de leur en donner vous-mêmes l'exemple, en suivant le chemin de la vertu.

Il faut avoir compassion de la foîblesse des gens; il y a une espéce de cruauté à les faire ressouvenir trop souvent de leur bêtise, ou à la raconter dans tous les lieux où ils se trouvent.

La vraie gloire doit être fondée sur un mérite personel, que l'envie, la brigue, les cabales ne peuvent donner ni ôter.

On ne se connoît point, & l'on ne se fait pas justice: nos défauts les plus grossiers nous sont imperceptibles, quoiqu'ils sautent aux yeux, & qu'ils choquent tout le monde.

L'ivrognerie est le vice le plus indigne de l'homme, puisqu'il lui ôte l'humanité, & le met au rang de bêtes.

On est capable des plus grands déréglemens, quand on ne se gouverne plus par de certains principes, qui doivent être la régle de nos actions.

C'est

C'eſt un bon moyen de plaire aux perſonnes raiſonables, que ſe conduire toujours par les maximes d'une véritable probité.

N'ayez jamais rien à démêler avec des ſcélérats, car on ſe dégrade, ou plutôt on ſe proſtitue, quand on ſe commet avec des gens noircis de vices, & perdus de réputation.

Le déréglement de la conſcience eſt la véritable ſource des imperfections des hommes.

L'ame eſt un principe de vie & d'action; & la raiſon ne nous a été donnée, que pour nous rendre capables de faire du bien. C'eſt-là le plaiſir le plus naturel, & le plus véritable d'une ame raiſonable, qui doit toujours agir, & avoir continuellement la vertu pour objet.

Quand un homme entre dans l'examen de ſon cœur, comme tous les Chrétiens le devroient faire naturellement, il trouve que la meilleure barriére qu'il puiſſe opoſer à toute ſorte de vices, c'eſt une reflexion continuelle ſur tout ce qu'il y a de plus grand, & de plus noble dans ſon propre être.

Qu'il ſeroit commode de vivre comme ſi l'on ne devoit jamais mourir! mais qu'il eſt fâcheux de mourir, après avoir vécu comme ſi l'on eût dû toujours vivre.

L'homme fouille dans l'avenir, il y cherche tout ce qui pouroit nuire un jour à ſa ſanté, à ſon repos, à ſa fortune; & il n'eſt point de précaution qu'il ne préne pour éviter ce qui lui paroît à crain-

dre; mais ce qu'il voit de plus terrible dans cet avenir, & ſur quoi il ne ſe précautionne point, c'eſt le terme de ſa vie, qui décide de ſon ſalut.

Rien ne peut être plus utile, dans le cours d'une vie vertueuſe, que la ſociété des perſonnes ſages, dont la converſation eſt animée par la Religion & par la vertu. Il n'y a au-contraire rien de plus pernicieux, que la compagnie des perſonnes dont les diſcours ne roulent que ſur la légéreté, & ſur le badinage. La gaieté y eſt peut-être en apparence, mais au fond il n'y a qu'impertinence & vanité.

Il n'y a point de plus grand prodigue que le pareſſeux: il diſſipe ce qui eſt d'un prix ineſtimable, & dont la perte ne ſe peut réparer; tous les efforts de l'art & de la nature étant trop foîbles pour recouvrer le tems perdu. Eſt-il donc une plus grande folie, que de ne pas donner tous ſes ſoins à mettre ſon tems à profit?

Combien d'excellentes qualités ne faut-il pas pour rendre un Gentil-homme digne du rang où Dieu l'a placé? Qu'il mette ſeulement ces qualités & ces devoirs en pratique; qu'il conſidére à quoi eſt obligé un bon Maître, un bon Mari, un bon Pére, un bon Fils, un bon Voiſin, un bon Sujet, un bon Ami: qu'il emploie tout ſon loiſir à répondre à tous ces engagemens, comme il le doit, & qu'il voie alors, s'il lui reſte quelque partie de ſon tems, où il ne puiſſe pas s'occuper utilement & agréablement.

L'ard-

L'ardeur qu'on témoigne à faire paroître de l'esprit, est la marque la plus assurée qu'on en manque. L'esprit est un trésor: ceux qui le possèdent ont soin de le ménager.

Comme Créatures raisonables, unies par les liens de la société, nous devons avoir les uns pour les autres des dispositions de douceur & de charité: car, puisque le dessein en est, de nous prêter une assistance mutuelle, il faut pour cela que chacun de nous ait pour les autres des sentimens qui nous portent à leur rendre tous les bons offices, dans toutes les occasions qui pouront s'en présenter: de sorte que plus nous sommes éloignés de cette favorable disposition, plus nous nous écartons du véritable but de la société.

Toute récréation doit être modérée, aussi-bien qu'innocente: on n'y doit donner que des momens, & nous des jours, ou des heures. Le but des récréations n'est pas de nous exemter du travail, mais de non donner de nouvelles forces pour nous y apliquer ensuite avec plus d'ardeur.

A quoi que vous employiez votre loisir, ou vos autres heures, que ce soit toujours à quelque chose d'utile, de raisonable, & qui conviéne à votre âge, & à votre caractére.

L'oisiveté est un tombeau où un homme s'enferme tout vif. En effet le paresseux est un mort inutile sur la terre, soit par raport à Dieu, soit par raport à l'Homme. Il ne prend nul intérêt à tout

ce

ce qui se passe dans le monde, & ne vit que pour dissiper son tems, & pour manger les fruits de la terre. Lorsque son heure est venue, il meurt de la même maniére qu'un insecte ou un loup, sans avoir rien fait que d'inutile ou de pernicieux.

Quelque soit notre profession, nous devons nous y attacher, & ne pas lui dérober des heures qu'une prudence économique lui consacre, pour les donner à l'oisiveté ou au plaisir.

Les récréations, quelque innocentes qu'elles soient en elles-mêmes, deviénent criminelles lorsque nous leur donnons un tems qui ne devroit être destiné qu'aux actes de Religion, ou aux devoirs de la vie civile.

Le principe de toutes les vertus, & du véritable mérite, consiste à pouvoir vaincre ses desirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisés par la raison.

La modestie est une qualité essentielle, naturelle, & si indispensablement attachée à celle d'une Dame, qu'à mesure qu'elle s'en écarte, elle s'éloigne de sa condition: & lorsqu'elle y renonce entiérement, elle se met au rang des bêtes brutes, & même au-dessous.

Le cœur doit être détaché du monde, lorsque les mains sont élevées vers le Ciel. Ne balancez donc pas à préférer un acte de Religion en tems & lieu, à tous les plaisirs du monde. Les intérêts de la terre qui peuvent se remettre, ne doivent marcher qu'après ceux du Ciel.

Une

Une aumone faite à propos, cause souvent plus de joie & de satisfaction à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit.

Frustrer un Domestique de ce qui lui apartient, parce qu'il n'a ni credit ni apui, c'est une injustice d'autant plus criante, qu'elle est accompagnée d'insolence & d'inhumanité.

Rien ne marque plus un mauvais naturel, que d'oprimer les foibles, & ceux qui sont destitués de tout secours, soit parce qu'ils ignorent les moyens dont ils pouroient se servir pour recouvrer ce qui leur apartient, soit parce qu'ils ne sont pas en état d'en surmonter toutes les difficultés, ou d'en suporter les frais.

Le moyen le plus sûr pour former à la vertu & à la pieté, ceux qui sont commis à nos soins, c'est d'être nous-mêmes gens de bien, & de leur en montrer le chemin par notre exemple : sans cela, quelque bonnes & salutaires que soient nos instructions, elles ne feront que blanchir, & perdront toutes leurs forces.

Il est non seulement du devoir, mais aussi de l'intérêt des Chefs de famille, de veiller soigneusement sur la conduite de leurs Enfans & de leurs Domestiques, tant pour le spirituel, que pour le temporel.

Quand

Quand nous ne risquerions rien à considérer la mort comme éloignée, la certitude où nous sommes pourtant qu'il faut mourir, nous devroit porter à mettre à part une portion de notre vie, & à la destiner à des réflexions sur sa fin. Il est très-utile même de séparer de nos occupations un tems fixe pour une méditation si intéressante.

Un principe d'amour-propre nous doit exciter en qualité d'hommes, à examiner ce que nous deviendrons après la séparation de l'ame & du corps: & notre conscience en qualité de Chrétiens, doit nous aprendre que notre conduite décidera de notre bonheur, ou de notre malheur éternel.

Faites en sorte d'accorder en vous Dieu & le Monde: ces deux articles comprénent tous les devoirs d'un honnête homme.

F I N.



KATALOG

Niektorych Książek, ktore Koſztem ſwoim, częścią do druku podał, częścią też pod praſą ſą: Jako też y tych ktore ſię ieſzcze do druku podawać będą; oprocz tych ktore przykupił, y ktore ſię zawſze znayduią, u MICHAŁA GRELA *Kommiſſarza Nadwornego, y Bibliopoli J. K. Mości.*

Za dozwoleniem Zwierzchności

W MARYWILU Nro 19.

Gwiazdami naznaczone Książki ſą pod praſſą.

ABhandlungen (*vermiſchte*) der phyſiſchchymiſchen Warſchauer Geſellſchaft, zur Beförderung der praktyſchen Kenntniſſe in der Naturkunde, Oekonomie, Manufakturen und Fabriken, beſonders in Abſicht auf Polen. I. B. 1. St. 8 Warſchau 1768 *geheft.* - 1. fl.

Abhandlung von dem Nutzen, Gebrauch und Wirkung des Ungariſchen Weins 8. Dreſd. 176. *geheft.* - - 1½. fl.

Abrégé chronologique de l'hiſtorie de Pologne par *Frid. Aug. Schmid* gr. 8. Dreſd. 1763 *broché* - - 6 fl.

† Abrégé raiſonné de l'hiſtoire univerſelle T. I. par Chal. Wyrwicz, gr. 12 à Varſovie 1766 *broché* - - 4½. fl.

- - de toutes les ſciences à l'uſage des enfans de deux ſexes, pour ſervir de ſuite au L vre des en-

enfans, en François & en Polonois 8 à Varſovie 1768 *av. privilége, relié* - 4 fl.
* Abrégé de l'hiſtoire univerſelle par M. *la Croze*, Nouvelle edition, avec la traduction Polonoiſe 8 à Varſovie 1770 *av. priv.*
Arytmetyka czyli nauka o rachunkach, ſpoſobem łatwym, y do wyżſzey Matematyki reguł przyſtuſowanych, z Autorow wybornych zebrana 8 w Warſzawie 1766 Zł. 2.
Awantury Idziego Blaſſa z Stantylany piſana przez Pana le Sage po Francuſku, à teraz po Polſku wytłumaczona Tom IV. 8 w Dreźnie 1769 w papier opr. - Zł. 24.
Barclaii, Jo. icon animorum cum notis Aug. Buchneri, ed. Chriſt. Junkeri. Edit. II. 8. Calender *w opr.* à la ruſt. - Zł. 3½.
Calender (*Staats*) vor das Königreich Polen und Grosheit . Litthauen. 8.
Kalendarz dla Kroleſtwa Polſkiego y W. X. Litewſkiego 8.
Etrennes utiles & curienſes de Varſovie 8.
Charakterow do piſania puł arkuſz.
✝ Chrościkowſki Samuel o powinności każdego Człowieka, 8 w Warſz 1769 *w pap. opr.* Zł. 2.
✝ - - tegoż Filozofia Chrześciańſka, 8. 16. 1766. *w pap. opr.* - Zł. 3½.
✝ - - tegoż Fizyka 8. 16. *w pap. opr.* Zł. 2 -
✝ Cycerona *M. T.* o powinnościach wſzech ſtanow ludzi, Kſięgi 3 y tegoż Cycerona Kſięgi o ſtarości. 4 w Wilnie 1766 *w opr.* à la ruſt. Zł. 6
Collection ſuccincte des loix & conſtitutions etablies par la derniere diète extraordinaire de Varſovie

ſovie 1767 & 68 en franç & allemand. à 8 Dreſd 769 *broché* - fl. 1½.

* Comenì *Joh. Amos.* orbis ſenſualium pictus emendatus h. e. omnium fundamentalium in mundo rerum & vita actionum. Pictura & Nomenclatura Latina. Polonica, Gallica & Germanica. Cum titulorum, indicibus atque vocabulorum dictionariolis 8. Varſavie *cum privil.*

☩ Comeni orb: pict: latin. german. galic. & ital. 8 Norimberg 1760 *w opr.* Zł. 10

☩ - - *ejusdem* iat. german. II. Tom 8 ibid. 1760 *w opr.* - - Zł. 8

Comödien. Herausgegeben von Carl Frantz Romanus 8 Dreſd. 1767 *geheſt* - 3 fl.

Conſeil d'un ami à un jeune homme qui entre dans le monde, en françois & en polonois. 8 à Varſovie 1769 *broché* - - fl. 1½.

Dialogue entre Pierre le grand, Empereur de Ruſſie, & Charles XII. Roi de Suede, ſur la gloire des conquerans par M. de Vattel; & le Rêve de l'homme par Ariſtobule Philoſophe Grec. en françois & en polonois. 8 à Varſovie 1768 *broché* - - Zł. 1

☩ Dictionaire françois - allemand - polonois, & polonois allemand-françois par *Mich. Abr. Trotz. Varſovien,* III. Tom. gr. 8 à Leipz. *relié en veau marbré.* - Czer. Zł. 6

☩ - - (*nouveau grand*) de *Danet.* françois latin, & polonois, II. Tomes. fol. w Warſzawie 1743 *relié*

Diſcours politiques de Mr. *David Hume*, trad. de l'anglois par l'Abbé le Blanc. II. Tomes gr. 8 Dreſde 1755 *broché* - 11 fl.

✝ Discours sur l'histoire ancienne pour faciliter aux jeunes personnes l'intelligence des Auteurs anciens & modernes &c. 8 Vienne 1765 *relié* 6 fl.

Dzieie Krolestwa Polskiego krotko lat porządkiem opisane, na język Polski przełożone, poprawione y przydatkiem Panowania Augusta III. pomnożone 8 w Warszawie. 1766 *za przyw. w opr.* - - Zł. 6

Dzieie Rzeczypospolitey Rzymskiey od założenia Rzymu aż do Cesarzow, lat porządkiem krotko opisane, z Francuskiego języka na Polski pzełożone od X. *Jana Albertrandego* Soc. J. Teologa, ktore do nich przydał obszerne przypiski nie tylko historyą samą, ale oraz Geografią dawną, Rzymian obyczaie, rządy, obrządki, igrzyska, ofiary, urzędy &c. obiaśniaiące, II. Tomi 8 w Warszawie 1768 *za przywil.* à la rust. - Zł. 15

Epicteti enchiridiom Græce & Latine; cum scholiis græcis, nunc primum e Biblioth. regia Dresdens. vulgatis, cum novis animadv. Heynii 8 Dresdæ 1756 - Zł. 3½.

Esope en belle humeur, ou élite de ses fables enrichies de discours moraux & de quatrains, auxquelles on à joint les plus belles fables de Phedre, de Pilpai &c. II. Tomes en françois & en polonois 8 à Varsovie 1769 *av. privil.* à la rust. - Zł. 9

Esprit de Sully, ou extrait de tout ce qui se trouve dans les mémoires de Bethune Duc de Sully, concernant son administration des finances & ses maximes de police, 8 à Dresde & à Varsovie 1768 *broché* - 7 fl.

Etren-

Etrennes patrz Calender
Ezop w wesołym humorze albo wybrane iego Bayki z naukami moralnemi tudzież naypięknieysze baieczki Fedra, Pilpego y Pana de la Motte, z przydatkiem powinności poczciwego człowieka, albo maxym politycznych y moralnych wybranych z naycelnieyszych naszego wieku Pisarzow. Po Francusku y po Polsku przełożone przez *X. L. Sokołowskiego* Scholarum Piarum II. Tomi 8 w Warszawie 1769 *za przywil.* à la rust. - Zł. 9

Fontanelle, rozmowa Filozofa z Damą o wielośc Swiatow, przez Pana de Fontanelle, z Francuskiego przetłumaczona przez Eust: Dębickiego, 8 w Warsz. 1767 *w pap. opr.* Zł. 1½.

Geografia Krolestwa Polskiego y W. X. Litew. tudzież innych prowincyi do nich należących, przetłumaczona z Niemieckiego P. D. Antoniego Fryderyka Buschinga, 8 w Lipsku y w Dreznie, 1768 za przyw. *w opr. à la rust.* Zł. 3½.
Geografia czyli czterech części świata opisanie w ktorym się wyraża rząd, y własności każdego Państwa z obyczaiami Obywatelow iego; znacznieysze mieysca, z położeniem ich względem innych, y mieysc; osobliwsze rzeki z źrzodłami swemi, y uściami, z przydatkiem krotkiey nauki o Sferze, z Francuskiego na Polski język przez Pawła Fischera przełożona 8 w Warszawie 1769 *à la rust.* - Zł. 1½.
* *Geografia :* Atlas dziecinny, czyli nowy sposob, krotki, łatwy y do nauczenia dzieci Geografii naydoświadczeńszy wraz przyłączonemi XXIV

mapkami y doſtatecznieyſza Polſki y Litwy Geografią, tudzież nauką o Sferze, gdzie obroty Gwiazd y Planet; Syſtema czyli rozporządzania świata, czyli używanie globu &c. Przetłumaczona z Francuſkiego powiękſzony, w niektorych mieyſcach odmieniony, y poprawiony przez X. Dom: Szybińſkiego Schol. Piar. 8 w Warſz. 1770 *za przyw.*

✝ - - - czaſow teraźnieyſzych, przez X. Karola Wyrwicza Tom I. 8. w Warſzawie 1768 *à la ruſt.* - - Zł. 9½.

✝ - - Lexykon Geograficzny dla gruntownego pojęcia Gazet y Hiſtoryi przez X. Hilariona Karpińſkiego Ord: S. Baſ: 4 1766

O Goſpodarſtwie Ziemiańſkim, w powſzechności, a oſobliwie o Goſpodarſtwie Ziemiańſkim w Polſzcze, przez Pana Gener: de Rieule, w Warſz. 1768 *w opr.* Zł. 4. *y à la ruſt.* Zł. 2½.

* Grammatyka Francuſka przez Pana Troca 8.

✝ - - Francuſka 8 1766 *w opr.* w Warſz. Zł. 3

Nowy ſpoſob uczenia łatwego języka Łacińſkiego przez Opata de Fookowitz, po Polſku y po Francuſku 8 w Warſz. 1768 *w opr.* Zł. 4

✝ Grammatica Germanica ex Gottſchedianis libris collecta in uſum Polonæ juventutis 8. Varſovie 1706 *w opr.* - Zł. 2

✝ - - nova methodus diſcendi linguam Gallicam 8 1765 *w opr.* - Zł. 4

Hiſtoire politique du Siecle, ou ſe voit developée la conduite de toutes les Cour d'un traité à l'autre, depuis la paix de Weſtphalie jusqu'à la derniere paix d'Aix la-Chapelle incl. par Maubert. II. Vol. gr. 12 *broché* - Zł. 8

Hiſto-

Hiſtorya Bogow baieczna przez alfabet zebrana, czyli Dykcyonarzyk Mytologiczny dla zrozumienia Wierſzopiſow, Rytmow, Konceptow, Sztuk Malarſkich y Syncerſkich, iako to Poſągow, Adornacyi Pałacowych y Ogrodowych Szpalerow, nadgrobkow, Nimiſmatow, Dyſkurſow alegorycznych &c. Przełożony z Francuſkiego napiſanego od P. Chompré na Oyczyſty język przez Gabriela Szybińſkiego 8 w Warſz. 1768 *za przyw. w opr. à la ruſt.* Zł. 5½.

- - o kawalerze Desgrye y o Manonie Leſko, napiſana w Francuſkim ięzyku od Autora Hiſtoryi o Człowieku Szlachetnym &c. Przełożona na Polſki ięzyk 8. w Dreznie, 1769 *w opr. à la ruſt.* - - Zł. 3½.

* - - Tomaſza Jonas, albo dziecię znalezione IV. Tomy 8. w Warſzawie 1770.

Honnête homme l'ou maximes morales politiques & critiques qui ſe pratiqent dans le grand monde. Tirées des plus celebres ecrivains de ce ſiecle 8 à Varſovie 1769. *broché* Zł. 3

✝ Janotzki (*Jo: D. Andr.*) excerpt. Polonicæ litteraturæ IV. Vol. 8 maj. Vratisl. 1766 fl. 10

✝ Jaworſki (*Stan:*) ſpecimina litteraria laborum in Republica orthodoxa atque Eccleſiæ obſequia ſuſceptorum 8 Varſ. 1767 *w pap. opr.* Zł. 3½.

Informacya krotka o wiadomościach extraordynaryinych y o Aukcyach, to ieſt: o dwoch publicznych uſtanowionych Prawach, ktore podaią ſpoſoby prowadzenia handlu w ludnych bardzo miaſtach, 4. - Zł. ½.

Journal litteraire de Pologne contenant un recit exact des livres nouvellemant publies dans ce Pais Tom. I. 8 1754 *broché* - fl. 4

- - Polonois 8. à Varſovie 1770 chaque Vol. *broché* - - 2 fl.

✝ Konstytucye Seymowe za Panowania J. K. Mci STANISŁAWA AUGUSTA R. P. 1764 dnia 3 Grudnia fol. na Hollenderskim y na ordynaryinym Papierze.

Kfiążka dla młodzi, albo wyobrażenia ogolno y definicye rzeczy, w ktorych dzieci powinny być ćwiczone, po Polsku y po Francusku. 8. w Warszawie 1768 *za przyw. w opr.* Zł. 5 *y à la rust.* - - Zł. 3½

✝ Lachowski S. J. (*J. K.*) Kazania krotkie na pogrzebie J. W. Jmci Pana Eustachiego Potockiego General. Artyleryi W. X. Litt. dnia 7 Marca Roku 1768 w Warsz. w Kościele XX. Jezuitow Koronnych 4. *w opr. à la rust.* Zł. ¼.

✝ Lengnich (*Gotifr.*) Historia Polona à Lecho in annum 1748. 8 maj. *w opr.* - Zł. 11

✝ - - jus publicum Regni Poloniæ II. Tomi 8. *w opr.* - - Zł. 13

* Listy Margrabiego de Rozel przez Jmść Panią Eliede de Beaumont zebrane, z Francuskiego na Polski język przetłumaczone II. Tom. 8 w Warszawie 1770.

Livre (*le*) des enfans, ou idées générales & définitions des choses dont les enfans doivent être instruits, avec la traduction polonoise 8 à Varsovie 1768 *av. privil rel. broché* fl. 5

Louardi, *Carol.* de vera origine querelæ inofficiosi Testamenti ex lege Glicia 8 maj. Dresd. 1762. *w opr. à la rust.* - Zł. 3.

✝ Lubienski (*Władisl.*) historya Polska z opisaniem Rządu y Urzędow, y domowe wiadomości o Koronie Polskiey y o W. X. Litewskim 8 w Wilnie 1763. *w opr.* - Zł. 4

Ma-

Magazyn dziecinny czyli rozmowy między mądrą Ochmiſtrzynią z Damami zacnego urodzenia wychowaniu iey powierzonemi, przez Panią *le Prince de Beaumont*, po Francuſku napiſane, teraz na oyczyſty ięzyk przetł: przez X. *Euſtachiego Dębickiego* Schol. Piar. IV. Tomi. 8. w Warſzawie 1768 *za przywil. w opr.* Zł. 11. *y à la ruſt.* - - Zł. 8

- - panieńſki (*ieſt kontynuacya magazynu dziecinnego*) IV. Tomi 8. w Warſz. 1770 *za przywil. w pap. opr.* - Zł. 9

Manuel du droit & des uſages de Pologne pendant l'interregne trad. du latin de Mgr. le Comte Załuſki Ev. de Kiovie, par Duclos 8 *broché* fl. 2

Obowiązki Dam Chrześciańſkich 8. w Warſz 1766 *à la ruſt.* - - Zł $1\frac{1}{2}$

Obſervationes clinicæ ad ductum medicationum in noſocomio generali Varſav. Faſc. I. & II. 8 Varſaviæ 1768 - - fl. $1\frac{1}{2}$

Oeuvres de Mr. François de la Motte le Vayer. 14 Vol. gr. 8 Dresde 1756 *broché* fl. 100

Opiſanie nauk y rzemiosł zrobionych, albo approbowanych przez Jchmość PP. Akademij J.K.Mci Towarzyſzow w Paryżu z figurami in 4*to* magno. *za przywil. N.* 1 -

Sztuka Węglarſka czyli ſpoſob robienia węglow z drzewa przez Pana Duhamel du Monceau, tłumaczona à teraz dla przyſłużenia ſię Narodowi, ſtaraniem y koſztem J. W. JmćP. Jacka Małachowſkiego Ref. W. K. podana Warſzawie 1769.

Philoſophe (*le*) indien, ou l'art de vivre heureux dans la ſocieté 8 *broché* - fl. 3

✝ Prawo poſpolite Kroleſtwa Polſkiego przez Gottfr. Lengnicha II. Tomi 8 *w opr.* Zł 14

Pre-

Prezent dla Dam 1769. 8 w Warſzawie 1769 *à la ruſt.* - - Zł. 2½
Principes de tout gouvernement, ou examen des cauſes de la ſplendeur ou de la foibleſſe de tout état conſidéré en lui même, & independement des moeurs par Oxiron II. Tomes 8 à Varſovie 1768 *en veau marbré relié en un Volume.* *fl.* 9 *broché en 2 Vol.* - fl. 7½
† Przyiaciel białychgłow 8. - fl. 2.
Przypadki Robinſona Kruſoe II. Tomy 8 w Warſz. 1769 *à la ruſt.* - - Zł. 6
- - - Telemaka z Figurami (*tłumaczona przez M. A. Troca*) na podł. pap. w opr. Zł. 8 y na przed: pap. w opr. - Zł. 10
Pufendorf (*Sam*) de officio hominis & civis ad uſum nobilis Academiæ militaris à Ser: Rege & Republica recenter fundatæ, cura Fr. Joſ. Lomkau 4 1767 *cum privilegio w opr.* fl. 6½

Rady przyiacielſkie dane młodemu Kawalerowi, po Francuſku y po Polſku 8 w Lipſku y w Warſz. 1769 *w pap. opr.* - Zł. 1½
Réflexions ſur l'eſprit 8 à Varſ. 767 *broché* Zł. 2
Remarques ſur le militaire des Turcs & ſur la façon de les combattre avec trois planches par Mr. de W* ** 8 à Dreſde 1770 *br.* fl. 3
Richeſſes de l'état 4. - Zł. ¼
* Rozmowy Fociona o związku obyczayności z polityką. z Greckiego na Francuſki, à z Francuſkiego na Polſki język wyłożone 8 w Warſzawie.
- - między Piotrem wielkim, Carem Moſkiewſkim, y Karolem XII Krolem Szwedzkim, o chwale woiennikow przez P. de Vattel. y Sen

o czło-

o człowieku przez Aryſtobula Greczyna Filozofa, po Polſku y po Francuſku 8 *w opr.* Zł. 1

* Saluſtyuſza (*K. K.*) o woynach z Katyliną y Jugurthą. Przekładania, Daw. Pilchowſkiego. S. J. 8 w Wilnie 1767 *w pap. opr.* - Zł. 4

Sammlung der Schrifften und Nachrichten von dem Interregno und Staatsverfaſſung der Durchl. Republ. Polen nach dem Ableben Auguſt III. 8 Styk. 8 Dresd. und Warſchau 764 fl. 8

✝ Senecæ (*L. Ann*) flores, ſigulari judicio ex operibus illius ſelecti 8 1761 - fl. 3

Spoſoby (*łatwe*) uprawienia roli, czyli przepis ſzczęśliwego goſpodarowania 8 w Warſz. 1768 *à la ruſt.* - - Zł. 1

✝ Theatre de P. Corneille, avec des commentaires & divers morceaux intereſſans, &c. Nouv. edition par Mr. de Voltaire XII. Tomes fig. gr. 8 Geneve 1765 *broché* - fl. 96

A qui mieux-mieux, ou la noce de Nicaiſe fête villageoiſe. Repreſentée le 3 Août 1769 à l'occaſſon de la fête d. S. E. M. le Comte Moſzynſki Grand-Panetier de la Couronne. Composée par M. Du-Sauſoir le jeune gr. 8 à Varſovie *br.* fl. $1\frac{1}{2}$

Zona choruiąca. Komedya od P. Gellerta po Niemiecku napiſana teraz z niektoremi odmianami po Polſku przetł: przez B. T. Spikiermana 8 w Warſz. 1769 *à la ruſt.* - Zł. 1

Tyſiąc nocy y iedna. Awantury Arabſkie V. Tomy 8 w Warſz, 1768 *za przywil. à la ruſt.* fl. $12\frac{1}{2}$

Uwagi rożne Fizyczno-Chymicznego Warſzawſkiego Towarzyſtwa I. Tom. 2. części 8. w Warſz. 1769 *à la ruſt.* - Zł. $3\frac{1}{2}$

✝ Uwagi do zupełnego zabieraiących się w stan Małżeński szczęścia służące, przez pewnego Podgorzanina II. Tom. 8 w Wrocławiu 1768 *w opr. à la ruſt.* - - Zł. 4

* Widowisko natury przez l'Abbé Pluche VIII. Tomow z figurami 8. w Warszawie 1770. *za przywil.*

✝ Wybor Ekonomicznych wiadomości z Ksiąg nayprzednieyszych zagranicznych 4 w Warszawie 1770.

Zabawy przyiemne y pożyteczne wszelkiego stanu ludziom z sławnieyszych wieku tego Autorow zebrane, za pozwol. Zwierzchności 8. w Warszawie 1770.

Zbior (*krotki*) herbow Polskich, oraz wsławionych cnotą y naukami Polakow, przez X. B. Chmielowskiego 8 w Warsz. 1763 *w opr.* Zł. 5

✝ Zbior pism z przednieyszych Niemieckich Autorow przez M. A. Troca 8 w Lipsku 1768 *à la ruſt.* - Zł. 2½

* Zbior naylepszych Romansow Angielskich zawieraiący w sobie Pamelę, Klaryssę Harlowe y Grandissona przez P. Richardsona XVII Tomow 8 w Warsz. *za przywil.*

* Zebranie (*krotkie*) historyi uniwersalney z Francuskiego P. la Croze na Polski ięzyk przełożona po Polsku y po Francusku 8 w Warszawie 1769 *za przywil.*

Zebranie (*krotkie*) wszystkich nauk ku pożytkowi młodzi oboiey płci. Albo część druga Książki dla młodzi, po Polsku y po Francusku 8 w Warszawie 1768 *za przyw. w opr.* Zł. 4. *y à la ruſt.* Zł. 2½

Zycie

Zycie prywatne Rzymian wydane przez Pana d'Arnay, à dla przysłużenia się publico na Oyczysty iezyk przełożone przez X. L. Sokołowskiego Scholarum Piarum 8 w Warszawie 1768 *à la rust.* - - Zł. 5

Oprocz tego Katalogu wydaią się insze Katalogi, Francuskich Książek, iako też Niemieckich, Łacińskich &c.

W tey samey Bibliopoli Nadworney, znayduią się też w Kommissyi następuiące Lekarstwa &c.

1] Proszek purgancowy przez P. d'Ailhaud, ktory prawdziwie uniwersalne lekarstwo iest, ponieważ się przez kilka lat w wszelakich chorobach skutecznym y doświadczonym znalazł. Paczek kosztuie Zł. 22. Wydaie się też tamże opisanie iego po Francusku po Niemiecku y po Polsku gratis.

2] Tynktura Solarska do głowy, żołądka y serca otrzyźwienia. Flaszeczka z opisaniem kosztuie, po - - Zł. 5

3] Americzna Woda raniowa. Flaszeczka z opisaniem, po - - Zł. 1 gr. 15

4] Proszek do kadzenia, Krolewskim nazywany, Flaszeczka większa, po - Zł. 9
mnieysza, po - - Zł. 4

5] *Dentifrice*, albo Proszek do zębow, osobliwey y dobrey cnoty, po - Zł. 4

6] Electuaire pour les dents, albo nieoszacowana Latwerga na zęby. Flaszeczka po Zł. 10

Jest

Jeſt ta Latwerga nayoſobliwſzy y naypewnieyſzy ſpoſob, zawſze piękne zęby y dobrze obrośnionym mięſem utrzymać, przez takowe rzadkie zażywanie, można zęby zdrowemi y pięknemi, aż do śmierci zachować, ponieważ ta Latwerga wſzyſtkę nieczyſtość niech będzie iaka chce z nich znoſi.

7] Eſprit de Savon de Saxe, lub prawdziwy Spiritus mydłowy. Flaſzeczka z opiſaniem po - Zł. 2 gr. 15

8] Eſprit de Savon de bonne Santeur, lub Spiritus mydłowy. Flaſzeczka z opiſaniem po Zł. 3 y 2

Halſkie Lekarſtwa.

9] Proſzek antiſpaſmodicum. Flaſzeczka po - - - - Zł. 1 gr. 15

10] Proſzek Bezoardicum. Flaſzeczka po - - Zł. 1 gr. 15

11] Proſzek na oſtrość. Flaſzeczka, po - - Zł. 1 gr. 15

12] P. Hofmana Viſceral Elexir. Flaſzeczka po - - - Zł. 2

13] Eſſentia amara. Flaſzeczka po Zł. 1 gr. 15

14] Liquor anodinus min. Flaſzeczka po Zł. 2

15] Eſſentia dulcis ordin. Flaſzeczka po Zł. 2

16] Pigułki na purganc. Szkatułka po Zł. 1 gr. 7½

17] Eſſentia dulcis concentrata. Flaſzeczka po - - Zł. 7 gr. 15

18] Pigułki polichreſtowe, Szkatułka po - - Zł. 1 gr. 15

19] Pigułki balſamowe. Szkatułka po Zł. 1 gr. 15

20] Pigułki na zatwardzenie. Szkatułka po gr. 24

21] Balſamus vitæ Hofmanni. Flaſz. po Zł. 1 gr. 15

22] Syrop de capillaire à la fleur d'Orange. Flaſzeczka po - Zł. 2
23] Francuſki Balſam na rany. Flaſz: po Zł. 2
24] Pomarańcowy Likier. Butelka po Zł. 5
25] Eau de Noyaux

Znayduią ſię też także Geograficzne.

Rożne Mappy Geograficzne
Prawdziwy Tabak Maroko. Funt w ołowiu po - - Zł. 5
- - - Rappe Tabaka Hollenderſka. Funt w ołowiu, po - - Zł. 5
- - - Tabaka Hiſzpanka. Funt po Zł.
Porcellany Saſkie rozmaite.
Pargaminy do Piſania.
Zwierciadła rożne.
Savonnettes de France, iedna po Zł. 1



